This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

160581

MANUEL

DE

PRÉDICATION POPULAIRE

II

BV
4333
.G5
v.2

0 750640 - 1

AU LECTEUR

cond volume du *Manuel* renferme un choix d'ins-
ns spécialement propres aux exercices extraor-
s : Mission, Retraite, Première Communion,
e Marie, Adoration perpétuelle, Fêtes patrona-
uvres, etc. Nous aurions pu joindre à la table
ins variés pour ces différentes circontances;
l sera facile à chacun de choisir les sujets qui
'aîtront mieux convenir au but proposé. Qu'il
suffise ici de quelques observations.

r une grande Retraite ou une Mission, on ne
anquer de traiter des grandes vérités, des Com-
ements de Dieu et de l'Église, de la Prière et des
nents de Pénitence et d'Eucharistie. Tous ces
se trouvent dans le premier volume, chacun
a série à laquelle il appartient.

is une Retraite de Première Communion, on
parler de la Pénitence, de la Confession, de la
ition, de l'Eucharistie, de la Communion, de
u'une des grandes vérités en particulier. Ces
entes instructions peuvent facilement être mises
ortée du jeune auditoire auquel on s'adresse.

'occasion de l'Adoration perpétuelle, se placent
propos les entretiens sur la Présence réelle, les

Fruits [redacted]charistie, l'Excellence du saint Sacrifice de la Messe, l'obligation et la manière d'y assister.

La plupart des instructions du Mois de Marie serviront également aux principales fêtes de la très sainte Vierge. Quelques-unes même trouveraient place dans une retraite de congrégation.

Bien que ce *Manuel de prédication populaire* soit plutôt un recueil de plans qu'un traité complet des principales vérités de la Religion, l'auteur déclare retracter à l'avance tout ce qui aurait pu lui échapper d'inexact dans le cours de cet ouvrage.

HOC. OPVS.
DIE. FESTO. B. CAROLI. BORROMÆI.
ABSOLVTVM.
PARITER. SIT. AB. EO.
BENEDICTVM.
A. J.

PREMIÈRE SÉRIE

MISSION OU RETRAITE

I. — Grâce d'une mission.

Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis (II Cor., VI, 2.)

Voici le temps propice, voici des jours de salut.

Dieu, dans son infinie miséricorde, donne dans tous les temps, dans tous les lieux et à tous les hommes, les grâces nécessaires pour arriver au salut éternel. Notre-Seigneur Jésus-Christ a confié à son Église les moyens de conduire les âmes dans les voies de la sanctification, en les préservant des funestes illusions du monde, et en leur faisant connaître, aimer et pratiquer le bien. Elle parle et elle instruit, cette bonne mère, par la bouche de ses ministres; elle purifie, elle fortifie, elle vivifie par la divine vertu des sacrements; elle sollicite et obtient les célestes bénédictions par la prière, et, organe infaillible de la loi de Dieu, elle règle toutes les actions de la vie. Ces moyens, l'Église les

emploie [redacted]ours, et ils sont pour nous comme la voie ordinaire du salut. Mais, dans les desseins de Dieu, il est des jours, il est des temps de grâce extraordinaire, où les justes se raffermissent dans la vertu, les tièdes secouent leur funeste langueur, et les pécheurs sortent de leurs mortels égarements. Ces jours de salut, ce temps propice, c'est celui d'une mission. *Ecce nunc tempus acceptabile.*

1° *Ce qu'est une mission;* 2° *à qui elle s'adresse;* 3° *les dispositions qu'elle demande :* ce sont les trois pensées que nous allons méditer, après avoir salué et invoqué la très sainte Vierge....

I. *Ce qu'est une mission.* — Une mission, c'est le bienfait le plus grand, la grâce la plus signalée que Dieu puisse accorder à une paroisse pour y raviver la foi, y ranimer l'esprit chrétien, et y faire refleurir la piété et les pratiques religieuses... C'est à l'arrivée d'une mission que Notre-Seigneur semble dire au peuple qui a le bonheur de la recevoir : *Veni ut vitam habeant, et abundantius habeant.* (Joan., x, 10.) « Je suis venu afin qu'ils aient la vie, et qu'ils l'aient surabondamment. » Il semble multiplier, en effet, dans les exercices d'une mission, tous les secours les plus puissants pour communiquer aux âmes la vie surnaturelle. Il invite, il appelle, il presse tous ceux qui fléchissent sous le poids de leurs peines à venir auprès de Celui qui veut et qui peut les soulager : *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos...* (Matth., xi, 28.) La prière montera plus assidue et plus fervente auprès du trône de la miséricorde, et elle aura d'autant plus d'efficacité, qu'elle

s'élèvera du milieu de toute une assemblée animée d'un même désir. — La parole de Dieu, plus abondamment distribuée, aura une force toute particulière pour instruire, reprendre, corriger... Un salutaire échange de bons exemples et d'édification exercera sur tous une douce influence, pendant ces quelques jours bénis, pour remettre en honneur la religion. — Vous devez d'autant plus apprécier cette mission, qu'elle est encore pour vous une grâce privilégiée. Combien de pays, de paroisses, resteront privés de ce bienfait? *Non fecit taliter omni nationi.* (Ps. CXLVII, 20.) Non, Dieu ne traitera point les autres peuples avec la même prévenance et le même amour. Et cependant, parmi ces peuples, il y a des âmes qui se convertiraient, si Dieu leur envoyait le secours extraordinaire d'une mission... Quel puissant motif donc n'avez- vous pas de profiter d'une si grande grâce? Elle vous est accordée aujourd'hui, et vous ne pouvez vous promettre de la recevoir une autre fois, car de sa nature elle est rare et passagère. Avec le prophète, nous vous redirons : *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.* « Si vous entendez aujourd'hui la voix du Seigneur, ne vous laissez pas aller à l'endurcissement. » (Ps. XCIV, 8.)

II. *A qui s'adresse la mission.* — Grâce de choix, grâce toute privilégiée, la mission est en même temps une grâce qui s'adresse à tous sans exception. Ames justes, vous trouverez dans ces jours de recueillement, de prière et d'union plus intime avec Dieu, une occasion favorable de vous ranimer dans la piété et de retremper vos armes spirituelles pour le saint com-

bat. C'est ainsi que le Sauveur invitait de temps en temps ses disciples à se reposer dans la retraite : *Venite seorsum in desertum locum, et requiescite pusillum.* (Marc., VI, 31.) Ames tièdes et languissantes, la mission vous est nécessaire pour vous guérir de vos infirmités spirituelles, et vous déterminer à embrasser enfin sans partage le service de Dieu. Prenez garde! il n'y a pas d'alliance possible entre Jésus-Christ et le monde, et, si habile qu'on soit, on ne peut servir deux maîtres : *Nemo potest duobus dominis servire.* (Matth., VI, 24). Mais c'est à vous surtout, pécheurs, malades, moribonds et morts spirituels, que s'adresse spécialement la mission. C'est dans ce temps propice qu'on voit se renouveler sous l'influence de la grâce tous les prodiges du Sauveur. *Cæci vident* (Matth., VI, 5. Luc., VII, 22) : les aveugles ouvrent les yeux à la vérité, dont ils avaient ignoré jusque-là les ravissantes splendeurs... *Claudi ambulant :* les boiteux marchent dans la voie des commandements, d'où ils avaient eu le malheur de s'écarter... *Surdi audiunt :* les sourds à la voix de Dieu, de l'Église et de leur conscience, finissent par entendre... *Leprosi mundantur :* les lépreux couverts de la souillure du péché, des habitudes coupables, des passions avilissantes, sont purifiés, guéris et renouvelés dans le bain salutaire de la pénitence. *Mortui resurgunt :* les morts eux-mêmes, qui, nouveaux Lazares, sont enfermés dans le sépulcre du péché et commencent à répandre l'infection, les morts retrouvent la vie et sont rendus à ceux qui les pleuraient. Tous donc vous vous empresserez à profiter des bienfaits de la mission.

III. *Dispositions qu'elle demande.* — Nous vous exhortons, disait saint Paul aux Corinthiens, à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu : *Hortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.* (II Cor., VI, 1.) Or vous correspondrez à cette grâce par l'*assiduité*, la *docilité*, la *générosité*, l'*esprit de recueillement et de prière*. Je dis d'abord l'*assiduité* aux exercices, et à tous les exercices. C'est pour vous et pour chacun de vous que se célébrera tous les matins le très saint sacrifice de la messe, où Notre-Seigneur vous fera une application plus abondante de ses mérites ; pour vous qu'auront lieu les méditations, les sermons, les avis, les conférences; et tous ces exercices ont pour vous leur importance. — 2° La *docilité* à mettre en pratique la vérité que vous aurez entendue. Un voyageur s'égare, s'il ne suit pas la route qu'on lui montre. Si un malade veut guérir, il faut qu'il s'applique le remède que lui prescrit son médecin. — 3° La *générosité* consistera à surmonter les obstacles qui pourraient vous empêcher de vous rendre aux exercices. Pour ces quelques jours, mettez au second rang le travail, les affaires, les intérêts matériels quels qu'ils soient. La générosité réclamera surtout de vous le sacrifice prompt, entier et irrévocable de tout ce qui est pour vous sujet ou occasion de péché. — 4° L'*esprit de recueillement et de prière* est la condition nécessaire au succès de la mission. Dieu ne se trouve point dans l'agitation, le trouble, la sollicitude des affaires temporelles : *Non in commotione Dominus.* (III Reg., XIX, 11.) D'un autre côté, nous ne pouvons rien sans le secours de Dieu : *Sine me nihil potestis facere.*

(Joan., XV, 5.) Or, ce secours, il est surtout le fruit d'une prière assidue, humble et persévérante. Vous prierez donc en union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, en union avec les âmes ferventes qui s'intéressent à vous, et cette mission sera véritablement pour vous un temps de miséricorde et de salut.

II. — La Retraite.

Abiit Jesus trans mare Galilææ, quod est Tiberiadis : et sequebatur eum multitudo magna, quia videbant signa quæ faciebat super his qui infirmabantur. (Joan., VI, 1.)

Jésus s'en alla au delà de la mer de Galilée, qui est la mer de Tibériade ; et une grande multitude le suivait, parce qu'elle était témoin des prodiges qu'il faisait sur ceux qui avaient des infirmités.

Les prodiges les plus étonnants et tout ensemble les plus nombreux que Notre-Seigneur Jésus-Christ a opérés pendant le cours de sa vie mortelle, c'est en faveur des pauvres, des infirmes et des malades qu'il les a accomplis : il a rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la santé aux paralytiques et aux lépreux, et la mort elle-même a été forcée de restituer ses victimes. Faut-il s'étonner, après tant de miracles et de bienfaits, de voir les multitudes empressées à suivre le Sauveur pour être témoins de ses merveilles?...

Le bras de Dieu ne s'est point raccourci, et Notre-Seigneur n'a pas épuisé les trésors de sa miséricorde. Aujourd'hui encore, passant à travers le monde par

le ministère de son Église, la dépositaire de son autorité et la trésorière de ses grâces, il guérit encore les malades en leur rendant la santé et la vie de l'âme...

Aujourd'hui je viens vous inviter à vous transporter sur les pas de Notre-Seigneur : vous ne serez pas seulement les témoins et les spectateurs de ses grâces; vous en éprouverez vous-mêmes les salutaires effets...

Mais, comme ce n'est que dans les cœurs bien disposés que Jésus-Christ répand les trésors de sa miséricorde, je viens vous indiquer le moyen de préparer vos âmes à la salutaire influence de la grâce. Ce moyen, c'est la retraite.

1° *Qu'est-ce donc que la retraite?* 2° *Est-elle nécessaire?* 3° *Quels sont ses avantages?* 4° *Quelles dispositions demande-t-elle?*

I. *Ce qu'est la retraite.* — Il me semble que l'idée que nous pouvons nous en former est renfermée dans ces paroles de Notre-Seigneur à ses disciples : *Venite seorsum in desertum locum, et requiescite pusillum.* (Marc., VI, 31.) *Venite* : c'est une invitation de la part de Notre-Seigneur... notre maître... notre modèle... à nous séparer de nos soucis, de nos occupations, de nos affaires temporelles, pour nous livrer tout entiers à ce qui regarde notre âme, notre salut, notre éternité... *In desertum locum* : le désert est le lieu de la solitude... du silence... du recueillement... Il faut que nous cherchions ce désert, pour nous y trouver seul à seul avec Dieu...

Ce silence, ce recueillement, c'est la condition des grandes entreprises et des travaux sérieux... Voyez le

négociant, l'industriel : c'est dans le silence qu'ils préparent leurs combinaisons... L'avocat, l'homme d'affaires s'enferme dans son cabinet pour étudier son procès... Le savant demande au calme de la nuit les fécondes méditations... Eh bien ! ne sommes-nous pas des négociants pour réaliser une fortune à l'abri des voleurs ?... N'avons-nous pas sur les bras le procès le plus important à gagner ?... Quel savant a de plus graves sujets de méditation que le chrétien ?...

Et requiescite pusillum. La retraite se présente encore à nous comme un repos... Le voyageur s'arrête de temps en temps dans sa course pour refaire ses forces et renouveler ses provisions... Le soldat couvert de poussière et de sueur sur le champ de bataille rentre dans le camp pour respirer un moment et réparer ses armes... Il nous faut les imiter... *Pusillum.* Mais la retraite ne peut être que momentanée, comme le repos : de là l'empressement à en bien profiter... Voilà ce qu'est la retraite...

II. *Sa nécessité.* — Elle nous est indispensable, tout comme il nous est indispensable de faire notre salut... Faut-il se sauver ? Oui... mais pour se sauver il faut y songer, et c'est la retraite qui nous donne la lumière, par le moyen des grandes vérités qu'elle nous rappelle... Faut-il travailler à la conquête du ciel ? Oui... Eh bien ! c'est dans la retraite que nous trouvons les moyens les plus efficaces pour y réussir.

La retraite est nécessaire à tous : aux justes, pour ne pas déchoir... aux tièdes, pour secouer leur dangereuse torpeur... aux pécheurs surtout, pour échapper à l'enfer...

III. *Avantages.* — C'est dans la retraite que Dieu multiplie ses grâces: grâces de lumière sur la vanité du monde et le prix des biens éternels... grâces de force pour vaincre les obstacles qui s'opposent à la pratique du bien... grâces de résolutions pour assurer l'avenir... La prière, plus fréquente et faite en commun, sera plus efficace... Notre-Seigneur sera là au milieu de vous... Les sacrements, reçus avec plus de foi, opéreront des effets plus marqués et plus durables...

Les bons exemples vous entraîneront et vous encourageront. Vous trouverez enfin les plus douces consolations.

IV. *Dispositions.* — Ce que Dieu attend de votre part dans cette retraite, c'est 1° une bonne volonté pour correspondre aux avances qu'il vous fait... 2° L'assiduité à tous les exercices, laissant de côté tous les prétextes que les affaires, le monde, l'indifférence, pourraient vous suggérer... 3° Entendre avec respect... sincérité et docilité la parole de Dieu... la méditer... vous en faire l'application... 4° Renoncer aux mauvaises habitudes... mettre la main à l'œuvre pour vous corriger... 5° Enfin, porter dans toutes les occupations de la journée l'esprit de recueillement et de prière. C'est ainsi que cette retraite sera pour vous un temps de bénédiction pour le temps et pour l'éternité...

III. — Bienfaits de la parole de Dieu.

Beatus homo quem tu erudieris, Domine. (Ps. XCIII, 12.)

Heureux l'homme que vous aurez instruit, ô Seigneur !

Tous les hommes sont tourmentés de la soif du bonheur ; ils le cherchent partout, toujours et par tous les moyens... On a fait bien des découvertes, les sciences ont progressé ; on vante les avantages de l'instruction, et rien n'est négligé pour la rendre accessible à tout le monde. Mais à cette question : « Où est le véritable bonheur, et comment le trouver ? » nul savant, nul philosophe n'a encore répondu. Il appartenait à Dieu seul de la résoudre, et il l'a fait par la bouche du roi prophète : « Heureux, Seigneur, l'homme que vous aurez instruit ! »

Il n'y a, en effet, de parfaitement heureux que Dieu et les saints qu'il couronne dans le ciel : et l'apprentissage, pour ainsi dire, de ce bonheur inaltérable, se fait sur la terre, par l'enseignement religieux et la doctrine chrétienne. C'est ce que je viens vous exposer en ce moment, en vous disant les motifs que vous avez de vous instruire de la science de Dieu, et en réfutant les prétextes que vous pourriez alléguer de ne pas le faire.

Comme chrétiens, vous avez besoin : 1° *de lumière ; 2° préservatif ; 3° de nourriture ; 4° de force ; 5° de*

remède; 6° *de sécurité.* Autant de motifs qui doivent vous faire estimer la parole de Dieu et l'instruction chrétienne.

Vous avez besoin : 1° *de lumière,* pour apprendre ce que vous devez croire, ce que vous devez demander. L'homme ne peut par lui-même arriver à la connaissance de toutes ces choses : il faut qu'elles lui soient enseignées. Aussi les apôtres ont-ils reçu l'ordre d'aller instruire toutes les nations : *Euntes ergo, docete omnes gentes.* (Matth., XXVIII, 19.) Le commandement fait aux apôtres suppose l'obligation pour les fidèles, d'écouter leur parole et leur enseignement.

« Celui qui ne croit pas, » dit Notre-Seigneur, « est déjà jugé. » (Joan., III, 18.) Mais « la foi », d'après saint Paul, « vient par l'ouïe » : *Fides ex auditu...* (Rom., X, 17.) A la foi il faut joindre la pratique, car sans elle la foi est morte : *Fides sine operibus mortua est...* (Jac., II, 26.) Enfin il y a des grâces et des secours à demander à Dieu, et des moyens pour les obtenir : *Omne donum perfectum desursum est, descendens a Patre luminum.* (Jac., I, 17.)

Eussiez-vous toutes ces connaissances, l'instruction chrétienne vous serait encore nécessaire pour vous perfectionner dans la vie chrétienne : *Qui justus est, justificetur adhuc...* (Apoc., XXII, 11.)

2° *De préservatif.* — Environné ici-bas de toutes les séductions du monde, le chrétien a besoin d'un puissant préservatif pour échapper aux dangers qui le menacent. Or la doctrine de Jésus-Christ lui apprend que « le monde passe, et aussi sa concupiscence » :

Mundus transit, et concupiscentia ejus. (I Joan., II, 17)... La parole de Dieu est un feu ardent, qui purifie le cœur de toutes les scories de la terre.

Voyez comme cette divine parole transforma autrefois le cœur de Madeleine... de la Samaritaine. .

3° *De nourriture.* — « L'homme », dit Notre-Seigneur lui-même, « ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.* (Matth., IV, 4)... Mais, outre qu'elle est pain, cette divine parole est encore lait et viande pour tous les âges et tous les tempéraments... De même que le corps tomberait vite en langueur s'il était privé de la nourriture nécessaire, ainsi l'âme s'affaiblirait bientôt et mourrait si elle n'était fréquemment soutenue par son spirituel aliment...

4° *De force.* — Dans l'entreprise du salut éternel et de la conquête du vrai bonheur, il faut du courage, de l'activité, de la force. Voyez le négociant : il va dans les pays lointains et s'expose aux dangers des mers pour augmenter sa fortune... Et le soldat, comme il vole à l'ennemi ou monte à l'assaut pour illustrer son nom ou mériter la croix d'honneur! Comment le chrétien ne s'enflammerait-il pas pour une science qui doit lui assurer la possession d'un trésor éternel et d'un trône que rien ne pourra lui ravir!

5° *De remède.* — En ce monde, l'âme est exposée à une funeste maladie, qui est le péché... Or le moyen de fuir le péché et de haïr le vice, c'est d'entendre la parole de Dieu, qui rappelle au chrétien ses devoirs. [illegible] *Deum* [illegible]...

(Matth., IV, 10. Luc., IV, 8.) *Non assumes nomen Domini Dei tui in vanum...* (Exod., XX, 7.) *Non mœchaberis...* (Ib., XX, 14.) *Non furtum facies...* (Ib., XX, 15.) Et quel plus puissant remède contre le péché, que ce souvenir des affreux châtiments qu'il attire pour l'éternité? *Pars illorum erit in stagno ardenti igne.* (Apoc., XXI, 8)... N'est-il pas dit que saint Pierre ayant prêché à une grande multitude, ceux qui l'entendirent furent touchés de componction en leur cœur, et dirent à Pierre et aux autres apôtres : « Que ferons-nous? » Et il leur répondit : « Faites pénitence. » (Act., II, 37.) De même, si vous écoutez les saintes instructions, vous trouverez aussi un remède puissant et efficace contre le péché...

6° *De sécurité.* — Il importe souverainement au chrétien de vivre, et plus encore de mourir avec sécurité. Celui qui s'instruit de sa religion et s'applique à entendre la parole de Dieu, sait d'où il vient... où il va...ce qu'il doit faire... Il n'a pas à redouter le reproche fait aux Juifs d'être inexcusables, parce qu'ils n'avaient pas voulu écouter la voix du Fils de Dieu. *Si non venissem, et locutus fuissem eis, peccatum non haberent; nunc autem excusationem non habent de peccato suo...* (Joan., XV, 22.) Au tribunal du souverain Juge, la parole de Dieu se tournera contre ceux qui n'auront pas voulu l'entendre...

Aimons l'instruction chrétienne : c'est l'unique moyen d'arriver au bonheur dans le temps et dans l'éternité.

IV. — La Pénitence.

Cœpit Jesus prædicare et dicere : Pœnitentiam agite. (Matth., IV, 17.)

Jésus commença à prêcher et à dire : Faites pénitence.

Après avoir jeûné quarante jours dans le désert, Notre-Seigneur Jésus-Christ commença la prédication de son Évangile. Sa première parole fut une exhortation à la pénitence. Sa divine mission était de sauver les hommes, en leur donnant le moyen de satisfaire à la justice de son Père et de reconquérir leurs droits au bonheur éternel, qu'ils avaient perdus par le péché... Or, pour le pécheur qui ne veut pas périr éternellement, il ne reste qu'un moyen de salut : la pénitence. L'innocence n'est que le partage d'un petit nombre; et, au temps où nous vivons, dans ce siècle d'ignorance, de lâcheté, d'indifférence pour tout ce qui tient à la religion, où trouver ces âmes d'élite qui ont conservé dans toute sa pureté la robe de leur baptême?

Aussi n'ai-je pas trouvé de vérité plus utile à vous rappeler au début de ce saint temps que celle qui regarde la pénitence chrétienne. Je ne serai que le faible écho des grandes voix qui se feront entendre à votre cœur, pour vous convaincre de la nécessité de revenir sincèrement à Dieu et d'embrasser les saintes rigueurs de la pénitence.

Voyons-en 1° *la nécessité;* 2° *les bienfaits;* 3° *les qualités.*

I. *Nécessité.* — Et d'abord, *c'est la voix de Dieu* qui promulgue la loi de la pénitence. Il pouvait laisser l'homme coupable sous le poids de son péché, et le vouer à l'éternelle réprobation. Il ne l'a pas voulu; mais il l'a condamné à expier sa faute par le repentir et les labeurs de la pénitence : *In sudore vultus tui vesceris pane... morte morieris.* (Gen., III, 19; II, 17.) L'affliction, les larmes, le regret, ont toujours été la condition du pardon. En cela Dieu s'est montré miséricordieux envers les pécheurs, envers son peuple... envers les nations, comme les Ninivites.

C'est la voix de Jean-Baptiste, le précurseur de Notre-Seigneur : *Ego vox clamantis in deserto...* (Joan., I, 23.) *Pœnitentiam agite.* (Matth., III, 2.) Les Juifs accouraient à ses prédications et recevaient le baptême, en signe de leur désir de rentrer en grâce avec Dieu...

C'est la voix de Jésus-Christ. Par ses paroles et ses exemples, il est venu appeler les pécheurs à la pénitence : *Non veni vocare justos, sed peccatores ad pœnitentiam.* (Luc., V, 32.) Il déclare qu'il faut s'y soumettre, sous peine de périr : *Si pœnitentiam non egeritis, omnes similiter peribitis.*

C'est la voix de l'Église. Chargée de continuer la mission de Jésus-Christ jusqu'aux extrémités de la terre et jusqu'à la consommation des siècles, elle invite les peuples à la pénitence. Que signifient ses prières, ses chants, ses cérémonies, ses ornements, surtout pendant le temps de carême? n'est-ce pas

le deuil, l'affliction, le repentir, pour faire appel à la miséricorde de Dieu?

C'est la voix de la conscience. Les craintes, le trouble, les remords, auxquels elle ne peut échapper quand elle se sent sous le poids du péché, sont là comme autant d'aiguillons qui la poussent à chercher la paix dans l'aveu, le repentir et les actes satisfactoires envers la justice divine.

C'est la voix du ciel. Entendez la multitude des élus qui vous invitent à marcher sur leurs traces pour faire la conquête du ciel. Si un grand nombre d'âmes privilégiées sont arrivées à la béatitude par le chemin de l'innocence conservée, un plus grand nombre ont dû leur salut à la pénitence, comme le bon larron, Madeleine, Augustin... *Violenti rapiunt illud.* (Matth., XI, 12.)

C'est la voix du purgatoire. Que nous prêchent les âmes détenues dans ces flammes expiatrices, sinon la nécessité de satisfaire à la justice de Dieu par une rigoureuse pénitence en ce monde, si nous voulons arriver au ciel, « où rien de souillé ne peut entrer. » *¡Non intrabit in eam aliquod coinquinatum.* (Apoc., XXI, 27.) Quelles que soient les peines que nous puissions nous imposer en ce monde, elles n'ont rien de comparable à celles qu'endurent les âmes du purgatoire.

C'est la voix de l'enfer. C'est du fond de cet abîme que le mauvais riche fait entendre ce cri déchirant : *Crucior in hac flamma.* (Luc., XVI, 24.) Il fait maintenant pénitence de son orgueil, de sa bonne chère, de ses coupables jouissances; mais c'est une pénitence tardive, éternelle et inutile.

II. *Bienfaits.* — A ces voix éloquentes qui nous invitent à la pénitence, se joignent les bienfaits que nous en retirons pour le passé, pour le présent et pour l'avenir. Pour le passé, c'est le pardon de nos péchés. Quelque grandes, quelque nombreuses qu'aient été nos prévarications, si nous nous en humilions devant Dieu, si nous en faisons un sincère aveu, elles nous seront pardonnées. Le Seigneur y a engagé sa parole. « Si le pécheur se convertit, » dit-il, « je ne me souviendrai plus de ses péchés... je jetterai ses iniquités au fond de la mer, et elles ne lui nuiront point. »

Certes, quand on a eu le malheur d'offenser Dieu, de se révolter contre lui, de perdre sa grâce et son amour, et d'encourir les rigueurs de sa justice, comment ne pas s'en souvenir toute la vie? comment ne pas en verser des larmes amères le jour et la nuit, à l'exemple d'un David, d'une sainte Madeleine, d'un saint Pierre et de tant d'autres illustres pénitents, qui n'ont cessé de pleurer leurs péchés? *De propitiato peccato noli esse sine metu,* « ne soyez jamais sans crainte au sujet du péché pardonné, » dit le Saint-Esprit. (Eccli., v, 5). Cette crainte est souverainement salutaire au pécheur. Mais si Dieu veut que nous ne perdions jamais le souvenir de nos fautes, pour avoir toujours sujet de nous en humilier, de son côté, il les oublie si bien, qu'à ses yeux elles sont comme si jamais elles n'avaient été commises.

Pour le présent, la pénitence nous établit dans la paix : car la disposition où l'on est d'apaiser Dieu et d'expier le péché ne peut exister sans une bonne

volonté. Or c'est à cette bonne volonté que la paix est promise : *Pax hominibus bonæ voluntatis.* (Luc., II, 14.)

Pour l'avenir, elle nous est une sauvegarde, un rempart, un préservatif contre tout péril de rechute ; elle nous obtient de Dieu la force, le courage, l'énergie nécessaire pour lutter avantageusement contre tous nos ennemis.

III. *Qualités.* — Tous ces avantages, nous les trouverons dans la pénitence, pourvu qu'elle soit sincère, digne et persévérante. Elle sera sincère, si elle commence par la réforme de notre cœur : *Scindite corda vestra, et non vestimenta vestra.* (Joel., II, 13.) Les larmes de nos yeux, les gémissements de notre poitrine, la flagellation de notre corps, ne seraient rien sans le changement de notre volonté. Le péché a été dans la volonté : c'est la volonté qui doit faire pénitence.

Elle sera digne, si elle proportionne le remède à la nature, à l'espèce et à la gravité des péchés. En prêchant la pénitence, le saint Précurseur recommande d'en faire de dignes fruits : *Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ.* (Luc., III, 8.) Ces fruits consistent principalement dans la prière, le jeûne, l'aumône et la pratique des autres bonnes œuvres.

Que la pénitence, enfin, soit persévérante. Lors même qu'elle ne serait pas nécessaire à l'expiation de nos péchés, elle serait éminemment utile à l'augmentation de nos mérites pour la gloire éternelle. La vie la plus longue passée dans les œuvres de la pénitence, qu'est-elle en comparaison de la félicité qui en sera l'immuable récompense ?

V. — Fin de l'homme.

Notum fac mihi, Domine, finem meum. (Ps. XXXVIII, 5.)

Seigneur, faites-moi connaître ma fin.

C'est la prière qu'un grand roi faisait à Dieu. Au milieu des splendeurs de sa cour et des sollicitudes de son royaume, une question le préoccupait: celle de connaître quelle était sa véritable fin, c'est-à-dire pourquoi Dieu son créateur lui avait donné l'existence et la vie... Nous aussi, dans les perpétuelles agitations de notre course ici-bas, ne perdons pas de vue cette grande pensée de notre fin.... Il y va de nos plus chers intérêts en ce monde et en l'autre...

Voici les vérités que nous avons à méditer pour bien comprendre notre fin : 1° *nous venons de Dieu;* — 2° *tous nos rapports tendent vers Dieu;* — 3° *nous devons retourner à Dieu.*

I. *Nous venons de Dieu.* — « Où étais-tu », demande le Seigneur à Job, « lorsque je posais les fondements de la terre?... » (Job., XXXVIII, 4.) Où étiez-vous, puis-je vous demander à mon tour, il y a cinquante ans seulement, ou un siècle, si vous le voulez? Le monde existait, avec ses états, ses empires, ses villes; mais vous, vous n'étiez pas. Qui donc vous a donné l'être? Le hasard? « Le hasard n'a pu faire ni la plante qui fleurit, ni l'oiseau qui chante, ni, à plus forte raison, l'homme qui pense. » (Veuillot.) Vos parents? Avec la

mère des Machabées ils vous disent : « J'ignore comment vous avez été formés dans mon sein, mes enfants; mais ce n'est pas moi qui vous ai donné l'esprit et l'âme. » II Mac., VII, 22.) Direz-vous que vous vous êtes faits vous-mêmes? Comment le néant pourrait-il être la cause de l'être?... C'est donc à Dieu qu'il faut remonter : *Manus tuæ fecerunt me et plasmaverunt me...* (Ps. CXVIII, 73.) *Tu formasti me, et posuisti super me manum tuam.* (Ps. CXXXVIII, 4.)

De la part de Dieu, votre création est un acte de pure libéralité et d'amour. Il n'avait aucun besoin de vous... Cependant, par amour, il a pensé à vous dès l'éternité : *In charitate perpetua dilexi te...* (Jerem., XXXI, 3.) Amour de préférence, puisqu'il vous a placé au nombre des créatures faites à son image et à sa ressemblance... Amour persévérant : il vous conserve, car sans lui vous retomberiez dans le néant...

II. — *Tous nos rapports tendent vers Dieu.* S'il nous a créés, il est notre maître. Or le maître a droit sur ses serviteurs... Le roi exige l'obéissance de ses sujets... N'est-il pas juste que des enfants soient soumis et respectueux envers leur père?... Un ouvrier, enfin, peut disposer à son gré de son ouvrage...

Eh bien! vous, créatures de Dieu, n'êtes-vous pas plus à lui que le serviteur n'est à son maître, le sujet à son souverain, l'enfant à son père, le tableau au peintre, l'arbre à celui qui l'a planté? Tous les droits de l'homme sur les créatures, Dieu ne les possède-t-il pas à son égard, et au plus haut degré, et aux titres les plus sacrés?...

Tout ce que vous êtes, tout ce que vous avez, ne le

tenez-vous pas de Dieu ? « Qu'avez-vous », dit saint Paul, « que vous n'ayez reçu ?... » (I Cor., IV, 7.)

Vous appartenez donc à Dieu *nécessairement :* rien ne peut vous soustraire à son domaine... *Uniquement :* c'est à lui que vous êtes soumis dans la personne de vos supérieurs naturels, religieux, civils ou militaires... *Universellement :* votre âme, votre corps, vos talents, vos biens, sont à lui... votre enfance, votre âge mûr, votre vieillesse, sont à lui... *Irrésistiblement :* on peut se soustraire au domaine de l'homme, mais à celui de Dieu, jamais ; bon gré, mal gré, il faut vivre sous l'empire de son amour en ce monde ou subir en l'autre les rigueurs de sa justice.

III. *Dieu est notre fin dernière.* — « C'est pour sa gloire qu'il a tout créé » : *Universa propter semetipsum operatus est Dominus.* (Prov., XVI, 4.) L'homme, comme toutes les créatures, est fait pour glorifier Dieu... Dieu m'a créé, répond l'enfant au catéchisme, pour le connaître, l'aimer, le servir, et par ce moyen acquérir la vie éternelle : le connaître en voyant ses œuvres... en écoutant sa parole... l'aimer comme la souveraine beauté, la souveraine bonté... le servir en accomplissant ses préceptes, en nous soumettant en toutes choses à son adorable volonté... et par ce moyen le posséder éternellement... Grande et sublime destinée de l'homme, d'être appelé à voir, à aimer, à posséder Dieu dans le ciel !... Cette assurance, Dieu la renouvelle à l'homme en mille endroits des Écritures. « Moi-même je serai ta récompense », dit-il au père des croyants... (Gen., XV, 1.) Pourquoi Dieu a-t-il envoyé son Fils sur la terre ? Pour nous conduire à notre

éternelle destinée... « Venez, » dira un jour cet Homme-Dieu, « venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement... » (Matth., XXV, 34.)

Comprenons donc que nous n'avons en ce monde d'autre fin que celle de glorifier Dieu par le bon usage de notre intelligence, de notre cœur, de notre volonté, de nos sens et de nos biens, afin de le posséder éternellement dans le ciel... Ce sont là tous nos devoirs, car nous ne pouvons nous proposer une autre fin que celle que Dieu lui-même nous a assignée... C'est toute notre grandeur : nous ne sommes point faits pour la terre, mais pour le ciel; non pour un homme, mais pour Dieu; non pour le temps, mais pour l'éternité... C'est toute notre félicité : quel bonheur, en effet, de servir un maître qui ne veut nous donner d'autre gage, d'autre récompense que lui-même! *Ero merces tua magna nimis.* (Gen., XV, 1.) Servons-le donc fidèlement, et nous le posséderons éternellement.

VI. — Immortalité de l'âme.

Deus creavit hominem inexterminabilem. (Sap., II, 23.)

Dieu a créé l'homme pour qu'il fût toujours.

« L'immortalité de l'âme », a dit Pascal, « est une « chose qui nous importe si fort, et qui nous touche

« si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sen-
« timent pour être dans l'indifférence de savoir ce
« qui en est. Toutes nos actions, toutes nos démar-
« ches, toutes nos pensées, doivent prendre des
« routes si différentes, selon qu'il y aura des biens
« éternels à espérer, ou non, qu'il est impossible de
« faire rien avec sens et jugement, qu'en le réglant
« par la vue de ce point, qui doit être notre dernier
« objet. » C'est donc présenter à vos méditations une vérité de premier ordre que de vous entretenir de l'immortalité de votre âme.

1° *La nature de l'âme;* 2° *le sens intime;* 3° *le désir du bonheur;* 4° *l'autorité du genre humain;* 5° *l'autorité de la foi,* sont autant de preuves qui établissent cette vérité.

I. *Nature de l'âme.* — Qu'est-ce que l'âme? C'est un esprit créé à l'image de Dieu et qui ne mourra jamais... Si nous ne pouvons comprendre ce que c'est qu'un esprit, du moins nous savons et nous comprenons parfaitement ce qu'il n'est pas... Essentiellement distincte de la matière, l'âme a son existence propre, qui se manifeste par la pensée, le jugement, la volonté, la parole...

A la mort le corps est dissous, mais pas un seul des atomes qui le composent n'est anéanti...

Et l'âme, la plus noble partie de l'homme; l'âme, qui est simple et ne peut être sujette à la décomposition comme le corps, ne lui survivrait pas? Où seraient alors la bonté, la sagesse, la justice et la toute-puissance de Dieu?

II. *Le sens intime.* — Interrogeons-nous nous-

mêmes... Pourquoi ce désir secret et invincible de nous survivre à nous-mêmes?... Le guerrier, le savant, le simple laboureur lui-même, tous ont la conviction qu'ils ne mourront pas tout entiers...

L'idée même que nous avons de l'immortalité prouve sa réalité, puisqu'il est impossible d'avoir l'idée de ce qui n'est pas... Cette croyance est universelle : peuples anciens, peuples modernes, civilisés et barbares, païens et chrétiens, sont unanimes sur ce point... Les libres penseurs modernes ne sont qu'une poignée de fous et d'extravagants au sein de l'humanité...

III. *Désir du bonheur.* — L'homme se sent invinciblement fait pour le bonheur... L'incroyant cherche sa félicité dans les biens de la vie présente... Le chrétien, lui, renonce à ce qui est passager pour s'attacher à ce qui ne doit pas finir; mais l'un et l'autre aspirent au bonheur... Ils ont la faim et la soif du bonheur... Ce ne serait là qu'une illusion, un mirage trompeur?

Mais il est d'expérience que rien ici-bas ne peut remplir le vide immense du cœur : ni richesses, ni grandeurs, ni plaisirs. Il faut à ce cœur un bien infini, sans mesure, immuable... Il y a donc une autre vie où ce désir sera satisfait...

IV. *Autorité du genre humain.* — C'est un fait attesté par l'histoire que tous les peuples du monde ont cru à l'immortalité de l'âme. Platon a écrit un livre sur cette croyance, et Caton, en le lisant, se donna la mort pour jouir plus tôt de cette vie immortelle... Le grand Cyrus mourant dit à ses enfants : « Ne croyez point que, lorsque je sortirai de cette vie, je

sois mort; je vivrai...» Que d'autrestémoignages de ce genre on pourrait ajouter!...

Et ce respect que tous les peuples ont pratiqué pour les morts, ces cérémonies pompeuses des funérailles, ces superbes mausolées, ces sacrifices offerts sur les tombeaux,... ces embaumements si célèbres chez les Égyptiens, n'attestent-ils pas la croyance à une vie future?...

V. *Autorité de la foi.* — Il est un livre, à la fois le plus ancien, le plus authentique, le plus véridique de tous les livres, où sont consignés par l'autorité divine elle-même notre origine, nos titres, nos destinées : la Bible, en un mot. Or, à la première page, nous lisons les paroles que le Seigneur s'adresse à lui-même en créant l'homme : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* (Gen., 1, 26.) Mais cette ressemblance, elle est dans l'âme. Pour ressembler à Dieu, l'âme doit être spirituelle, intelligente, immortelle...

Tous les dogmes de la religion présupposent l'immortalité de l'âme. Pourquoi l'Incarnation, la Rédemption... le jugement général... les récompenses du paradis... les peines de l'enfer... les suffrages pour les trépassés?... C'est que tout ne finit pas pour l'homme à la mort.

O vérité consolante pour les humbles et les petits de la terre!... O vérité digne d'un Dieu infiniment bon, infiniment juste, infiniment miséricordieux!... Ces joies, ces magnificences, ces splendeurs du paradis, il veut qu'elles soient la récompense éternelle de notre fidélité d'un moment!...

VII. — Excellence et Prix de l'âme.

Est sapiens, animæ suæ sapiens.
(Eccli., XXXVII, 25.)

L'homme sage est sage au bénéfice de son âme.

L'homme véritablement sage en ce monde n'est pas celui qui se montre habile à accumuler de grandes richesses, à trouver tous les moyens de s'assurer ce qu'on appelle le bien-être, mais celui qui, s'inspirant de la grandeur, de la noblesse et des éternelles destinées de son âme, ne médite rien, ne dit rien, n'entreprend rien qui ne tende au salut de cette âme... « Oui, en vérité, le vrai sage est celui qui est sage pour son âme... »

En effet, rien de plus grand, rien de plus précieux que l'âme. Nous allons nous en convaincre en méditant 1° *sa nature;* 2° *ses titres;* 3° *le prix de sa rédemption;* 4° *l'estime qu'en ont faite les saints.*

I. *Sa nature.* — C'est Dieu qui a créé notre âme... Mais, avant de la créer, les trois personnes de l'adorable Trinité semblent se préparer à l'exécution de ce chef-d'œuvre... Ce n'est plus un simple *fiat* qui lui donne l'être, comme au reste de la création... Les trois personnes divines agissent d'un commun conseil : *Faciamus*, faisons... Elles ont contemplé leurs perfections infinies, et elles ont décidé d'en retracer l'image dans l'homme : *Faciamus hominem ad imaginem*

et similitudinem nostram; « faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » (Gen., I, 26.) Et voilà l'homme élevé jusqu'à l'honneur d'avoir avec son Créateur une triple similitude.

1° *Une similitude de nature.* — Dieu est un esprit, et comme lui l'âme est esprit, c'est-à-dire simple, une, indivisible, et supérieure à tout ce qui est matière... Sublime prérogative de l'âme, que nous ne comprendrons jamais ici-bas, où nous sommes sous l'esclavage des sens...

2° *Similitude d'action.* — Dieu est intelligence, amour, volonté libre et indépendante... Faite à l'image de Dieu, l'âme se manifeste par la pensée... et quels merveilleux épanouissements de l'âme dans ces discours, par exemple, qui ont le privilège de tenir en suspens des milliers d'auditeurs!... Comme Dieu, l'âme est amour... Et voyez ce noble sentiment dans un cœur d'apôtre... d'épouse de Jésus-Christ... de mère chrétienne!... L'âme est une volonté qui délibère... se détermine et agit.... Quels obstacles n'est-elle pas capable de renverser?... Quelles merveilles n'opère-t-elle pas, surtout quand elle a pour elle le secours de Dieu?... Le corps peut devenir l'esclave de l'homme,.. il peut être retenu par des chaînes, des cachots.., l'âme, jamais : elle est libre... seul le péché peut la rendre captive, mais alors encore il lui reste la liberté de briser ses fers...

3° *Ressemblance de destinée.* — Dieu est éternel : la raison le démontre... la foi le proclame. Ici encore l'âme est l'image de Dieu. Elle a commencé, il est vrai, mais elle ne mourra jamais. Son Créateur lui en a

donné l'assurance : *Fecit Deus hominem inexterminabilem...* (Sap., II, 23.) Il y a pour cette âme des récompenses éternelles si elle est fidèle, ou des châtiments sans fin pour punir ses prévarications. C'est le dogme catholique... c'est la croyance de tous les peuples... Les champs Élysées, le Tartare étaient le souvenir de cette vérité.

II. *Les titres donnés à notre âme* ne nous révèlent-ils pas encore admirablement son excellence ? Elle est la fille bien-aimée du Père. « Quand vous priez, » disait le divin Sauveur, « écriez-vous : Notre Père, qui êtes aux cieux... (Matth., VI, 9.) Elle est la sœur, la cohéritière de Jésus-Christ : *hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi* (Rom., VIII, 17) ; son amie : « Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais bien mes amis. » (Joan., XV, 15.) Cette âme, elle est l'épouse du Saint-Esprit, son temple de prédilection : *templum Spiritus sancti...* (I Cor., VI, 19.) Enfin c'est une reine. Dieu lui destine un trône pour l'éternité...

III. *Le prix de sa rédemption.* — Pour la racheter, cette âme, Dieu n'a pas moins donné que son Fils unique : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* (Joan., III, 16.) Jésus-Christ en a fait la conquête au prix de son incarnation, de ses travaux, de ses humiliations, de ses souffrances, de sa passion, de son sang. Aussi l'Apôtre s'écrie-t-il : *Empti enim estis pretio magno* (I Cor., VI, 20) ; « vous avez été rachetés à un grand prix... » Pourquoi s'est-il fait captif dans nos tabernacles, cet Homme-Dieu ? n'est-ce pour s'assurer la possession de notre âme ?...

Et cette Église assistée du Saint-Esprit,

qui enseigne, qui prie, qui gémit, qui combat, a-t-elle d'autre mission que celle du salut des âmes? O âme de l'homme, que tu es précieuse!... *O anima, tanti vales!* (S. Aug.)

IV. *Estime des saints.* — Demandez maintenant à ces grands hommes, à ces sages qu'on appelle les saints, quelle estime ils ont eue pour leur âme. Du fond des solitudes comme au milieu du monde, au sein des grandeurs ou des humiliations, dans l'abondance ou la pauvreté, dans la joie comme dans les souffrances, ils vous répondront par cette sentence du divin Maître : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme?... » (Matth., XVI, 26.) C'est là toute la raison de leurs prières, de leurs travaux, de leurs larmes, de leurs pénitences et de leur persévérance dans l'accomplissement des bonnes œuvres. A leur exemple, comprenons la grandeur et le prix de notre âme, et ne négligeons rien pour la sauver. Sans doute, il nous en coûte : il faut gémir, lutter, combattre, nous faire violence; mais aussi les saints nous montrent quelles brillantes couronnes attendent les vainqueurs.

VIII. — Le Salut.

Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur? (Matth., XVI, 26.)

Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ?

A quoi se passe la vie de la plupart des hommes? N'est-ce pas, comme dit saint Augustin, à calculer

des chances de gain ou de perte? à combiner les moyens de faire promptement fortune? à briguer les honneurs, et surtout les emplois lucratifs? à mettre sous la sauvegarde de toutes les compagnies d'assurances leur argent, leurs meubles, leurs demeures, leurs domaines et jusqu'à leur vie? Parmi tant d'intérêts, il en est un, le plus grand, le plus cher, le plus nécessaire, qui est laissé dans l'oubli : celui du salut éternel... Devant cette alternative d'un bonheur sans mesure ou d'un malheur sans fin, les âmes les plus pures et les plus saintes tremblent et s'effrayent. Leur tremblement et leurs craintes augmentent mon épouvante devant la triste sécurité de tant de pécheurs, qui sacrifient leur âme aux vaines et passagères jouissances de la terre... Où sont-ils, ceux qui songent sérieusement à leur âme? Et vous qui m'écoutez, pensez-vous à votre salut? y travaillez-vous?

Laissez-moi vous dire que l'homme qui travaille au salut de son âme et lui donne la préférence sur toutes choses, est à la fois 1° *le plus sage;* 2° *le plus grand;* 3° *le plus heureux.*

I. *Le plus sage.* — Oui, en vérité, il est le plus sage : d'abord dans le *choix* qu'il fait. De quoi s'agit-il en effet? Il ne s'agit ni plus ni moins que du ciel ou de l'enfer pour l'éternité. Être enivré de délices avec Dieu ou torturé de supplices avec le démon; gagner des biens, des trésors à l'abri de la rouille et des voleurs, ou se contenter de richesses périssables, de fades et éphémères plaisirs; régner avec le Roi des rois, ou être esclave du plus vil des tyrans : voilà la question à résoudre, voilà le choix à faire. Eh bien! je le demande,

celui qui choisit Dieu, le ciel, les biens durables, l'éternelle vie, n'est-il pas le plus sage? C'est sagesse encore de donner au salut l'importance qu'il mérite. Or le salut, c'est l'affaire *nécessaire*. Fortune, affaires, intérêts, réputation, on peut négliger tout cela; mais le salut, jamais! C'est l'affaire propre et *personnelle*. On peut confier à un médecin le soin de sa santé, à un avocat l'étude et la défense d'un procès, à un homme de confiance la sollicitude de ses intérêts. Mais quand il s'agit du salut, il est impossible de passer procuration : chacun pour soi. Affaire *urgente*, qui n'admet point de délai ni ne souffre aucun retard. Affaire *décisive*, enfin, et *irréparable*, si on vient à la manquer. *Tempus non erit amplius.* (Apoc., X, 6.) Il n'y aura plus de temps pour recommencer ce qu'on aura mal fait une première fois. *Semel periisse æternum est.* — Sage dans le choix qu'il fait, celui qui travaille à son salut est sage encore dans les *conseils* qu'il suit. Il écoute Jésus-Christ qui lui dit : « Une seule chose est nécessaire »; *porro unum est necessarium* (Luc., X, 42) : servir Dieu en ce monde et le posséder en l'autre... *Quam mutationem dabit homo pro anima sua?* « L'homme que donnera-t-il en échange de son âme?... » (Matth., XVI, 26.) *Quid prodest homini?*... Que sert à l'homme de gagner de l'argent, de s'élever aux honneurs, de goûter tous les plaisirs, d'être le maître de l'univers, s'il perd son âme pour l'éternité? *animæ vero suæ detrimentum patiatur?*... Il écoute l'Église, dont l'unique mission sur la terre est de sauver les âmes... Il écoute les saints, qui par leurs exemples lui montrent que la vraie sagesse consiste à sauver son âme pour l'éternité...

II. *Le plus grand.* — Le chrétien qui fait du salut son unique affaire est encore le plus grand parmi les hommes. Le plus grand d'abord dans le *but* proposé. On admire dans le monde le hardi navigateur qui s'avance courageusement à la découverte d'une île inconnue, le valeureux guerrier qui rêve de lointaines et vastes conquêtes, le savant qui par de laborieuses et persévérantes recherches recule les limites de la science. Mais combien plus grand encore et plus digne d'éloges est l'homme riche ou pauvre, savant ou ignorant selon le monde, qui s'avance courageux et intrépide à la conquête du ciel !... — Celui qui travaille à son salut est le plus grand encore dans les *difficultés* à vaincre... Jésus-Christ l'a proclamé, le ciel ne peut être le partage que des héros qui savent se faire violence : *Violenti rapiunt illud.* (Matth., XI, 12.) Faire violence aux hommes, dominer les passions populaires, se rendre maître des foules, forcer les villes, prendre d'assaut les citadelles, triompher des événements, c'est beau, c'est grand, c'est extraordinaire. Mais il y a quelque chose de plus merveilleux encore et de plus rare : c'est de se faire violence à soi-même, de dompter ses passions, de vaincre son orgueil ; et voilà précisément le triomphe du chrétien qui cherche avant tout son salut... Il est grand enfin dans les *modèles* qu'il se propose. Il ne s'agit point pour lui d'égaler la gloire d'un Alexandre, d'un César, d'un Napoléon ; il s'agit de la surpasser en marchant sur la trace d'un Pierre, d'un Paul et de tous les héros du christianisme... Son modèle par excellence, c'est Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, qui, par sa doctrine et ses exemples,

est venu ouvrir aux hommes la voie glorieuse du salut.

III. *Le plus heureux.* — Le monde accorderait peut-être qu'il y ait quelque grandeur à renoncer à la terre pour gagner le ciel; mais que le chrétien qui met avant tout le salut de son âme, soit encore le plus heureux, il ne saurait le comprendre. La preuve qu'il en est cependant ainsi, c'est Jésus-Christ qui nous la donne. Écoutez bien, et surtout comprenez: « Bienheureux les pauvres, parce que le royaume des cieux est à eux. Bienheureux ceux qui sont doux... Bienheureux ceux qui pleurent... Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice... Bienheureux les miséricordieux... Bienhenreux ceux qui ont le cœur pur... Bienheureux les pacifiques... Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux. » (Matth., v, 3 et s.) L'expérience de tous les temps est là pour confirmer la parole du divin Maître. Comment ne seraient-elles pas heureuses, même en ce monde, ces âmes d'élite qui, en vue du ciel où elles aspirent, conservent la paix avec Dieu, avec le prochain, avec elles-mêmes?... Parlez, pauvres volontaires du Christ; parlez, anges de la charité, attachés au chevet des malades; parlez, messagers de la bonne nouvelle pour tous ceux qui souffrent et qui pleurent: manque-t-il ici-bas quelque chose à votre bonheur?... Pour eux et pour tous ceux qu'embrasse leur charité, ils ont médité, ils ont compris cette éternelle parole : *Quid enim prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur?* « Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme? » Je vous laisse

le soin de méditer à votre tour cette grande vérité, et puissiez-vous prendre la résolution de travailler promptement et efficacement au salut de votre âme. Ce sera pour vous le bonheur du temps en attendant celui de l'éternité. Ainsi-soit-il.

IX. La Religion considérée comme loi

Ordinatione tua perseverat dies, quoniam omnia serviunt tibi. (Ps. CXVIII, 91.)

Par votre ordre persévère le jour, parce que tout est fait pour vous servir.

Dieu, la puissance infinie et la souveraine sagesse, a créé toutes choses et leur a imposé des lois qui sont formes à leur nature. C'est suivant ces lois pleines de magnificence et d'harmonie que les cieux célèbrent la gloire de leur Créateur : *Cæli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum...* (Ps. XVIII, 2.) L'homme aussi a reçu une loi selon laquelle il doit rendre à Dieu l'honneur et la gloire qui lui appartiennent. Cette loi, c'est la religion, et c'est à la fois une loi individuelle et une loi sociale... Pour l'homme considéré individuellement, la religion est une loi sainte, une loi sûre, une loi parfaite, une loi efficace; pour la société, la religion est une loi de droit et de fait, une loi nécessaire et avantageuse à tous. Nous allons donc considérer cette loi divine 1° *par rapport à l'homme;* 2° *par rapport à la société.*

I. *Par rapport à l'homme.* — Nous l'avons énoncé : pour l'individu la religion est la plus auguste et la plus sainte des lois. Quel est en effet le législateur? C'est Dieu, la sainteté même, en qui se trouvent réunies toutes les perfections : la vérité, la science, la sagesse, la justice, la bonté... Quels devoirs impose cette loi? Elle nous fait une obligation d'honorer, d'aimer, de bénir, de remercier, de servir Dieu : *Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies...* (Matth., VI, 10. Luc., IV, 8.) Elle nous prescrit toutes les vertus comme moyen de nous élever jusqu'à la perfection même de Dieu : *Estote ergo vos perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est...* (Matth., V, 48.) C'est une loi de charité, d'amour, de fraternité envers le prochain : elle impose le respect de la vie, de l'honneur, de la propriété d'autrui; elle défend tout ce qui peut nuire à nos semblables... Elle nous fait un devoir de nous traiter nous-mêmes avec la plus grande révérence dans notre âme et dans notre corps, comme ne nous appartenant pas à nous-mêmes, mais bien comme dépendant en tout de Dieu, notre unique et souverain maître. — La religion est une loi sûre. Elle vient du Seigneur, qui ne peut ni se tromper ni nous tromper dans les préceptes qu'il nous trace : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.* (Ps. CXVIII, 137.) En suivant cette loi, notre intelligence est assurée de n'embrasser que la vérité; l'erreur, le doute sont impossibles... Notre volonté a la certitude de ne s'attacher qu'au souverain bien et à tout ce qui s'y rapporte. Ce que cette divine loi nous présente

comme bien, est bien ; ce qu'elle nous offre comme la beauté, est la beauté; ce qu'elle nous prescrit comme juste et saint, est la justice et la sainteté. En la suivant, nous ne risquons ni de nous égarer ni de nous perdre, nous marchons comme en plein jour : la loi de Dieu est la lumière qui éclaire et guide tous nos pas.— La religion est une loi parfaite. Tandis que les lois humaines, même les plus sagement établies, ne peuvent avoir d'action que sur les actes extérieurs, la religion atteint l'homme jusque dans les plus secrètes profondeurs de son être... Règle de ses pensées, non seulement elle lui défend le mal, mais encore elle lui en interdit même le désir : *Qui viderit mulierem ad concupiscendum eam, jam mœchatus est eam in corde suo...* (Matth., v, 28.) Règle de ses paroles, elle ne lui permet de se servir de sa langue que pour la vérité, la charité, la justice; et le divin législateur déclare qu'il demandera compte même d'une parole inutile... Règle de ses actions, elle les subordonne toutes à la gloire de Dieu et à l'utilité du prochain... — La religion enfin est une loi puissante et efficace. Sa sanction repose sur d'incomparables fondements : d'une part, ce sont les récompenses assurées à son fidèle accomplissement; de l'autre, les inévitables et éternels châtiments réservés à son oubli ou à son mépris... Quel législateur assura jamais mieux l'exécution de ses lois? Pour ce qu'elles ont de gênant, de difficile ; pour les triomphes remportés sur la concupiscence, les séductions du monde, les suggestions du démon : des joies inénarrables, des torrents de délices, des voluptés sans

fin... Pour punir les transgresseurs de la plus sainte, de la plus juste, de la plus douce, de la plus bienfaisante des lois, des tourments éternels, des remords sans trêve, des larmes sans mesure; la réunion, l'immensité de tous les maux!...

II. *Par rapport à la société.* — La religion est encore une loi sociale... Comme être social, l'homme est soumis aux lois de la religion. Si l'homme pris individuellement est dépendant de Dieu, par quel étrange raisonnement prétendrait-on que la société, composée de l'ensemble des individus, fût affranchie des liens de la religion?... En droit, Dieu n'a pas dû, n'a pas voulu laisser les sociétés humaines indépendantes de son autorité souveraine. Il s'appelle le Dieu des armées, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs. Comme tel, il a droit aux hommages des sociétés sous les armes, réunies sous le sceptre des rois, ou rangées sous l'autorité d'un seigneur ou d'un chef quelconque... En fait, l'histoire sacrée nous atteste que Dieu s'est choisi un peuple chargé de conserver au monde la véritable religion. Il y avait chez ce peuple un culte public, des cérémonies publiques... La religion était le fondement de sa constitution sociale... Les histoires profanes sont unanimes à nous montrer tous les peuples de l'univers croyant à une religion: tant il est vrai que la société ne peut subsister sans cette loi fondamentale!... Eh bien! il en est aujourd'hui qui rêvent l'anéantissement de la religion. Ne voient-ils pas qu'ils sont à la fois les plus insensés, parce qu'il n'y a pas de folie plus grande que de vouloir s'attaquer à la nature même de l'homme et à l'es-

[illegible]

... nature.

... est excellente.

... absolument pour les pauvres: ... pauvres. Matth..

... bonne aussi, elle est ... puissants, pour réprimer ... mettre un frein ... de subir un jour l'éter- ... qu'elle fait entendre cette parole: *Væ vobis divitibus!* malheur à vous, riches!... (Luc., VI, 24.) La religion est indispensable aux pauvres, pour adoucir leurs privations et leurs misères,

en leur montrant la récompense promise à leur patience et à leur résignation; elle est indispensable aux riches, pour les rendre miséricordieux et compatissants envers les petits et les déshérités, et leur rappeler qu'il y a pour eux d'autres trésors à rechercher que les biens de ce monde ; elle est indispensable à la société tout entière, pour rendre paternelle l'autorité de ceux qui commandent, et filiale la soumission de ceux qui obéissent. Et l'on peut dire de la religion qu'elle renferme toutes les promesses de la vie présente, comme celles de la vie future. (I Tim., IV, 8.)

X. — Péché par rapport à Dieu.

Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum. (Jérém., II, 19.)

Comprenez et voyez le malheur et l'amertume d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu.

Il suffit de consulter les lumières de notre raison et surtout d'interroger notre foi pour nous convaincre que le plus grand mal qui puisse nous arriver en ce monde, c'est d'offenser Dieu... Perdre sa fortune, sa réputation, sa santé, sa vie même, c'est assurément le sujet d'une grande douleur; mais, à proprement parler, ce n'est pas un mal, car nous pouvons rapporter tout cela à la gloire de Dieu et y trouver notre mérite pour l'éternité. Mais le péché, c'est, on peut dire, le mal par excellence. En même temps qu'il

ravit à Dieu sa gloire, il précipite l'homme dans l'abîme de toutes les douleurs, et seul il est le grand obstacle à notre éternelle destinée...

Ah! comprenons bien ce que c'est d'abord que le péché par rapport à Dieu. Saint Augustin le définit: *Aversio voluntatis ab incommutabili bono, et conversio indebita ad creaturam....* Injuste préférence, qui, de la part du pécheur, renferme : 1° *une révolte insensée;* 2° *une noire ingratitude;* 3° *un mépris injurieux.*

I. *Une révolte insensée.* — Que fait l'homme qui se rend coupable de désobéissance envers Dieu et commet le péché mortel? Il se met en contradiction avec tout l'univers. En effet, tout autour de lui obéit avec une admirable harmonie à la volonté de Dieu. Dans le ciel, les anges sont empressés à accomplir les ordres de Dieu, et c'est de là qu'ils tirent leur nom, qui signifie messagers... Le soleil et les astres tiennent dans le firmament la place qui leur a été assignée, sans s'en écarter jamais .. La mer n'ose franchir le grain de sable qui lui a été assigné pour limite: *Usque huc venies, et non procedes amplius, et hic confringes tumentes fluctus tuos...* (Job, XXXVIII, 11.) La terre ne cesse de produire les arbres et les plantes que Dieu, au commencement, lui a ordonné de produire... En un mot, toutes les créatures reconnaissent le souverain domaine de Dieu... Au milieu de ce concert magnifique, une voix discordante se fait entendre : c'est celle du pécheur: *Non serviam,* « je n'obéirai pas. » (Jer., II, 20.) Qu'est-il donc, celui qui ose parler ainsi? Un faible roseau qui plie au moindre vent; un misérable qui tremble devant un homme irrité... Révolte *témé-*

raire que la sienne : c'est en face de Dieu, de Dieu qui l'a créé, de Dieu qui est son maître, de Dieu qui tient sa vie suspendue par un fil, de Dieu dont le regard le suit partout ; c'est en face de Dieu, dis-je, qu'il ose accomplir son acte de rébellion... Révolte *insensée :* c'est un ver de terre qui se dresse contre celui qui peut l'écraser sous son talon... Interrogez-le, ce pécheur, et demandez-lui ce qu'il penserait d'un vil eslave qui oserait s'attaquer à un roi puissant, environné de toutes ses armées : « C'est un insensé ! » vous dirait-il aussitôt, en n'écoutant que le simple bon sens... Révolte *satanique*, et qui ne tendrait à rien moins qu'à l'anéantissement de Dieu, car l'impie dit en son cœur : « Il n'est point de Dieu. » *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus.* (Ps. XIII, 1 ; LII, 1.) Il ne voudrait en Dieu ni sagesse... ni providence... ni sainteté... ni justice... S'il dépendait de lui, il anéantirait Dieu, selon l'expression même de saint Bernard : *Deum ipsum, quantum in se est, perimit.*

II. *Ingratitude.* — Ce qui aggrave le crime du pécheur, c'est l'inépuisable bonté du maître qu'il offense. Pauvre pécheur, lui dirons-nous avec saint Paul, qu'avez-vous que vous n'ayez reçu de la main libérale de Dieu ? *Quid habes quod non accepisti ?* (I Cor., IV, 7.) La vie dont vous jouissez, votre corps et tous ses avantages, votre âme et ses merveilleuses facultés, de qui les tenez-vous, sinon de ce Dieu infiniment bon, qui vous a créé ?

Dans l'ordre de la grâce, Dieu que n'a-t-il pas fait pour ce pécheur ? Il l'a appelé, de préférence à tant d'autres, à la connaissance de la vérité ; il l'a fait enfant

de son Église, et lui a ouvert toutes les sources de la grâce. Eh bien! le misérable pécheur perd la mémoire de tous ces bienfaits... Non seulement il les oublie, mais encore il en abuse pour offenser ce Dieu d'une bonté infinie. *Servire me fecisti in peccatis tuis :* « Tu me fais servir à tes iniquités », lui dit le Seigneur par la bouche de son prophète. (Isai., XLIII, 24.) Ces yeux, ces oreilles, ces mains, ces pieds, ce corps que j'ai formés, tu en fais les instruments de tes crimes; cette intelligence, cette volonté, ce cœur, tu les profanes indignement; ces biens que je t'ai prodigués pour de légitimes usages, tu en abuses pour faire le mal, le propager, l'encourager, le payer. *Servire me fecisti in peccatis tuis.*

Le pécheur porte l'ingratitude envers Dieu au plus haut degré de malice qu'elle puisse atteindre. Non seulement il n'est pas reconnaissant des biens dont il est comblé... non seulement il rend à son souverain bienfaiteur le mal pour le bien... mais encore il se sert du bien qu'il a reçu pour l'outrager... Ainsi il se ravale au-dessous de l'animal, et l'on peut justement lui appliquer ce que le prophète disait du peuple d'Israël : *Cognovit bos possessorem suum, et asinus præsepe domini sui : Israel autem me non cognovit, et populus meus non intellexit.* (Is., I, 3.) « Le bœuf connaît son maître, et l'âne la crèche de celui qui le nourrit ; mais Israël ne me connaît point, et mon peuple est sans intelligence. »

III. *Mépris.* — De l'ingratitude la plus odieuse, le pécheur va jusqu'au plus injurieux mépris. Que n'a point fait Dieu et que ne fait-il pas tous les jours pour

attirer à lui le pécheur? Il vient à lui par les inspirations de sa grâce... il sollicite son amitié : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi.* (Prov., XXIII, 26.) Mais le pécheur est sourd à la voix de son Dieu, de son Créateur, de son Maître, de son Père, de son Rédempteur; il ne veut pas de sa société, de sa familiarité... Dieu lui fait les plus séduisantes promesses : tout ce qu'il demandera lui sera accordé, s'il renonce au péché et s'il observe les commandements avec fidélité; il le fera asseoir à sa table dans son éternel royaume, s'il veut persévérer dans la pratique de la vertu. Toutes ces promesses, le pécheur les méprise. Et que préfère-t-il? Une ombre qui passe, une légère vapeur qui s'évanouit, une chose de rien... D'un autre côté, Dieu fait entendre les plus redoutables menaces : il montre ces flammes éternelles, ces pleurs inconsolables, ces grincements de dents, ces tourments inouïs qui attendent le pécheur impénitent... Et le pécheur méprise ces menaces.

O pécheurs infortunés, rentrez donc en vous-mêmes, et comprenez que le souverain mal, c'est d'offenser Dieu et de persévérer dans l'iniquité. *Redite, prævaricatores, ad cor...* (Isai., XLVI, 8.) *Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum...* (Jer., II, 19.) Pendant qu'il en est temps encore et que la miséricorde de Dieu vous offre le pardon, rentrez en vous-mêmes, comprenez ce que c'est que le péché, convertissez-vous, revenez à Dieu, faites pénitence, afin de reconquérir vos droits à l'éternel héritage.

XI. — Péché, malheur de l'homme.

Stipendia peccati mors. (Rom., VI, 23.)

Le salaire du péché, c'est la mort.

Un roi guerrier, qui avait passé sa vie dans les batailles, voulant inspirer à son fils une vive horreur de la guerre, fit venir un peintre habile pour lui retracer dans un tableau le spectacle navrant que présente un champ de carnage. Là, on voyait pêle-mêle les morts, les mourants, les blessés; des membres épars, des lambeaux de chair humaine gisaient dans des mares de sang; des débris de chariots, d'armes, d'équipements mêlés à des tas de cadavres d'hommes et de chevaux s'offraient de tous côtés aux regards. Le prince fit inscrire au bas du tableau ces mots en gros caractères : FRUCTUS BELLI, voilà les fruits de la guerre.

J'ai à vous représenter les fruits plus funestes encore du péché. Voyez le monde en proie aux révolutions, aux guerres sanglantes, aux fléaux destructeurs, aux épidémies lamentables et à toutes les calamités les plus affligeantes : voilà le fruit et le salaire du péché ! *Stipendia enim peccati mors.*

L'homme est destiné à jouir de trois sortes de vies : la vie naturelle, la vie spirituelle, la vie éternelle. Le péché détruit à la fois cette triple vie : il est 1° *la mort du corps*, ou *la mort naturelle ;* 2° *la mort de l'âme*, ou *la*

mort spirituelle; 3° *la mort à la fois de l'âme et du corps*, ou *la mort éternelle.*

I. *La mort naturelle.* — L'homme créé à l'image de Dieu n'était pas fait pour mourir. La mort ne lui a été annoncée que comme le châtiment qu'il encourrait s'il venait à manger le fruit auquel il lui était défendu de toucher. « Du jour où tu en auras mangé, » lui dit le Seigneur, « tu mourras de mort. » *Morte morieris*... (Gen., II, 17.)

Qu'est-il arrivé? Adam a enfreint le précepte de son Créateur, et à l'instant il a entendu prononcer sur lui et sur toute sa postérité une sentence irrévocable de mort. « Tu es poussière, et tu redeviendras poussière... Tu retourneras à la terre d'où tu as été tiré... » (Gen., III, 19.) C'est donc en punition du péché que la mort s'est prise à moissonner impitoyablement toutes les générations humaines. La malédiction divine s'est étendue de l'homme à toutes les créatures, et toutes sont devenues pour l'homme comme autant d'instruments de mort : le ciel le frappe de sa foudre, la mer l'engloutit dans ses flots, l'air l'asphyxie de ses vapeurs, le soleil l'enflamme de ses rayons, la terre l'écrase sous ses ruines, le feu le consume dans ses flammes... les bêtes féroces le déchirent et le dévorent, les animaux domestiques eux-mêmes lui deviennent funestes... l'homme, enfin, est devenu le plus redoutable ennemi de l'homme. Est-il nécessaire de faire l'épouvantable tableau des guerres, des dissensions, des assassinats qui ne cessent d'ensanglanter la terre?

Non seulement le péché est la cause de la mort et des mille formes sous lesquelles elle frappe

l'homme, mais il est encore la source intarissable de tous les maux qui la précèdent et sont en quelque sorte l'accompagnement obligé de la vie en ce monde. Comptez, si vous le pouvez, les peines, les fatigues, les ennuis, les chagrins, les douleurs, les amères désolations dont ne sont pas exempts ceux mêmes qu'on estime les plus heureux : vous comprendrez quels ravages le péché ne cesse de multiplier sur la terre. Fouillez enfin cette terre elle-même, soulevez-en la première couche, et voyez ces monceaux de cadavres devenus la pâture des vers. Qui donc a précipité ainsi dans la tombe, les unes sur les autres, ces générations humaines ? n'est-ce pas le péché ? Parce que l'homme a été prévaricateur, il est devenu la victime de la mort; et parce que tous les jours encore les descendants d'Adam multiplient leurs iniquités, la justice divine multiplie aussi le châtiment. *Stipendia enim peccati mors.*

II. *La mort spirituelle.* — L'homme est destiné à une seconde vie, la vie surnaturelle, la vie de la grâce; vie d'autant plus noble, qu'elle élève la créature jusqu'à la participation de la nature divine : *Divinæ consortes naturæ.* (II Petr., I, 4.) Cette vie, elle nous est donnée par le saint usage des sacrements. L'âme en état de grâce reflète un rayon de la beauté de Dieu; elle est honorée des plus beaux titres, et s'appelle la fille bien-aimée du Père, l'épouse du Fils, le temple du Saint Esprit; elle compte autant d'amis et de protecteurs qu'il y a de saints dans le paradis.... Par la grâce, elle augmente tous les jours sa fortune spirituelle par la pratique des bonnes œuvres, et accroît en

proportion la somme de ses mérites pour l'éternité... Le bien qu'elle accomplit lui acquiert des droits à de nouvelles grâces, et la rend digne de l'amitié et de la protection de Dieu. Mais que le péché mortel vienne à s'introduire dans cette âme, quelle transformation s'accomplit aussitôt en elle! quel désordre et quel renversement dans tout ce qu'elle est et tout ce qu'elle possède! Ah! s'il nous était permis de voir de nos yeux le spectacle effrayant que présente une pauvre âme souillée par le péché!... Elle perd sa beauté, et, d'image de Dieu qu'elle était, elle devient la ressemblance du démon. Elle perd ses titres envers les trois personnes divines. Sa fortune spirituelle est ruinée, et il ne lui en reste rien. Elle est frappée de stérilité et ne peut plus rien mériter pour le ciel. Au lieu des grâces de Dieu, elle ne mérite plus que les sévérités de sa justice. Enfin elle est privée de sa vie spirituelle. *Stipendia enim peccati mors.*

III. *La mort éternelle.*— Le péché, enfin, quand il a été commis et qu'il n'est pas réparé par la pénitence, entraîne pour l'homme une troisième mort, et c'est la mort éternelle. Celui qui a dit au commencement: *Morte morieris*, « tu mourras de mort, » dira aussi au dernier jour : *Discedite à me, maledicti, in ignem æternum.* « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel. » (Matth., XXV, 41.) Or ces maudits, qui seront-ils? Les impies, les blasphémateurs, les profanateurs des saints jours, les révoltés, les homicides, les scandaleux, les débauchés et les intempérants, les voleurs, les parjures, en un mot, tous ceux qui violent les commandements du Seigneur. Rappelez-vous la para-

[illegible] fut en-
[illegible] XVI,
[illegible] impé-
[illegible] éternel.
[illegible] les pleurs
[illegible] sinon le
[illegible] mor.
[illegible] funestes
[illegible] miséricorde
[illegible] pénitence.

— La Mort.

Statutum est hominibus semel mori. Hebr., IX, 27.

Il est décrété que tous les hommes doivent mourir.

Quand même le Saint-Esprit n'aurait pas formulé par la bouche de saint Paul le redoutable arrêt qui condamne tous les hommes à la mort, l'expérience de tous les jours suffirait pour nous empêcher d'oublier cette vérité. Oui, chrétiens, nous devons tous mourir, et cependant combien en est-il qui vivent comme s'ils avaient fait un pacte avec la mort et que jamais ils ne dussent quitter ce monde! combien re-[illegible] le souvenir de la mort comme une pensée [illegible] les [illegible] que le sa-[illegible]

de se la rappeler tous les jours comme un des plus puissants remèdes que le Saint-Esprit nous propose contre la tentation de succomber au péché. *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.* « Souvenez-vous de vos fins dernières, et vous ne pécherez jamais... » (Eccli., VII, 40.)

C'est donc cette salutaire pensée que nous allons méditer aujourd'hui. La mort, telle qu'elle se présente à nous, nous apparaît comme une fin et un commencement : 1° *la fin de la vie*, de la vanité, de l'erreur, du mensonge, des illusions ; 2° *le commencement* de l'éternité et des seules réalités qu'il y ait pour l'homme.

I. *La fin.* — Je dis d'abord que la mort est la fin, et la fin de tout en ce monde. Cette vie que le vieillard s'applique à prolonger avec les soins les plus minutieux ; cette vie que l'homme dans la maturité de l'âge emploie avec tant de confiance à l'accroissement de sa fortune, à la conduite de ses affaires, au solide établissement de sa famille ; cette vie que la jeunesse regarde comme une brillante aurore, prélude d'un jour sans nuage ; cette vie, elle court et se précipite à sa fin. *Finis venit, venit finis.* (Ezech., VII, 2.)

Fin prompte et rapide. — Y a-t-il un fleuve dont les flots se succèdent avec plus de célérité que ne le font les jours, les semaines, les mois, les années qui composent notre vie ? La sainte Écriture raconte que, lorsque Jacob se rendit en Égypte avec ses enfants auprès de son fils Joseph, Pharaon lui demanda son âge. Le saint patriarche répondit : « Il y a cent trente ans que je suis voyageur ; et ce petit nombre

d'années, qui n'est pas venu jusqu'à égaler celui des années de mes pères, a été traversé de beaucoup de maux. » *Dies peregrinationis meæ centum triginta annorum sunt, parvi et mali.* (Gen., XLVII, 9.) Voilà ce que l'on pourra toujours dire de la vie la plus longue: *dies... parvi et mali*, une suite de jours en petit nombre, et aussi mauvais que peu nombreux.

Fin surprenante et imprévue. — C'est toujours au moment où l'on s'y attend le moins que la mort vient couper court aux calculs, aux espérances, aux entreprises et à toutes les illusions dont on se berce. Aussi, dans sa sagesse, l'Évangile nous exhorte-t-il à nous tenir toujours prêts : *Estote parati, quia qua nescitis hora Filius hominis venturus est.* (Matth., XXIV, 44.) En quelle année, en quel jour, à quelle heure la mort arrivera-t-elle? Vous n'en savez rien. *Estote parati.* Elle viendra comme un voleur : *sicut fur...* (Apoc., XVI, 15.) En quel état cette fin vous surprendra-t-elle? serez-vous dans la grâce et l'amitié de Dieu, ou bien serez-vous en péché? Pour l'ordinaire, telle est la vie, telle sera la mort. « L'arbre », dit l'Esprit-Saint, « tombera du côté où il penche. » (Eccle., XI, 3.)

Fin universelle. — Honneurs, plaisirs, richesses, jouissances, projets, espérances, la mort mettra fin à tout cela. L'heure arrivée, ni parents, ni amis, ni proches, ni patrons, ni protecteurs, ne pourront retarder d'une seconde cette inévitable séparation de toutes choses. Il vous faudra dire l'éternel adieu à ceux que vous aurez le plus aimés en ce monde... Eh bien ! je vous le demande, vaut-il la peine de tant s'attacher à

ce qui doit sitôt finir? Transportez-vous à votre heure dernière, et ce que vous penserez alors des illusions et des vanités de la terre, tâchez de le penser dès ce moment. Vivez de telle sorte que cette fin nécessaire de toutes choses ne vous surprenne point, et que vous puissiez avec confiance voir commencer à la mort ce qui ne finit point.

II. *Le commencement.*— En même temps que la mort est la fin des choses présentes, elle est le commencement des éternelles réalités.

Quelle que soit la diversité des conditions pendant la vie, en face de la mort, toutes les distinctions s'effacent, et il ne peut y avoir que deux catégories d'hommes : ceux qui ont conservé la grâce ou l'ont recouvrée, et ceux qui ne l'ont pas et y renoncent à cette heure suprême. Pour les uns et pour les autres, c'est le commencement de l'immuable vérité. Transportez-vous auprès du lit de ce mourant : c'est un homme qui a fait pendant sa vie profession d'incrédulité. Malgré les lumières de sa raison, malgré l'autorité infaillible dont il ne pouvait absolument ignorer l'enseignement, malgré le témoignage des hommes les plus recommandables par la probité et le savoir, il s'est obstiné à ne tenir aucun compte de l'existence de Dieu et de sa souveraine autorité. L'Église catholique, ses pontifes, ses ministres, sa doctrine, ses sacrements, ses pratiques, il en a fait l'objet de sa haine, de son mépris, de ses sacarsmes. Il s'est plu à la lecture des livres ou des journaux qui leur prodiguaient l'injure et la calomnie. Son Dieu, c'était l'argent ; son culte, les plus grossières voluptés. Son impiété ce-

pendant ne pouvait le rendre immortel, et le voilà à sa dernière heure. Un suprême effort soulève sa poitrine, et son âme, une âme peut-être qu'il ne croyait pas avoir, son âme s'échappe de son corps et tombe dans l'éternité. Quel spectacle, grand Dieu ! et quels épouvantements ! Ce Dieu qu'il a renié, le voilà dans toute sa majesté ; ce Christ qu'il a blasphémé, c'est son juge, et il entend tomber de sa bouche l'inexorable sentence : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum.* (Matth., XXV, 41.) Il voit bien clairement que l'Église catholique, avec ses pontifes, ses ministres, sa doctrine et ses sacrements, est l'œuvre de Jésus-Christ pour le salut et la rédemption des hommes. Le jugement, le paradis, l'enfer, ne sont plus pour lui des rêves de vieille femme; il en voit maintenant toute la réalité, et il la verra éternellement, pour sa confusion et son désespoir. *Tunc videbunt.* (Luc., XXI, 27.) — *Ergo erravimus !* (Sap., V, 6.)

Un plus consolant spectacle nous est réservé à la mort du juste. Pour lui aussi la mort est le commencement des éternelles réalités. Ce Dieu bon et miséricordieux en qui il avait mis toute sa confiance, il le voit enfin et le trouve fidèle en toutes ses promesses. Il paraît à son tour devant Jésus-Christ son juge, mais c'est pour entendre une sentence de salut : *Venite, benedicti Patris mei ; possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi...* (Matth., XXV, 34.) Membre fidèle de l'Église militante, le juste, à sa mort, passe dans les rangs de l'Église triomphante. Toutes les vérités qu'il croyait avec foi, et qui étaient l'objet de sa ferme espérance, il en contemple avec ravissement l'éclatante

réalité. Vos élus, ô mon Dieu, seront enivrés de l'abondance des biens que vous leur préparez : *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ.* (Ps. XXXV, 9.)

Puisse cette dernière heure, qui mettra fin à toutes les choses d'ici-bas, être pour vous aussi le commencement de l'éternelle félicité !

XIII. — Jugement particulier.

Redde rationem villicationis tuæ. (Luc., XVI, 2.)

Rendez compte de votre administration.

En ce monde, il faut bien nous le persuader, nous ne sommes pas les propriétaires de ce que nous avons : notre corps, notre âme, nos talents, quels qu'ils soient, nos biens, tout cela nous a été confié pour servir à la gloire de Dieu, notre Créateur et notre souverain Maître. Un jour il nous demandera compte de l'usage que nous en aurons fait. C'est pour nous rendre sensible cette vérité que Notre-Seigneur s'est servi de la parabole que nous lisons au chap. XVI de l'Évangile selon saint Luc : « Un homme riche avait un économe, et celui-ci fut accusé devant lui d'avoir dissipé son bien... et il lui demanda compte de son administration. » *Redde rationem villicationis tuæ.*

C'est ainsi que le souverain Juge nous demandera compte à nous-mêmes de l'usage de notre vie. Transportons-nous un moment en présence de ce tribunal où bientôt il nous faudra comparaître réellement, et

méditons-en le solennel et redoutable appareil, en le comparant aux tribunaux de ce monde.

I. *Le juge.* — Quel sera d'abord le juge? Ce sera Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, à qui tout pouvoir a été donné dans le ciel et sur la terre. A l'heure qu'il lui plaira, et toujours plus tôt que nous ne le pensons, il nous appellera devant lui. A peine le corps aura-t-il exhalé son dernier soupir, que l'âme sera mise en jugement. Jésus-Christ, qui jusque là n'avait pris que les titres de Sauveur, de Rédempteur, de Bienfaiteur, d'Ami, d'Avocat auprès de son Père, ne sera plus alors que Juge : juge souverainement sage pour peser, dans une balance équitable, le bien et le mal, et mesurer la récompense ou les châtiments selon les mérites de chacun; juge sévère, n'écoutant alors que les prescriptions de la loi établie par lui-même et manifestée dans son Évangile; juge inexorable et qui ne se laissera fléchir par aucune prière, car alors il n'y aura plus d'intercesseurs pour l'âme en jugement; juge irrité par les péchés de cette âme, qui l'a offensé dans ses bienfaits et son amour.

II. *L'accusé.* — Et l'accusé, qui sera-t-il? Un homme qui, devant Dieu, est moins qu'un grain de poussière, moins qu'un ver de terre. Et cet homme sera là, tout seul, en présence de son Juge tout-puissant! Il n'aura point de protecteur pour influencer le tribunal, point d'avocat pour défendre sa cause, point d'ami dont le regard puisse le soutenir. *Quid sum miser tunc dicturus? Quem patronum rogaturus?*.....

III. *Les chefs d'accusation.* — L'accusé aura à ré-

pondre : 1° sur les transgressions des commandements de Dieu... 2° sur la négligence et l'oubli des sacrements, qui lui étaient donnés comme moyens de salut et dont il n'a fait aucun usage .. 3° sur les scandales qu'il a donnés à ceux qui avaient droit d'attendre de lui le bon exemple... 4° sur les grâces de Dieu inutilement reçues. De quel effroi sera saisie cette âme, lorsque retentiront à son oreille ces paroles qui glacèrent d'épouvante l'impie Balthazar : « Comptez, pesez, séparez. » (Dan., v, 25-28.) Comptez les grâces accordées; pesez leur valeur au poids du sanctuaire séparez le bon usage de l'abus qui en a été fait. Que restera-t-il que Dieu puisse récompenser? En même temps qu'il sera demandé compte du bien omis et des grâces reçues, il faudra encore répondre du bien mal fait : car, comme dit le prophète, Dieu visitera Jérusalem le flambeau à la main (Soph., I, 12), et il recherchera jusqu'aux plus légères imperfections. Que de bonnes actions gâtées, et peut-être perdues entièrement par la manière, le motif ou la fin qui en accompagnent ou en déterminent l'accomplissement !

IV. *Vaines excuses du pécheur.* — Devant les tribunaux de la terre, l'accusé peut compter souvent sur ce qu'on appelle le bénéfice des circonstances atténuantes. Mais au tribunal de Dieu, que pourra prétexter le pécheur? L'*ignorance*? Mais n'a-t-il pas été instruit de tout? et Dieu n'a-t-il pas multiplié les moyens de lui faire connaître la vérité? A-t-il pu ignorer l'enseignement infaillible de l'Église? S'il a manqué d'instruction, n'est-ce pas uniquement de sa faute? Au lieu d'écouter la parole sainte, n'a-t-il pas été demander à

des journaux impies et licencieux la pâture de son âme? Au lieu d'écouter les prêtres, ne les a-t-il pas poursuivis de son mépris et peut-être même de sa haine? Alléguera-t-il l'*impuissance?* Mais Dieu ne commande rien d'impossible: *Impossibilia non jubet Deus.* En même temps que Dieu donne sa loi, il donne en même temps les secours et les grâces nécessaires pour l'accomplir. Le grand Apôtre trouvait, lui aussi, qu'il était humiliant et difficile de lutter contre les rébellions de la chair, et il lui fut répondu : Paul, « ma grâce te suffit. » (II Cor., XII, 9.) Prétendra-t-il, l'accusé, que la pratique de la vertu était *trop difficile!* Pourquoi donc Jésus-Christ aurait-il dit dans son Évangile : « Mon joug est doux et mon fardeau léger » ? (Matth., XI, 30.) D'ailleurs, combien de saints de tout rang, de tout sexe, de tout âge, de toute condition, seront là pour attester par leur exemple que la pratique de la vertu ne présentait point les prétendues difficultés que les mondains ne manquent jamais d'alléguer pour excuser leur lâcheté et leur paresse à pratiquer le bien!

V. *Les accusateurs.* — Le pécheur, sans excuse au tribunal de Jésus-Christ, verra se lever contre lui de nombreux accusateurs. Jésus-Christ lui-même sera juge et témoin tout à la fois : *Ego sum judex et testis.* (Jer., XXIX, 23.) Et quel témoin! Il aura tout vu, tout entendu, tout connu, tout compté... Là sera l'ange gardien, l'inséparable compagnon de la vie, qui rappellera les inspirations et les avis qu'il aura inutilement donnés. Là sera le démon, qui se vantera de tout le mal qu'il aura fait commettre, et réclamera sa proie

avec impatience... Mais de tous les accusateurs le plus impitoyable, ce sera la conscience du pécheur. Il avait pu étouffer sa voix pendant les illusions de la vie ; mais, au tribunal de Dieu, elle reprend tous ses droits, et elle lui fait entendre ce cri : « Toi seul es l'artisan de ta perte. » *Perditio tua ex te.* (Osee, XIII, 9.) Alors, où se tournera le misérable pécheur, pour échapper aux mains de son Juge ? Les saints, les anges, les âmes justes, ne pourront plus rien pour lui. La sainte Vierge elle-même, l'avocate des pécheurs repentants, ne sera plus là pour entendre sa prière. Le temps de la miséricorde est passé ; c'est maintenant le temps de la justice. N'attendons donc pas cette heure pour nous convertir : ce serait trop tard. Commençons dès maintenant à nous juger nous-mêmes, afin de n'être point condamnés au tribunal de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

XIV. – Le Jugement et la Sentence dernière.

Et ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam. (Matth., XXV, 46.)

Et ceux-ci s'en iront au supplice éternel, et les justes à la vie éternelle.

Telle sera la sentence que le souverain Juge prononcera lorsqu'il viendra tenir les solennelles et dernières assises du monde : sentence pleine de consolation pour les justes, puisqu'elle les appellera des

fatigues au repos, d'une vallée de larmes à des joies infinies, et de la misère à une béatitude éternelle, qu'ils auront méritée par toutes les œuvres de la charité; sentence pleine de terreur et d'épouvante pour les méchants, puisqu'elle leur annoncera la séparation de Dieu, sa malédiction et une éternité de souffrances et de désespoir... Représentons-nous l'appareil et la solennité de ce jugement... Voyons 1° *le juge;* 2° *l'assistance;* 3° *les accusés;* 4° *les accusateurs;* 5° *enfin la séparation.*

I. *Le juge.* — C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même qui viendra présider ce jugement. « Le Père lui a donné le pouvoir de faire le jugement, parce qu'il est le Fils de l'homme. » (Joan., v, 27) Il se montrera alors dans tout l'éclat de sa majesté, comme le Roi de l'univers. Combien il sera à craindre, puisqu'il est tout ensemble la personne offensée et le témoin de l'offense! « C'est vous seul que j'ai offensé, » disait David, « et j'ai fait le mal en votre présence. » (Ps. L, 6.) Et le Sauveur ne dit-il pas par la bouche de Jérémie : « Je suis moi-même le juge et le témoin » ? (Jer., XXIX, 23.) Il sera inflexible. « Il ne pardonnera point au jour de la vengeance, » dit Salomon, et ne condescendra point aux prières de personne. » (Prov., VI, 34-35.)

II. *L'assistance.* — En ce jour le Sauveur sera environné de ses anges et de toute la cour céleste. Avec les anges seront tous les élus. « Voici que le Seigneur viendra avec des milliers de ses saints juger tout le monde et reprendre tous les impies de toutes les œuvres de leur impiété. » (Jud., 14-15.) Vous ne

verrez plus Jésus dans une étable, enveloppé de langes, environné de pauvres bergers ; mais Jésus dans toute sa gloire, assis sur son trône, et environné de toutes les puissances du ciel. Et les anges, et les saints, et Marie elle-même ne seront plus là pour plaider la cause des pécheurs, mais pour les couvrir de confusion, en leur rappelant le mépris qu'ils ont fait de leur intercession quand elle pouvait encore les sauver....

III. *Les accusés.* — Tous les hommes sans exception comparaîtront à ce tribunal redoutable, mais avec quelle différence! Quelle consolation pour les justes quand ils entendront le souverain Juge leur dire : « Venez, les bénis de mon Père, prendre possession du royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde » ! (Matth., XXV, 34.) Venez, mes apôtres, qui avez persévéré avec moi dans les tentations (Luc., XXII, 28) et avez tout quitté pour me suivre... (Matth., XIX, 27. Marc., X, 28. Luc., XVIII, 28.) Venez, martyrs, qui avez versé votre sang pour ma gloire... Venez, confesseurs, qui avez défendu la vérité par votre doctrine et par vos œuvres... Venez, vierges, qui avez conservé la pureté de l'esprit, du cœur et du corps, par la vigilance et la prière... Venez, chrétiens qui n'avez pas rougi de moi devant les hommes et avez glorifié mon nom. Venez recevoir la récompense de vos œuvres. « Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais sans asile, et vous m'avez accueilli ; j'étais nu, et vous m'avez vêtu ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous

êtes venus me consoler... (Matth., XXV, 35-36.)

D'un autre côté, quelle confusion pour les réprouvés, quand le souverain Juge, se tournant vers la gauche, leur dévoilera à la face de tout l'univers la multitude de leurs iniquités! Ils seront là alors comme accusés, tous les impies, les blasphémateurs, les profanateurs des saints jours, les enfants dénaturés et insoumis, les voleurs, les assassins, les impudiques, les menteurs, les avares, les ambitieux; ils seront là, les persécuteurs de l'Église et de ses pontifes, les écrivains de mauvais journaux, les propagateurs de fausses et trompeuses doctrines, les révolutionnaires, en un mot, qui trouvaient que Dieu était de trop dans le monde.

C'est alors qu'ils entendront tomber sur leur tête, comme une montagne accablante, cette sentence de Jésus-Christ : « Retirez-vous de moi, maudits, dans le feu éternel, qui a été préparé au démon et à ses anges. » (Matth., XXV, 41.) Quelle parole effroyable!... quelle justice rigoureuse!... quel supplice insupportable!... O séparation! ô malédiction! ô feu! ô éternité! Je ne sais lequel de ces quatre supplices est le plus à craindre, ou la séparation du souverain bien, ou la malédiction de Dieu, ou le feu de l'enfer, ou l'éternité des tourments.

IV. *Les accusateurs.* — Mais devant ce tribunal où trouver des défenseurs? Il n'y en aura point. Autour de lui le pécheur infortuné ne verra que des accusateurs. Ses péchés d'abord, qui, d'après saint Bernard, lui diront : « Tu nous as faits; nous sommes l'œuvre de tes mains: nous ne te laisserons point, mais nous voulons être toujours avec toi. »

A leur tour toutes les créatures se dresseront pour s'écrier contre le pécheur : « Le voilà, celui qui a offensé notre Créateur, et qui a fait de nous un abus sacrilège, pour nous faire servir à ses iniquités !... »

Enfin le démon sera là pour déposer contre celui qu'il a séduit et poussé au mal, et qui a renié son Dieu, pour devenir l'esclave du monde, de la chair et de Satan...

Mais de tous les accusateurs le plus redoutable sera le pécheur lui-même, qui subira les déchirants rémords de sa propre conscience. « Et ce ver rongeur ne mourra point, » dit l'Évangile... (Marc., IX, 43, 45, 47.)

V. *La séparation.* — Après le jugement se fera l'éternelle séparation.

Les réprouvés, placés à gauche et frappés de la malédiction divine, s'en iront au supplice éternel, en compagnie des anges prévaricateurs...

Quant aux justes, placés à droite, ils s'en iront à la vie éternelle, à la suite de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la très sainte Vierge et de tous les anges, pour jouir de la gloire.

Quel est le chrétien qui, pénétré de cette grande vérité du jugement universel et de la sentence irrévocable qui doit le suivre, ne prendrait la résolution de se convertir sincèrement, de faire pénitence de ses péchés et de s'appliquer aux bonnes œuvres, qui seules peuvent lui mériter une sentence de pardon et de miséricorde ?

XV. — Pénitence, vertu.

Pœnitentiam agite. (Matth., III, 2.

Faites pénitence.

C'est la première parole sortie de la bouche de Jean-Baptiste au début de sa mission de précurseur du Messie. Faites pénitence,» « disait-il aux Juifs de toute condition et de tout âge qui venaient l'entendre. Jésus-Christ à son tour, expliquant le but de sa venue en ce monde, ne disait-il pas : « Je ne suis point venu appeler les justes, mais bien les pécheurs à la pénitence » ?

Qu'est-ce donc que la pénitence à laquelle, comme pécheurs, nous sommes tous appelés ? C'est une vertu qui nous fait détester le péché comme offense de Dieu, nous porte à l'expier quand nous avons eu le malheur de le commettre, et nous fait prendre les moyens de l'éviter à l'avenir.

Nous allons dire : 1° la *nécessité*, et 2° *les qualités de la pénitence.*

I. *Nécessité.* — Que le pécheur qui s'est révolté contre Dieu et a commis l'iniquité, soit tenu de faire la pénitence de sa faute, c'est une vérité établie par toutes les pages de l'Écriture sainte.

Adam, contre la défense de son Créateur, mange le fruit de l'arbre auquel il ne devait pas toucher. En punition de sa faute, Dieu le condamne, avec toute sa postérité, aux misères, aux souffrances, à la mort.

Les fléaux, les guerres, les calamités qui ravagent la terre et font le supplice de l'humanité, ne sont qu'une juste pénitence imposée à Adam et à ses coupables enfants.

Noé met cent ans à la construction de l'arche qui devait le sauver du déluge, lui et ses enfants. Ce n'est pas qu'un si long espace de temps fût nécessaire à la construction du navire ; mais Dieu, dans sa miséricorde, voulut que pendant ces cent ans le patriarche son serviteur invitât les hommes à faire pénitence des monstrueuses iniquités dont ils s'étaient souillés. Et parce qu'ils furent sourds à la voix de Noé, ils furent engloutis par le déluge universel.

David, s'étant rendu coupable d'un double crime, fut condamné à en faire pénitence ; il vit les fléaux décimer son peuple, et son fils Absalon se révolter contre lui.

L'Évangile ne nous présente-t-il pas la pénitence comme l'unique moyen d'échapper à l'éternelle justice de Dieu ? *Si pœnitentiam non egeritis, omnes similiter peribitis.* (Luc., XIII, 5.) Quand saint Pierre prend pour la première fois la parole devant les Juifs réunis autour du Cénacle le jour de la Pentecôte, c'est pour les exhorter à faire pénitence : *Pœnitentiam agite.* (Act., II, 38.) La mission des apôtres a été de prêcher à l'univers la pénitence et la rémission des péchés.

Écoutons à leur tour les saints Pères. C'est saint Augustin qui s'écrie que le péché doit être expié ou par l'homme faisant pénitence, ou par Dieu exerçant sa vengeance : *aut ab homine pœnitente, aut a Deo puniente.* Tertullien dit que le pécheur est né pour la

pénitence : *Peccator pœnitentiæ natus.* Saint Jérôme appelle la pénitence la seconde planche après le naufrage : *Secunda post naufragium tabula.*

Pour arriver à la gloire éternelle, il n'y a que deux voies : l'innocence ou la pénitence. Mais où sont-ils ceux qui ont conservé blanche et pure la robe de leur baptême ? Combien sont rares dans ce monde ces âmes privilégiées, surtout dans les temps d'impiété et d'indifférence où nous vivons !

Que nous reste-t-il donc, sinon d'avoir recours à la pénitence, pour expier nos péchés et nous rendre dignes de la miséricorde, qui veut bien à ce prix nous accorder le pardon ?

II. *Qualités.* — En même temps que saint Jean-Baptiste invitait les Juifs à la pénitence, il les exhortait à en faire de dignes fruits : *Facite fructus dignos pœnitentiæ.* (Luc., III, 8.) Pour être digne, notre pénitence doit être *prompte*, *rigoureuse*, *entière* et *persévérante.*

1° Elle doit être *prompte*, c'est-à-dire que nous devons l'entreprendre dès ce moment et à l'heure présente. Aujourd'hui, dit le Prophète royal, si vous entendez la voix du Seigneur, n'endurcissez point vos cœurs : *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.* (Ps. XCIV, 8.) La renvoyer, c'est s'exposer à mourir sans avoir le temps de la faire : car, selon la parole de l'Apôtre, par la dureté du cœur on amasse des trésors de colère : *Secundum autem duritiam tuam... thesaurizas tibi iram...* (Rom., II, 5.) Voyez David : à peine le prophète Nathan lui a-t-il fait connaître son péché, qu'à l'instant il s'humilie et fait pénitence : *Peccavi...* (II Reg., XII, 13.) Voyez saint Pierre : il se met à

pleurer dès que le regard de son divin Maître le fait rentrer en lui-même après son triple reniement. (Matth., XXVI, 75. Marc., XIV, 72. Luc., XXII, 62.)

2° La pénitence doit être *rigoureuse*, c'est-à-dire proportionnée à la gravité du péché. C'est ainsi que dans la primitive Église, les saints canons avaient marqué divers degrés de pénitence, que devaient subir les pécheurs, selon qu'ils s'étaient rendus coupables de fautes plus ou moins graves. Transportons-nous en esprit au milieu de ces flammes expiatrices du purgatoire, et méditons la sévérité avec laquelle la justice divine punit les plus légères fautes: nous comprendrons alors que les peines, les souffrances, les jeûnes et les veilles que nous accepterons pour expier nos péchés, seront toujours au-dessous de ce que nous méritons pour satisfaire à la souveraine majesté que nous avons offensée.

3° Que notre pénitence soit *entière*, c'est-à-dire qu'elle s'étende à tout ce qui a été l'offense de Dieu, et que tout ce qui a servi au péché subisse sa part de châtiment. Notre esprit s'est-il arrêté volontairement à méditer le mal? occupons-le à de saintes et salutaires réflexions. Notre volonté s'est-elle détournée de Dieu? fixons-la irrévocablement dans les sentiers de la vérité et de la justice. Notre cœur s'est-il attaché aux créatures et aux biens périssables? qu'il n'éprouve désormais d'amour que pour Dieu et pour les biens éternels. Nos yeux, nos oreilles, notre langue, nos pieds, nos mains, notre corps enfin, ont-ils été pour nous des instruments d'iniquité? faisons-les servir à notre pénitence par une continuelle mortification, selon le conseil que nous donne l'Apôtre. (Colos., III, 5.)

4° Notre pénitence, enfin, doit être *persévérante*. Pleurons nos péchés, expions nos fautes, non seulement quelques jours, quelques années, mais durant toute notre vie. Souvenons-nous de cette parole de Notre-Seigneur: *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.* « Celui qui persévérera jusqu'à la fin, sera sauvé. » (Matth., X, 22; XXIV, 13.) Or, persévérer dans la pénitence, c'est vivre dans la pratique de la vertu, de la piété, de la sanctification, et s'enrichir chaque jour de nombreux mérites.

Imitons les exemples que nous ont donnés les saints. C'est dans les salutaires travaux de la pénitence qu'ils ont servi Dieu et se sont élevés jusqu'au faîte de la perfection. Ils se sont dit avec saint Paul: *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam, quæ revelabitur in nobis.* (Rom., VIII, 18.) Les labeurs de notre pénitence en ce monde ne sont rien en comparaison de la gloire qui nous sera révélée dans l'éternité.

XVI. — Épreuves.

Plorabitis et flebitis vos, mundus autem gaudebit. (Joan., XVI, 20.)

Vous pleurerez et serez dans l'affliction, et le monde se réjouira.

La souffrance, les afflictions, les épreuves de toutes sortes: voilà le partage en ce monde des amis et des serviteurs de Jésus-Christ. Pendant qu'ils gémissent et versent des larmes, le monde se réjouit... Aussi le sort du chrétien est-il pris en pitié par les partisans

lu siècle, qui ne peuvent comprendre qu'il y ait d'autres joies et d'autre bonheur que celui qu'ils cherchent dans les plaisirs, les biens et les fêtes de la terre. Mais Jésus-Christ, la vérité même, a proclamé la béatitude de ceux qui souffrent persécution et qui versent des larmes : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam... beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur...* (Matth., v, 10, 5.) Qu'il y ait du bonheur dans l'affliction et l'épreuve, c'est une de ces vérités qui ne se peuvent comprendre qu'aux pures clartés de la lumière divine. Pour la raison livrée à elle-même, c'est une parole trop dure : *Durus est hic sermo.* (Joan., vi, 61.) Mais que peuvent les raisonnements humains contre l'infaillible vérité de l'Évangile ?

Voici aux yeux de la foi ce qui doit nous donner confiance dans nos épreuves : 1° *Dieu les permet;* 2° *il en est le témoin;* 3° *il les récompense.*

I. *Dieu les permet.* — C'est un principe de foi que rien ne nous arrive ici-bas que par la permission de Dieu. Quelle preuve plus éclatante peut nous être donnée de cette vérité que l'histoire de Job? Ce saint homme, que Dieu se plaisait à appeler son serviteur, était possesseur de grands biens et se voyait entouré de tout ce qui peut rendre un homme heureux en ce monde. Mais le Seigneur voulut donner en lui un modèle accompli de patience et de résignation. Que fit il ? Il permit au démon de l'attaquer d'abord dans ses biens, puis dans ses enfants et enfin dans sa personne. Cependant, dit le Seigneur au démon, garde-toi d'attenter à sa vie. L'histoire des malheurs et des épreuves de ce saint patriache est assez connue, et

rien n'est célèbre comme ces paroles qu'il fit entend dans sa résignation : *Dominus dedit, Dominus abstulit : sit nomen Domini benedictum.* « Le Seigneur m'avait to donné, il lui a plu de me tout ôter: que son saint n soit béni. » (Job, I, 21.)

Sans être frappés au même degré que le fut grand serviteur de Dieu, les chrétiens ont tous en monde leur part d'afflictions et d'épreuves. Disciples Jésus-Christ, ils ne sont pas au-dessus du Mait (Matth., X, 24. Luc., VI, 40. Joan., XIII, 16; XV, 20.) « S m'ont persécuté, » disait ce divin Sauveur, « ils vous pe sécuteront. » *Si me persecuti sunt, et vos persequentu* (Joan., XV, 20.) Il a voulu se soumettre lui-même toutes sortes d'épreuves pour être notre modè Après lui, les saints ont été exposés au creuset d l'affliction et de la souffrance. Voyez les apôtres, l martyrs, les confesseurs : que n'ont-ils pas eu à en durer en ce monde pour le service de Dieu ?

Loin de se plaindre et de s'étonner du sort qui leu était réservé ici-bas, ils s'estimaient au contraire sou verainement heureux d'avoir été jugés dignes de souf frir pour le nom de Jésus-Christ : *Ibant gaudentes... quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumelian pati.* (Act., V, 41.)

Si donc Dieu permet nos épreuves, si même il le veut pour nous rendre conformes à notre divin modèle une pensée de saint Paul doit nous rassurer: c'est qu'i ne permettra jamais que nous soyons éprouvés a delà de nos forces: *Non patietur vos tentari supra id quo potestis.* (I Cor., X, 13.)

II. *Il en est le témoin.*—Une seconde pensée doit nou

urer et nous encourager dans nos épreuves : c'est Dieu en est le témoin.

e prophète l'a dit, en ce monde les tribulations des es sont sans nombre : *Multæ tribulationes justorum* .XXXIII, 20): tribulations de l'esprit, tribulations du ur, tribulations du corps. Souvent on est à soi- me un poids insupportable : tant on a à souffrir écarts de son esprit et de son imagination, de ensibilité de son cœur... A son tour le corps est osé à mille infirmités... D'autre part, que d'é- uves le chrétien n'a-t-il pas à endurer du côté monde! « On vous maudira, on vous persécu- à cause de moi, » disait Jésus-Christ à ses disci- « Voici », ajoutait-il, « que je vous envoie comme agneaux au milieu des loups. » (Luc., X, 3.) je vous le demande, verra-t-on jamais régner la ix et l'harmonie entre les agneaux et les loups?... Eh bien ! consolons-nous cependant au milieu de s épreuves, quels qu'en soient le nombre et la nature. ieu en est le fidèle témoin : il voit nos luttes, nos mbats; il les compte. Il n'y a pas jusqu'à la moin- re tentation que nous aurons repoussée pour lui res- er fidèle et conserver sa grâce, dont il ne garde le sou- venir pour nous en donner un jour le prix.

Si un soldat, sur le champ de bataille, est puisam- ment encouragé à combattre par la pensée que son général est témoin de sa valeur et de son courage, à combien plus forte raison le chrétien, qui est le soldat de Jésus-Christ, doit-il s'animer à supporter l'adver- sité et l'épreuve, en sachant qu'il combat sous les yeux et à la suite de son divin Chef ! Avec le grand Apôtre il

peut s'écrier : « Je puis tout en celui qui me fortifie », par sa présence et par sa grâce. *Omnia possum in eo qui me confortat.* (Philip., IV, 13.)

III. *Il les récompense.* — Ces épreuves que Dieu permet, dont il est le témoin, il veut un jour les récompenser magnifiquement. Nous avons encore ici le témoignage de saint Paul. « Si nous souffrons avec Jésus-Christ, » dit-il, « nous régnerons un jour avec lui. » *Si sustinebimus, et conregnabimus.* (II Tim., II, 12.) Puis comparant les épreuves, les afflictions, les souffrances, qui sont ici-bas le partage des serviteurs de Jésus-Christ, avec les récompenses qui leur sont préparées dans le ciel, il s'écrie : *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam, quæ revelabitur in nobis.* « Toutes les douleurs, toutes les angoisses, tous les tourments de la vie présente ne sont rien auprès de la gloire future dont il plaira à Dieu de nous environner. » (Rom., VIII, 18.) Il en sera de nous, en proportion, comme de Jésus-Christ, notre chef et notre modèle. *Christus pro nobis factus est obediens usque ad mortem, mortem autem crucis : propter quod et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen.* « Le Christ s'est fait pour nous obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix ; et pour cela Dieu l'a exalté et lui a donné un nom au-dessus de tout nom... » (Philip., II, 8-9.)

Voyez les saints, qui ont souffert courageusement pour la gloire de Jésus-Christ : quelle gloire aujourd'hui est comparable à la leur ! ils sont d'autant plus heureux qu'ils ont plus souffert. Eh bien ! pour nous consoler et nous encourager au milieu des épreuves

qui nous affligent, tournons nos regards vers Jésus-Christ et les saints. *Si quis vult post me venire..., tollat crucem suam, et sequatur me.* (Matth., XVI, 24. Luc., IX, 23.) « Que celui qui veut venir après moi, » dit le Sauveur, « prenne sa croix et me suive. » Marchons donc à la suite de Jésus, pour arriver à la gloire.

XVII. — Tentations.

Fili, accedens ad servitutem Dei..., præpara animam tuam ad tentationem. (Eccli., II, 1.)

Mon fils, en vous disposant au service de Dieu,... préparez votre âme à la tentation.

Il y a longtemps que Job, ce grand serviteur de Dieu, a fait entendre cette parole : *Militia est vita hominis super terram*, « la vie de l'homme sur la terre est un combat. » (Job, VII, 1.) L'expérience de tous les jours confirme cette vérité. Le chrétien doit regarder le ciel comme un lieu où il ne peut arriver qu'en le prenant d'assaut, ainsi que l'a proclamé Notre-Seigneur : *Violenti rapiunt illud.* (Matth., XI, 12.) De son côté, l'apôtre saint Paul nous déclare qu'il n'y aura de couronné que celui qui aura légitimement combattu : *Non coronatur, nisi legitime certaverit.* (II Tim., II, 5.)

C'est donc avec raison que l'auteur inspiré de l'Ecclésiastique nous dit que quiconque aspire à servir Dieu doit préparer son âme à la tentation. Or la tentation, c'est la lutte, le combat, la résistance contre tout ce qui s'oppose à notre salut.

Nous considérerons la tentation : 1° *dans sa nature ;* 2° *dans ses causes ;* 3° *dans les moyens d'en triompher.*

I. *Dans sa nature.*—Tout ce qui nous sollicite, nous attire, nous porte au péché, s'appelle tentation. C'est une pensée, une inclination du cœur, ou une attract on sensible vers une chose défendue. Nous ne saurions choisir d'exemple plus frappant que celui de la tentation d'Ève dans le paradis terrestre. Dieu avait défendu à Adam, sous peine de mort, de toucher à l'arbre de la science du bien et du mal. Le démon s'adresse à la femme : « Pourquoi », dit-il « ne mangez-vous pas de tous les fruits qui sont à votre portée dans le paradis ?... Non, vous ne mourrez pas... Dieu sait que du jour où vous en mangeriez vos yeux s'ouvriraient, et vous seriez comme lui des dieux, connaissant le bien et le mal. » Le démon, pour séduire sa victime, met en doute l'autorité de Dieu..., il la rassure contre le châtiment..., il lui fait les plus séduisantes promesses. Ève écoute ce tentateur, discute avec lui, se laisse séduire et finit par succomber. (Gen., III, 1-6.)

Un autre exemple, c'est celui de Notre-Seigneur dans le désert. Le démon se présente. Il voit que Jésus-Christ a faim, et il lui dit de commander que les pierres qui sont autour de lui se changent en pain... Puis, le transportant sur le pinacle du temple, il l'exhorte à se jeter en bas, lui promettant le secours des anges... Enfin il lui fait voir du haut d'une montagne tous les royaumes de la terre et lui promet de les lui donner, s'il consent à l'adorer. Mais le Sauveur le repousse avec indignation, en lui rappelant que Dieu seul mérite d'être adoré, et il triomphe divinement de

cette triple tentation. (Matth., IV, 1-11. Luc., IV, 1-13.)

Notre-Seigneur n'a voulu éprouver la tentation que pour nous instruire et nous servir en même temps de modèle. Si l'exemple de notre première mère nous fait voir comment on succombe en ne résistant pas aux suggestions du mal, celui du Sauveur nous apprend le moyen de résister et de vaincre. Nous devons être bien persuadés par là aussi que la tentation nous atteint en tous lieux, et au sein des délices comme Ève, et au fond des plus solitaires déserts comme Notre-Seigneur. Tous les hommes sans exception sont exposés à la tentation, mais plus spécialement ceux qui veulent être fidèles à Dieu et mener une vie chrétienne.

Que de preuves n'aurions-nous pas à donner, si nous voulions parcourir la Vie des saints !

II. *Dans ses causes.*—La tentation nous vient de trois sources : c'est *le démon* qui nous pousse au mal par ses suggestions ; c'est *le monde* qui nous entraîne par ses mauvais exemples et ses dangereuses doctrines ; c'est enfin notre propre *concupiscence* qui nous précipite dans l'abîme du péché.

1° Le principal artisan de la tentation, c'est *le démon.* Selon l'expression de saint Pierre, il rôde sans cesse autour de nous, comme un lion rugissant qui cherche à saisir sa proie ponr la dévorer : *Tanquam leo rugiens circuit, quærens quem devoret.* (I Petr., V, 8.) Qui pourrait dire les ruses et les artifices qu'il met en jeu pour séduire les âmes ? Il ne propose d'abord que des fautes légères ; puis, cachant soigneusement l'énormité du péché, il revêt le vice des appâts les plus séduisants. Il montre l'infinie miséricorde de Dieu à

tout pardonner. Quand une fois le péché est commis, il jette les pécheurs dans le désespoir et les porte à dire avec le fratricide Caïn : *Major est iniquitas mea, quam ut veniam merear.* (Gen., IV, 13.)

2° Le démon a, pour tenter les hommes, un puissant auxiliaire dans *le monde.* Qui ne voit la désastreuse influence des mauvaises doctrines qui se propagent partout pour tromper les âmes et les arracher à Jésus-Christ et à son Église? Que de funestes exemples donnés à la jeunesse!... Quels puissants attraits exercent les plaisirs, les richesses, les honneurs!... Quels soins et quel empressement pour les affaires temporelles! mais quelle incurie, quel oubli, quel mépris même pour ce qui regarde le salut éternel!...

3° Enfin *la concupiscence* que nous portons en nous, est un foyer continuel de tentations. Entendez le grand Apôtre se plaindre de la guerre continuelle qu'il avait à soutenir contre sa chair rebelle : *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus?* « Homme malheureux que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort? » (Rom., VII, 24.) Vous me demanderez peut-être pourquoi Dieu a permis que les plus grands saints eux-mêmes ne fussent pas exempts de tentations? C'est pour éprouver leur vertu et la rendre plus méritante, « Parce que vous étiez agréable à Dieu, » dit l'ange à Tobie, « il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât. » (Tob., XII, 13.) C'est pour leur faire connaître leur faiblesse naturelle, les porter à recourir à Dieu, leur fournir des occasions de mérite et de triomphe, et les empêcher de s'exposer à une dangereuse sécurité.

III. *Moyens d'en triompher.* — La tentation étant inévitable en ce monde, ce qu'il importe au chrétien, c'est de prendre les moyens de n'y pas succomber. Ces moyens sont : 1° la *vigilance* sur l'esprit, le cœur, les sens. L'ennemi peut bien rôder autour de nous, mais il ne peut entrer dans la place de notre cœur que si nous lui en ouvrons la porte. *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem*, disait Notre-Seigneur. (Matth., XXVI, 41. Marc., XIV, 38.) A la vigilance joignons 2° la *prière.* De nous-mêmes nous sommes incapables de résister à la moindre tentation ; mais avec la grâce de Dieu obtenue par la prière, il n'en est point que nous ne puissions vaincre ; 3° la *fuite des occasions :* compagnies, spectacles, lectures ; renonçons généreusement à tout ce qui peut être pour nous un sujet de tentation ; 4° le *courage* à combattre. Nous le trouverons, ce courage, dans la méditation des suites funestes du consentement à la tentation, comme aussi des éternelles récompenses qui seront le prix de la victoire.

XVIII. — Le Cabaret.

Væ qui consurgitis mane ad ebrietatem sectandam. (Is., v., 11.)
Malheur à vous qui vous levez le matin pour vous livrer à l'ivresse !

Il faut bien que l'intempérance dans le vin soit un vice monstrueux et funeste, puisque le prophète fulmine contre elle l'anathème le plus redoutable que

Dieu fasse entendre dans la sainte Écriture : *Væ!* « *malheur!* » — *Væ tibi, Corozaïn! væ tibi, Bethsaïda!* « Malheur à toi, Corozaïn! » s'écriait Notre-Seigneur Jésus-Christ, « malheur à toi, Bethsaïde! parce que, si Tyr et Sidon avaient vu les prodiges dont vous avez été témoins, elles auraient fait pénitence. » (Matth., XI, 21. *Luc.*, X, 13.) *Væ!* « malheur! » — « Malheur à vous aussi qui ne vous levez le matin que pour vous livrer à l'intempérance et à tous les honteux excès qu'elle entraîne!... » Que ne m'est-il donné de vous dépeindre dans toute sa hideuse vérité un vice d'autant plus nuisible à la famille, à la société et à l'individu, qu'il est plus répandu et plus encouragé par la facile multiplication des débits de boisson! — Laissez-moi me placer quelques instants sur la porte d'un de ces lieux devenus le rendez-vous de l'écume sociale, et examinez avec moi : 1° *ce qui y entre;* 2° *ce qui en sort.*

1. *Ce qui y entre.* — Le cabaret, puisqu'il faut le nommer, qu'est-ce que c'est? Un tombeau où vont s'engloutir la *raison*, l'*honneur*, la *foi*, les *mœurs*, la *santé*, la *fortune*, la *vie*.

1° *La raison.* Voyez cet homme : tant qu'il est à jeun, ou qu'il n'a pris que ce qui est nécessaire à l'entretien de ses forces et de sa santé, il parle, il raisonne, il traite sérieusement des choses qui sont à sa portée ; au besoin, il saura donner des conseils très sages et très sensés. Mais il prend le chemin du cabaret, il y entre, s'y installe et boit sans mesure... bientôt il divague, il balbutie... Ce n'est plus un homme, c'est quelque chose au-dessous de la brute, et qui justifie cette parole de l'Esprit-Saint : *Homo, cum in honore*

esset, non intellexit ; comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis. (Ps. XLVII, 13, 21.) Il perd au cabaret ce qui le distinguait de l'animal : la raison.

2° L'*honneur* est l'apanage de l'homme qui se respecte dans sa dignité d'être raisonnable fait à l'image de Dieu, de chrétien racheté par le sang de Jésus-Christ, de membre d'une famille honnête, de citoyen d'un pays civilisé ; mais d'honneur il n'en reste plus à l'habitué du cabaret, et le monde lui-même a formulé ainsi sur lui son jugement : « Homme de vin, homme de rien. »

3° *La foi.* Ne trouvant plus l'homme dans celui qui s'abandonne à la boisson, comment y trouverions-nous le chrétien? Ce jeune homme croyait à la parole de Dieu, à l'enseignement de l'Église ; il respectait et aimait la religion ; il vénérait le prêtre ; il conservait des habitudes religieuses. Entraîné et séduit par de mauvaises compagnies, il entre au cabaret ; il y revient, et finit par ne plus le quitter. Les liqueurs enivrantes, les journaux impies et corrupteurs, les discours qui en sont les ignares et grossiers commentaires, font subir à sa foi le plus lamentable naufrage.

4° *Les mœurs.* Le cabaret, qu'est-il aujourd'hui, jusque dans les campagnes les plus reculées, sinon une école de mauvaises mœurs et de corruption ? Entendez ces discours licencieux, ces chansons lubriques, ces récits scandaleux ; voyez ces gestes dissolus, ces attitudes dépravées, ces danses lascives. Le Saint-Esprit l'a dit : *Luxuriosa res vinum* (Prov., XX, 1) ; le vin et la luxure sont inséparables. Le chemin du ca-

[illegible] porte [illegible]

[illegible] dans [illegible] milliers [illegible] fureurs [illegible] jurements [illegible] exécre- [illegible] vers la [illegible] tempérance ?...

[illegible] cabaret. [illegible] blasphème [illegible] disparaît. [illegible] ivrognes [illegible]

[illegible] du cabaret. [illegible] caractère [illegible] jours d'un [illegible] sans [illegible] spectacle [illegible]

[illegible] du cabaret ? [illegible] à la fois [illegible] capitaux. [illegible] contre Dieu, contre la [illegible] vapeurs du vin, [illegible] ne reconnaît [illegible] comme l'ange rebelle : *Non* [illegible] blasphème à la bouche, il

s'avance prêt à verser le *sang impur* du tyran qui prétendrait lui commander.

2° *L'avarice.* Prodigue pour lui, l'ivrogne est avare pour les autres. Au fond d'une mansarde ou dans un vil réduit, sa femme et ses enfants, son père infirme ou sa vieille mère souffrent la faim, la soif, le froid, le dénuement, la misère : que lui importe ? N'y a-t il pas les sœurs de charité et les fils de Vincent de Paul pour les assister ?

3° *La luxure.* Ni le sexe ni l'âge, le pilier de cabaret ne sait rien respecter. Sans retenue, sans frein, il court à toutes les dépravations. C'est l'animal immonde qui se délecte dans le plus infecte bourbier : *sus lota in volutabro luti.* (II Petr., II, 22.)

4° *L'envie.* Après avoir dévoré son bien, l'intempérant, pour satisfaire ses appétits déréglés et servir sa passion favorite, jette des regards cupides sur le bien des autres, et souvent de l'envie il passe aux rapines manifestes, et devient voleur parce qu'il est ivrogne.

5° *La gourmandise.* Le pain du ménage partagé avec sa femme et ses enfants ne suffit pas à l'habitué du cabaret. Il ne saurait se contenter du frugal repas de la famille ; il lui faut des mets recherchés : il dépensera en une heure le gain d'une semaine. Mais il est de ceux dont saint Paul dit qu'ils n'ont d'autre Dieu que leur ventre : *Quorum Deus venter est* (Philip., III, 19) ; et pour ce dieu il n'est sacrifice qu'il ne soit prêt à faire...

6° *La colère.* N'est-ce pas là encore un des vices qui sortent le plus souvent du cabaret ? *Cui væ ? cujus*

patri væ? cui rixæ? cui foveæ? cui sine causa vulnera? cui suffusio oculorum? Nonne his qui commorantur in vino, et student calicibus epotandis? (Prov., XXIII, 29-30.) « A qui les anathèmes? à qui les malédictions envers son père? à qui les rixes? à qui les chutes dans les fossés? à qui les coups sans motifs? à qui les yeux injectés de sang? n'est-ce pas le fait de ceux qui s'attardent à vider des pots de vin? »

7° *La paresse* enfin complète le honteux et dégradant cortège qui sort du cabaret. L'ivrogne, que fait-il le lundi? rien; le reste de la semaine? rien, ou à peu près; mais souvent il sera le premier à violer le repos du dimanche...

Si telle est la vérité sur la fréquentation du cabaret, fuyez ce lieu, où vous ne pourriez trouver que votre perte pour le temps et pour l'éternité.

XIX. — Mauvais Livres.

Nolite seduci: corrumpunt mores bonos colloquia mala. (I Cor., XV, 33.)

Ne vous faites point illusion : les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs.

Ce que l'apôtre saint Paul disait des mauvais discours, s'applique avec plus de raison encore aux mauvais livres, aujourd'hui surtout que la presse a pris une telle extension dans le monde, qu'elle semble en être venue la maîtresse et la reine. On dirait volontiers les conversations et les discours semblent dimi-

nuer parmi les hommes en proportion que les livres et lesjournaux se multiplient. Voyez, par exemple, dans un compartiment de chemin de fer, dans une salle d'attente : vous ne trouverez pas un voyageur qui ne soit muni d'un livre et d'une demi-douzaine de journaux. Tout le monde lit, sans se soucier d'échanger une parole avec son voisin. Il faut des livres : il en faut au jeune homme, à la jeune fille, à la mère de famille, à l'homme d'affaires... et des journaux de tout format et de toute nuance ; il en faut à tout le monde. On comprend l'influence que cette fièvre de lecture doit nécessairement exercer sur l'esprit et sur le cœur : influence salutaire ou funeste, selon que les livres sont bons ou mauvais. Aussi est-ce pour moi un devoir de vous mettre en garde contre les mauvais livres.

Ils sont 1° *la ruine de la foi pour l'esprit;* 2° *la peste de la vertu pour le cœur ;* 3° *pour l'un et pour l'autre, un mal sans excuse.*

I. *La ruine de la foi.* — Rien de plus funeste à la foi, à la religion, à la piété chrétienne, que la multitude de livres et de journaux malsains qui circulent aujourd'hui dans le monde. Déjà le saint Concile de Trente avait constaté qu'un des plus puissants engins inventés par les hérétiques du XVI^e^ siècle pour attaquer la vérité, c'étaient les livres et les brochures qu'on propageait partout à vil prix. Aujourd'hui, comme il y a trois cents ans, c'est encore le même moyen que l'enfer emploie pour combattre l'Église de Jésus-Christ et ruiner la foi dans les âmes.

L'*erreur*, le *mensonge*, la *calomnie*, l'*hypocrisie*, le

sarcasme, mis en œuvre tour à tour contre les vérités de l'enseignement catholique : c'est tout ce que vous trouvez dans toutes les productions littéraires de l'incrédulité et de la libre pensée.

L'erreur, d'abord, qui vient d'une ignorance profonde, je ne dis pas des hautes spéculations de la théologie, mais du simple catéchisme. Dans ces livres, la nature, le destin, le hasard, sont mis à la place de Dieu, esprit éternel, infiniment saint, créateur et souverain maître de toutes choses.

Après l'erreur vient *le mensonge* effronté et sans déguisement, se faisant de la science une arme contre la révélation ; le mensonge, qui défigure l'histoire sacrée et même profane, pour ameuter la foule contre l'Église.

Ici ce sont les plus grossières et les plus odieuses *calomnies*, qui traînent dans la boue la vertu, la charité, le dévouement des prêtres, des religieux, des instituteurs et institutrices congréganistes...

Ailleurs c'est *l'hypocrisie*, qui se cache dans de petites brochures pour détourner les âmes des pratiques de la foi catholique...

C'est enfin *le sarcasme*, qui couvre de ridicule tout ce qu'il y a de saint et de sacré dans l'Église. Pour vous donner la preuve de ce que j'avance, je n'aurais qu'à ouvrir le premier journal à un sou me tombant sous la main. Eh bien ! quand on voit ces feuilles délétères, ces livres empoisonnés entre les mains de tout le monde, comment voulez-vous que la foi ne soit pas ··· nlée dans les âmes et qu'elle ne finisse pas par lre ?... Quel poison plus commun... plus

autorisé... et plus funeste dans ses résultats ?...

II. *La peste de la vertu.* — En même temps que les mauvais livres sont la ruine de la foi, ils sont encore la peste de la vertu. Et quels ravages ne font-ils pas tous les jours dans les cœurs ?... Voilà, par exemple, une jeune femme héritière d'un grand nom, jusque-là innocente, pure et fidèle à son mari, dont elle était l'idole. Un homme du monde, son parent, lecteur de romans, habitué du théâtre, amateur d'aventures, lui rend visite, et met entre ses mains un livre qu'elle ne pouvait, prétendait-il, se dispenser de connaître, tant il était beau et intéressant ! La jeune dame accepte le livre, en fait la lecture. Que se passe-t-il en elle ? je ne le dirai point. Mais, ne pouvant consentir au sacrifice de sa vertu, elle monte dans son cabinet de peinture, pour faire diversion au trouble de son âme ; un mouvement de désespoir s'empare d'elle, et elle s'empoisonne avec les couleurs de sa palette. C'est un fait authentique à ajouter à bien d'autres résultats de la lecture des romans... Raconter les histoires les plus scandaleuses ; vilipender l'honnêteté, la pudeur, la modestie, les nobles et grandes vertus du foyer domestique ; mettre en honneur le vice, le présenter sous des couleurs séduisantes : n'est-ce pas ce que se proposent avant tout les romanciers, les feuilletonistes et vaudevillistes qui inondent la ville et la campagne de leurs immondes élucubrations ? Comment pourrait-elle rester pure, la jeune fille qui se complaît à la lecture de ces pages où il n'est question que d'intrigues, de séductions et de tous les raffinements des plus dégradantes passions ? Comment conserverait-elle la chas-

teté de son cœur, cette épouse qui néglige le soin de son ménage pour suivre toutes les infâmes péripéties d'un adultère? Quelle vertu résisterait à un poison si violent?....

III. *Pour l'un et pour l'autre, un mal sans excuse.* — Quoi que l'on puisse dire sur le mal que produisent les mauvaises lectures sur l'esprit et sur le cœur, la plupart se font illusion et s'autorisent de prétextes plus ou moins spécieux pour lire tout ce qui leur tombe sous la main. Permettez-moi de vous rappeler d'abord qu'une loi formelle de l'Église défend absolument à tout catholique de lire les livres et les journaux qui attaquent, de n'importe quelle manière, la foi ou les mœurs. Ces sortes d'écrits, un prêtre même ne peut les lire sans une autorisation du Saint-Siège. Comment un simple laïque se croirait-il affranchi des règles de l'Index? — L'auteur, dira-t-on encore, est d'un grand renom. Iriez-vous donc vous empoisonner chez un pharmacien, parce qu'il est d'une réputation européenne? — Mais ce livre est d'un style inimitable, et je ne le lis que pour me former au beau langage. Et combien de livres mieux écrits encore et que vous ne lisez pas cependant, parce qu'ils sont bons! Pour boire de la ciguë dans une coupe d'or, en serez-vous moins mortellement empoisonné? Vous plongerez-vous un poignard dans le cœur, parce que la lame en est d'un métal précieux? — Je lis par simple curiosité, ajouterez-vous. Par simple curiosité aussi Ève a jeté les yeux sur le fruit défendu: la curiosité a enflammé l'appétit, et vous savez ce qui en est résulté pour elle et pour nous. Non, ne cherchez point d'excuse. Vous

coupable de lire de mauvais journaux et de mauvres ; plus coupables sont ceux qui les vendent propagent. Quant à ceux qui les écrivent, il à souhaiter que la justice humaine les mît à de l'inexorable justice de Dieu.

XX. — Respect humain.

Nolite fieri servi hominun. (I Cor., VII, 23).

Ne vous faites point les esclaves des hommes.

La liberté est un des biens que les hommes se montrent le plus empressés à conquérir ; et quand ils ont, avec quel soin jaloux ils la conservent ! avec quel enthousiasme ils la chantent ! et souvent aussi, quel lamentable abus ils en font ! Oui, vive la liberté ! L'homme n'est point fait pour l'esclavage. Le Christ est venu l'affranchir de la tyrannie du démon et délivrer son âme ; l'Église est venue à son tour le tirer de la servitude des puissants de la terre et délivrer son corps. Cette double liberté, l'apôtre saint Paul l'avait rendue aux fidèles de Corinthe, et il les exhortait à la conserver et à ne plus se rendre les esclaves des hommes : *Nolite fieri servi hominum.* Comment se fait-il cependant qu'avec cet amour instinctif de la liberté, il y ait tant d'esclaves encore parmi nous ? Oui, il est des hommes, des chrétiens qui rougissent de leur baptême et n'osent plus accomplir les devoirs de leur religion ; des hommes, des chrétiens qu'inti-

midont le sourire imbécile d'un libre penseur ou l propos insensé d'un ignorant.

A ces peureux, à ces trembleurs, je viens dire que l respect humain, dont ils sont les esclaves, est : 1° u *folie ;* 2° *une lâcheté ;* 3° *un crime.*

I. *Une folie.* — Que dit-on d'un homme qui, dan sa conduite, ne suit plus les règles du bon sens, et fa tout au rebours de ce que prescrit la raison ? On d que c'est un malheureux insensé, un fou. Vous êt chrétien, c'est-à-dire, enfant privilégié de ce Die qui vous a créé, vous conserve, est le maître absol de votre âme, de votre corps et de vos biens. Le plu vulgaire bon sens vous dit que vous devez à ce Die les hommages de vos adorations, de votre amour, d votre reconnaissance, de votre dévouement : car u homme vous eût-il rendu le moindre des service vous craindriez à juste titre de passer pour incivil, vous ne lui disiez au moins merci ; et ce mot, vo ne rougiriez pas de le dire publiquement. Et quan vous n'osez pas fréquenter l'église, paraître aux cér monies, faire une prière, prononcer le nom de Jésu Christ, parce que les autres ne le font pas ; et quan vous renoncez à vous confesser, à faire vos pâques, remplir les autres devoirs de votre religion, de pe de vous faire remarquer et de vous exposer aux cr tiques de gens dont vous mépriseriez justement l avis ou les appréciations, s'il s'agissait seulement d'a faires de métier, de commerce ou d'industrie, q faites-vous ? Vous faites acte de bassesse et d'incivilit en n'osant pas, par respect humain, exprimer à Di votre reconnaissance ; vous faites acte de folie,

allant contre toutes les lumières de la raison, qui vous dit qu'il est juste, qu'il est digne, qu'il est sage de l'honorer et de le reconnaître publiquement pour souverain maître. Par le respect humain que faites vous encore? Vous sacrifiez votre âme, votre bonheur et votre gloire de l'éternité aux caprices et aux railleries de gens à qui vous ne devez rien, qui ne vous sont rien, et que, dans le fond, vous savez estimer à leur juste valeur. C'est bien des esclaves du respect humain que le Psalmiste dit : *Illic trepidaverunt timore, ubi non erat timor.* (Ps. XIII, 5 ; LII, 6.) « Ils tremblent là où il n'y a aucun sujet de crainte. » Ils fuient devant de vains fantômes, comme les oiseaux qui s'épouvantent à la vue d'un pan de vieil habit que le vent agite dans un jardin.

II. *Une lâcheté.* — L'injure la plus sensible, l'outrage le plus sanglant qu'on puisse faire à un homme, surtout à un Français, c'est de l'appeler un lâche. . Cette flétrissure, l'esclave du respect humain la mérite à tous les points de vue. Le lâche, c'est celui qui manque de force et de courage : il est d'autant plus lâche, que son ennemi est plus faible, et que le joug qu'il accepte est plus honteux. Eh bien ! je le demande, où est la force, où est le courage de celui qui n'ose pas remplir les devoirs les plus ordinaires de la religion, ces devoirs qu'accomplissent tous les jours sans crainte et sans timidité des multitudes de femmes et d'enfants? Il est d'autant plus lâche, que l'ennemi qu'il redoute est plus faible. Voit-il, comme les martyrs, se dresser devant lui des tyrans armés d'un glaive étincelant ou de torches ardentes ? Non :

ce sont des hommes plus faibles et plus timides qu[e] lui, qui n'oseraient pas le toucher du petit doig[t], mais qui lui lâcheront à demi-voix les mots de dévot, d'hypocrite, de jésuite, de clérical. C'est assez pour l[e] faire reculer devant le cri de sa conscience, et lui faire oublier les menaces de Dieu aussi bien que [les] promesses... Il est d'autant plus lâche encore, que le joug qu'il accepte est plus absolu, plus dur et plus honteux. Dignité, honneur, raison, liberté de pensée, de parole et d'action, l'esclave du respect humain laisse tout enchaîner. Au lieu de l'autorité paternelle de Dieu, il subit le caprice d'un million de tyrans... Son esclavage est d'autant plus honteux, qu'il s'incline devant les plus viles et les plus basses passions de ceux qu'il redoute, lesquels généralement ne sont impies que parce qu'ils sont corrompus.

III. *Un crime.* — Ne vous y trompez pas, le respect humain est quelque chose de plus encore qu'une folie et une lâcheté : c'est un crime, une sorte d'apostasie et d'idolâtrie. Le chrétien qui autrefois était traîné par un tyran aux pieds d'une idole, était coupable d'apostasie s'il consentait à brûler de l'encens. Êtes-vous moins criminel, vous qui renoncez à votre Dieu par crainte, non de la mort, mais d'un coup de langue?... Vous êtes parjure, car vous violez tous vos engagements. N'avez-vous pas promis à votre baptême de rester fidèle à Jésus-Christ et de le prendre pour votre modèle? et aujourd'hui vous rougissez de lui et de sa doctrine, et vous vous exposez à être renié de lui devant son Père. Écoutez ce qu'il a dit : *Qui negaverit me coram hominibus, negabo et ego eum coram Patre*

qui in cœlis est. (Matth., x, 33.) Ce ne sera plus devant quelques hommes seulement, mais devant l'univers entier que vous serez un objet de confusion. Vous abuserez-vous en disant que vous conservez la foi dans votre cœur, et que les concessions que vous faites à l'opinion, à la mode, à la coutume, ne sont qu'apparentes ? Jésus-Christ vous déclare encore que quiconque n'est pas ouvertement pour lui est contre lui : *Qui non est mecum, contra me est.* (Luc., xi, 23.) Vous voulez plaire au monde, et ne pas vous distinguer du grand nombre ? Eh bien ! saint Paul vous déclare qu'à ces conditions on ne peut être serviteur de Jésus-Christ : *Si adhuc hominibus placerem, Christi servus non essem.* (Galat., i, 10.)

Rappelez-vous donc votre glorieux titre de chrétien et vos immortelles destinées, soyez fiers d'appartenir à Jésus-Christ et à son Église, foulez courageusement aux pieds l'idole ridicule du respect humain, servez Dieu courageusement : le servir, c'est régner dans le temps et dans l'éternité. *Cui servire regnare est.*

XXI. — La Conversion.

Non tardes converti ad Dominum.
(Eccli., v, 8.)

Ne tardez point à vous convertir au Seigneur.

L'appel à la conversion est souvent renouvelé dans les saintes Écritures. Dieu ne se lasse jamais de rappeler à lui les pécheurs, et de les presser de sortir de leurs *égarements, parce* qu'il veut les sauver. Pour

l'homme qui n'a pas oublié encore qu'il a une âme immortelle, et n'a pas renoncé à sa part de bonheur éternel, il n'y a qu'un moyen de plaire à Dieu et de reconquérir tous ses droits au céleste héritage : c'est de mettre en pratique le conseil que lui donne l'Esprit-Saint de ne point tarder à se convertir sincèrement: *Non tardes converti ad Dominum.* Rester sous le poids de ses iniquités, s'endormir dans ses mauvaises habitudes, persévérer dans une coupable indifférence de tout devoir religieux, c'est s'exposer au dernier des malheurs.

Montrons donc 1° *la nature ;* 2° *les qualités ;* 3° *les motifs d'une véritable conversion.*

I. *Nature.* — Qu'est-ce que la conversion ? C'est un changement de vie. Elle présente l'idée d'un *retour*, d'une *réforme*, d'une *transformaton.* Un voyageur a fait fausse route; arrivé à un certain point, il s'aperçoit de son erreur ou une personne charitable l'en avertit : que fait-il ? Il revient sur ses pas pour se mettre sur son chemin... Un ouvrier se trompe dans son travail ; il a mal pris ses mesures, ou employé des matériaux défectueux: il s'arrête, et reprend son ouvrage dans de meilleures conditions... Un laboureur a un champ qui ne produit que de mauvaises herbes: que fait-il ? Il amende et transforme le sol pour en tirer une bonne récolte. Ce sont là tout autant de comparaisons pour faire comprendre en quoi consiste la conversion au point de vue spirituel.

Pour l'orgueilleux, se convertir, c'est s'humilier et ne plus s'estimer qu'à sa juste valeur... pour l'avare, [illegible] de l'amour désordonné des

biens de la terre et pratiquer l'aumône selon ses moyens... pour l'envieux, c'est ne plus jalouser le prochain, et bénir Dieu de tout ce qu'il lui plaît d'accorder aux autres... pour le voluptueux, c'est renoncer à ses jouissances, et s'appliquer à devenir chaste dans ses pensées, ses désirs et ses paroles... pour l'intempérant, c'est pratiquer la sobriété et la mortification... pour l'emporté et le vindicatif, c'est devenir doux et humble de cœur, et pardonner les injures.... pour le paresseux, c'est aimer le travail et supporter courageusement la fatigue... pour le mondain, c'est réprimer son luxe et ses folles dépenses... pour le blasphémateur, c'est se corriger de sa détestable habitude... pour le profanateur des saints jours, c'est cesser tout travail et s'appliquer aux œuvres de piété. Voilà la conversion : c'est renoncer à la vie criminelle, mondaine ou simplement inutile, pour commencer une vie nouvelle, conforme aux principes du christianisme et aux règles de l'Évangile... Se convertir, c'est passer du mal au bien.... du bien au mieux... du mieux au parfait... La conversion ainsi comprise est donc absolument nécessaire aux pécheurs... elle est d'un besoin pressant pour les âmes languissantes et arides... et pour les justes elle est le sujet d'une augmentation de mérites.

II. *Les qualités.* — La conversion n'est véritable que si elle est *sincère*, *entière*, *efficace* et *persévérante*.

Elle sera *sincère*, si elle ne se borne pas à quelques démonstrations extérieures, mais si elle part d'un cœur touché de la grâce et disposé à faire tout ce qu'il faut *réparer l'injure* faite à Dieu par le péché...

Pour être *entière*, elle ne doit rien excepter dans les préceptes à accomplir ni dans les devoirs à accepter. Ce ne serait pas être converti que de restituer le bien d'autrui, et de continuer à fréquenter les cabarets.... de se confesser et de communier à Pâques, et de ne point quitter les mauvaises compagnies et les occasions dangereuses.....

La conversion doit être *efficace*, c'est-à-dire qu'elle doit se manifester par les œuvres, et s'astreindre aux moyens indiqués pour réparer le passé, assurer le présent et garantir l'avenir. On reconnaîtra que vous êtes converti, si vous expiez vos fautes par la pénitence, si vous réparez vos scandales par de bons exemples, si vous veillez sur vous pour ne plus vous engager dans l'occasion de retomber dans le mal...

Enfin il faut que la conversion soit *constante* et qu'elle *persévère*. Se confesser et même communier à Pâques, à l'occasion d'une retraite, d'un jubilé ou de toute autre circonstance extraordinaire, et retomber bientôt dans ses premiers égarements, ce ne serait pas le signe d'une véritable conversion. Pour arriver au terme de son voyage, il ne suffit pas de prendre le chemin et de faire quelques pas, il faut marcher jusqu'au bout. Ainsi en est-il de la conversion : elle met sur le chemin du ciel, mais elle ne peut nous y faire arriver qu'à la condition d'être persévérante.

III. *Motifs*. — J'ajoute enfin que vous devez vous convertir, et vous convertir dès maintenant. Pourquoi ? Parce que présentement vous avez le *temps*, la *grâce* et la *volonté* : trois choses absolument nécessaires au pécheur pour revenir à Dieu.

e temps, vous l'avez aujourd'hui ; mais demain, s l'année prochaine, mais à la fin de votre vie, rez-vous encore? *Hodie si vocem Domini audieritis, te obdurare corda vestra.* (Ps. XCIV, 8.)

a grâce frappe en ce moment à la porte de votre ır. La parole que vous entendez, c'est la parole, c'est voix de Dieu lui-même. Elle vous sollicite, vous sse. Malheur à vous, si vous la méprisiez! le Seiur un jour serait en droit de vous dire : *Tempore pto exaudivi te* (II Cor., VI, 2) ; « je vous ai appelés temps propice, » j'ai attendu de vous un mot de ntir, j'étais tout disposé à vous accueillir et à s pardonner, et vous êtes resté sourds à mes invitas...

a volonté de revenir à Dieu, vous pouvez l'avoir ourd'hui ; mais, si vous renvoyez à plus tard votre version, une plus longue habitude du mal, des s plus enracinés, des obstacles plus insurmonta-, n'iront-ils pas jusqu'à vous ôter, non seulement olonté, mais encore jusqu'à la pensée de rentrer ous-mêmes et de changer de vie ?

e renvoyez donc pas à plus tard ; mais aujourli même revenez à Dieu, convertissez-vous, et vivez elle sorte que vous soyez dignes de la récompense Jésus-Christ promet à ses bons et fidèles servi-
.

XXII. — De l'Examen de conscience.

Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ. (Is., xxxviii, 15.)

Je repasserai devant vous toutes mes années dans l'amertume de mon âme.

Le roi Ézéchias, miraculeusement guéri d'une maladie mortelle et assuré par le prophète Isaïe que le Seigneur lui accordait encore quinze ans de vie, ne trouva dans cette grâce qu'un nouveau motif de s'humilier devant son Créateur, en repassant dans l'amertume de son âme toutes ses pensées, toutes ses paroles et toutes ses œuvres. Sainte disposition qui doit être celle d'un chrétien qui veut se réconcilier avec Dieu et se préparer à recevoir dans le sacrement de Pénitence le pardon de ses péchés. Ce retour sur soi-même, cette revue de toute sa conduite, qu'on appelle l'examen de conscience, mérite tout particulièrement votre attention, parce que de là dépendent l'intégrité et la sincérité de votre confession, l'étendue de votre repentir et la fermeté de vos résolutions pour l'avenir. *Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ.* Pénétr[illegible]ns-nous des sentiments renfermés dans ces parole[illegible] t méditons : 1° *la nécessité ;* 2° *les qualités ;* 3° *l*[illegible]*es d'un bon examen de conscience.*

I. *La nécessité.* — [illegible]
que l'examen de [illegible]

: tous ses péchés, faite dans l'intention de les dé-
arer au tribunal sacré de la Pénitence. Que cette
cherche préalable soit absolument nécessaire, le
iint Concile de Trente l'enseigne en termes précis :
portere à pœnitentibus omnia peccata mortalia, quorum
ost diligentem sui discussionem conscientiam habent, in
nfessione recenseri. (Sess. IV, 5.) «Il faut que les péni-
ents déclarent en confession tous les péchés mortels
ont ils ont conscience après un mûr examen. » — Il
e suffit pas de dire ses péchés en général ; mais il
aut les faire connaître un à un, distinctement, avec
s nombre, l'espèce et les circonstances notable-
nent aggravantes. Il est donc nécessaire d'en faire un
xamen détaillé. — La contrition doit s'étendre à
ous les péchés commis ; or comment se repentir de
eux qu'on ne connaîtrait pas ? La nécessité d'a-
nender sa vie, de se corriger, de former un bon pr.
os pour l'avenir, exige la connaissance des péchés
assés, pour ne pas y retomber. — Nous avons inté-
êt à faire une confession qui nous laisse sans trouble
t sans inquiétude. Mais il n'y a qu'un sérieux examen
ui puisse nous rassurer sur la sincérité et l'inté-
rité de notre confession. — Enfin, se confesser sans
ne préparation convenable, sans un examen fait
vec tout le soin qu'on doit apporter à une chose de
grande importance, ne serait-ce pas s'exposer à faire
ne confession défectueuse et invalide ? — Pour
ne servir d'une comparaison, il en est du compte
pirit[illegible] no[illegible] régler avec Dieu comme de
[illegible] un créancier.
[illegible], un épicier

ou un fournisseur quelconque, vous ne lui donnez pas votre argent au hasard ; vous avez soin auparavant de repasser en détail vos registres, de vérifier, d'additionner les sommes dues, afin de ne pas vous tromper à votre préjudice ni à celui de votre créancier. C'est au moins avec la même attention et la même exactitude que vous devez traiter les affaires de votre conscience.

II. *Les qualités.* — Un bon examen doit être *sincère, diligent* et *méthodique.*

La *sincérité* consiste dans la volonté de connaître et d'avouer tous ses péchés, tels qu'ils sont aux yeux de Dieu : pensées les plus secrètes, désirs les plus intimes, paroles, actions, de quelque nature qu'elles soient, tout doit être l'objet d'un sincère examen. Dieu sait tout, Dieu connaît tout, Dieu a tout vu ; impossible de lui rien cacher : pourquoi donc ne pas s'examiner en toute franchise ? *Tibi soli peccavi, et malum coram te feci.* (Ps. L, 8.) « C'est contre vous seul que j'ai péché, » disait David, « et en votre présence que j'ai fait le mal. »

Un examen *diligent* demande qu'on mette à la recherche de ses fautes tout le soin qu'on apporte à une affaire sérieuse et importante. Voyez dans l'Évangile cette femme qui a perdu une drachme : quelle application elle montre pour la retrouver ! Il faut aussi donner à cet examen un temps convenable et proportionné, selon qu'il faut remonter plus ou moins loin dans le passé, ou que l'on se confesse plus ou moins souvent.

Il est bon, il est
thode, pour faire

science. C'est le moyen d'éviter le désordre, la confusion, l'incohérence, qui d'ordinaire font de la confession un vrai tourment pour le pénitent et pour le confesseur. Votre examen sera *méthodique*, si vous parcourez successivement les commandements de Dieu et de l'Église, les péchés capitaux, les devoirs particuliers à votre âge, à votre condition et à votre état, pour vous rendre compte des fautes que vous avez pu commettre.

III. *Les règles d'un bon examen.* — Quant aux règles pratiques d'un bon examen, elles consistent d'abord à se mettre en la présence de Dieu et à implorer les lumières du Saint-Esprit, pour sonder ses pensées, ses désirs et les dispositions les plus secrètes de son cœur. « Seigneur, » devons-nous dire avec le prophète, « illuminez mes yeux, afin que je ne m'endorme pas dans la mort. » *Domine, illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte.* (Ps. XII, 4.)— Il faut, en second lieu, se rappeler quelles sont les fautes dont on a le plus gravement chargé sa conscience. Ce sont celles-là d'ordinaire qui reviennent les premières à la mémoire, et nous humilient plus profondément devant Dieu. — Demandons-nous ensuite comment nous avons été fidèles aux résolutions prises dans notre dernière confession. N'est-il pas probable que, si nous les avons oubliées, nous serons retombés dans les mêmes habitudes ? — La plupart des péchés que nous avons à nous reprocher, ont leur source dans notre penchant ou notre vice dominant. Cherchons à le bien connaître : ce sera comme le fil conducteur qui nous guidera dans le dédale de notre cons-

mot dans la sainte-Écriture : elle sera horrible, épouvantable : *Mors peccatorum pessima.*

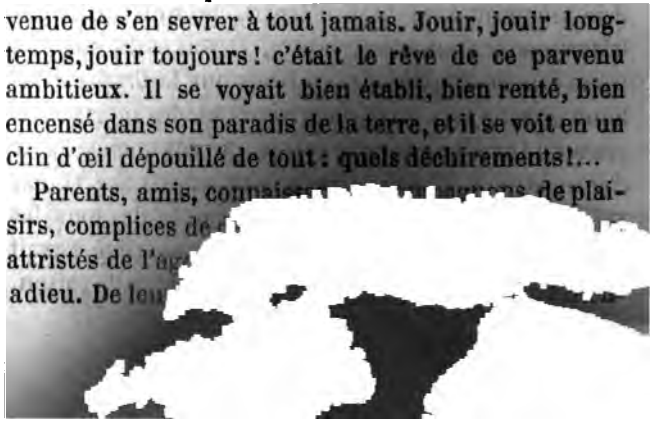
Horrible en effet 1° *par les regrets du passé;* 2° *par les déchirements du présent;* 3° *par les désespérantes perspectives de l'avenir.*

I. *Par les regrets du passé.*—Voilà arrivé à son heure dernière un de ces hommes comme il y en a tant dans cette société de nos jours où Dieu est oublié, méconnu, outragé, vilipendé dans les discours, dans les écrits, et regardé comme un fantôme suranné, dont il ne faut plus même permettre d'évoquer le souvenir dans les écoles ; voilà, dis-je, un de ces hommes qui, ayant renié son baptême dans la pratique, s'est fait un Dieu de l'argent, des honneurs et des plus viles jouissances. La maladie ou la vieillesse l'a étendu sur un lit de douleur... Ses jours sont comptés, la mort est là : bon gré, mal gré, il faut la subir. Plus d'occupations, plus d'affaires, plus de plaisirs qui viennent l'absorber et le contraindre en quelque sorte à s'oublier lui-même. Il faut enfin qu'aux vives clartés de la mort, il voie une bonne fois le néant du monde et la réalité des choses éternelles. Ce qu'il appelait préjugé d'enfance, superstition, puérilité, il le reconnaît maintenant sous son vrai nom : c'est le christianisme, avec ses croyances, ses préceptes, ses devoirs, qu'il a foulés aux pieds. Ses jouissances, ses plaisirs, son bien-être, il les voit sous les trop véridiques traits du péché. Cet orgueilleux, cet ambitieux, cet avare, ce voluptueux, cet impie, ce ravisseur du bien d'autrui, ce prétendu libre penseur, cet ennemi du cléricalisme, entendez-le s'écrier au *fond de sa conscience*, comme autrefois le

persécuteur Antiochus : *Nunc reminiscor malorum quæ feci* (I Mac., VI, 12) ; « je me souviens maintenant de tout le mal que j'ai fait... » Les passions qui le flattaient, se retourneront contre lui comme des poignards vengeurs : *Arguet te malitia tua.* (Jer., II, 19.)

Abandonné de Dieu et livré aux dernières extravagances de sa folle impiété, il pourra bien se faire décerner par testament un enterrement civil. Mais toutes les assurances prises contre la miséricordieuse intervention de l'Église ne feront pas mentir l'Esprit-Saint, et tout son passé se dressera contre lui, pour lui faire sentir des remords qui, pour être invisibles aux yeux des hommes, n'en seront pas moins déchirants : *Mors peccatorum pessima.*

II. *Par les déchirements du présent.* — Horrible par le souvenir du passé, la mort des pécheurs ne sera pas moins effrayante par les déchirements du présent. Ce bien volé sur les deniers publics ou sur les fortunes particulières, ces richesses scandaleuses, ces somptueuses demeures, ce faste, ces équipages, ces banquets dispendieux organisés pour débiter plus encore de fausses idées que de vins recherchés, l'heure est venue de s'en sevrer à tout jamais. Jouir, jouir longtemps, jouir toujours ! c'était le rêve de ce parvenu ambitieux. Il se voyait bien établi, bien renté, bien encensé dans son paradis de la terre, et il se voit en un clin d'œil dépouillé de tout : quels déchirements !...



Parents, amis, connaissances de plaisirs, complices de [illegible] attristés de l'ag[illegible] adieu. De leu[illegible]

dra sortir que de vulgaires commisérations, de banales condoléances. Ce sera le dernier acte d'une plate et odieuse comédie. Une fois la toile tombée et le dernier son de cette ridicule renommée éteint, commenceront les sifflets éternels réservés à tout ennemi de Dieu et de Jésus-Christ son Fils : *Tradidit eos... in interitum et in sibilum.* (II Paral., XXIX, 8.) Arraché de force à ses biens, à sa renommée, à sa gloire, le pécheur subira encore le déchirement de se voir dépouillé de ce corps devenu son unique idole. C'est à ce corps qu'il a sacrifié son âme ; et dans quelques instants ce ne sera plus qu'un cadavre repoussant, qu'on se hâtera d'enfouir sous quelques pieds de terre. Des marbres sculptés, un riche et pompeux mausolée ne le défendront pas contre les vers, qui en feront leur pâture. Et sa pauvre âme, elle sera la proie de l'enfer.

III. *Par les désespérantes perspectives de l'avenir.* — Je parle de l'âme du pécheur ; mais n'a-t-il pas voulu ignorer toute sa vie qu'il en avait une? Oui, il a voulu l'ignorer, il a fait tous ses efforts pour l'oublier ; mais sa raison et sa conscience en présence de la mort ont repris tout leur empire. Cet avenir qu'il niait et dont il se moquait avec tant d'esprit, le voilà qui s'entr'ouvre avec toutes ses réalités. Il voit assis sur son trône étincelant de gloire ce Jésus que le *Credo* catholique appelle le « Juge des vivants et des morts ». Il l'entend lui adresser cette parole, qui commence l'acte d'accusation : *Redde rationem villicationis tuæ.* (Luc., [illegible], rends compte de tous les [illegible]on, et non la propriété, t'avait [illegible] de cette âme, de cette raison,

de ces facultés, de ces talents, de ces biens que tu devais employer dans l'intérêt et la gloire de ton maître ? Se voyant sans excuse et condamné sans bénéfice de circonstances atténuantes, il entend retentir l'éternelle sentence : *Discedite à me, maledicti, in ignem æternum.* (Matth., XXV. 41.) Arrière, maudit ! va au feu éternel.

Dans ce feu il a des devanciers, dont le cri de désespoir arrive déjà à son oreille : c'est le mauvais riche, qui expie dans une flamme dévorante et inextinguible ses débauches, son luxe et son avarice : *Crucior in hac flamma.* (Luc., XVI, 24) ; c'est la tourbe des tyrans, des persécuteurs, des assassins, des séducteurs, des hypocrites, des blasphémateurs, qui font retentir les voûtes infernales de leurs hurlements et de leurs grincements de dents.

C'est en face de cette désespérante perspective que le pécheur impénitent exhale son dernier soupir. Ceux qui en sont les témoins se retirent en redisant que rien n'est affreux comme la mort des pécheurs, *mors peccatorum pessima*, et ils demandent à Dieu la grâce de mourir de la mort des justes : *Moriatur anima mea morte justorum.* (Num., XXIII, 10.)

XXIV. — L'Enfant prodigue.

Homo quidam habuit duos filios.
(Luc., xv, 11.)

Un homme eut deux fils.

De toutes les paraboles de l'Évangile, il n'en est point qui nous représente sous des traits plus frappants l'infinie miséricorde de Dieu envers les pécheurs, que celle de l'enfant prodigue. Cet homme qui eut deux fils, c'est Dieu lui-même ; et les deux fils, ce sont tous les hommes. L'aîné, toujours soumis à son père et ne quittant point la maison paternelle, représente le juste ; et le plus jeune, affichant la liberté et l'indépendance, et réclamant sa part d'héritage pour s'en aller au pays lointain, est la trop fidèle image du pécheur. L'histoire du prodigue, c'est la nôtre : méditons-la ; et, si nous avons imité ce fils rebelle dans sa conduite coupable, imitons-le aussi dans son repentir, et bénissons Notre-Seigneur Jésus-Christ de nous avoir révélé dans cet exemple toute la tendresse et toute la charité de son cœur.

Suivons le prodigue : 1° *dans son éloignement* ; 2° *dans son retour* ; 3° *dans sa réception*.

1. *Dans son éloignement.* — Un père avait deux fils, [illegible] égal amour, leur [illegible] avait un même [illegible] tous les [illegible]

biens, et sa volonté n'est-elle pas de les sau
Et dixit adolescentior ex illis patri : Pater, d
tionem substantiæ quæ me contingit. De ces
fants, le plus jeune, c'est-à-dire celui qui a
besoin de l'amour, de l'attention, de la vi
l'appui de son père, se lève et lui dit : Don
part de bien qui me revient. *Da mihi...* E
la jeunesse, l'inexpérience, les passions, l
il ne veut plus vivre sous l'autorité de son
prévalant d'un droit qu'il n'a pas, il réclam
rogance un héritage qui n'est pas encore à
bien le chrétien qui, dès son adolescence
son baptême, sa confirmation, sa premièr
nion et toutes les grâces qu'il a reçues
peut plus supporter le joug de la religion
l'indépendance... Bientôt le prodigue qui
son de son père, après avoir amassé tou
revenait, et il s'en va dans une région loin
regre profectus est. Le pécheur, lui aussi,
l'Église, renonce à toutes les pratiques reli
il s'en va loin, bien loin, dans la région tén
l'impiété, de l'incrédulité et de toutes les
daines..... Alors commencent tous les exc
bauche, et en peu de temps il a dissipé t
avait pour sa subsistance : *Et ibi dissipavit s*
suam vivendo luxuriose. Fortune, santé, ho
néreux sentiments : l'intempérance, le jeu,
engloutissent tout... Dans le pays incon
jeté l'i[illegible] mine
[illegible]

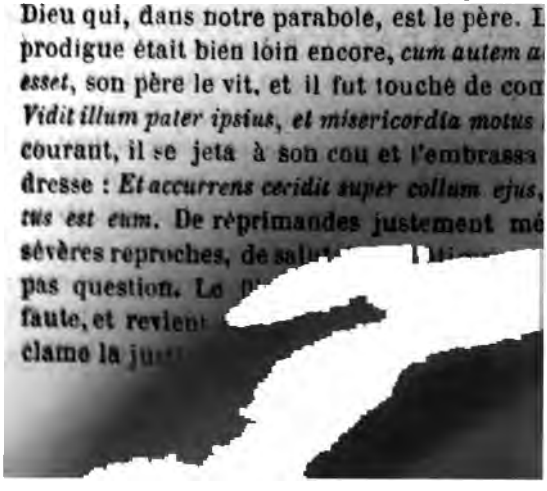
ouvert dans son cœur autant d'abîmes que rien ne peut combler. Il sent alors le tourment de la faim : *Et ipse cœpit egere.* Lui, fils de famille ne manquant de rien dans la maison de son père, il n'a plus même un morceau de pain. Réduit à la dernière extrémité, il s'éloigne et se donne à un habitant de ce pays désolé, qui l'envoie dans une métairie pour garder les pourceaux : *Et misit illum in villam suam, ut pasceret porcos.* Est-ce assez d'humiliations ? Pas encore. Il voyait les pourceaux se gorger de vile nourriture, et il sentait le désir de remplir son ventre du même aliment ; mais personne ne daignait lui en donner : *Et nemo illi dabat.* Pauvre prodigue !... pauvre pécheur devenu le plus malheureux des hommes, et descendu au-dessous de l'animal le plus immonde !

II. *Dans son retour.* — La profondeur de sa misère, l'abandon, la solitude, le font rentrer en lui-même : *In se autem reversus.* Il se souvient de l'abondance dont jouissent de simples mercenaires dans la maison paternelle : *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus !* et il compare leur sort au sien : « Et moi, » dit-il, « je meurs ici de faim ! » *Ego autem hic fame pereo !*

Ainsi le pécheur, voyant enfin le vide qui s'est fait dans son âme et la triste solitude qui l'environne, revient à lui et se rappelle le souvenir de tant de chrétiens qui, restés fidèles à Dieu, jouissent de la [illegible] du bonheur, tandis que lui se voit aban- [illegible] horreurs du désespoir, à moins [illegible] il ne se relève avec cou- [illegible] père et lui demander par- [illegible] dit en effet le pauvre

enfant, « et j'irai à mon père. » *Et ibo ad patrem* a eu le tort de le quitter; il retournera auprès lui avait demandé sa part de bien avec irrévé lui dira avec humilité : « Mon père, j'ai péc le ciel et contre vous. » *Pater, peccavi in cœlum te.* Il a été un fils indigne ; il se trouvera tro d'être regardé comme un mercenaire : *Jam dignus vocari filius tuus : fac me sicut unum de riis tuis.* Ce qu'il a résolu en lui-même, il avec promptitude et générosité : *Et surgens ve trem suum.* Pécheur, voilà les sentiments de d'humilité, de confiance, de générosité, qu vous amener auprès de votre Dieu, de votre vous avez indignement abandonné. Si loin soyez, dites courageusement : *Surgam, et ibo meum.*

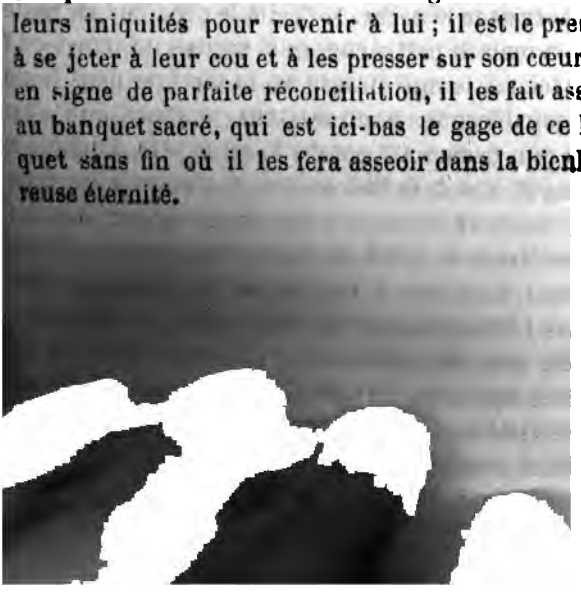
III. *Dans sa réception.* — Voilà le prodigue vers la maison paternelle: quel accueil lui f C'est ici que la miséricorde va se montrer d sa magnificence. Rappelez-vous toujours



Dieu qui, dans notre parabole, est le père. I prodigue était bien loin encore, *cum autem a esset*, son père le vit, et il fut touché de com *Vidit illum pater ipsius, et misericordia motus* courant, il se jeta à son cou et l'embrassa dresse : *Et accurrens cecidit super collum ejus, tus est eum.* De réprimandes justement mé sévères reproches, de salu[illegible] pas question. Le [illegible] faute, et revien[illegible] clame la ju[illegible]

place que pour la miséricorde. « Apportez, » dit-il aux serviteurs, « apportez à mon fils le vêtement de sa première innocence, *afferte stolam primam ;* mettez à son doigt l'anneau signe de son rang, chaussez ses pieds de sandales, tuez le veau gras, servez-le et commençons le festin de réjouissance, *manducemus et epulemur :* car mon fils que voilà était mort, et il est ressuscité; il était perdu, et il est retrouvé. » Et dans la maison tout le monde prit part à la joie de ce père au comble du bonheur.

Cette scène touchante, elle se renouvelle tous les jours dans l'Église de Jésus-Christ, et nous voyons dans chaque conversion sincère se renouveler la réception de l'enfant prodigue dans la maison paternelle. C'est Dieu qui court au-devant des pécheurs dès qu'il les voit se lever de la région lointaine de leurs iniquités pour revenir à lui ; il est le premier à se jeter à leur cou et à les presser sur son cœur, et, en signe de parfaite réconciliation, il les fait asseoir au banquet sacré, qui est ici-bas le gage de ce banquet sans fin où il les fera asseoir dans la bienheureuse éternité.



XXV. — Du Bon Propos.

Vade, et jam amplius noli peccare. (Joan., VIII, 11.)

Allez, et ne péchez plus à l'avenir.

Ces paroles, que Notre-Seigneur Jésus-Christ adressa à une femme qu'il venait d'absoudre d'un grave péché dans lequel elle avait été surprise par les pharisiens, expriment la disposition que doit avoir le pécheur qui vient de recevoir le pardon de ses péchés au tribunal sacré de la Pénitence. Le repentir des fautes passées ne peut être vrai et sincère sans une ferme résolution de les éviter à l'avenir, sans le bon propos de ne plus retomber dans le péché. Il faut donc que le pénitent se représente le prêtre comme le Sauveur, lui disant : Vous voilà déchargé du fardeau de vos iniquités, vous voilà purifié de vos souillures. Allez, mais prenez garde de ne plus pécher à l'avenir : *Vade, et jam amplius noli peccare.* Et il doit mettre en pratique ce qu'il dit dans son acte de contrition : « Mon Dieu, plutôt mourir que de jamais vous offenser mortellement ! »

Donc 1° *nécessité du bon propos;* 2° *conditions qu'il doit avoir;* 3° *moyens de le rendre efficace :* tel sera le partage de cet entretien.

I. *Nécessité.*—Il suffit du simple bon sens pour comprendre que pour un coupable il n'y repentir ni de pardon à espérer, s'i messes et ne donne des assuranc

as commettre à l'avenir les fautes dont il sollicite bsolution. Un père ferait-il grâce à un enfant qui e prendrait pas l'engagement d'être plus sage à l'ave-ir?... un maître pardonnerait-il à un serviteur qu'il reconnaitrait point disposé à changer de conduite?... n roi accorderait-il seulement une commutation de eine à un condamné qui ne promettrait aucun amen-dement? Non, évidemment. Or, comment Dieu, dont la stice et la miséricorde sont infinies, pourrait-il re-ettre les péchés, si les pénitents n'étaient dans la rme résolution de ne plus l'offenser à l'avenir?... 'Esprit-Saint, par la bouche du prophète Ézéchiel, dit : *rojicite à vobis omnes prævaricationes vestras, in quibus rævaricati estis, et facite vobis cor novum.* (XVIII, 3.) ejeter loin de soi ses prévarications, c'est s'en séparer our ne plus les reprendre. Se faire un cœur nouveau, 'est le changer entièrement dans ses affections, ses entiments et ses dispositions... Parcourez la sainte Écriture : parmi le grand nombre de pécheurs con-vertis dont elle nous a gardé le souvenir, en trouve-rez-vous un seul qui soit rentré dans la grâce et l'amitié de Dieu sans une généreuse résolution de renoncer au péché pour toujours, et n'ait montré dans la réforme de sa vie la sincérité de son propos?... Celui qui reprend les habitudes dont il a l'air de se repentir, n'est pas un pénitent, dit un saint Père, mais un homme qui se moque : *Irrisor est, et non pœnitens...* « Sachez », s'écrie saint Paul, « que ce ne sera pas im-punément que vous vous serez moqué de Dieu : car vous ne moissonnerez que ce que vous aurez semé. » (Galat., VI, 7-8.) Par défaut de bon propos, vous ne

faites que des simulacres de pénitence, vous vous jouez de la patience et de la miséricorde de Dieu, vous avez l'air de confesser et de pleurer vos péchés; et vous recherchez les mêmes occasions, vous vous exposez aux mêmes dangers: vous recueillerez ce que vous aurez semé (Galat., VI, 8), et votre part sera celle des hypocrites. (Matth., XXIV, 51.)

II. *Conditions.*— Le bon propos dont il s'agit, est-ce simplement une promesse vague et indéterminée, un désir, un souhait quelconque de mieux faire? Non: car il n'y a rien là qui indique une volonté ferme, généreuse, entière et efficace de plutôt mourir, s'il le faut, que de retomber volontairement dans le péché, comme le suppose une véritable contrition... Si vous avez le ferme propos de ne plus offenser Dieu, vous ne vous laisserez ébranler par rien, ni par les attraits du monde et des plaisirs, ni par la violence des tentations, ni par les difficultés que vous pourriez trouver à la pratique de la vertu, ni par les rigueurs de la pénitence; vous direz comme David : *Juravi et statui custodire judicia justitiæ tuæ.* (Ps. CXVIII, 106.)

Entier et *universel*, votre propos doit s'étendre à la fuite de tout péché mortel et à l'observance de tous les commandements de Dieu et de l'Église. Il importerait peu à un malade d'être guéri de neuf maladies mortelles, s'il ne se préservait d'u[illegible] dixième qui le conduirait infailliblement au t[illegible]. Il ne vous servirait de rien d'éviter le blasph[illegible] si vous violer la loi de l'abstin[illegible] vous devez dire : « Qu[illegible] suis résolu, ô mon I[illegible]

inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas in æternum. (Ps. CXVIII, 112.) Ce n'est pas pour huit jours, pour un mois, pour un an, mais pour toute votre vie que vous devez prendre la résolution de renoncer au péché et de servir Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces.

Votre résolution enfin sera *efficace*, si vous ne négligez aucun des moyens que vous suggérera votre confesseur pour assurer votre persévérance dans le bien....

III. *Moyens.* — Quels moyens à employer pour obtenir et conserver ce ferme propos? Le premier de tous, c'est la prière et la confiance en Dieu. Vouloir le bien, le désirer, l'accomplir, c'est une grâce qui ne peut nous venir que de notre Père qui est dans le ciel. « C'est lui », dit saint Paul, « qui opère en vous le vouloir et le faire. » *Deus est enim qui operatur in vobis et velle et perficere.* (Phil., II, 13.) Demandez donc cette bonne volonté. Notre-Seigneur vous affirme qu'elle vous sera accordée... Mais, comme l'enseigne encore l'Apôtre, il faut que vous coopériez à la grâce, en faisant de votre côté de constants et généreux efforts pour être fidèles à vos résolutions. Agissez comme si vous n'aviez à compter que sur vos propres forces, et priez comme ne pouvant absolument rien sans le secours de la grâce...

Voulez-vous encore un puissant préservatif contre le danger de retomber dans le péché et d'oublier vos saintes résolutions? suivez le conseil que vous donne l'Esprit-Saint au livre de l'Eclésiastique : *In omnibus operibus tuis memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.* (VII, 40.) Oui, dans toutes vos œuvres, en

toutes les circonstances, gardez le souvenir de vos fins dernières, de la mort, du jugement, de l'enfer, du ciel, que vous avez en perspective comme récompense de votre fidélité, et vous ne retomberez plus dans le péché. Ces graves et sévères pensées seront comme des torrents d'eau froide jetés sur toutes les ardeurs de votre concupiscence. Constants dans vos bonnes résolutions, fidèles à vos promesses, inébranlables dans votre propos, vous mériterez d'entendre un jour de la bouche de Notre-Seigneur cette consolante parole : *Euge, serve bone et fidelis,... intra in gaudium Domini tui.* (Matth., XXV, 21, 23.)

XXVI. — Fuite des occasions.

Qui amat periculum, in illo peribit (Eccli., III, 27.)

Qui aime le danger y périra.

Un jeune homme ayant demandé à un pieux solitaire le meilleur moyen d'éviter le péché et de persévérer dans le service de Dieu, reçut cette réponse : Le premier moyen, c'est de fuir; le second, c'est de fuir, et le troisième, c'est encore de fuir : *Fuge, fuge, fuge...* L'expérience de tous les jours ne nous apprend-t-elle pas que les occasions sont la cause de la plupart des péchés qui se commettent [illegible] fond de notre misérable nature étant porté [illegible] que faut-il [illegible] faire succomber? Il s[illegible] fréquentation d'un [illegible] sonne, de la vue d'[illegible]

gnation, sur notre cœur, sur notre volonté, et nous entraîne à ce qui nous est défendu par la loi de Dieu. En réfléchissant sur le passé de votre vie, n'est-il pas vrai que vous êtes obligé d'avouer que c'est dans telle et telle occasion que votre innocence a fait naufrage une première fois, et que c'est en vous retrouvant dans la même occasion que vous avez fini, peut-être, par contracter l'habitude du péché ?

Disons donc 1° *ce que c'est que l'occasion du péché;* 2° *les motifs de l'éviter;* 3° *les fausses excuses qu'on allègue pour ne pas la fuir.*

I. *Ce que c'est que l'occasion du péché.* — L'occasion du péché est toute circonstance extérieure qui, par elle-même ou par suite de notre fragilité, nous porte à offenser Dieu. Une personne que vous fréquentez et dont la conversation est contraire à la religion ou à la vertu, une maison suspecte, des amis pervers, de mauvais livres, des images obscènes, des spectacles scandaleux où s'affiche l'impiété ou l'immoralité : ce sont tout autant de mauvaises occasions, et d'autant plus dangereuses, que celui qui s'y expose est plus faible... L'occasion est *prochaine*, s'il y a péril grave et probable de chute ; elle est *éloignée*, si le danger est léger... L'occasion est *absolue*, quand elle est également à craindre pour tout le monde sans exception ; elle est *relative*, quand elle est à redouter pour quelqu'un en particulier, à cause de sa fragilité... Une occasion est *volontaire*, quand on peut l'éviter facilement; elle est *involontaire* ou *nécessaire*, s'il y a impossibilité de l'éviter, ou très grande difficulté de s'en éloigner...

Sur ces données, il est facile de reconnaître quelles

sont pour chacun de vous les occasions de péché. Jeunes gens, ces amis que vous fréquentez le dimanche, avec lesquels vous vous livrez à de coupables amusements dans les cabarets et autres lieux suspects, vous devez les fuir... Jeunes personnes, ces réunions, ces assemblées, ces bals, ces danses, sont une occasion de ruine pour votre innocence: il faut y renoncer... Lecteurs de tout âge et de toute condition, ces livres légers ou immoraux, ces journaux hostiles à la religion ou à l'ordre social, que sont-ils autre chose qu'un sujet de ruine pour votre foi et votre bon sens? il faut les abandonner. C'est la loi divine qui vous en fait une obligation. Cette loi, on peut la résumer ainsi : « Quiconque se trouve dans l'occasion prochaine et volontaire de pécher, est tenu d'y renoncer; s'il n'y renonce, il est indigne et incapable d'absolution. » Il en est indigne, et aucun prêtre fidèle à son devoir ne peut ni ne doit la lui donner; il en est incapable, et lors même qu'il l'obtiendrait frauduleusement, cette absolution ne vaudrait rien, et il ne serait pas délié de ses péchés.

II. *Motifs d'éviter l'occasion..* — Un premier motif donc de fuir les occasions, c'est que sans cela il est impossible de recevoir le pardon de ses péchés. Et comment prétendre de se convertir sincèrement, sans renoncer à ce qui est la cause immédiate du retour au mal? Mais un malade qui veut guérir, évite les causes de sa première maladie. Un malheureux qui s'est précipité, ne va pas se jouer de nouveau sur les bords de l'abîme. Celui qui a été tiré de l'eau où il se noyait, ne va pas encore se risquer sur une planche pourrie... Quoi !

vous voulez ne pas brûler, et vous cachez du feu dans votre sein, et vous marchez sur des charbons ardents? *Numquid potest homo abscondere ignem in sinu suo, ut vestimenta illius non ardeant? aut ambulare super prunas, ut non comburantur plantæ ejus?* (Prov., VI, 27-28.) Vous avez été volé à travers une forêt, et vous vous y hasardez encore?

D'ailleurs, écoutez l'obligation que Notre-Seigneur Jésus-Christ vous fait lui-même de renoncer courageusement à toute occasion de péché. « Si votre œil droit vous scandalise, » dit-il, « arrachez-le et jetez-le loin de vous: car il vaut mieux qu'un de vos membres périsse, que de voir votre corps entier jeté en enfer. » (Matth., V, 29.) Il n'y a pas à balancer: ou renoncer à l'occasion, ou périr éternellement; ou faire le sacrifice de cette personne, de cette maison, de ce plaisir, ou perdre son âme, et ne lui laisser en partage qu'un désespoir et des supplices sans fin...

III. *Fausses excuses qu'on allègue.* — Voulez-vous éviter le péché? voulez-vous sauver votre âme? fuyez les occasions dangereuses, fuyez-les à tout prix. Ne comptez pas sur la fermeté de vos résolutions. « Que celui qui est debout, » dit saint Paul, « prenne garde de ne pas tomber. » *Qui se existimat stare, videat ne cadat.* (I Cor., X, 12.) Souvenez-vous de l'exemple de David... de Salomon... de saint Pierre.

Vous aurez, dites-vous, le secours de Dieu. Sans doute Dieu a assisté Daniel jeté aux lions, et les jeunes Hébreux dans la fournaise; mais a-t-il promis sa grâce au téméraire qui cherche l'occasion et s'y précipite tête baissée?

Alléguerez-vous une longue persévérance dans la vertu ? Combien d'illustres personnages, plus expérimentés et plus saints que vous, ont vu sombrer dans une seule occasion les mérites et la gloire acquis pendant de longues années passées dans le service de Dieu ! C'est à tous que le Sauveur fait entendre le sage précepte de la vigilance : *Vigilate.* Veillons sans cesse autour de nous afin de ne pas nous laisser surprendre. « L'ennemi », comme ajoute saint Pierre, « rôde sans cesse autour de nous, comme un lion rugissant prêt à nous dévorer. » *Diabolus, tanquam leo rugiens, circuit quærens quem devoret.* (I Petr., v, 8.)

De tous les moyens de persévérer dans la grâce de Dieu et de se préserver de tout péché, il n'y en a pas de plus sûr que de fuir les occasions dangereuses. Quand il s'agit du salut éternel, il n'y a pas à tergiverser. « Le royaume des cieux souffre violence » (Matth., xi, 12), et c'est par le renoncement à soi-même qu'on devient digne de Jésus-Christ.

XXVII. — Loi de Jésus-Christ.

Multifariam multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis, novissime... locutus est nobis in Filio. (Hébr., i, 1.)

Dieu, ayant parlé souvent et de différentes manières autrefois à nos pères, nous a en dernier lieu parlé en son Fils.

Depuis le commencement du monde, Dieu n'a cessé de manifester aux hommes son adorable volonté. Les

remières pages de la Genèse nous le montrent s'entretenant lui-même avec Adam et lui faisant le commandement de ne point toucher à l'arbre de la science du bien et du mal sous peine de mort. Plus tard, c'est encore par lui-même ou par ses anges qu'il donne ses préceptes et ses ordres aux patriarches... Pour formuler sa loi et la donner comme règle au peuple qu'il s'est choisi parmi toutes les nations de la terre, il revêt Moïse de son autorité. Enfin, dans la suite des siècles jusqu'à la venue du Messie, les prophètes ont la mission de faire entendre aux hommes les ordonnances, les promesses et les menaces du souverain Maître de l'univers. Mais Moïse et les prophètes ne furent que les précurseurs du Législateur suprême, Jésus-Christ, et la loi ancienne n'était qu'une préparation à la loi parfaite et immuable que le Fils de Dieu devait apporter au monde.

Cette loi, que nous devons absolument observer si nous voulons mériter le ciel, a des caractères qui la recommandent à notre vénération et à notre amour.

1° *Elle est sainte*; 2° *elle est juste*; 3° *elle est douce*; 4° *elle est universelle*; 5° *elle est éternelle dans sa sanction.*

I. *Loi sainte.* — La sainteté est le caractère essentiel de tout ce qui émane de Dieu. Or la loi de Jésus-Christ, renfermée dans l'Évangile, promulguée dans le monde par les apôtres et conservée dans son intégrité par l'Église catholique, est sainte par elle-même, puisque son auteur est la sainteté substantielle. Mais elle est sainte aussi dans ses effets, puisqu'elle n'est donnée aux hommes que pour produire en eux la sainteté, dont *Jésus-Christ* est le modèle. Le chrétien

fidèle à cette loi et la prenant pour règle de ses pensées, de ses paroles, de ses œuvres et de toute sa conduite, peut dire avec saint Paul : « Je vis, mais ce n'est pas moi qui vis : c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » (Galat., II, 20.)

Les devoirs que cette loi impose, envers Dieu, envers le prochain, envers soi-même, ce sont les devoirs que Jésus-Christ a accomplis le premier. Les bonnes œuvres qu'elle prescrit : le jeûne, l'aumône, la prière, les pratiques de charité, sont autant de moyens pour réaliser en nous la sainteté. C'est par cette loi que tous les saints ont conservé la grâce en ce monde et qu'ils sont arrivés à la gloire.

II. *Loi juste.* — Il n'en est pas de la loi de Jésus-Christ comme de celles des hommes, qu'on est souvent tenté d'accuser d'injustice, de partialité, de tyrannie, parce que ceux qui les font ne sont pas toujours exempts de passion, d'aveuglement, de jalousie, d'ambition ou d'incapacité. Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Dieu trois fois saint, ne peut demander de ses serviteurs que ce qui est souverainement juste et raisonnable.

N'est-il pas juste d'adorer Dieu, le créateur et le souverain maître de toutes choses? n'est-il pas juste de l'aimer, de le remercier et de le servir?... N'est-il pas juste de respecter, d'aimer ses parents et de les secourir? N'est-il pas juste d'obéir à ceux qui ont l'autorité ? N'est-il pas juste de ne faire aucun tort au prochain, ni dans son âme, ni dans son corps, ni dans son honneur, ni dans ses biens? N'est-il pas juste de se défendre tout mauvais désir, pour n'avoir

à se reprocher aucune mauvaise action? Comment pourrait-il y avoir la moindre injustice dans ce que nous prescrit le Dieu qui jugera les justices elles-mêmes?...

III. *Loi douce.* — Sans doute la loi est un frein pour les passions impatientes de toute règle; sans doute la loi est un joug qui retient sous la dépendance: mais Notre-Seigneur ne nous adresse-t-il pas cette parole, si bien faite pour nous faire non seulement accepter, mais désirer l'empire de sa loi : « Mettez-vous sous mon joug... mon joux est doux et mon fardeau léger. » (Matth., XI, 29, 30.) Si la loi de Jésus-Christ était si dure, si gênante, si cruelle que le monde le prétend quelquefois, comment expliquer la joie, l'allégresse, le ravissement dont surabondent partout les âmes les plus fidèles à cette loi?... Entendez le Psalmiste célébrer le bonheur de ceux qui marchent dans la loi du Seigneur : *Beati immaculati in via, qui ambulant in lege Domini.* (Ps. CXVIII, 1.)

IV. *Loi universelle.*—Cette loi ne fait pas seulement le bonheur de quelques âmes privilégiées, elle est la joie et la consolation de tous ceux qui l'observent fidèlement. Il n'y a point d'exception. Notre-Seigneur Jésus-Christ, voulant le salut de tous les hommes, a donné une loi qui convînt à tous les hommes. Elle est universelle et à la portée de tous. Rois et sujets, parents et enfants, riches et pauvres, puissants et faibles, savants et ignorants, florissants de santé et malades, Juifs et Gentils, civilisés et barbares, tous sans exception trouvent dans la loi de Jésus-Christ la règle de leur conduite, et tous en l'observant peuvent arri

ver à la béatitude. Au ciel n'y a-t-il pas des saints de tous les états, de toutes les conditions, de tous les âges? et n'est-ce pas à l'accomplissement de cette même loi qu'ils doivent leur incomparable gloire?

V. *Loi éternelle dans sa sanction.* — Parce que la loi de Notre-Seigneur Jésus-Christ est une loi sainte, juste et pleine de suavité, il a voulu lui donner une sanction digne d'elle. Or, cette sanction, elle consiste dans les récompenses attachées à son accomplissement, comme aussi dans les châtiments réservés à sa violation. Ces récompenses comme, ces châtiments sont éternels. Qu'il me suffise de vous rappeler la sentence dernière du souverain législateur : « Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde » (Matth. XXV, 34) : voilà pour les fidèles observateurs de la loi. « Allez, maudits, au feu éternel, préparé au démon et à ses anges » (Id., ibid.. 41) : voilà pour les malheureux qui l'auront trouvée trop lourde et trop difficile pour leurs passions indomptables. Devant une sanction si claire et si inévitable, je le demande, quel est celui qui hésiterait à se soumettre de tout son cœur à la douce et aimable loi de Jésus Christ?

XXVIII. — Fidélité à Jésus-Christ.

Esto fidelis usque ad mortem.
(Apoc., II, 10.)

Soyez fidèle jusqu'à la mort.

Entre tous les titres que Notre-Seigneur Jésus-Christ s'attribue dans les divines Écritures, nous rencontrons souvent celui de Dieu fidèle : *Deus fidelis.* (Deut., XXXII, 4.) Il se glorifie d'être fidèle en tout, dit le Psalmiste : *Fidelis Dominus in omnibus.* (Ps. CXLIV, 13.) « Dieu est fidèle, » écrit saint Paul, « et il ne souffrira pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces... » (I Cor., X, 13.) Il ne faut donc pas nous étonner si la fidélité nous est si souvent recommandée dans la sainte Écriture. Sachons le comprendre : Dieu nous appelle à lui témoigner notre fidélité et notre amour; et, par notre vocation au christianisme et par ses bienfaits multipliés, il nous oblige tous à lui garder une fidélité inviolable. Quelle douce et noble obligation !

C'est donc la fidélité que nous devons à Jésus-Christ, souverain Roi des âmes, qui fera l'objet de cet entretien.

Comme notre Roi, Jésus-Christ a trois glorieux titres à notre persévérante fidélité : 1° *l'autorité;* 2° *la force;* 3° *la majesté.*

I. *L'autorité.* — C'est à Jésus-Christ que tout pouvoir a été donné au ciel et sur la terre. Cette bouche modeste et sacrée qui ne s'ouvrait jamais qu'à la vérité et à la sagesse, nous a rendu témoignage du pouvoir

qui lui appartient. C'est en vertu de cette souverai qu'il a envoyé ses apôtres : « Allez, tout pouvoir été donné, enseignez toutes les nations, apprenez à observer tout ce que je vous ai commandé. » (M XXVIII, 18-20.)

Comment à cette autorité de Dieu, qui constit souveraineté de Jésus-Christ, pourrions-nous re obéissance?

D'ailleurs, quel honneur et quelle gloire pour de nous soumettre en toutes choses à Celui qui pelle « le Roi de rois, le Dominateur des don teurs. » (Apoc., XIX, 16.) « C'est par lui que règ les maîtres de la terre, et que les législateurs po de justes décrets : *Per me reges regnant, et conditores justa decernunt.* (Prov., VIII, 15.)

Entendez la douce voix de ce souverain nous ter à accepter le joug de son autorité : « Mon jou doux, » dit-il, « et mon fardeau léger. » (Matth 30.) Demandez à ceux qui se sont affranchis de clavage du monde pour s'attacher uniquement révocablement à Jésus-Christ, et ils vous diron sous son aimable autorité ils ont trouvé la g l'honneur, l'indépendance, la félicité, la paix.

Si l'autorité ne suffisait pas à nous rendre fid Jésus-Christ, souvenons-nous qu'il a encore la f

II. *La force.* — Nous lisons dans l'Évangile qu au Fils de Dieu, à Jésus-Christ, « établi roi sur la tagne de Sion » (Ps. II, 6), que le jugement des mes a été donné : *Omne judicium dedit Filio.* (Joan.,

Tous, sur cette terre, puissants et faibles, pauv riches, savants et ignorants, tous nous avons à

paraître devant ce tribunal souverain. Là est la puissance, là est la justice. Inévitablement nous sentirons l'empire de cette force, et nous la sentirons au seuil de l'éternité... Cette force, cette puissance se voilent ici-bas. Jésus-Christ n'apparaît que sous les voiles eucharistiques. Pendant sa vie mortelle, c'était un petit enfant dans la crèche... c'était le bon pasteur... c'était le Jésus doux et humble de cœur. Mais alors ce sera le lion de la tribu de Juda (Apoc., v, 5) ; ce sera le souverain maître du genre humain se montrant dans toute sa gloire et toute sa majesté. Toutefois, même en ce monde, nous ne sommes pas sans des preuves manifestes de la force de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est lui qui défend et soutient son Église contre les portes de l'enfer. Ni le glaive des persécutions, ni l'astuce des hérésies, ni les lâchetés de l'apostasie, n'ont encore réussi à ébranler l'Église : *Portæ inferi non prævalebunt.* (Matth., XVI, 18.)

N'est-ce pas lui aussi qui soutient tous les justes dans leurs combats et qui leur dit : « Ne craignez rien, j'ai vaincu le monde. » *Ego vici mundum.* (Joan., XVI, 33.) Quels motifs puissants de lui garder fidélité, puisque sans lui nous ne pouvons rien contre les ennemis de notre salut ! Ces ennemis, nous le savons par expérience, sont très nombreux, et nous ne sommes pas un seul moment à l'abri de leurs assauts. Quel besoin n'avons-nous donc pas de la force de notre divin Chef pour nous défendre ? Ah ! disons-lui comme les apôtres sous les fureurs de la tempête : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. (Matth., VIII, 25.)

III. *La majesté et la bonté.* — Toutefois ne nous con-

tentons pas de rendre hommage à la puissance et à l'autorité de Jésus-Christ; sachons encore reconnaître en lui ce qui commande peut-être davantage notre respect et notre amour : je veux dire la majesté et la bonté.

Les peuples qui le voyaient et l'entendaient durant sa vie mortelle, étaient saisis à l'aspect de sa majesté et s'écriaient que jamais plus grand prophète n'avait paru en Israël. (Luc., VII, 16. Joan., VI, 14) Lors qu'il entra dans le temple pour en chasser les profanateurs (Matth., XXI, 12. Marc., XI, 15. Luc., XIX 45. Joan., II, 15), personne n'osa lui résister. Dans le jardin des Oliviers, au seul son de sa voix, les satellites envoyés pour le saisir furent renversés comme par un coup de foudre. (Joan., XVIII, 6. En un mot, la majesté du Dieu se reflétait sur la figure de l'homme. Mais c'est surtout par son ineffable bonté que Jésus-Christ a voulu s'attirer la fidélité de nos âmes. Représentez-vous cet aimable Maître tel qu'il a paru sur la terre, ne vivant au milieu des hommes que pour les consoler et le bénir, et dites s'il y eut jamais plus de beauté vraie et ravissante, s'il y eut une bonté plus douce et plus touchante. Chacun de vous personnellement quel bien a-t-il qu'il n'ait reçu de sa munificence et de son inépuisable amour? quel bien peut-il opérer dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce, qui ne lui vienne de cette source intarissable de miséricorde?...

Restons donc inébranlablement fidèles à ce Jésus qui nous a donné lui-même l'exemple de la fidélité

lui avons promis avec serment : souvenons-
nos engagements.
ivez la doctrine de votre Maître ; affirmez-la,
-la courageusement : *Credidi, propter quod lo-
m* .. (Ps. CXV, 1.) Vous avez ses préceptes ;
ient la règle invariable de votre conduite :
t mandata mea et servat ea, ille est qui dilig it
n., XIV, 21.) La fidélité, c'est l'amour prati-
us savez les vertus dont il vous a donné l'exem-
milité, la pauvreté, le détachement, la pa-
a charité envers le prochain ; appliquez-vous à
r. Enfin soyez fidèle en tout jusqu'à la mort :
lis usque ad mortem (Apoc., II, 10), et Jésus-
ra fidèle à vous récompenser éternellement.

XIX. — Amour de Jésus-Christ.

Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema. (I Cor., XVI,22.)

Que celui qui n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, soit anathème.

ivenait bien au grand Apôtre de tenir ce lan-
i qui ne semblait vivre que pour faire aimer
ieur Jésus. L'amour pour son divin Maître
if et si ardent dans son cœur, qu'il n'en par-
ivec une sorte d'extase, dans ses exhortations
ses Épîtres aux premiers fidèles. *Paulus, servus
risti.* « Paul, serviteur de Jésus-Christ... »

(Rom., I, 1.) *Vinctus Christi*, « le captif de Jésus-Christ. » (Philem., 1.) Dans un passage où cet amour fait explosion, en quelque sorte, il jette le défi à toutes les créatures du ciel, de la terre et des enfers, de pouvoir jamais le séparer de la charité de son Dieu : *Quis ergo nos separabit a charitate Christi?* (Rom., VIII, 35.) Il savait tout ce qu'il y a de juste, de beau, de grand, d'avantageux dans l'amour de Jésus-Christ : aussi n'estimait-il pas digne de vivre quiconque ne sentait pas cet amour : *Sit anathema.* Appuyé sur cette parole de saint Paul, je viens vous rappeler les pressants motifs que nous avons d'aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Nous verrons : 1° *l'obligation et le bonheur de cet amour;* 2° *les marques auxquelles on le reconnaît;* 3° *les moyens de l'acquérir.*

I. *Obligation et bonheur de cet amour.* — Nous sommes tellement entraînés, aveuglés par les illusions du monde et la fascination des sens, que ces seuls mots : l'amour de Jésus-Christ, sont comme l'expression d'une chose étrangère à beaucoup d'âmes; cependant cet amour est une véritable obligation pour nous.

Nous n'étions pas encore, et Dieu nous préparait dès l'éternité les trésors infinis de sa miséricorde : *In charitate perpetua dilexi te.* (Jer., XXXI, 3.)

Le Verbe, qui était en Dieu et Dieu lui-même (Joan., I, 1-2), méditait les ineffables abaissements de son Incarnation. Au temps marqué par ses décrets, il nous apparaît plein de grâce et d'amabilité dans sa crèche de Béthléem, entre les bras de sa sainte et

admirable Mère. Il croît en âge, en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes (Luc., II, 52), pour attirer notre admiration et ravir notre cœur... Quand il se manifeste au monde dans sa vie publique, c'est avant tout pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres, aux déshérités de la terre : *Evangelizare pauperibus misit me* (Luc., IV, 18) ; mais c'est aussi pour guérir, pour consoler, pour bénir. « O vous tous qui portez le poids du travail et de la douleur, » s'écrie-t-il, « venez à moi, et je vous soulagerai. » (Matth., XI, 28.) Ce n'était point assez pour son amour de partager nos peines ; il prend encore sur lui nos iniquités, et les expie en mourant sur la croix..! O Cœur de mon Jésus, avec quelle tendresse vous nous avez aimés ! O ami, ô père rempli de compassion pour le prodigue ! ô bon pasteur, si patient à poursuivre la brebis égarée pour la ramener au bercail, comment ne vous aimerions-nous pas à notre tour ? Vous avez tous les droits à notre amour : comme maître, vous nous en faites un commandement... comme bienfaiteur, comme ami, comme frère, comme Rédempteur, comme Sauveur, vous nous demandez notre amour à titre de reconnaissance... et cet amour, vous voulez qu'il soit encore pour nous un mérite digne d'une éternelle rémunération. O grand Apôtre, nous comprenons votre parole : oui, « qu'il soit anathème, celui qui n'aime pas le Seigneur Jésus !... »

II. *Marques auxquelles on reconnaît l'amour de Jésus-Christ.* — Me demanderez-vous maintenant à quels signes vous pourrez reconnaître en vous un véritable

amour pour le Sauveur ? Je vais essayer de vous satisfaire en peu de mots.

L'amour de Jésus-Christ, comme il est marqué dans l'Évangile, se reconnaît par les œuvres. Il a bien des degrés, et le premier, assurément, est la fuite du mal qui offense Dieu. Notre-Seigneur l'a dit lui-même: « Celui-là m'aime véritablement qui, connaissant mes commandements, les observe. » (Joan., XIV, 21.) Ses lois sont-elles la règle de votre vie ? Oui, répondez-vous. Oh ! alors vous êtes au commencement de la bonne voie. Cependant ce n'est pas assez : vous devez tendre à la perfection de l'amour, et vous ne pourrez y arriver que par une imitation fidèle et persévérante de toutes les vertus dont votre divin Maître vous a donné l'exemple. « Que celui qui veut venir après moi se renonce lui-même. » (Matth., XVI, 24. Marc., VIII, 34. Luc., IX, 23.) Il s'agit donc non seulement de répudier toute affection déréglée aux biens extérieurs que vous possédez, mais encore de porter le renoncement jusqu'à votre propre volonté, jusqu'à ce qu'il y a de plus intime en vous. « Que celui qui veut venir après moi », dit encore le Sauveur, « prenne sa croix et me suive. » (Ibid.) Les croix, mais c'est le partage de tous les chrétiens en ce monde. Elles viennent un peu de partout ; mais il ne s'agit pas de les subir parce qu'on ne peut pas mieux faire, ni de les traîner de mauvaise grâce en murmurant. Jésus, notre Maître, veut que nous les pressions à deux mains, pour ainsi dire, et que nous les placions sur nos épaules pour marcher à sa suite, pour lui donner la preuve d'un véritable amour. Et de plus, com-

ment reconnaîtrons-nous que nous aimons Jésus-Christ, si nous ne lui sommes pas entièrement dévoués, d'esprit, de cœur, de corps et de biens ? Par amour, il s'est livré tout entier ; par amour, nous devons nous donner à lui sans partage.

III. *Moyens d'acquérir cet amour.* — Pour arriver à l'amour de Jésus-Christ, il faut d'abord le connaître. Connaissez-vous Jésus-Christ? avez-vous étudié sa vie? parcourez-vous de temps en temps les pages évangéliques ? Comment connaître cet aimable Sauveur, si l'on n'entretient avec lui des rapports continuels par la méditation des mystères de sa vie, par le souvenir de ses actions, de sa doctrine, de ses miracles? C'est par amour pour nous qu'il s'est incarné, qu'il a vécu, qu'il a enseigné, qu'il a souffert, qu'il est mort, qu'il est ressuscité : *Propter nos homines et propter nostram salutem.* (Symb. Nic.)

L'amour de Jésus-Christ, il s'acquiert par le détachement du monde, de toutes les choses du monde et de soi-même. *Non potestis Deo servire et mammonæ.* (Matth., VI, 13.) Si vous tenez aux vanités du monde, vous ne pouvez vous attacher parfaitement à Jésus-Christ.

Le moyen par excellence, enfin, d'arriver à un véritable amour de Jésus-Christ, c'est de se mettre résolument à la pratique des œuvres : car celui-là aime, qui fait ce que Dieu commande. Faisons souvent cette prière : *O Cor Jesu flagrans amore nostri, inflamma cor nostrum amore tui!* et Jésus nous accordera de l'aimer en ce monde et en l'autre.

XXX — Imitation de Jésus-Chris

Cœpit Jesus facere ...

Jésus commença à fai... seigner.

L'Évangile, qui est l'histoire de Jésus-Chris de Dieu fait homme, nous présente deux ch premières, ce sont ses œuvres : la seconde, ses en ments. Dans ses œuvres, le Sauveur est le m le maître que nous devons croire, et le guid nous devons nous confier. S'il est descendu d pour se revêtir de notre humanité, c'est, ce chante l'Église, pour notre salut et notre réde *Propter nos homines et propter nostram salutem* tisfait pour nos péchés à la justice de son Père, a réconciliés avec lui : mais il est venu aussi notre conduite et notre vie, afin que, deven blables à lui, nous fussions dignes un jour d cohéritiers et de partager sa gloire. Avant de cer comme le docteur infaillible de toute vérit donné comme le modèle accompli de toutes les

meus dilectus, in quo mihi bene complacui; et il nous
in commandement de l'écouter : *Ipsum audite.*
h., XVII, 5. Luc., IX, 35. II Petr., I, 17.) Or, Jé-
:hrist que dit-il? Écoutez : « Je vous ai donné
nple, afin que comme j'ai fait, vous fassiez vous-
es. » *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego*
obis, ita et vos faciatis. (Joan., XIII, 15.)Pour aller
; lui, il faut se renoncer, prendre la croix et le
e : *Qui vult venire post me, abneget semetipsum, et*
crucem suam, et sequatur me... (Matth., XVI,
[arc., VIII, 34. Luc., IX, 23.) Il ajoute : « Celui
e prend pas sa croix et ne me suit pas, n'est pas
i de moi. » *Qui non accipit crucem suam, et sequi-*
e, non est me dignus... (Matth., X, 38.) « Il est la
la vérité, la vie. » *Ego sum via, et veritas, et vita.*
., XIV, 6.) Ne pas marcher dans cette voie, c'est
'er, se perdre, et se mettre dans l'impossibilité
ver au terme du voyage proposé, qui est le ciel.
les figures sous lesquelles le Sauveur aime sur-
se représenter, c'est celle du bon pasteur : *Ego*
astor bonus. (Joan., X, 11,14.) Que fait le bon pas-
Il marche devant ses brebis, et ses brebis le sui-
artout où il va... La volonté de Notre-Seigneur
nc que nous le suivions et que nous le regar-
comme notre unique modèle... Nos titres et nos
ements envers lui nous font un devoir d'imiter
emples. Nous sommes enfants de Dieu par
ion, et par là même frères de Jésus-Christ; mais
noble filiation et cette auguste fraternité ne se-
que de nom, si elles ne s'affirmaient par la res-
ance des pensées, des sentiments, du langage et

des œuvres... Membres de Jésus-Christ, ne faut-i qu'il y ait conformité, harmonie entre les mem et leur chef?...

Rappelons-nous les engagements de notre bapt et les serments renouvelés à notre première com nion : « Je renonce à Satan, à ses pompes et à œuvres, et je jure de vivre selon la doctrine e exemples de Jésus-Christ. » C'est en présence des tels et la main sur les saints Évangiles que ch de nous a prononcé à haute et intelligible voi paroles sacrées. Violer ces promesses solennelles, se rendre coupable de parjure. Qu'un homme mai à sa parole d'honneur envers le moindre de ses blables, il tombe sous le poids du mépris public, e nom est frappé d'une flétrissure indélébile. Mais quer à la parole donnée envers Jésus-Christ, le r maître, le père, le bienfaiteur par excellence, ne se ce pas le comble de la trahison, de la lâcheté, de gratitude?... Ou renoncer donc à notre titre de c tien, ou convenir que notre obligation la plus abs et le premier de tous nos devoirs est d'imiter N Seigneur Jésus-Christ.

II. *Pratique de cette imitation.* — Dans la prati cette imitation doit être la règle de notre *vie in* de nos *relations avec le prochain* et de nos *devoir vers Dieu.*

La *vie intime* s'exerce par les pensées, les s ments, les désirs, les actes intérieurs de la vol Que fut en Notre-Seigneur cette vie intime? L'Éva nous le révèle à toutes les pages. Faisons de ce sacré notre lecture et notre méditation de tou

jours. Supposez un saint dont tout le désir est de se rendre de plus en plus conforme à son divin modèle : quelle sera sa pratique de tous les jours, de tous les instants, de toutes les circonstances? Il règlera toutes les pensées, tous ses jugements, sur les pensées et les jugements de Jésus-Christ. Quel que soit l'objet qui se présente au regard intime de son âme, il se demande ce qu'en a pensé le divin Maître. Quel cas, par exemple, faut-il faire du monde, de ses richesses, de son éclat, de ses plaisirs? Aucun, puisque Jésus-Christ a maudit le monde, méprisé les richesses, aimé l'obscurité et recherché les souffrances... Qui faut-il craindre et redouter? les tyrans, les persécuteurs, les méchants? « Craignez, » répond Jésus-Christ, « non les hommes, qui ne peuvent attaquer que le corps, mais Dieu, qui peut perdre l'âme et le corps en les précipitant dans l'enfer... » (Matth., x, 28.) Un saint, en un mot, ne pensera de toutes choses que ce qu'en a pensé Jésus-Christ, il n'aimera que ce qu'il aura aimé et n'aura d'autre volonté que la sienne.

De même, dans les *relations avec le prochain*, Jésus-Christ est la règle de conduite à suivre. Enfant, il a été soumis à ses parents : *Et erat subditus illis.* (Luc., II, 51.) Citoyen, il enseignait à rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu : *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari ; et quæ sunt Dei, Deo.* (Matth., XXII, 21. Marc., XII, 17. Luc., XX, 25.) Dans la vie privée, il a été le modèle de toutes les vertus : *Bene omnia fecit...* (Marc., VII, 37.) Dans sa vie publique, il a été dit de lui : « Il a passé en faisant le bien. » *Transiit benefaciendo.* (Act., X, 38.) Il a été la source

et le type de tous les dévouements, pour compatir à toutes les faiblesses et guérir toutes les infirmités humaines... Dans sa vie souffrante, quel modèle de patience, de résignation, de charité !... Voilà le divin Maître dont les exemples pieusement médités nous conduiront à la perfection dans nos rapports avec le prochain.

C'est de lui, enfin, que nous apprendrons à remplir fidèlement nos *devoirs envers Dieu.* C'est à son Père qu'il rapportait toute la gloire de ses œuvres. Il n'était venu en ce monde que pour faire son adorable volonté. En recommandant l'exercice persévérant de la prière, il en donnait lui-même l'exemple : *Erat pernoctans in oratione Dei.* (Luc., VI, 12.) Prière sublime, qui renfermait l'adoration, l'amour, la reconnaissance, la confiance... O adorable modèle, accordez-nous la grâce de devenir en tout semblables à vous pour le temps et pour l'éternité !.....

XXXI. — Persévérance.

Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit. (Matth., X, 22.)

Celui-là sera sauvé qui persévéra jusqu'à la fin.

Si, en ce moment, il m'était permis de vous interroger, vous tous qui avez eu le bonheur de vous réconcilier avec Dieu, et si je vous demandais quel est dent désir de votre cœur, n'est-il pas vrai

que vous répondriez avec le prophète : *Unam petii à Domino, hanc requiram, ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ* (Ps. XXVI, 4) ? Ce que nous demandons, ce que nous nous efforcerons d'obtenir, c'est d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de notre vie. Vous voilà heureusement délivrés du poids de vos péchés, vous voilà affranchis du honteux esclavage du démon ; la paix est rentrée dans votre cœur avec la grâce. Vous êtes redevenus membres vivants et frères de Jésus-Christ. Les anges du ciel se réjouissent de votre conversion ; l'Église, votre mère, prend part à leur allégresse, et vous goûtez vous-mêmes une des plus douces consolations de votre vie. Que pouvez-vous désirer maintenant, sinon de vous conserver dans cet heureux état ? Pour cela, c'est Notre-Seigneur lui-même qui vous le dit, il faut persévérer.

1° *Devez-vous persévérer ?* 2° *voulez-vous persévérer ?* 3° *pouvez-vous persévérer ?* Nous allons répondre à ces trois importantes questions.

I. *Devez-vous persévérer ?* — Oui certainement, vous devez persévérer. C'est une nécessité qui s'impose. A quoi vous servirait-il de vous être remis dans le droit chemin, si vous ne le suiviez pas jusqu'au terme de votre voyage ? Un voyageur parti pour Rome, par exemple, arriverait-il dans la ville éternelle, s'il s'arrêtait après avoir fait quelques pas seulement ? Saint Paul nous compare à ceux qui autrefois disputaient le prix de la course : « Tous courent, » dit-il, « mais un seul emporte la palme : courez donc de telle façon que vous l'obteniez. » *Omnes quidem currunt, sed unus*

accipit bravium : sic currite ut comprehendatis. (I Corinth., IX, 24.)

Que sommes-nous comme chrétiens ? Nous sommes des soldats engagés sous les drapeaux de Jésus-Christ. Mais sur un champ de bataille, à qui décerne-t-on la croix d'honneur et la meilleure part du butin ? est-ce aux poltrons, aux lâches, aux déserteurs ? Non, mais à ceux qui combattent vaillamment et persévéramment jusqu'à la complète défaite de l'ennemi... *Qui certat in agone, non coronabitur, nisi legitime certaverit.* (I Tim., II, 5.) Dans le cirque, — c'est encore saint Paul qui parle, — l'athlète ne reçoit la couronne qu'après avoir légitimement combattu.

Soldats du Christ, nous sommes encore ses serviteurs. Or il sera toujours notre maître. Il ne change point à notre égard, ni dans son autorité, ni dans sa doctrine, ni dans ses commandements, ni dans ses menaces, ni dans ses promesses. *Ego Dominus, et non mutor.* (Mal., III, 6.) Jésus-Christ conserve toujours sur nous ses droits de Créateur, de Rédempteur, de souverain Juge. Nous lui appartenons dans le temps, nous lui appartiendrons dans l'éternité. Pas un iota ne sera retranché de sa doctrine ni de son Évangile... Matth., V, 18. Ses commandements ne subirent jamais de réforme ni de modification ; ce sera toujours péché de les violer... Il sera toujours vrai qu'il y a un enfer pour les maudits, qui entendront cet anathème : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum.* « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel. » Matth., XXV, 41. Il sera toujours vrai

qu'il y a des récompenses éternelles dans le ciel pour tous ceux qui resteront fidèles à Jésus-Christ. Ces vérités, dont la méditation vous a convertis, ne changeront pas : pourquoi changeriez-vous? Vous devez donc persévérer.

II. *Voulez-vous persévérer?* — Oui certainement, vous voulez persévérer, car il y va de vos plus chers intérêts. Il y va de votre honneur. Vous avez juré fidélité à Dieu. Plutôt mourir que de vous offenser mortellement, lui avez-vous dit en recevant l'absolution de vos fautes. Cette fidélité, vous la garderez, car vous ne voudriez pas être parjures. *Juravi et statui custodire judicia justitiæ tuæ...* (Ps. CXVIII, 106.) Il y va de votre liberté. Affranchis du joug du démon et du monde, voudriez-vous subir de nouveau leur cruelle et humiliante tyrannie? voudriez-vous encore vous rendre les esclaves du péché et des passions les plus indignes d'un chrétien?... Il y va de votre bonheur. Les jours les plus heureux de votre vie, ceux où vous avez goûté toutes les douceurs de la paix, quels sont-ils, sinon ceux que vous avez passés dans la grâce et l'amitié de Dieu? Ces jours bénis, vous les avez retrouvés, et il ne dépend que de vous de les conserver par votre fidélité... Un malade qui a recouvré la santé, de quels soins ne s'environne-t-il pas pour ne plus la perdre? Un captif sorti de prison, quel prix n'attache-t-il pas à la liberté qu'il a retrouvée? Persévérer est de vos intérêts le plus grand. De quoi s'agit-il, en effet? Il s'agit de conserver votre fortune spirituelle et tous les trésors que vous avez amassés pour la vie éternelle.

Tout ce que vous faites en état de grâce vous compte pour le ciel, même un verre d'eau froide donné au nom de Jésus-Christ. Votre intérêt, c'est encore d'augmenter vos mérites par la multiplication de vos bonnes œuvres. Prières, aumônes, jeûnes, actes charitables envers le prochain : ce sont tout autant d'actions dignes de la gloire éternelle, si vous les accomplissez en état de grâce. Or, par là même que vous voulez votre bonheur, vous devez vouloir votre persévérance.

III. *Pouvez-vous persévérer* ? — Oui, sans doute, vous voulez persévérer ; mais le pouvez-vous ? Certainement vous le pouvez, dès qu'il ne dépend que de vous d'en prendre les moyens. Quels sont-ils ? Le premier de tous, c'est la prière. La persévérance est la plus grande et la plus précieuse de toutes les grâces ; mais Dieu l'accorde, comme toutes les autres, à ceux qui la demandent avec humilité et confiance : *Petite, et dabitur vobis...* (Matth., VIII, 7. Luc., XI, 9.) Le second moyen, c'est la fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Prenez souvent conseil de celui que Notre-Seigneur a établi le guide de votre âme, et vous ne serez pas exposé à faire fausse route. Nourrissez-vous souvent du pain des forts, et vous ne faiblirez pas devant vos ennemis... Un troisième moyen, c'est de veiller autour de vous pour ne pas vous laisser surprendre : *Vigilate* (Marc., XIII, 37), et de fuir les occasions dangereuses. Celui qui ne veut pas se précipiter, évite le bord des abîmes... Comme quatrième moyen, appliquez-vous à la pratique des bonnes œuvres. Les soins, l'applica-

s sacrifices qu'elles exigeront de votre part,
otégeront contre les séductions du monde et
nement des passions... Ajoutez enfin, pour vous
la grâce de la persévérance, une tendre dévo-
a très sainte Vierge. Quel bonheur j'éprouve à
péter avec saint Bernard, qu'un vrai serviteur
e ne saurait périr ! Elle est la mère de Jésus,
a tout pouvoir sur son cœur ; elle est notre
t il n'est rien qu'elle ne sollicite plus ardem-
our ses enfants que la persévérance. Soyez dé-
cette mère toute bonne et toute compatissante,
ous conduira heureusement au port du salut
Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SÉRIE

PREMIÈRE COMMUNION

I. — Retraite de la première communion.

Venite seorsum in desertum locum, et requiescite pusillum. (Marc., VI, 31.)

Venez à l'écart en un lieu désert, et là reposez-vous quelque peu.

C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, bien chers enfants, qui adressait ces paroles à ses apôtres. Après les avoir instruits de sa doctrine autant qu'ils en étaient capables, il les envoyait prêcher à leur tour, et leur donnait le pouvoir de chasser les démons et de guérir les malades ; et quand ils revenaient auprès de lui fatigués de leurs courses et de leur travail, il les invitait à le suivre dans la solitude pour prendre quelque repos. Là, recueillis autour de leur divin Maître, ils recevaient de nouvelles instructions, retrempaient leur âme dans la prière, les saintes réflexions, et ranimaient leur courage pour recommencer les fonctions de leur auguste ministère. Vous aussi, chers enfants, vous avez le bonheur d'être les disciples de Jésus-Christ ; vous lui appartenez par votre baptême ;

instruits des vérités à votre portée par la
e son représentant auprès de vous. En ce
de préparation à votre première communion,
it aussi : « Venez à l'écart, en un lieu désert,
z-vous. » Ce repos, ce sera celui de la retraite.
vous expliquer : 1° *ce qu'il doit être;* 2° *ses*
; 3° *les dispositions qu'il demande de vous.*
u'il doit être. — Au seul nom de retraite, il y
efois des personnes qui s'attristent et s'ef-
omme si elles voyaient commencer pour elles
de deuil et d'angoisse... Mais non, il n'en
ître ainsi. Est-ce que la voix de notre aima-
ur a jamais été une voix sombre et lugu-
. peine cette voix du Dieu fait homme se
e entendre dans les premiers vagissements
he, que l'ange disait en chantant aux ber-
Bethléem : « Je vous annonce une grande
tous les peuples. » *Evangelizo vobis gaudium*
quod erit omni populo. (Luc., II, 10.) Et la pre-
s que la bouche divine de Jesus s'ouvrit pour
x hommes, ce fut pour leur annoncer les cé-
ititudes : *Beati pauperes... Beati mites... Beati*
de. (Matth., V, 3, 4, 8.) C'est la même voix,
ints, qui vous dit aujourd'hui : *Venite,* « venez
moi et avec moi... » Où avez-vous été jus-
ent ? Dans les distractions, les agitations, la
n, les amusements, les ennuis de l'étude ou
es du travail. Eh bien ! la retraite, c'est une
ites ces choses, c'est la séparation de tout ce
que de la terre et du monde. « Venez, *venite,* »
e Sauveur; « laissez aujourd'hui tout cela. »

Comme les apôtres appelés à la suite de Jésus, soyez prompts à répondre : *Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te.* (Matth., XIX, 27.) « Voilà, Seigneur, que nous avons renoncé à tout pour vous suivre... » Où donc vous invite-t-il à le suivre? A l'écart, *seorsum :* à l'écart de vos compagnies habituelles, de vos occupations ordinaires, et surtout des dangers du monde. *In desertum locum*, en un lieu désert. Ce lieu, ce sera l'église, où l'on trouve la solitude, le silence, le recueillement; où ne pénètrent point les bruits du dehors, pour nous distraire d'entendre la voix de Dieu. Ce lieu solitaire, ce sera surtout votre cœur, que vous tiendrez dans le recueillement, qui est la meilleure disposition pour recevoir les grâces, les conseils et les inspirations secrètes de Notre-Seigneur. « Je conduirai », dit-il, « l'âme de cet enfant dans la solitude, et là je lui parlerai au cœur. » *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus...* (Osee, II, 14.) Le repos est bienfaisant, il délasse, il console, il fortifie... on y trouve la lumière, le conseil: c'est le fruit que vous retirerez des instructions que vous entendrez. Les bons exemples que vous vous donnerez mutuellement, vous encourageront à bien faire, et vous sortirez de votre retraite comme animés d'une nouvelle vie. Acceptez donc ce salutaire repos, chers enfants, *requiescite;* acceptez-le avec d'autant plus d'empressement, qu'il doit être de peu de durée, *requiescite pusillum*, et qu'il est d'un plus grand avantage.

II. *Ses avantages.* — Il faut bien, chers enfants, que la retraite soit d'un précieux avantage et même d'une indispensable nécessité, puisque c'est par elle que se commencent toutes les grandes choses qui regardent

la gloire du bon Dieu et le salut éternel des hommes. Voyez Notre-Seigneur : il passe quarante jours de retraite dans le désert avant de prêcher son Évangile. Ses apôtres, avant d'entreprendre la conversion du monde, s'enferment huit jours dans le Cénacle, occupés uniquement de prières et de saints exercices avec Marie, mère de Jésus : *Erant perseverantes unanimiter in oratione...cum Maria matre Jesu.* (Act., I, 14.) Depuis, la retraite a toujours été regardée dans l'Église comme la préparation indispensable aux grandes œuvres. S'agit-il pour un jeune homme de vingt ans de s'engager dans la milice sacrée? c'est dans la retraite qu'il consulte la volonté de Dieu et sonde les plus secrètes dispositions de son âme. Une jeune fille songe-t-elle à renoncer au monde pour embrasser la vie religieuse? c'est dans les exercices de la retraite qu'elle mûrit ses projets d'abnégation et de dévouement .. Pour vous, chers enfants, qui vous préparez au grand jour de votre première communion, de quel avantage et de quelle nécessité n'est pas cette retraite que nous commençons?... Vous l'avez déjà entendu répéter bien souvent : de la première communion dépend toute la vie. Si vous la faites saintement, vous serez toujours chrétiens, et par conséquent toujours heureux ; si vous aviez le malheur de la mal faire, quel lamentable avenir vous vous prépareriez pour le temps et pour l'éternité!...

III. *Dispositions.* — De votre retraite dépend votre première communion, et votre retraite elle-même dépend des dispositions que vous y apporterez. N'est-il pas vrai, chers enfants, que vous voulez bien faire

votre retraite ? Eh bien ! comportez-vous envers Notre-Seigneur pendant ces quelques jours, comme un enfant bien né envers un père qu'il aime de tout son cœur et à qui il cherche à plaire en toutes choses. Que fait-il, cet enfant ? Il est docile et soumis à la parole de son père. Vous écouterez donc attentivement la parole de Notre-Seigneur, dont nous ne sommes, nous, que les instruments et les organes ; vous garderez soigneusement cette parole dans votre cœur, pour la méditer et la mettre en pratique... Si l'enfant qui aime son père vient à se souvenir qu'il lui a déplu en quelque chose, vite il court lui sauter au cou pour lui demander pardon. Peut-être, chers enfants, en rentrant en vous-mêmes, serez-vous obligés d'avouer que plus d'une fois vous avez contristé votre bon Père, Notre-Seigneur, dans vos paroles, dans vos désirs, dans vos actions. Vous détesterez votre conduite; et aussitôt, avec ce pauvre et jeune prodigue de l'Évangile, vous direz : *Surgam, et ibo ad patrem* (Luc., xv, 18); « je me lèverai, et j'irai à mon père », et je lui dirai : Bon père, je vous ai offensé, je vous ai contristé: pardonnez-moi. Et puis, chers enfants, vous prierez, vous prierez beaucoup, avec humilité, avec recueillement, avec confiance. Mon Dieu, je vous demande la grâce de bien me préparer à ma première communion; je vous la demande par l'intercession de Marie votre mère et la mienne, par l'intercession de saint Louis de Gonzague et de saint Stanislas de Kostka... Avec ces dispositions, chers enfants, vous ferez bien cette retraite; Notre Seigneur se préparera dans vos âmes une demeure digne de lui, et vous ferez une sainte première-communion.

II. — Première Communion de saint Pierre.

[illegible]

[illegible]

C'est quelques instants seulement avant sa première communion, bien chers enfants, que saint Pierre tenait ce langage, en se montrant si ardemment sa foi et son humilité. Notre-Seigneur Jésus-Christ allait donner à ses disciples la dernière et la plus éclatante marque de son amour, en instituant le sacrement de l'Eucharistie, qui renferme, comme vous l'apprend le catéchisme, son corps, son sang, son âme et sa divinité, sous les espèces ou apparences du pain et du vin. De ce sacrement adorable il voulait faire l'aliment, la nourriture, non seulement de ses apôtres, mais encore de tous ceux qui croiraient en lui jusqu'à la consommation des siècles. Pour notre instruction, le Seigneur Jésus a voulu nous donner dans saint Pierre, le chef de ses apôtres, l'exemple 1° *des dispositions*, et 2° *des résultats d'une bonne première communion*. C'est ce que nous allons méditer, en suivant le récit de l'Évangile.

I. *Dispositions.* — Qu'est-ce que c'était d'abord que Simon Pierre, mes chers enfants ? Habitués à n'entendre parler de lui, aujourd'hui, que comme prince

des apôtres, vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ et le premier de tous les Papes, si grands, si majestueux, si saints et si vénérables, nous oublions facilement son humble origine et sa première condition. Quand le Sauveur l'appela à sa suite, ce n'était qu'un pauvre pêcheur d'un lac de Galilée, un homme obscur et ignorant, gagnant son pain en vendant le produit de sa pêche. Dans son enfance et sa jeunesse, il avait été ce que vous êtes vous-mêmes pour la plupart, et connaissait tout juste les principales vérités de la religion. Instruit par le divin Maître, il ne pouvait pas comprendre le grand mystère de la croix, et un jour même le Seigneur lui fit un reproche de ce qu'il ne pouvait croire que le Christ dût mourir pour racheter le monde. Pierre, cependant, avait été le premier à confesser publiquement la divinité de Jésus-Christ : *Tu es Christus, Filius Dei vivi.* (Matth., XVI, 16. Marc., VIII, 29. Luc., IX, 20. Joan., VI, 70.) La veille de la passion, voyant le Sauveur se dépouiller de ses vêtements et se prosterner aux pieds de ses apôtres pour leur laver les pieds, il est saisi de stupeur ; et quand il le voit commencer par lui, il se récrie et ne peut souffrir que son Maître, son Dieu, vienne lui laver les pieds à lui qui n'est qu'un pécheur, une misérable créature. « Quoi ! Seigneur, vous me lavez les pieds? *Domine, tu mihi lavas pedes?* (Joan., XIII, 6.) Vous, Seigneur, le Roi du ciel et de la terre, vous que les anges n'osent regarder sans trembler, vous la sainteté même, me laver les pieds, *tu mihi*, à moi le dernier des hommes, à moi qui ne suis que cendre et poussière !... Non, Sei-

gneur, non, jamais je ne souffrirai que vous me laviez les pieds : *Non lavabis mihi pedes in æternum.* (Ibid., 8.) Voyez, mes enfants, la profonde humilité de Simon Pierre : il se juge indigne de la moindre des grâces de son Dieu... Mais, en même temps, quelle prompte et entière obéissance ! Le Seigneur lui répond : « Pierre, si je ne te lave les pieds, tu n'auras aucune part avec moi. » *Nisi lavero te, non habebis partem mecum.* Aussitôt l'apôtre s'écrie : « Ah ! s'il en est ainsi, Seigneur, lavez-moi non seulement les pieds, mais encore les mains et la tête. » *Domine, non tantum pedes meos, sed et manus et caput.* Il comprend l'éminente pureté dont il faut être revêtu pour avoir part aux dons du Seigneur et s'asseoir à son banquet sacré. Et lui qui refusait de se laisser laver les pieds, il demande maintenant au Seigneur de lui purifier encore les mains et même la tête... Déjà Pierre s'était lavé les mains et la tête ; mais ce n'était pas assez, si le Seigneur n'en effaçait jusqu'à la moindre souillure... C'est dans ces sentiments d'humilité, d'obéissance et de parfaite pureté que ce grand apôtre se disposait à la communion qu'il allait recevoir pour la première fois. Quelle admirable et instructive leçon pour vous, chers enfants ! Ce ne sont pas les pieds de votre corps, ce ne sont ni vos mains ni votre tête que Notre-Seigneur veut purifier durant cette retraite ; ce sont les pieds de votre âme, c'est-à-dire toutes les affections qui vous tiennent attachés à la terre et au monde... ce sont les mains de votre âme, c'est-à-dire vos sentiments, vos désirs et vos œuvres... c'est votre intelligence et votre volonté, que figure la tête. Dites donc bien du fond du

cœur avec saint Pierre : Seigneur, donnez-nous la pureté de l'esprit, la pureté de l'âme, la pureté du corps, afin que nous méritions de vous recevoir dignement dans la sainte communion. Quelques instants après, saint Pierre se remettait à table et recevait dans les plus saintes dispositions la sainte Eucharistie des mains de Notre-Seigneur.

II. *Résultats de cette première communion.* — Quels furent pour saint Pierre les résultats de sa première communion? Ce fut d'abord le *courage* de suivre son divin Maître au jardin des Olives et de le défendre contre ses ennemis. Vous savez avec quelle intrépidité il frappa de l'épée et coupa l'oreille d'un certain Malchus, serviteur du grand prêtre. Ce ne fut que sur l'ordre de Jésus-Christ qu'il remit son épée au fourreau. Ainsi, à son exemple, celui qui a bien fait sa première communion, doit être disposé à défendre courageusement l'honneur et le nom de Jésus-Christ contre ceux qui les attaquent dans ce monde. Comme Pierre, vous vous montrerez des chrétiens fidèles, intrépides et courageux, pour fouler aux pieds tout ce qu'on appelle respect humain.

Un second résultat de la bonne première communion de saint Pierre fut la *promptitude de sa conversion* après son triple reniement. Comme l'apôtre, mes chers enfants, vous serez exposés à oublier vos serments et à vous laisser surprendre dans un moment de faiblesse : la première communion ne vous rendra pas impeccables; mais, si vous la faites bien, vous ne resterez pas dans le péché, si vous avez le malheur d'y retomber; le souvenir de cette communion sera comme

le doux regard du Sauveur qui fit rentrer saint Pierre en lui-même et le convertit. Vite vous vous relèverez de votre chute...

Le *zèle* à prêcher l'Évangile fut un troisième résultat de la première communion de saint Pierre. Lui qui auparavant était timide et craignait la présence des Juifs, le voilà qui parle et annonce publiquement les vérités de la religion. Vous, mes enfants, vous n'aurez pas à prêcher par la parole, mais il vous faudra prêcher par l'exemple et rendre témoignage à Jésus-Christ par la sainteté de votre vie...

La première communion de saint Pierre fut enfin le principe de sa *patience* dans les épreuves et de son *dévouement* jusqu'à la mort de la croix. A votre tour, chers enfants, vous trouverez la douleur, les souffrances et les persécutions : vous les supporterez avec courage, si vous faites bien aussi votre première communion ; elle sera votre force, et, à votre heure dernière, elle sera votre consolation. Ce Dieu que vous aurez reçu dans un cœur bien préparé, vous le posséderez avec saint Pierre dans les joies et les splendeurs de l'éternité.

III. — Première Communion de Judas.

Et vos mundi estis, sed non omnes. (Joan., XIII, 10.)

Pour vous, vous êtes purs, mais non pas tous.

Notre-Seigneur, mes chers enfants, par un acte d'incomparable humilité, venait de laver les pieds à ses

apôtres et de leur révéler l'éminente pureté qu'ils devaient apporter à leur première communion : car c'était après cette touchante cérémonie qu'ils allaient s'asseoir à la table sainte, pour être témoins de l'institution de l'Eucharistie et la recevoir de la main de Notre-Seigneur. Pendant que Pierre n'ose permettre au Sauveur de lui laver les pieds, et que les autres apôtres, animés des mêmes sentiments, sont disposés à imiter son exemple, il en est un qui reste froid, indifférent et insensible. Quand son tour arrive, il présente ses pieds à Jésus, se les laisse laver et baiser, sans rien comprendre à cette leçon de divine charité. Et le Sauveur, qui voit les plus secrètes pensées et connaît les dispositions les plus intimes des cœurs, dit au sujet de Judas : « Vous êtes purs, mais non pas tous. » *Mundi estis, sed non omnes.* L'eau qui a lavé ses pieds n'a point purifié son âme, et le malheureux va faire une première communion sacrilège.

De son exemple, apprenez, pour les éviter, mes enfants : 1° *les causes ;* 2° *le crime ;* 3° *les suites* d'une mauvaise première communion.

I. *Les causes.*— Comme saint Pierre et les autres apôtres, Judas avait été appelé par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il suivait ce divin Sauveur dans les villes et les campagnes de la Judée, il entendait ses admirables enseignements, il était témoin de ses nombreux et éclatants miracles, il voyait le parfait ensemble qu'il donnait de toutes les vertus ; mais le perfide apôtre avait une intelligence et il ne comprenait pas, il avait un cœur et il ne sentait rien. D'où venaient son aveuglement et son insensibilité ? Ils venaient, mes enfants,

des passions et des vices qu'il avait contractés et dont il ne voulait pas se corriger. L'Évangile nous apprend, en effet, qu'il portait la bourse commune des apôtres, et qu'il s'attachait à l'argent : *loculos habens.* (Joan., XII, 6.) Il est même désigné comme voleur : *fur erat.* (Ibid.) Un jour qu'il vit une pieuse femme répandre sur la tête de Notre-Seigneur une fiole de parfums précieux, il en éprouva de l'indignation et s'écria : « A quoi bon cette perte ? Ne valait-il pas mieux vendre ce parfum et en donner le prix aux pauvres, que de le sacrifier ainsi ? » *Ut quid perditio hæc ?...* (Matth., XXVI, 8.) Ce n'est pas, observe l'évangéliste (Joan., XII, 6), qu'il portât le moindre intérêt aux pauvres ; mais il eût voulu s'enrichir de cet argent... Voilà, mes enfants, la cause de l'aveuglement de Judas : c'est sa coupable passion des biens de la terre, passion que saint Paul appelle une idolâtrie. Ni les enseignements, ni les leçons, ni les prodiges, ni les marques d'amour de Jésus-Christ, ne peuvent le toucher. Une seule chose l'occupe, l'intéresse, le possède tout entier : son amour de l'argent. C'est dans cette coupable disposition qu'il se laisse laver les pieds et qu'il est prêt à aller communier avec les autres apôtres... N'imiterait-il pas l'infâme Judas, cet enfant qui, ayant été instruit au catéchisme, assisterait à la retraite en conservant dans son cœur l'attache à un plaisir criminel, à un vice favori, et resterait insensible aux salutaires avis de son pasteur et aux inspirations de la grâce? En vain il se présenterait au bain sacré de la pénitence : il ne serait lavé qu'en apparence, mais son cœur resterait souillé par le péché...

II. *Le crime.* — Dans ces affreuses dispositions, que fait Judas? Il se rend coupable du plus odieux et du plus abominable de tous les crimes. Bien qu'avec de grandes couleurs de piété mensongère qu'il n'a pas réellement communié. Il était prêt à le faire, et il n'a quitté la salle du festin que pour aller consommer son noir forfait. Il commet d'abord un sacrilège et tout ensemble une hideuse simonie, en allant vendre son adorable Maître à ses plus cruels ennemis. Et à quel prix le met-il? A trente deniers. Pour trente deniers, il sacrifie son Dieu, son âme, son éternité!... Au sacrilège il ajoute la plus indigne trahison. Il se met à la tête des ennemis de son Dieu et de son Roi, et les conduit au jardin où Jésus-Christ, en ce moment, demandait grâce pour lui à son Père; et c'est ainsi que le misérable paye de la plus basse ingratitude tous les bienfaits qu'il a reçus. « Celui que j'embrasserai, » dit il, « c'est Jésus: saisissez-vous de lui et conduisez-le avec précaution » (Marc., XIV, 44., de crainte qu'il ne vous échappe... Et avec une hypocrisie qui met le comble à ses crimes, il s'avance et baise son Maître en lui disant : « Maître, je vous salue. » *Ave, Rabbi...* (Matth., XXVI, 49. Marc., XIV, 45.) « Mon ami, » lui répond Jésus avec une tendresse capable d'amollir le cœur le plus endurci, « mon ami, qu'êtes-vous venu faire? » *Amice, ad quid venisti?* (Matth., XXVI, 50.) Judas ne dit mot : il a les trente deniers de sa trahison, cela lui suffit... Cette conduite qui vous fait horreur, mes enfants, ce serait la vôtre, si vous aviez la témérité de vous exposer à une communion sacrilège. Pour trente deniers et quelque chose de plus vil

encore, vous trahiriez Jésus votre bon Maître ; Jésus, à qui vous devez toute votre reconnaissance... Mais non, mes enfants, il n'y aura pas de Judas parmi vous. Plutôt être privés toute votre vie de la communion que de commettre pareil sacrilège !...

III. *Les suites.* — Quelles furent les suites du crime de Judas ? C'est l'Évangile encore qui nous les fait connaître. Le traître, en vendant son maître par avarice, s'était rassuré d'abord en pensant que Jésus, qui, tant de fois, s'était soustrait à la méchanceté des Juifs, s'échapperait de leurs mains encore cette fois. Mais le voyant condamné à mort, il eut regret de son crime. Il en aurait obtenu le pardon, s'il était venu se jeter aux pieds de Notre-Seigneur. Mais non : ce sont les scélérats qui avaient fait marché avec lui qu'il va trouver pour leur rendre ce fatal argent, cause de sa perte. « J'ai péché », s'écrie-t-il, « en vendant le sang du juste. » *Peccavi tradens sanguinem justum.* (Matth., XXVII, 4.) Mais on se moque de sa douleur et de ses larmes : « Que nous importe ! c'est ton affaire.» (Id., ibid.) Le désespoir s'empare de lui : il ajoute à son premier crime le crime plus grand encore de ne pas se confier à l'infinie miséricorde du Sauveur. Il court au temple et y jette les trente deniers. (Ibid., 5.) Puis, ne pouvant plus se supporter lui-même, il va se pendre. (Ibid., 6.) Ses entrailles se répandent à terre (Act., I, 18), et son âme tombe dans les gouffres de l'enfer.

Les suites du sacrilège de Judas, mes enfants, sont celles d'une mauvaise première communion : l'endurcissement dans le crime, les plus funestes illusions,

le dessus [illegible] jusqu'à la pensée de s'humilier devant [illegible] demander pardon, et enfin la mort [illegible] affreuse... Y en a-t-il un seul parmi vous chers enfants qui voulût s'exposer à un sort si [illegible] ? Dites-moi : vous vous êtes dans la résolution d'arracher de votre cœur tous les vices, tous les péchants qui vous empêcheraient de bien profiter des grâces que notre Dieu vous ménage pendant cette retraite. Plutôt mourir mille fois, n'est-il pas vrai ? que de ne pas faire une sainte première communion.

IV. — Les Fins dernières.

In omnibus operibus tuis, esto memor novissima tua, et in æternum non peccabis. Eccli., VII, 40.)

Souvenez-vous de vos fins dernières, et vous ne pécherez jamais.

Il n'y a qu'une chose au monde, mes chers enfants, qui puisse vous exposer à faire une mauvaise première communion, c'est le péché, le péché, si, ayant eu le malheur de le commettre, vous ne le répariez pas par une *sincère contrition* et une humble confession ; le péché, si vous le gardiez dans votre cœur, comme Judas son *avarice* ; le *péché*, si vous ne preniez de bonnes résolutions de l'éviter à l'avenir, et si vous n'étiez disposés à *mourir plutôt que* de jamais consentir à un seul *péché mortel*. C'est donc à cet ennemi qu'il faut déclarer la guerre pendant cette retraite ; c'est ce poison qu'il faut rejeter de votre âme ; c'est ce serpent

venimeux qu'il faut écraser. Eh bien ! chers enfants, voulez-vous concevoir une horreur profonde du péché ? voulez-vous surtout vous prémunir contre tout danger d'y retomber après votre première communion ? En voici le moyen infaillible, et c'est le Saint-Esprit qui nous le donne : « Souvenez-vous de vos fins dernières, et vous ne commettrez jamais le péché. » *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.*

Qu'appelle-t-on les fins dernières ? Le catéchisme vous l'a appris, mes enfants ; c'est : 1° *la mort*, 2° *le jugement*, 3° *le paradis* ou *l'enfer*.

Suivons donc le chemin que doit suivre inévitablement toute âme qui sort de ce monde, et voyons combien ce souvenir est efficace contre la tentation du péché.

I. *La mort.* — Ce chemin s'ouvre par la mort. Vous êtes en ce moment, mes enfants, tous pleins de vie et de santé ; mais dans quatre-vingts ans vous aurez disparu de ce monde. Dans un an, peut-être même avant, dans deux ans, dans dix ans, déjà plusieurs seront morts. Et qu'est-ce que c'est que mourir ? Pour l'ordinaire, c'est d'abord être malade. Vous voilà sur un lit, torturé de souffrances, accablé de faiblesse, n'en pouvant plus de fatigue. Le jour ne finit plus, et la nuit semble une éternité. Vos parents, vos amis s'empressent autour de vous, et leurs soins sont inutiles. Vous voudriez bien rester encore avec votre père, votre mère, vos frères, vos sœurs : non, il faut leur dire adieu. Les objets que vous aimez et auxquels vous êtes attaché, il faut les quitter pour toujours. Vos compagnons, vos compagnes, vous ne les reverrez plus. C'est fini, il faut mourir... Mais, direz-vous, je

n'ai que douze ans, quinze ans, vingt ans ! Ne voyez-vous pas tous les jours qu'on meurt à tout âge ? Eh bien ! si en ce moment où vous allez mourir, un de vos amis venait vous dire : Désobéis à tes parents, écoute nos mauvais discours, consens avec nous à cette action coupable, commets ce péché ; le feriez-vous ? Oh ! comme vous repousseriez avec horreur jusqu'à la pensée du mal ! Et maintenant même que je ne fais que vous parler de la mort, seriez-vous disposés à faire une mauvaise action ? Non, n'est-il pas vrai ? Eh bien ! quand le démon viendra encore vous tenter, vite rappelez-vous la pensée de la mort, et vous ne consentirez jamais au péché. *Memorare novissima tua...*

II. *Le jugement.* — Si la mort en elle-même est effrayante, il y a, mes enfants, quelque chose de plus redoutable encore : c'est le jugement qui doit la suivre. Transportez-vous seulement dans un tribunal de la terre : voyez un accusé devant son juge. Deux gendarmes le gardent ; de nombreux témoins viennent déposer contre lui ; de nombreux spectateurs entendent le récit de sa vie ; on lui met en face les preuves du crime qu'il a commis ; un magistrat inflexible appelle sur sa tête toute la sévérité des lois, et le juge va prononcer sa sentence. Croyez-vous, mes enfants, que cet accusé ait la moindre envie de commettre de nouvelles iniquités ? Il maudit alors les passions et les détestables penchants qui l'ont amené sur les bancs de la justice... Mais qu'est-ce que c'est que le jugement des hommes en comparaison du jugement de Dieu ? A peine votre âme aura-t-elle quitté votre corps, qu'elle sera devant Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour lui ren-

e un compte exact et sévère de ses pensées et de ses sirs les plus secrets : paroles, actions, mauvaises équentations, plaisirs criminels, tout sera passé en vue... Si, en ce moment, votre ange gardien prenait la place et venait vous dire : Allons, tu vas mourir à instant et comparaître au tribunal de Dieu ; lui diriez-ous : Non, attendez, laissez-moi commettre encore ce éché, laissez-moi satisfaire cette passion, laissez-moi ller dans cette mauvaise compagnie ? Ah ! vous auriez ien d'autres pensées, n'est-il pas vrai ?... Rappelez-ous donc ce jugement redoutable quand vous serez xposés à offenser Dieu, et cette pensée sera un puis-ant remède contre les séductions du péché. *Memorare novissima tua...*

III. *Le paradis* ou *l'enfer.* — Après le jugement, mes hers enfants, il n'y a plus que cette alternative : le paradis ou l'enfer. Le paradis, qu'est-ce que c'est ? 'est la vue de Dieu, la possession de Dieu, la jouis-ance du bonheur et de la gloire avec Notre-Seigneur ésus-Christ, la très sainte Vierge, les anges et les élus. Quelle belle, quelle douce société ! Pour aller en paradis, que faut-il ? Il faut connaître Dieu, l'aimer, le servir, et, par conséquent, éviter le péché. Notre-Seigneur l'a dit, mes enfants : « Rien de souillé n'en-trera dans le royaume des cieux. » *Non intrabit in eam aliquod coinquinatum.* (Apoc., XXI, 27.) Qui ne voudrait, au prix de tous les sacrifices, se rendre digne de l'inénarrable félicité du ciel ? Quand vous trouverez trop difficile, trop pénible, de vaincre vos passions, de résister au monde et au démon, dites-vous bien : Mais cette parole, mais ce désir, mais

cette mauvaise compagnie, mais ce plaisir cette désobéissance m'expose à perdre le par s. je suis courageux et persévérant à comb Dieu me réserve une couronne dans le ci Dieu, je ne consentirai jamais au péché. *Memo nissima tua, et in æternum non peccabis.*

Si au contraire, mes enfants, vous aviez le m de tomber dans le péché et surtout de co l'habitude du péché, à quoi vous exposerie [illegible] dire tant cette pensée m'épouv [illegible] vous que l'enfer : l'enfer avec [illegible] *Ignem æternum* Matth., X [illegible] ver rongeur qui ne meurt [illegible] Marc., IX, 43, 45, 4 [illegible] ses grincements de [illegible] *Ibi erit fletus et stridor* [illegible] XXII, 13; XXIV, [illegible] l'effrayante pensé [illegible] Qui donc s [illegible] à l'enfer en comm [illegible] dans cette retraite, [illegible] de ne passer auc [illegible] sur les fins derni [illegible] l'enfer. Vous [illegible] penserais-je de cette [illegible] à ma mort, au [illegible] souvenir de ces grandes [illegible] *Memorare novissima*

V. — Vie de Jésus à Nazareth.

Et erat subditus illis. (Luc., II, 51.)
Et il leur était soumis.

Je suis persuadé, mes chers enfants, que pendant cette retraite une pensée vous préoccupe entre toutes les autres : c'est de savoir comment vous pourrez conserver les fruits de votre première communion ; comment vous vous y prendrez pour exécuter vos bonnes résolutions et mettre en pratique les leçons, les conseils et les exhortations qui vous sont adressés pendant ces jours bénis, et dont votre pieux recueillement témoigne que vous comprenez toute l'importance. Un modèle vous est donné, mes enfants, et ce modèle est si parfait, qu'il convient aux chrétiens de tout âge, de tout sexe et de toute condition. Ce modèle, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ. Pour rester toujours sages, toujours pieux, toujours bons, vous n'avez qu'à regarder et à suivre en tout ce divin Maître. Je viens vous exposer aujourd'hui l'époque de sa vie qui doit être plus spécialement l'objet de votre imitation : c'est le temps qu'il a passé à Nazareth. L'Évangile ne nous apprend que trois circonstances de cette vie cachée de Notre-Seigneur : 1° *il obéissait ;* 2° *il travaillait ;* 3° *il croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes.*

I. *Il obéissait.* — Remarquez d'abord, chers enfants, quel est celui dont l'Évangile dit : *Et erat subditus illis*, « il leur était soumis. » C'est Jésus, l'enfant de la très

dance? Mais l'obéissance n'est-elle pas le devoir
ıte la vie ? *Vir obediens loquetur victoriam*... (Prov.,
:8.)

nment obéit-il? De la manière la plus parfaite
e puisse concevoir. Il obéit promptement et à la
... Il obéit d'esprit, sans discuter les motifs du
ıandement... Il obéit de cœur, en se soumettant
amour à la volonté des hommes comme à la
té divine. Et voilà, mes enfants, ce que doit être
obéissance, si vous voulez être et demeurer tou-
de véritables enfants de Dieu...

Il travaillait. — En ce monde, mes enfants, la
e l'homme commence, continue et finit dans le
il. A Nazareth, Notre-Seigneur a voulu encore se
ettre à cette loi, pour être votre modèle. Le voyez-
dans l'humble atelier de Joseph? De ces mains
es qui ont fait le monde, il fabrique, selon la Tra-
ı, de modestes instruments de labour. Lui, la
deur du Père céleste, il passe pour un ouvrier,
'un ouvrier : *Nonne hic est faber*,... *fabri filius*?
:., VI, 3. Matth., XIII, 55.) Il façonne le bois,
sa journée et ses sueurs au maître qui dai-
es payer. Après le travail, il va s'asseoir auprès
ırie et de Joseph, pour partager un modeste repas
ılement gagné. Il sanctifie chacune de ses actions
ı prière, et les jours de fête il les consacre au culte
la gloire de son Père... Voilà, chers enfants, le
ıle qui vous est proposé pour conserver la grâce
ıilieu des occupations qui vous attendent, et
er au comble de la sainteté par le travail de
ue jour. Ce que Notre-Seigneur demandera de

[illegible] première communion, pour vous [illegible] pas de faire de [illegible] extraordinaire, comme [illegible] il vous suffira d'être [illegible] de travailler comme [illegible] pour modèle dans toute [illegible]

[illegible] — Notre-Seigneur Jésus-Christ, mes chers enfants, sera encore [illegible] les vertus [illegible] ne vous servirait [illegible] votre première communion, même après [illegible] et d'en rester là, sans [illegible] pour devenir meilleurs tous les jours et vous [illegible] dans votre noble profession de disciples de Jésus-Christ... Le Sauveur ne [illegible] en vertus, puisque, dès le premier moment de son existence comme homme, la plénitude de la grâce résidait en lui. Les paroles de l'Évangile signifient donc que chaque jour il produisait des actes nouveaux, et laissait paraître au dehors de nouveaux traits de sainteté : *Jesus proficiebat sapientia, et ætate, et gratia apud Deum et homines...* (*Luc.*, II, 52.) Vous aussi, mes chers enfants, les yeux constamment fixés sur Jésus votre divin modèle, vous vous efforcerez de progresser dans l'humilité, le détachement des choses de la terre, la modestie, la charité envers le prochain, la fidélité aux exercices de piété, l'amour de Dieu par-dessus toutes choses. Ne croyez pas, mes enfants, que je vous parle ici de pratiques de s[illegible]ion. Non : il s'agit de l'unique moyen donné

tous les hommes pour arriver au ciel. Notre-Seigneur Jésus-Christ est la source et le modèle de toute intelligence. Il n'y aura de sauvés que ceux qui lui seront devenus semblables. Que, dès aujourd'hui et pour toujours, votre résolution soit de marcher sur ses traces, d'être ses disciples sur la terre, afin de mériter d'être ses cohéritiers dans le ciel.

VI. — Zachée.

Et ecce vir nomine Zachæus. (Luc., XIX, 2.)

Or il y avait un homme du nom de Zachée.

Voici, mes enfants, une histoire qui vous intéressera d'autant plus, qu'elle se renouvellera pour vous dans votre première communion. Elle montre dans tout son jour la bonté, la tendresse, la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ envers tous les hommes, et surtout envers les pauvres pécheurs. Un jour donc, le divin Sauveur parcourait la contrée de Jéricho. Il se trouva un homme appelé Zachée, chef des publicains et fort riche. Cet homme, ayant entendu beaucoup parler de Jésus, avait un grand désir de le voir pour connaître qui il était. Mais, de fort petite taille, il se perdait dans la foule et était dans l'impossibilité de rien voir. Il eut alors l'idée de prendre les devants et de grimper sur un sycomore, qui est un arbre assez élevé, afin de pouvoir de là contempler à son aise le Sauveur, quand il passerait. Notre-Seigneur, étant en

effet arrivé près de l'arbre, leva les yeux et vit Zachée. Zachée, lui dit-il, hâte-toi de descendre, car il faut que j'habite même j'habite dans ta maison : *Zachæe, festinans descende, quia in domo tua oportet me manere*, Luc. XIX, 5. Aussitôt Zachée descendit, et, tout joyeux, reçut son hôte divin.

Trois choses, mes enfants, vont nous guider dans l'explication de cette histoire. 1° *Jésus-Christ connaît Zachée*; 2° *il le cherche*; 3° *il le traite en ami*.

Jésus connaît Zachée. — Qu'était-il, ce Zachée? L'Evangile ne nous apprend de lui que trois choses: *Erat princeps publicanorum*, ibid., 2; un homme riche, *et ipse dives erat*; et de petite taille, *statura pusillus erat*, ibid., 3. Comme chef des publicains et possesseur d'une grande fortune, il tenait sans doute un rang distingué dans le monde et passait pour un personnage. Mais, aux yeux de Dieu, Zachée n'était ni plus ni moins qu'un misérable pécheur. Les publicains étaient des percepteurs d'impôts, et ils faisaient des bénéfices immenses sur les biens des autres, qu'ils volaient, en abusant de leur charge. Prince des publicains, Zachée leur donnait l'exemple de l'injustice et de la rapine; et, s'il était riche, il l'était surtout du bien d'autrui. Nous pouvons prendre la petitesse de sa taille comme l'image de la petitesse de son âme, écrasée en quelque sorte sous le poids des vices qui, d'ordinaire, se trouvent chez les mauvais riches. Notre-Seigneur, qui sait tout, qui voit tout, connaissait donc Zachée pour ce qu'il était: il connaissait sa cupidité, son orgueil et toutes ses iniquités. Mais,

même temps qu'il le connaissait, il avait pitié de lui et il voulait le sauver, parce qu'il était venu pour sauver tous les hommes. Et ce fut pour le convertir qu'il se dirigea vers Jéricho. Mes enfants, ce Zachée, aujourd'hui, c'est vous. Vous n'êtes, il est vrai, ni chefs de publicains ni même publicains; vous ne vous êtes pas encore enrichis par l'injuste acquisition du bien d'autrui; mais vous avez avec Zachée un point de ressemblance : c'est la petitesse de votre taille physique et morale, l'exiguïté de vos vertus, et peut-être les vices qui déjà ont jeté dans votre cœur de profondes racines. Qui que vous soyez, Notre-Seigneur vous connaît; quoi que puisse vous reprocher votre conscience, il sait tout, il a tout vu. Il a pitié de vous comme de Zachée, il veut vous faire grâce et miséricorde : tout ce qu'il demande de vous, c'est que vous lui ouvriez votre cœur tout entier,... avec sincérité,... avec confiance.....

II. *Il l'invite.* — Non seulement, mes enfants, Jésus-Christ est touché envers Zachée d'un sentiment de pitié et de miséricorde, mais il vient à lui et il l'invite : *Zachæe, festinans descende.* Il l'appelle de son nom, pour bien lui faire sentir qu'il le connaît et que c'est à lui qu'il s'adresse : *Zachæe, festinans;* hâte-toi, dépêche-toi, descends et viens. Ne dirait-on pas un ami qui arrive auprès d'un ami qu'il n'a pas vu depuis longtemps et qu'il est pressé de serrer sur son cœur pour se dédommager d'une longue séparation? Zachée ne se le fait pas dire deux fois : il descend de son arbre plus rapidement qu'il n'y est monté. Jésus lui dit de se hâter : *Festinans descende;* il se précipite, il

court, il vole. Il était monté sur le sycomore pour voir au moins de loin ce Jésus de Nazareth dont on disait tant de merveilles, et voilà qu'il aura l'insigne honneur et le bonheur inespéré de le recevoir dans sa maison.

Pendant cette retraite, mes enfants, Jésus le bon Maître vient à vous aussi ; il vous dit encore à chacun de vous comme à Zachée : *Festinans descende.* Peut-être êtes-vous montés sur le sycomore des vanités du monde et du péché. Montrez-vous prompts à en descendre, comme Zachée. Descendez dans votre conscience par un soigneux examen de vos fautes, descendez de votre orgueil par l'humble aveu de vos iniquités, descendez dans votre cœur par un sincère repentir de votre conduite passée. Plus vous vous sentez misérables et indignes, plus Jésus met d'empressement à vous appeler et à vous inviter d'aller à lui : *Festinans descende ;* et plus vous devez vous hâter de tout préparer pour le recevoir.

III. *Il le traite en ami.* — De ce Zachée, de ce pécheur public, de ce riche détenteur du bien d'autrui Jésus-Christ se fait un disciple, un serviteur, un ami *Hodie in domo tua oportet me manere.* Il reçoit de lui l'hospitalité, il s'assied à sa table et se réjouit avec lui. De son côté, Zachée n'épargne rien pour faire honneur à son hôte divin : *Excepit illum gaudens.* (Luc., XIX, 6 A ce spectacle, que pense et que dit la foule ? *Omn murmurabant dicentes quod ad hominem peccatorem d vertisset.* (Id., ibid., 7.) Tout le monde se prend murmurer et à dire que Jésus logeait chez un homm pécheur et connu pour tel publiquement.

Mes enfants, il pourrait bien en être encore ainsi aujourd'hui. Les gens du monde, en voyant Notre-Seigneur Jésus-Christ faire sa demeure dans votre âme par la communion, s'étonneront et murmureront de voir le Sauveur se donner en nourriture à un Zachée, qui n'a pas été toujours un modèle de sagesse, de pureté, d'innocence. Mais ce Zachée changé et converti ne craindra pas de se lever et de dire comme le premier : *Ecce dimidium bonorum meorum, Domine, do pauperibus ; et si quid aliquem defraudavi, reddo quadruplum.* (Ibid., 8.) « Seigneur, voici que, pour réparer mes péchés, je donne aux pauvres la moitié de mes biens ; et si j'ai fait tort à quelqu'un, je lui rends le quadruple. » Et le Seigneur, qui est la miséricorde infinie, oubliant toutes les injustices de Zachée, se contentera de dire : « Le salut a été apporté à cette maison, parce qu'il y a là aussi un fils d'Abraham... » (Ibid., 9.) Voilà, mes enfants, la charité, la tendresse de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour tous les pécheurs, et pour vous en particulier. Qui que vous ayez été, quoi que vous soyez, il n'a qu'un seul désir, celui de faire de vous ses amis et de venir habiter dans votre maison : *hodie in domo tua oportet me manere.*

VII. — Le Magnificat.

Magnificat anima mea Dominum.
(Luc, I, 46.)
Mon âme glorifie le Seigneur.

Le jour le plus beau, le plus grand, le plus mémorable pour la très sainte Vierge, mes chers enfants,

fut celui où le Verbe de Dieu, la seconde pe
la sainte Trinité, descendit dans son chaste
y prendre un corps et une âme comme les
que ce jour apporta à son âme de joie, d'a
de consolation, de bonheur, elle l'a exprimé e
en un langage inspiré, dans ce magnifique
que vous entendez chanter si souvent à l'offi
Magnificat anima mea Dominum... Je trouv
appropriés à un jour de première commu
sentiments qui remplissaient le cœur de la t
Vierge, que je veux me contenter de vous les
brièvement, pour justifier en toute vérité le
vous donnerez désormais au jour de votre
communion, en l'appelant le plus beau jou
vie.

Ce jour où le Seigneur Jésus descendra d
âme une première fois, sera pour vous, com
pour Marie : 1° *un jour d'allégresse;* 2° *un jour*
naissance; 3° *un jour de confiance;* 4° *un jour d'é*
venir.

I. *Un jour d'allégresse.* — A peine la tr
Vierge est-elle arrivée chez sa cousine Éli
saluée comme la Mère de Dieu, — et elle l'éta
ment, puisqu'elle le portait dans son sein, —
peut retenir l'allégresse qui remplit son c
s'écrie : *Magnificat anima mea Dominum*, « l
exalte le Seigneur. » Le Seigneur est gran
tout-puissant; et, d'un mot, la sainte Vierg
toutes ses perfections, et elle voudrait, s'il
sible, les élever plus haut encore. Telle se
mes enfants, la disposition de votre âme re

à présence de son Dieu par une première communion. C'est au Seigneur que vous rapporterez toute gloire, c'est lui que vous exalterez uniquement : *Magnificat anima mea Dominum. Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.* « Mon esprit », dit la sainte Vierge, « se réjouit, triomphe en Dieu qui est mon salut. » Dieu, en effet, est tout pour Marie : c'est par lui qu'elle est pleine de grâces, comme le lui a dit l'ange en la saluant : qu'elle est bénie entre toutes les femmes, comme l'en a félicité sa cousine... Quel motif aussi pour vous, mes enfants, de vous élever jusqu'à Dieu, qui, en se donnant à vous, fait toute la joie de votre esprit et de votre cœur!... *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.* « Le Seigneur a regardé l'humilité de sa servante. » Il a si bien regardé et si grandement estimé l'humilité de Marie, qu'il l'a jugée digne des honneurs de la maternité divine... Le Seigneur, mes enfants, n'a-t-il pas regardé votre bassesse et votre néant, en daignant choisir votre cœur pour sa demeure?... *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* « Voilà que dès ce jour toutes les nations ne proclameront bienheureuse », dit la très sainte Vierge ; et voyez comme elle a dit vrai, puisque ses louanges sont dans toutes les bouches et retentissent d'un bout à l'autre de l'univers!... Ainsi, au jour de votre première communion, les anges du ciel vous admirent, l'Église vous bénit ; vos parents, vos amis, vos pasteurs, vos maîtres, envient votre sort et proclament votre bonheur. Quel jour goûterez-vous jamais une plus douce et plus vive allégresse?...

II. *Un jour de reconnaissance.* — Un second sentiment qui jaillit du cœur immaculé de Marie, fut celui de

la reconnaissance ; et pourquoi ? Parce que le Seigneur a fait en elle de grandes choses : *Quia fecit mihi magna qui potens est.* Et quelles sont ces grandes choses ? Toutes que peut faire la toute-puissance. Un Dieu fait homme dans le sein d'une vierge ; une vierge élevée à l'honneur de mère d'un Dieu !... A votre tour, chers enfants, n'avez-vous pas, en ce jour, à faire éclater les sentiments de votre reconnaissance ? Quel bienfait plus grand pouvait vous accorder la toute-puissance que celui de se donner à vous dans la sainte Eucharistie ? *Fecit mihi magna qui potens est.* Et le nom de ce Dieu que vous possédez, est saint ; il est la sainteté même : *et sanctum nomen ejus.* Il communique la sainteté, aussi grande qu'elle peut être en Marie, la plus parfaite des créatures ; aussi grande que vous êtes capables de la posséder....

Et misericordia ejus à progenie in progenies, timentibus eum. Dans sa reconnaissance, Marie embrasse toutes les générations ; elle voit la miséricorde de Dieu s'étendre sur tous ceux qui le craignent. Elle voyait en particulier se renouveler en vous par extension le mystère par excellence de la miséricorde, le mystère de l'Incarnation. Quel sujet de reconnaissance aussi pour vous de voir cette miséricorde vous arriver au déclin des siècles !... *Fecit potentiam in brachio suo : dispersit superbos mente cordis sui.* Voyez, comme la sainte Vierge, la puissance du bras du Seigneur dissiper les superbes de la terre d'un seul acte de sa volonté, et rendez-lui des actions de grâces de vous avoir délivrés de tous vos ennemis.... *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles.* Avec Marie il vous a tirés du fond de votre

humiliés pour vous exalter, tandis qu'il a renversé les puissants du trône de leur orgueil.

III. *Un jour de confiance.* — Un sentiment de confiance déborde encore du cœur de Marie. Elle a vu ceux qui étaient dans le besoin et la misère remplis de toute sorte de biens, tandis que ceux qui se croyaient dans l'abondance ont été abandonnés à l'inanité : *Esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes.* Comment, à l'exemple de Marie, ne vous sentiriez-vous pas animés d'une confiance sans bornes envers ce Dieu qui, au jour de votre première communion, a saturé votre âme de tous les biens, l'a remplie de toutes les grâces et lui a donné le gage de la vie éternelle?. *Suscepit Israel puerum suum, recordatus misericordiæ suæ.* Dieu avait promis de prendre Israël son peuple chéri sous sa protection, et Marie proclame qu'il s'est souvenu de sa miséricorde. Vous sentez vous-mêmes les effets des promesses de Dieu... quel motif de vous confier en lui à jamais !...

IV. *Un jour d'éternel souvenir.* — *Sicut locutus est ad patres nostros : Abraham et semini ejus in sæcula.* Ce que Dieu avait fait annoncer à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour les siècles, il l'a accompli, et Marie en célèbre la mémoire. Elle en conservera le souvenir éternellement. En vous aussi, mes chers enfants, au jour de votre première communion, Dieu a fait éclater sa miséricorde, il a réalisé toutes les promesses faites et renouvelées dans tous les siècles pour le salut des hommes, et pour le vôtre en particulier. Ces promesses consistaient surtout dans l'incarnation de son Fils. *Ces promesses*, dont la sainte Vierge a vu

l'accomplissement dans son sein, vous en aurez vu en vous le renouvellement, puisque vous porterez en vous le même Dieu que porta la très sainte Vierge. Et ce jour, mes enfants, vous aurez raison de l'appeler le plus beau de vos jours : car, pour le surpasser, il n'y aura que la gloire de l'éternité. Ainsi soit-il.

VIII. — Avant la communion.

Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus. (Matth., xxi, 5.)

Voici que votre Roi vient à vous plein de mansuétude.

Oui, mes chers enfants, le voici, ce Roi, ce Dieu, ce Sauveur que vos désirs appellent depuis si longtemps. Il vient pour se donner à vous tout entier. Ah! si de vos yeux vous pouviez le contempler, comme il vous paraîtrait bon, doux, compatissant et aimable! Ce n'est pas assez pour son amour de vous admettre à l'admirer comme les bergers, à l'adorer comme les mages, à recevoir ses bénédictions comme les petits enfants de la Judée ; il veut s'unir à vous de la manière la plus intime qui puisse s'imaginer. Et pour cela il faut que vous mangiez sa chair, que vous buviez son sang, et que vous soyez transformés en lui. En ce moment, mes chers enfants, il vous dit comme aux apôtres à la dernière cène : « Prenez et mangez, ceci est mon corps. » *Accipite et manducate, hoc est corpus meum* : « Prenez et buvez, ceci est mon sang. » *Hic est calix sanguinis mei.* Oh! l'ineffable mansuétude de la part de

sus ! et quel bonheur est le vôtre, mes chers enfants ! Je ne veux pas retarder plus longtemps votre empressement à venir vous asseoir au banquet que vous a préparé le Seigneur Jésus. Venez donc : 1° *avec foi;* 2° *avec humilité;* 3° *avec confiance;* 4° *avec amour.*

I. *Avec foi.* — La foi, mes enfants, consiste à croire fermement à la parole de Notre-Seigneur. C'est lui qui vous dit que sous ces humbles apparences du pain et du vin, il y a son corps, son sang, son âme, sa divinité. Il est donc là tel qu'il était entre les bras de Marie et de Joseph ; dans la crèche, sous les yeux émerveillés des bergers ; parmi ses disciples, qui le voyaient, l'entendaient, le touchaient. Dites-lui donc bien du fond du cœur : Oui, mon Dieu, je crois à votre adorable présence dans la sainte Eucharistie, parce que vous l'avez dit. Rendez ma foi plus vive et plus ardente : *Credo, Domine; adjuva incredulitatem meam.* Je vous adore avec les anges et les saints.....

II. *Avec humilité.* — Qui serait digne, mes enfants, de recevoir un Dieu si grand, si saint, si parfait ? Adressons-lui les paroles du centurion : elles nous conviennent si bien ! *Domine, non sum dignus.* (Matth., VIII, 8.) Seigneur, non, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, et encore moins dans mon pauvre cœur, si imparfait, si souillé, si dénué. Je m'humilie de toute mon âme devant votre adorable majesté, et, encore une fois, je vous offre tous les actes de repentir de ma vie : *Domine, propitius esto mihi peccatori.....* (Luc., XVIII, 13.)

III. *Avec confiance.* — Mais, en même temps, quelle inébranlable confiance ne devez-vous pas avoir en ce

Dieu qui est la mansuétude même? C'est lui qui vous appelle, lui qui vous ordonne d'aller à lui. Vous ne pouvez que vous écrier avec saint Pierre : *Domine, ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes.* « A qui irions-nous, Seigneur? vous avez les paroles de la vie éternelle..... » (Joan., VI, 69.)

IV. *Avec amour.*— C'est ici, mes enfants, que Notre-Seigneur vous donne la plus grande preuve de son amour : *Cum dilexisset suos, in finem dilexit eos.* (Joan., XIII, 1.) Tout Dieu qu'il est, il ne peut vous aimer davantage. A votre tour aimez-le autant que vous en êtes capables, de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces. Maintenant venez goûter combien le Seigneur est doux : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.* (Ps. XXXIII, 9.)

IX. — Après la communion.

Quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi? (Ps. CXV, 3.)

Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens dont il m'a comblé?

Quel autre sentiment peut jaillir de votre cœur en ce moment, heureux et bénis enfants? L'union est enfin consommée. Jésus-Christ, le bon Maître, a pris possession de votre âme; il repose dans votre cœur, et en se donnant à vous il vous a enrichis de tous les biens. Toutes ses grâces, toutes ses vertus, tous ses mérites, sont à vous. Que votre sort est heureux et digne d'envie! Peut-être ai-je tort de vous adresser la

: je devrais vous laisser à votre recueillement, parlerai donc que pour partager vos sentiments dre au Seigneur de communes actions de grâces. *etribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi?* e vous avez à lui rendre, mes chers enfants, 1° *l'adoration*; 2° *la reconnaissance*; 3° *l'abandon; évouement.*

'adoration.— Celui que vous possédez en ce mo- dans votre cœur, c'est ce même Dieu que les et les saints adorent dans le ciel en répétant ce ne cantique : *Sanctus, sanctus, sanctus.* Il est la té même; il opère la sainteté dans les âmes, il nne la sainteté dans le séjour de la gloire. A lui ıt toute louange, tout honneur, toute adoration. loute, mes enfants, vous vous sentez incapables ıdre à votre Dieu des hommages dignes de lui. la très sainte Vierge, votre ange gardien, vos patrons, de suppléer à votre faiblesse et d'offrir s les flammes de leur amour....

La reconnaissance. — Ce Dieu si grand et si digne ; adorations est en même temps un Dieu plein ıté et de générosité. Non content de vous com- juer ses biens, il s'est donné lui-même tout . Quelle ne doit pas être votre reconnaissance un si grand bienfait? Votre vie employée tout e en actions de grâces ne suffirait pas pour payer nent la moindre des faveurs de votre Dieu. Com- pourrez-vous jamais reconnaître dignement le ıcomparable qu'il vous a fait aujourd'hui? Ré- ıvec le Prophète-Roi : *Benedicam Dominum in mpore : semper laus ejus in ore meo.* (Ps. XXXIII,

2.) Oui, « je bénirai le Seigneur en tout temps, et jamais sa louange ne tarira dans ma bouche. »

III. *L'abandon.* — En cet heureux moment, chers enfants, n'entendez-vous pas le Seigneur vous dire de sa voix intime : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi,* (Prov. XXIII, 26.) « Mon fils, donne-moi ton cœur. » Eh bien! ce cœur, vous le lui abandonnerez tout entier, avec ses désirs et ses affections. Jésus s'est donné à vous sans réserve : vous voudrez lui appartenir sans partage.

IV. *Le dévouement.* — Ah! désormais vous ne refuserez rien à Notre-Seigneur de tout ce qu'il vous demandera. Votre dévouement à sa gloire, à son culte, à son service, sera sans bornes. Avec l'apôtre saint Paul, vous jetterez à la vie et à la mort, et à quoi que ce soit au monde, le courageux défi de jamais vous séparer de la charité de Jésus-Christ : *Quis ergo nos separabit à charitate Christi?* Que ces sentiments, mes chers enfants, vous accompagnent aujourd'hui ; qu'ils vous animent toute votre vie, et vous rappellent ce beau jour de votre première communion.

X. — Renouvellement des vœux du baptême.

Vota mea Domino reddam coram omni populo ejus. (Ps. CXV, 5.)

Je m'acquitterai envers le Seigneur des vœux que je lui ai faits en présence de tout son peuple.

Vous entendez exprimés en quelques mots, mes chers enfants, le sens et la portée de la cérémonie que

allez accomplir, et dont vos heureux parents vont
les témoins. Lorsque vous avez reçu le baptême,
lise a exigé de vous deux choses : la foi à toutes
vérités du Symbole, et l'engagement de vivre selon
préceptes et les exemples de Jésus-Christ. Trop
ies pour remplir par vous-mêmes ces conditions
essaires, vous avez été représentés par vos parrains
s marraines, qui, en vous présentant aux fonts
ıs, ont répondu pour vous et vous ont servi de
tion. Instruits aujourd'hui de la vérité et admis à
votre première communion, vous êtes jugés capa-
des grandes et solennelles responsabilités de la
chrétienne. Aussi l'Église, dont vous êtes les enfants
membres, vous demande-t-elle aujourd'hui de
ratifier publiquement, en présence de l'autel et
main sur les saints Évangiles, les promesses de
baptême. Nous allons vous dire 1° *quelles sont*
promesses ; 2° *quelle fidélité elles exigent de vous.*

I. *Quelles sont ces promesses ?* — Avant votre baptême, mes chers enfants, par suite du péché originel, vous étiez les esclaves du démon. Ce tyran maudit et cruel était le maître de votre âme. Il en avait fait la conquête dès le jour où il réussit à précipiter nos premiers parents dans l'abîme du péché en leur disant : Non, vous ne mourrez point si vous mangez du fruit défendu ; au contraire, vous serez semblables à Dieu, et comme lui vous aurez la science du bien et du mal. Trompés par cette hypocrisie et ce mensonge, Adam et Ève perdirent l'innocence, encoururent la malédiction de Dieu, et léguèrent à toute leur postérité ce funeste héritage... Le baptême, mes enfants, vous avait restitué

l'innocence et avait éloigné de vous la malédiction. Arrachés à l'empire du démon, vous aviez été rendus à celui de Jésus-Christ. Mais peut-être Satan était-il parvenu de nouveau à vous faire perdre la grâce en vous entraînant dans le péché, malgré les promesses de fidélité que vous aviez faites à Dieu. Eh bien! aujourd'hui, vous voilà affranchis du joug humiliant du démon, et vous allez prendre l'engagement solennel de ne plus courber la tête devant l'ennemi juré de votre salut éternel. A la face de Dieu et de toute la cour céleste, en présence de cet autel où réside Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous avez reçu ce matin, sous les yeux de vos parents et de toute cette chrétienne assemblée, vous aller prêter ce serment : « Je renonce à Satan, à ses pompes, à ses œuvres, et je m'engage à vivre selon la doctrine et les exemples de Jésus-Christ. »

Je renonce à Satan, c'est-à-dire, je ne veux plus que cet esprit de ténèbres, cet adversaire de Jésus-Christ, cet ange réprouvé vienne habiter mon âme par le péché... A toutes ses suggestions, à toutes ses tentations, à toutes ses attaques, je n'aurai désormais qu'une réponse : *Vade retro, Satana.* (Marc., VIII, 33.) « Arrière, Satan! » je ne veux avoir qu'un seul maître, qui est Dieu....

Pour vous séduire plus facilement, mes enfants, le démon mettra en œuvre tous les attraits, toutes les séductions, tous les mauvais exemples du monde : c'est là précisement ce qu'on entend par les pompes de Satan. Vous promettez aussi d'y renoncer et de vous regarder comme séparés du monde par votre titre de chrétiens... Vous renoncez à ses œuvres, c'est-à-dir

toute pensée, à tout désir, à toute parole, à toute action qui pourrait offenser Dieu et vous faire perdre la grâce.

Mais, en même temps que vous dites anathème à Satan, vous prenez l'engagement de vivre selon la doctrine et les exemples de Jésus-Christ. La doctrine de Jésus-Christ, qu'est-ce que c'est? C'est sa parole renfermée dans l'Évangile, c'est l'enseignement de l'Église, ce sont les vérités à croire et les commandements à observer, tels qu'ils vous ont été exposés dans le catéchisme. Cette doctrine, mes enfants, devra être la règle de votre conduite tous les jours et dans toutes les circonstances de votre vie... Avec la parole de Notre-Seigneur, vous aurez surtout ses exemples, pour vous rendre facile et glorieuse la pratique de la vertu. Quels que soient les devoirs que vous ayez à accomplir envers Dieu, envers vos parents, envers le prochain envers vous-mêmes, vous n'avez qu'à vous demander: Comment Jésus-Christ a-t-il parlé? comment a-t-il agi? Il a été soumis en tout à la volonté de Dieu son Père, il a été fidèle à le prier; il a aimé la pauvreté, l'humiliation, l'obscurité, la souffrance. Comme chrétien, j'ai promis, j'ai fait serment de le prendre pour modèle : je marcherai fidèlement sur ses traces... Telle est la signification des promesses que vous allez renouveler.....

II. *Quelle fidélité elles exigent de vous.* — Ces promesses, mes chers enfants, elles exigent de vous une fidélité *généreuse*, *entière* et *persévérante*.

Je dis une fidélité *généreuse*, qui vous fera prendre les moyens de triompher de tous les obstacles que le démon

ne manquera pas de dresser sur votre route. La prière, la vigilance, la fuite des occasions, la confession fréquente, le mépris du monde, seront le garant de votre fidélité. Les sacrifices que vous vous imposeriez pour conserver un trésor, vous les accepterez généreusement pour garder vos serments envers Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Fidélité *entière*. Ce ne serait pas assez, mes enfants, de garder vos serments sur quelques points seulement. Dieu n'accepte pas de partage ; et saint Jacques déclare que « violer la loi sur un article, c'est la violer tout entière... » (Jac., II, 10.) Il ne suffirait pas non plus de vous proposer de renoncer à Satan en vous abstenant du mal ; il faut encore faire le bien et vous efforcer de devenir semblables à Jésus-Christ. *Declina a malo, et fac bonum.* (Ps. XXXVI, 27.) L'un ne va pas sans l'autre.....

Fidélité *persévérante*. Les promesses et les serments que vous allez faire maintenant, mes chers enfants, ils ne sont pas pour quelques jours, pour quelques mois, pour quelques années : ils doivent durer autant que votre vie. Vous savez bien ce que dit Notre-Seigneur dans l'Évangile : pour se sauver, il ne suffit pas de bien commencer, il faut persévérer jusqu'à la fin, *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit...* (Matth., V, 22; XXIV, 13.) Soyez donc fidèles jusqu'à la mort, mes enfants : *Esto fidelis usque ad mortem* (Apoc., II, 10) ; et Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, se montrera fidèle envers vous, fidèle à vous donner sa grâce en ce monde, et à vous couronner de sa gloire dans le ciel.

XI. — Pour la consécration à la sainte Vierge.

Ecce mater tua. (Joan., XIX, 27.)
Voici votre mère.

C'est sous la protection de la très sainte Vierge, mes chers enfants, que nous vous avons placés dès le début des exercices préparatoires à votre première communion; c'est encore à ses pieds que nous vous conduisons avant de nous séparer de vous. Comme le divin Maître avant de quitter ses bien-aimés disciples, nous vous adressons à chacun cette douce et consolante parole qu'il dit à saint Jean, l'ami particulier de son cœur : *Ecce mater tua*, « voici votre mère. » Oui, en vérité, chers enfants, Marie est votre bonne et tendre mère. Ce titre que nous lui donnons, n'est pas un vain titre; c'est une divine réalité, puisque Jésus Notre-Seigneur nous a légués à elle comme ses enfants, en la personne de saint Jean : *Mulier, ecce filius tuus.* « Femme, voilà votre fils; et vous, fils, voilà votre mère. » *Ecce mater tua...* O amour incompréhensible de notre Sauveur! après vous avoir nourris de sa chair et de son sang, il a voulu encore que Marie fût votre mère comme la sienne. C'est en ce jour de votre première communion que vous êtes devenus plus particulièrement les enfants de Marie par l'étroite union que vous avez contractée avec Jésus son divin Fils. Aussi allez-vous vous consacrer à elle pour toute votre vie...

[illegible] honorerez ; 2° vous la prierez ; 3° vous l'imi-
[illegible]

[illegible] en lui offrant votre part des hom-
[illegible] la piété chrétienne. Partout la
[illegible] des sanctuaires ou des autels privi-
[illegible] à vous mêler à la foule de ses
[illegible] devant ses images et ses statues.
[illegible] en son honneur : vous
[illegible] Vous porterez sur vous son
[illegible] de son Immaculée-Concep-
[illegible] et de votre dévouement.
[illegible] votre respect et votre obéissance
[illegible] les commandements de
[illegible]

[illegible] invoque la très sainte
[illegible] refuge des pécheurs,
[illegible] Dans tous les périls,
[illegible] circonstances, vous aurez
[illegible] à réciter la belle
[illegible] Souvenez-vous. » Le grand
[illegible] qu'un enfant dé-
[illegible] confiance donc en sa
[illegible]

[illegible] ne dit pas que la
[illegible] mais elle est arrivée
[illegible] mérite de devenir la
[illegible] les plus hum-
[illegible] comme elle ; soyez pa-
[illegible] humbles, compatissants
envers [illegible] Aimez à vous trouver en sa com-
pagnie dans le temple, et fuyez la vue et les vains

bruits du monde... C'est ainsi, mes chers enfants, que vous persévérerez dans les saintes et heureuses dispositions qui vous amènent en ce moment aux pieds de la très sainte Vierge. Priez cette bonne mère de bénir vos résolutions et faites-lui votre acte de consécration.

(*L'acte de consécration est lu par un des enfants.*)

XII. — Allocution aux parents

Servate mihi puerum Absalom.
(II Reg., XVIII, 5.)

Conservez-moi mon fils Absalon.

Le saint roi David avait eu la douleur de voir son fils Absalon se révolter contre lui et se mettre à la tête d'un parti rebelle pour s'emparer du trône. En envoyant ses généraux combattre l'armée ennemie, le grand monarque, ne pouvant oublier qu'il était père, leur recommanda avant tout de lui conserver son fils Absalon : *Servate mihi puerum Absalom.* Me mettant en ce moment à la place de David, parents chrétiens, je vous dis aussi, en vous remettant ces enfants, qui vous appartiennent par les liens du sang, mais qui m'appartiennent aussi par les liens de la charité, parce que, selon l'expression même de saint Paul (I Cor., IV, 15), je les ai enfantés dans le Christ, je vous dis aussi : *Servate mihi puerum Absalom*, « conservez-moi mon fils Absalon. »

David parlait d'un fils ingrat et rebelle, qui avait

[illegible] l'indulgence et à la commisération [illegible] d'un enfant revêtu de sa [illegible] réconcilié avec son Dieu, devenu [illegible] communion le frère et le cohéritier de Jésus-Christ, consacré irrévocablement à la très sainte Vierge [illegible] je vous en conjure, conservez-moi [illegible] bien-aimé : *Servate mihi puerum* [illegible] David s'adressait à ses soldats, aux [illegible] tenus sans doute d'obéir aux ordres [illegible] aucun lien particulier n'attachait [illegible] lequel ils ne pouvaient voir [illegible] ambitieux, passible de toute [illegible] Moi, au contraire, c'est aux parents [illegible] que je m'adresse. C'est à [illegible] c'est à leurs intérêts [illegible] plus sacrés que je fais appel... [illegible]

[illegible] chers enfants un de mes [illegible] le pasteur et le père. A vous [illegible] de reprendre auprès [illegible] Dieu vous a confiée. Un jour le Seigneur vous demandera compte, non des habits plus ou moins riches dont vous les aurez revêtus à leur première communion, mais du soin que vous aurez mis à les conserver dans l'innocence, la pureté et la sainteté de leur régénération. Leur persévérance est sans doute leur affaire personnelle, mais c'est l'œuvre aussi de votre coopération. Seraient-ils longtemps fidèles à la prière, s'ils ne vous voyaient jamais prier ? Conserveraient-ils la simplicité de leur foi, s'ils vous entendaient mal parler de la religion et de ses

ministres ?... Seraient-ils exacts à s'approcher des sacrements, s'ils ne vous voyaient pas même faire vos pâques? Resteraient-ils vertueux, si vous ne leur donniez que de mauvais exemples?... Soyez au contraire les modèles de vos enfants dans le service de Dieu. Votre vie sera pour eux une prédication continuelle. Mieux que l'éloquence des paroles, elle conservera en eux le souvenir de leur première communion. Par la sagesse et les vertus que vous aurez contribué à conserver en eux, ils seront votre consolation sur la terre et votre couronne dans le ciel.

TROISIÈME SÉRIE

MOIS DE MARIE ET FÊTES DE LA SAINTE VIERGE

I. — Ouverture du Mois de Marie.

Venite, filii, audite me : timorem Domini docebo vos. (Ps. XXXIII, 12.)

Venez, mes enfants, écoutez-moi : je vous enseignerai la crainte du Seigneur.

Cette douce et maternelle invitation, c'est la très sainte Vierge qui nous l'adresse à l'ouverture des exercices de ce beau mois, que la piété catholique a spécialement consacré à son honneur et à son culte. « *Venite*, venez, » nous dit cette bonne mère ; venez, mes enfants, avec empressement, avec confiance. C'est moi qui vous appelle, moi votre reine, votre souveraine, votre avocate, la mère de votre Dieu et la vôtre. Je viens à vous le cœur plein d'amour, les mains pleines de grâces... » Comment ne pas écouter cette voix et ne pas répondre à cet appel ? Enfants de Dieu, frères de Jésus-Christ, nous sommes aussi les enfants de Marie : elle nous invite dans son sanctuaire et aux pieds de ses autels, pour nous parler, nous instruire et nous enseigner par ses exemples la crainte du Sei-

gneur, qui est le commencement de toute sagesse et de toute perfection : *Timorem Domini docebo vos...* (Ps. XXXIII, 12.) *Initium sapientiæ timor Domini.* (Ps. CX, 10. Eccli., I, 16.)

Pendant ce mois béni, Marie nous appelle : *Venite.* 1° *Nous viendrons à elle avec empressement ;* elle nous parle : *audite me.* 2° *Nous l'écouterons avec docilité ;* elle nous enseigne la crainte du Seigneur : *timorem Domini docebo vos.* 3° *Nous suivrons ses leçons et ses exemples.*

I. *Nous viendrons à elle avec empressement.*—Qu'ai-je besoin de vous dire qu'il faut mettre de l'empressement à entourer les autels de la très sainte Vierge pendant ce mois qui lui est consacré, quand je vous vois réunis en si grand nombre à ce premier exercice? Ah! c'est que le seul nom de Marie a pour les âmes catholiques un charme qui les attire. Il rappelle la grandeur et la perfection la plus haute où ait jamais été élevée une créature humaine. Il est le symbole de l'amour, de la tendresse, de la miséricorde... Il inspire le respect, la confiance, la reconnaissance, le dévouement. Et ces sentiments, c'est un besoin pour le cœur de les manifester. Si la reine de Saba eut tant d'empressement à venir contempler la gloire et la magnificence de Salomon et à admirer son incomparable sagesse, combien plus ardent doit être notre désir de rendre nos hommages à la grandeur incomparable de la mère de celui dont Salomon n'était qu'une faible et imparfaite image! Marie, saluée par l'Église comme le trône de la Sagesse, *sedes Sapientiæ, n'est-elle* pas plus digne d'admiration en-

core que le grand Roi comblé de tous les dons du Seigneur ?...

Marie est la reine toute-puissante du ciel et de la terre : n'est-il pas juste que ses fidèles sujets accourent auprès d'elle pour lui témoigner leur respect et leur vénération, la remercier des bienfaits sans nombre qu'ils doivent à son inépuisable munificence, lui donner des preuves de leur entier dévouement ? Elle est l'avocate et le refuge des pécheurs : *advocata nostra, refugium peccatorum*. Quoi de plus naturel que de voir ces enfants infortunés venir en toute hâte se jeter à ses pieds, pour lui confier la cause de leur salut éternel, et s'abriter sous son manteau protecteur contre les traits de la justice divine, qui réclame le châtiment des coupables ? Tous les motifs donc se [illegible] pour nous porter à répondre avec empressement à l'appel de Marie.

[illegible] *[illegible] utilité*. — Si Marie nous [illegible] c'est, en second lieu, [illegible] *[illegible] imitez-moi*. Ce qu'il y [illegible] mois de Mai, ce [illegible] de chaque jour [illegible] les exemples de la [illegible] de pieux [illegible]. Or les [illegible] les regar- [illegible]. De [illegible] qu'il [illegible] : Mes [illegible]

ments à nous donner que ceux qu'elle a entendus elle-même de la bouche de son divin Fils. Mais elle nous répétera ce qu'elle disait aux noces de Cana : *Quodcumque dixerit vobis, facite.* (Joan, II, 5.) « Quoi qu'il vous dise, accomplissez-le » avec soin... C'est d'ailleurs l'exemple qu'elle nous a donné durant toute sa vie. Nous le voyons par l'éloge public que Jésus fit de sa très sainte mère. « Bienheureux le sein qui vous a porté ! » s'était écrié une femme en s'adressant au Seigneur. — « Bien plus heureux encore », répondit-il, « ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique ! » (Luc., XI, 27-28.) Il laissait à entendre par là que le mérite de Marie sa mère était surtout d'avoir écouté docilement la parole de Dieu. Telle sera aussi notre disposition en assistant aux pieux exercices du mois de Marie. Comme cette divine mère, nous écouterons avec docilité les instructions qui nous seront données, et nous nous efforcerons surtout de les mettre en pratique.

III. *Nous suivrons ses exemples.* — Marie, enfin, ne nous invite auprès d'elle et ne nous donne ses maternels enseignements que pour nous affermir dans la crainte du Seigneur : *Timorem Domini docebo vos.* Il ne faudrait pas prendre ici la crainte pour la frayeur, l'épouvante, la peur. Il s'agit de l'amour, qui redoute tout ce qui peut déplaire à Dieu ; de l'obéissance à sa sainte loi, de la soumission en toutes choses à son adorable volonté. Or c'est par les exemples de sa vie que la très sainte Vierge nous apprendra la crainte du Seigneur : *Timorem Domini docebo vos.* Dans la suite de nos méditations de chaque jour, nous trouverons

en Marie le modèle parfait de toutes les vertus chrétiennes. Au temple, jeunes filles, elle vous apprendra la pratique du recueillement, de la fuite du monde, de la piété. Dans son mariage avec saint Joseph, vous apprendrez à suivre la volonté de Dieu dans le choix d'une vocation. A Nazareth, mères de famille, elle vous montrera la manière d'accomplir vos devoirs de soumission, de sollicitude, de travail. A la suite de Jésus et sur le Calvaire, elle prêchera à tous les chrétiens la fidélité, la générosité, l'esprit de dévouement et de sacrifice, et toutes les vertus qui doivent distinguer les vrais disciples d'un Dieu crucifié... C'est dans ces dispositions que nous demanderons à notre bonne mère de commencer, de continuer et de terminer les exercices de ce mois de louanges, de grâces et de bénédictions, qui lui est consacré. Venons à Marie avec confiance, et elle nous conduira à Jésus dans l'éternelle gloire.

II. — Immaculée Conception.

Tota pulchra es. (Cant. des cant., IV, 7.)

Vous êtes toute belle.

De toutes les créatures sorties de la main de Dieu, il n'y a que la très sainte Vierge dont les saintes Écritures célèbrent la beauté complète et parfaite. Il est dit des cieux qu'ils « ne sont pas purs devant l'adorable majesté » (Job, XV, 15), et que « la souillure s'est

trouvée même chez les anges. » (Id., IV, 18). Quant aux hommes, ils ont tous hérité de l'iniquité de leur premier père, et dès leur naissance ils sont un objet d'horreur aux yeux de Dieu, jusqu'à ce que l'eau du baptême vienne purifier leur âme de la faute originelle et leur donner rang parmi les enfants de grâce et d'adoption. Seule, la très sainte Vierge a eu le privilège d'être parfaitement pure et toute belle dès le premier moment de sa conception... Je n'ai pas besoin d'énumérer devant vous les preuves que l'Écriture sainte et l'enseignement des Pères nous fournissent de l'immaculée conception de Marie. Cette vérité est désormais un dogme de foi, que nous sommes tenus de croire, comme tous les articles du symbole, sous peine d'éternelle réprobation. Je veux m'en tenir aux sentiments que doit nous inspirer cette solennité, pour honorer la très sainte Vierge et nous affermir dans la confiance que nous devons à cette bonne mère.

Dans son immaculée conception, la très sainte Vierge a été 1° *préservée du péché*; 2° *remplie de tous les trésors de la grâce;* 3° *élevée au-dessus de toutes les créatures.*

I. *Préservée du péché.* — Dieu a une telle aversion pour le péché, qu'il n'a pas permis que cette vierge qu'il s'était choisie dès l'éternité pour être la mère de son Fils, en subit jamais la plus légère atteinte. Tous les enfants d'Adam hériteront de la souillure de leur premier père et en subiront les lamentables conséquences; mais la très sainte Vierge, destinée à être la mère de Jésus-Christ et appelée à coopérer avec lui

à la rédemption du monde, sera préservée par un décret spécial de cette faute héréditaire, qui l'aurait constituée ennemie de son Dieu et de son Fils... Dès sa conception, elle est l'objet des plus douces complaisances de l'adorable Trinité... On pourrait presque dire que le divin Créateur l'a faite toute belle pour se consoler de la coupable et universelle défection du genre humain... Soyons donc heureux que Dieu puisse contempler dans la sainte Vierge une pureté parfaite et intégrale qu'il ne peut trouver en nous. Et, autant que nous le pouvons, travaillons à conserver ou à rétablir dans notre âme la pureté que nous avions retrouvée au baptême. Nous y arriverons par les saints labeurs de la pénitence. Avons-nous commis le péché ? expions-le par les larmes..., le jeûne..., l'aumône..., la multiplication des bonnes œuvres que nous pouvons accomplir dans notre condition. Sommes-nous exposés à le commettre ? entourons-nous de précautions : évitons d'abord les occasions... recourons à la prière, à la vigilance. C'est le conseil de l'Évangile : *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem.* (Matth., XXVI, 41. Marc, XIV, 38.)

Souvenons-nous que nous ne serions pas recevables à honorer dignement le privilège de Marie conçue sans péché, si nous restions volontairement sous le honteux esclavage du péché.

II. *Marie remplie de tous les trésors de la grâce.* — La magnifique parole que l'ange adressa à Marie en lui annonçant le mystère de l'Incarnation : *Ave, gratia plena ;* « je vous salue, pleine de grâce » (Luc., I, 28), il lui faire entendre le jour de sa conception

immaculée. En même temps qu'elle était préservée de la tache originelle, son âme était comblée de tous les trésors de la grâce: trésors si surabondants, selon l'enseignement de tous les saints docteurs, que Marie a plus reçu de bénédictions et de faveurs que n'en pourraient jamais recevoir toutes les autres créatures ensemble. Ces trésors de grâces, Marie les a manifestés par toutes les vertus éminentes qu'elle a pratiquées durant toute sa vie. Ainsi elle est devenue le modèle accompli de tous les chrétiens dans toutes les conditions. Enfant, elle court au temple se consacrer au Seigneur et s'instruire des saintes Écritures... Jeune vierge, elle vit dans le recueillement, la prière et le travail... Épouse, elle est soumise et obéissante à saint Joseph, son époux... Mère du Sauveur, elle ne vit et ne respire que pour lui... Pendant la vie publique de son fils, elle se montre la plus assidue à l'écouter... Quelles vertus n'a-t-elle pas pratiquées durant la passion de Notre-Seigneur! Patience, résignation, compassion... — Nous ne pouvons mieux célébrer l'Immaculée Conception qu'en ouvrant notre cœur aux grâces que le Seigneur est toujours disposé à nous départir. Si sa conception immaculée a été pour Marie le gage des trésors de grâces que Dieu lui allait communiquer avec surabondance, le baptême, qui a été pour nous notre conception à la grâce, est aussi le gage de toutes les faveurs que Dieu nous préparait dans les autres sacrements. Or ces sacrements, qui doivent nous faire participer aux miséricordes de Dieu, que la sainte Vierge a reçues avec plénitude, recevons-les avec foi, empressement et reconnaissance.

III. *Marie [illegible] par son immaculée concep*
[illegible]. — Préservée de tou
[illegible] de toute grâce, la très sainte Vierge
même privilège de sa conception immaculé
élevée au-dessus de toutes les créatures. Elle
partout la première place après Dieu : au ciel,
la reine des anges, des archanges et de toute
[illegible] hiérarchies... sur la terre, elle est
encore comme la reine des patriarches, des pr
des martyrs, des confesseurs, des vierges. L'É
cesse de célébrer ses louanges. Après la piét
Notre-Seigneur Jésus-Christ, il n'y a pas de
plus chère aux âmes véritablement chrétienn
dévotion à la très sainte Vierge. L'immaculée
tion étant le principe de toutes les grandeurs
aimons à l'honorer de tout notre cœur et
notre âme. Mettons toute notre confiance
Vierge bénie, qui n'a été ainsi élevée au-
toute créature, qu'afin qu'elle pût exercer
Dieu une plus grande puissance. Redisons
cette courte invocation gravée sur la médai
culeuse : *O Marie conçue sans péché, priez pou
avons recours à vous.* Demandons à l'Immacu
délivrés du péché, dont elle a eu la gloire
servée ; demandons-lui une fidèle correspon
grâce, dont elle a reçu la plénitude, afin qu
pratique des vertus dont elle nous a donné l
nous méritions de la contempler dans sa gl

III. — Nativité de Marie.

Ave, gratia plena. (Luc., I, 28.
Salut, pleine de grâce.

Cette parole adressée par l'ange à Marie quand il vint lui annoncer le mystère de l'Incarnation, se place naturellement dans notre bouche le jour où il nous est donné de saluer cette enfant bénie à sa première apparition sur la terre... Les figures ont pris fin, les promesses sont accomplies : Celle qui était l'objet des vœux des saints patriarches et de l'attente des siècles, vient de naître. C'est Joachim, dont le nom signifie la *Préparation au Seigneur*, et Anne, *pleine de grâce et de miséricorde*, tous deux justes et fidèles, que Dieu a choisis pour donner au monde la mère future du divin Rédempteur. Le 8 septembre, un samedi, à l'aube du jour, suivant le savant Baronius, sainte Anne enfanta avec une joie incomparable la plus parfaite et la plus sainte des créatures de Dieu... Célébrons avec toute l'Église cette glorieuse naissance, qui, d'après les paroles de la liturgie sacrée, a été la joie de l'univers entier : *Nativitas tua, Dei Genitrix Virgo, gaudium annuntiavit universo mundo*; et méditons les motifs de cette joie : 1° *pour le ciel;* 2° *pour la terre;* 3° *pour les enfers*, non pas le lieu des supplices éternels, mais les limbes, où étaient détenues les âmes des justes.

I. *Pour le ciel.* — Et d'abord la naissance de Marie

fut le sujet d'une grande joie pour le ciel. Si Dieu, comme nous lisons au premier chapitre de la Genèse, se complaisait à chacune des œuvres qui sortaient de ses mains, et voyait *quod esset bonum* (Gen., I, 10, 12, 18, 21, 25), avec quelle satisfaction ne devait-il pas contempler dans son berceau cette enfant immaculée, le chef-d'œuvre de sa toute-puissance ?... La parole que le Père céleste devait faire entendre un jour sur le Thabor, pour rendre témoignage à son Fils Jésus transfiguré : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui* ; « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, l'objet de toutes mes complaisances (Matth., XVII, 5 ; II Petr., I, 17), » ne pouvons-nous pas dire que déjà il l'avait prononcée en arrêtant son regard sur celle qui, à tant de titres, était sa fille de prédilection ? Quelle allégresse aussi pour le Verbe divin à la vue de l'enfant bénie qu'il appellerait un jour sa mère ! Si la Sagesse éternelle fait ses délices d'habiter parmi les enfants des hommes, *deliciæ meæ esse cum filiis hominum* (Prov., VIII, 31), quelle complaisance ne prenait-elle pas aux premiers battements de ce cœur qui devait être son trône le plus éclatant ? *Sedes sapientiæ.* L'Esprit Saint ne nous a-t-il pas marqué, [illegible] les transports de son amour pour celle qu'il appelle son unique, sa toute belle, [illegible] *sponsa mea*...

[illegible] de Marie fut aussi la joie des anges. Le chant de gloire que ces esprits bienheureux firent entendre en annonçant aux bergers la venue du Sauveur : [illegible] *pax hominibus* [illegible], ils l'entonnèrent avec

e céleste allégresse sur le berceau de Marie. Ils la uaient comme leur reine : *Regina angelorum*... Si, mme le déclare Notre-Seigneur, la conversion d'un il pécheur est pour les anges un plus grand sujet joie que la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf stes, quelle ne dut pas être leur réjouissance au emier sourire de Marie, que l'Église devait appeler salut et le refuge des pécheurs, *refugium peccato-m*, et la dépositaire des grâces de leur conversion ? *ıtia plena*...

II. *Pour la terre.* — Signe d'allégresse pour le ciel, naissance de Marie fut le sujet d'une grande joie r la terre : *Nativitas tua... gaudium annuntiavit uni-rso mundo.* Depuis quatre mille ans le monde était ns l'attente du Rédempteur promis. Les prophètes pelaient le Juste, et élevaient jusqu'au ciel leurs blimes accents : *Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant ıtum.* (Isaïe, XLV, 8.) Marie apparaissait enfin. C'était nuage bienfaisant qui allait distiller sur les âmes érées une rafraîchissante rosée et faire pleuvoir les rents de grâces du Juste tant désiré... Les ténèbres aient comme recouvert la terre, et les nations gi-ent ensevelies sous les ombres de la mort. Marie ıit la radieuse aurore qui annonçait la venue du leil de justice : *Ex te enim ortus est Sol justitiæ.*

Les anges, en s'adressant à tous les hommes, pou-ient bien chanter sur le berceau de la glorieuse fant, comme plus tard sur celui de son divin Fils : *ıngelizo vobis gaudium magnum, quod erit omni po-lo.* « Je vous annonce une grande joie, qui sera *ur tout le peuple.* » (Luc,, II, 10.) Joie pour les petits,

[illegible] pauvres et des humiliés de la terre, qui voient dans Marie le prélude de leur exaltation : bientôt il[illegible] *Deposuit potentes de sede, et* [illegible] les puissants et élevé les [illegible]. Joie pour les pécheurs qu'[illegible] la puissance de l'enfer, et dont elle sera le refuge : *Refugium peccatorum*... Joie pour tout le peuple chrétien, qui trouvera en elle son secours dans toutes les nécessités : *Auxilium christianorum*. Joie pour tout l'univers enfin, qui par elle sera délivré de la malédiction, parce qu'elle sera la mère de la miséricorde : *Mater misericordiæ, vita, dulcedo, et spes nostra, salve*...

III *Pour les enfers.* — La naissance de Marie porte enfin la joie jusque dans les enfers. Nous l'avons dit, il ne s'agit point ici du séjour où gémiront éternellement les démons et les réprouvés, mais de ce lieu qu'on appelle les limbes, où étaient détenues, loin [illegible] et de la jouissance de Dieu, les âmes de [illegible] de ce monde avant la venue de Notre-[illegible] Jésus-Christ : là étaient les patriarches, qu [illegible] à leur postérité la foi au Messie pro [illegible] le commencement du monde ; là étaient le [illegible] de Dieu, l'avaient annoncé [illegible] morts avec l'espérance de le voi [illegible] quels ravissements pour toute [illegible] lorsque les échos du ciel et de l [illegible] à eux la nouvelle de la nais [illegible] de leur captivité étaien [illegible] encore, et ils chanteraien [illegible] et triomphant l'hymn

leur délivrance; le ciel leur serait ouvert, et ils en ndraient possession à jamais...

ui, ô Marie, votre naissance a été dans le monde fier un message de joie et d'allégresse : *Nativitas , Dei Genitrix Virgo, gaudium annuntiavit universo ndo.* Aujourd'hui encore nous nous prosternons vant votre berceau, pour vous offrir l'hommage notre vénération, de notre amour, de nos louan- . Avec l'archange Gabriel, nous vous saluons ne de grâce : *Ave, gratia plena.* Et parce que vous en avez reçu la surabondance que pour nous en richir, rendez-nous participants de vos mérites, n que nous soyons dignes de vous contempler un ur dans la gloire.

IV. — Saint Nom de Marie.

Et nomen virginis, Maria. (Luc., I, 27.)

Et le nom de la vierge était Marie.

Après le Nom adorable de Jésus, ce Nom au-dessus tous les noms, devant lequel tout genou doit flé- hir au ciel, sur la terre et dans les enfers : *In nomine esu, omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infer- rium* (Philip., II, 10), il en est un bien cher au ur de tous les chrétiens, et bien digne, en effet, de r vénération, de leur amour et de leur confiance : *Nom, c'est celui de Marie.* L'Église, qui tient à hon-

neur de publier en tout temps et en tout lieu les louanges de l'auguste Mère de Dieu, a consacré à ce Nom béni une fête particulière ; elle le mêle à ses prières, à ses hymnes et à ses cantiques, et elle exhorte les fidèles à ne le point séparer du Nom de Jésus. Entrons dans l'esprit de l'Église, qui est sur la terre la colonne inébranlable de la vérité (I Tim., III, 15) et notre guide infaillible dans le culte que nous devons rendre à Marie... Méditons dans cet entretien : 1° *l'excellence du saint Nom de Marie ;* 2° *les précieux avantages attachés à son invocation...*

I. *Excellence du saint Nom de Marie.* — Lorsque Dieu, par une désignation toute spéciale, impose un nom, ce nom est comme une armoirie qui indique les fonctions ou les qualités de la personne à laquelle il est donné. C'est ce qui se vérifie surtout dans le Nom très adorable de Jésus et dans celui de sa très sainte mère. Le nom de Marie signifie : *Souveraine, Reine, Patronne.* A qui, en effet, mieux qu'à Marie peuvent appartenir ces glorieux titres ? « Oui, en vérité, » s'écrie saint Jean Damascène, « Marie est devenue la souveraine de toutes les créatures en étant la Mère du Créateur. » *Vere rerum omnium conditarum Domina facta est, cum Creatoris Mater extitit.*

De là viennent les titres si magnifiques que l'Église et les saints donnent à Marie, en l'appelant la Maîtresse de l'univers, la Reine du ciel, l'Arbitre des trésors divins, la Dispensatrice des grâces, la Médiatrice toute-puissante de Dieu et des hommes...Tout ce qui n'est pas Dieu lui est inférieur et lui obéit. Au ciel, les anges sont toujours prêts à exécuter ses moindres

ntés ; sur la terre, les hommes éprouvent chaque
les effets de sa puissante protection...

ère de Marie signifie encore *Illuminée.* Et qui
ait dire les trésors de science, dans l'ordre de la
e et de la grâce, répandus dans l'esprit de cette
ste Vierge ? Cette mère qui porta un Dieu dans
sein, dit saint Gaudence, pouvait-elle ignorer
elle chose ? *Quid lateret sapientiæ matrem capacem*
Oh ! combien l'Église a raison de l'invoquer sous
glorieux titre de Siège de la Sagesse ! *Sedes Sapien-*
Combien saint Bernard l'appelle-t-il justement
me de sagesse ! *Abyssus sapientiæ.* Les divines per-
ions se dévoilaient à son esprit d'une manière sou-
inement plus sublime qu'elles ne se dévoilaient
anges, aux séraphins, à toute la cour céleste. A
connaissance des attributs divins, elle unissait la
naissance de Jésus et comme Dieu et comme
me, comme Rédempteur et comme Chef de l'É-
, et tout ce qui avait rapport à ce sublime édi-
Aussi est-ce à Marie que l'Église attribue
dissipé partout les épaisses ténèbres de l'hé-
: *Cunctas hæreses sola interemisti in universo*
mundo.

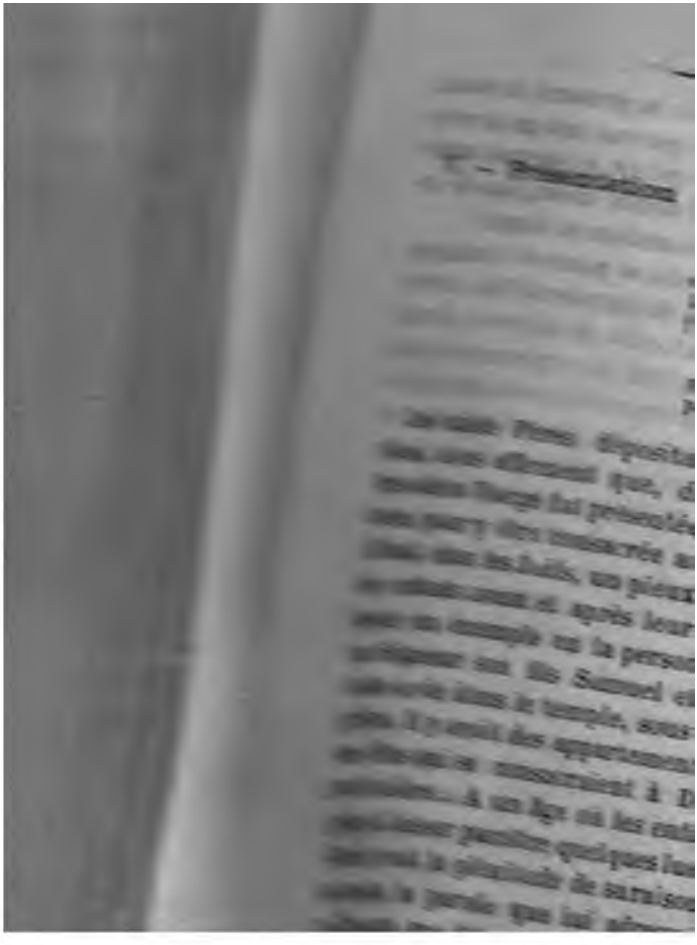
Marie veut dire aussi *Étoile de la mer.* Nous la
ons, en effet, comme la lumière, la consolation et
guide de tous ceux qui naviguent sur la mer de ce
nde : *Ave, maris stella...* Oh ! comme elle nous fait
prendre les ténébreuses horreurs de cette mer,
la lucidité de ses exemples ! comme elle nous
duit sains et saufs à travers les nombreux et
estes écueils, lorsque nous naviguons sous sa

[illegible] protection ! A travers les tentations, les séd[illegible] [illegible] les embûches du démon, qui ren[illegible] [illegible] si dangereuse, que peut avoir à crai[illegible] [illegible] sa confiance en Marie ?...O bienfais[illegible] [illegible] votre Nom est la consolation [illegible] [illegible] les démons, la joie du ciel et [illegible] [illegible] *jugum diaboli excutit,* [illegible] [illegible] *terra lætetur...*

[illegible] *attachés à son invocation.* [illegible] [illegible] quelles faveurs, quelles bé[illegible] [illegible] attachées à l'invocation du sa[illegible] [illegible] L'histoire est remplie de traits éc[illegible] [illegible] la protection de Marie sur ses se[illegible] [illegible] quer son Nom. En 626, au mo[illegible] [illegible] Héraclius voyait ses Éta[illegible] [illegible] roi des Perses, il mit sa co[illegible] [illegible] il battit l'ennemi et se [illegible] [illegible] les infidèles s'étaient em[illegible] [illegible] chrétiens, ayant à leur tête God[illegible] [illegible] la Terre sainte aux fils de [illegible] [illegible] à tous ceux qui en étaient [illegible] chaque jour le Petit Office de la [illegible] Peu de jours après, les croisés entrèrent [illegible] à Jérusalem. Le 7 octobre 1571, sous le [illegible] Pie V, une grande victoire navale [illegible] sur les Turcs à Lépante. Le grand Pape [illegible] l'honneur à la très sainte Vierge, et [illegible] de cette protection signalée, il fit ajouter aux Litanies l'invocation *Auxilium christianorum.* La fête elle-même du saint Nom de Marie fut instituée en souvenir de la célèbre victoire remportée par l'in

ion de la Mère de Dieu sur les Turcs qui
ient Vienne,

os jours et sous nos yeux, voyez-vous ces pieuses
ges de pèlerins qui s'acheminent en wagons,
ures, à pied, vers les sanctuaires consacrés à la
nte Vierge ? N'est-ce pas le Nom de Marie qui
rme et les attire? n'est-ce pas ce Nom béni
ont invoquer avec confiance ? Et que deman-
s, que sollicitent-ils ? Mais est-il une grâce,
eur, est-il même de miracle qu'ils ne puissent
sent espérer de la toute-puissance miséricor-
de Marie ? Ces pèlerins, ils prient pour l'Église
uverain Pontife acheminés sur la voie du Cal-
la suite de Jésus ; ils prient pour la France
en-aimée patrie, livrée en proie aux séides de la
tion ; ils prient pour eux, pour leurs amis, pour
vres pécheurs. Le Nom de Marie est dans leur
t sur leurs lèvres ; le dire et le redire encore
te leur joie et leur espérance. Saint Bernard
il pas qu'il est inouï que le saint Nom de Marie
ais été invoqué en vain ? Donc, qui que vous
vous répéterai-je avec ce grand docteur, élevez
ards vers Marie : *Respice stellam, voca Mariam.*
ez son Nom dans tous les besoins de la vie,
us les temps, dans tous les lieux ; invoquez-le
s angoisses de la mort. Qu'il soit votre conso-
t le gage de vos plus chères espérances pour
té.



de la manière de voir et de la prudence du monde, que de motifs n'aurait-elle pas eus, non pas de se refuser entièrement à Dieu, qui est le souverain maître de tous les hommes et de toutes choses, mais de retarder, d'ajourner sa présentation au temple?

A trois ans, pouvait-elle se passer de l'assistance, des soins, de la protection de ses parents? Son extrême délicatesse lui permettrait-elle de supporter, surtout à un âge si tendre, la sévérité des règlements en usage dans le temple?... Les jeunes filles consacrées au Seigneur s'employaient à la confection et à l'entretien des ornements sacrés: de quelle utilité pourrait-elle être dans ce ministère?... N'était-ce pas un sacrifice prématuré pour elle que de se séparer de son père et de sa mère? n'était-ce pas mettre le cœur de ses parents bien-aimés et déjà avancés en âge, à une trop rude preuve?... Ces raisonnements et bien d'autres plus misérables encore, que de fois ne les entend-on pas répéter dans certaines familles, quand il s'agit d'une vocation sacerdotale ou religieuse, quand même il n'est question seulement d'embrasser les devoirs ordinaires de la vie chrétienne?... Marie tient aujourd'hui une autre conduite. Elle sait que Dieu est son premier père et son premier maître. Elle a entendu sa voix, et elle dit, comme nous l'entendrons de la bouche de son divin Fils: « Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père qui est dans le ciel. » *Meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me...* (Joan., IV, 34.)

Nous appartenons à Dieu aux mêmes titres que Marie : aux mêmes titres qu'elle nous devons nous donner à Dieu sans délai. Nous lui avons été consacrés

par notre baptême. Quels ne seraient pas notre aveuglement et notre ingratitude, de refuser de le servir dès notre jeunesse, et de ne lui réserver que les restes d'une vie usée dans les vanités, les folies et les égarements du monde! Pleurons avec saint Augustin les années que nous avons passées loin du service de Dieu.

Nous n'avons que trop sujet de répéter avec lui: S[illegible]... » C'est bien tard, Seigneur, que j'ai [illegible] de vous aimer..... »

[illegible]. — La générosité de la très sainte [illegible] donner à Dieu n'est pas moindre que son [illegible] se présentant au Seigneur dans [illegible] se donne à lui sans partage et sans [illegible] condamne le sacrilège conciliation [illegible] chrétiens voudraient faire entre [illegible] ciel et la terre, l'Église [illegible] moderne. Ils donnent à [illegible] observent quelques [illegible] pratiques en [illegible] dans le chez eux, dans les affaires [illegible] monde, ils montrent [illegible] veulent leur part des [illegible] présente... Mais [illegible] pour servir ces âmes [illegible] dans les deux [illegible] par la bouche [illegible] quand irez-vous en [illegible] Seigneur est votre Dieu, [illegible] Baal, restez avec [illegible] vous voyez Marie fran-

chissant les degrés du temple pour faire au Seigneur l'entière offrande de son esprit et de son cœur, de ses pensées et de ses affections, de sa volonté et de toutes ses œuvres : telle vous la trouverez plus tard, à Nazareth, à Bethléem, en Égypte, sur le Calvaire, avec Jésus son fils, dans le cénacle avec les apôtres, à Éphèse, à Jérusalem avec saint Jean. Toute au Seigneur dès son enfance, elle est toute à lui durant sa vie, toute à lui jusqu'à la mort. Ne vous y trompez-pas. Notre-Seigneur l'a dit: « Qui n'est pas pour moi tout entier et sans partage, est contre moi. » *Qui non est mecum, contra me est.* (Matth., XII, 30.)

III. *Sans retour.* — Il faut lui appartenir sans réserve, il faut être à lui sans retour. C'est encore l'exemple que nous donne la très sainte Vierge dans le mystère de sa Présentation. Elle a été grande et généreuse toute sa vie. Loin de se relâcher jamais dans son dévouement à Dieu, on la voyait, dans le temple, croître, comme son divin Fils, « en sagesse, en âge, en grâce, devant Dieu et devant les hommes. » (Luc., II, 52.) Comment ne pas gémir sur l'inconstance de la plupart des hommes dans le service de Dieu? Après l'avoir servi quelque temps, ils l'abandonnent et le trahissent. Combien durent les engagements du baptême, les résolutions d'une première communion, les serments renouvelés dans une mission, une retraite, la veille d'un mariage? Que faut-il pour ébranler une âme et l'éloigner du service de Dieu? L'appât d'un gain, d'une volupté, d'un peu de gloriole. Une tentation, une épreuve, un léger revers, suffit pour jeter dans le découragement. Marie, au contraire, recula-t-elle ja-

[illegible] devant l'amertume, la douleur, le sacrifice. Elle se montra constamment la Vierge fidèle, comme l'Église le chante si souvent à sa louange : *Virgo fi-*
[illegible] A son imitation, dès ce jour, donnez-vous à Dieu sans partage : qu'il soit le maître absolu de votre [illegible] de votre corps, de vos biens, de votre vie et de votre mort. Donnez-vous à lui sans retour. « Seigneur, à qui irons-nous, » si nous cessions de vous [illegible] et de vous suivre? *Domine, ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes.* (Joan., VI, 69.) « Vous [illegible] de la vie éternelle. » Avec Marie, [illegible] appartenir dans le temps, afin de [illegible] éternité.

VI. — Mariage de la très sainte Vierge.

Jacob autem genuit Joseph virum Mariæ. (Matth., I, 16.)

Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie.

La première fois que l'évangéliste saint Matthieu prononce le nom de Marie, c'est pour nous la montrer unie par les liens du mariage à Joseph, fils de Jacob et descendant de la race royale de David.

Jusqu'à l'âge de quinze ans, d'après la Tradition, elle était restée dans le temple, où elle avait consacré à Dieu sa virginité. Son âme pure goûtait le charme de cette sainte retraite, où elle s'enrichissait tous les jours de grâces et de mérites par la prière, le silence

et le travail... Mais une loi qui n'admettait pas d'exception, faisait aux filles d'Israël une obligation de se marier chacune dans sa tribu, sous peine de tomber dans l'opprobre. Le temps étant venu pour Marie de sortir du temple, un grand nombre de prétendants aspirèrent à l'honneur d'avoir pour épouse cette vierge si douce et si pure. Le Ciel attesta par un miracle que l'humble et juste Joseph seul était digne de devenir l'époux de Marie. Ils unirent donc leurs cœurs et leurs mains devant le pontife du Seigneur, selon les rites sacrés alors en usage. Le saint mariage de la sainte Vierge sera donc aujourd'hui le sujet de nos réflexions. Nous verrons comment il fut pour elle un sujet : 1° *de mérites*, 2° *de consolations*, et 3° *de gloire*.

I *Un sujet de mérites*.—Inspirée par le Saint-Esprit, la jeune fille du temple s'était irrévocablement consacrée à Dieu par le vœu de virginité, et elle eût plutôt renoncé à l'éminente dignité de mère de Dieu qu'à ses engagements sacrés. « Comment cela se fera-t-il? » dira-t-elle à l'ange, « car je ne connais point l'homme. » *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* (Luc., I, 34.) Mais, la volonté de Dieu lui étant manifestée, elle consent à s'unir à l'époux qui lui est présenté, et son mariage devient pour elle une source de mérites. Mérite de l'obéissance envers Dieu. Elle ne connaît point encore ses desseins sur elle ; il lui était impossible de comprendre pour quelles fins il la voulait dans le mariage. Mais elle sait tout le prix de l'obéissance, et elle se soumet entièrement à la volonté de Dieu. Un autre mérite de la sainte Vierge fut de *consentir* à paraître aux yeux du monde comme

une épouse ordinaire. Bien qu'elle fût plus blanche que la neige et plus pure que les anges. Les hommes, en effet, ne voyaient en Marie et Joseph que deux époux semblables à tous les autres. A toutes ses mérites, enfin, elle devait ajouter celui de l'obéissance et de la soumission sincère et parfaite qu'elle eut toujours pour saint Joseph, qu'elle considérait comme son chef et son époux : sicut ejus... (Matth., I, 19.) — Dieu, voulant donner aux hommes des modèles accomplis dans tous les états, offre à leur imitation le mariage de Marie et de Joseph. Si aujourd'hui souvent le mariage, loin d'être un sujet de mérites, devient au contraire une cause d'opprobre et de confusion pour ceux qui s'y engagent, la raison n'en est-elle pas dans les mauvaises dispositions qu'on y apporte? La volonté de Dieu n'est comptée pour rien. On consulte la passion, le caprice, l'intérêt, la fortune. Au lieu de se donner mutuellement, comme Marie et Joseph, l'exemple de toutes les vertus, les époux du progrès contemporain sont l'un à l'autre un sujet de scandale.

II. *De consolations.* — Marie trouva, en second lieu, dans son mariage, une source de consolations. La première fut de voir son honneur mis à couvert et protégé contre l'incrédulité et la malice des pharisiens. La Synagogue, incapable de comprendre la miraculeuse maternité de Marie, n'aurait reconnu en elle qu'une femme coupable, et digne, par conséquent, de subir les peines édictées par la loi. Or Dieu ne voulut pas permettre que l'ombre même d'un soupçon pût [illegible] sur sa très sainte Mère : c'est pourquoi il

avait destiné le mariage de Joseph à voiler le mystère, et Jésus dut passer pour son fils : *Ut putabatur, filius Joseph...* (Luc., III, 23.) Une autre consolation pour Marie fut d'avoir un gardien fidèle, qui veillât sur elle et sur Jésus dans toutes les douloureuses vicissitudes où elle se trouva exposée dans un âge encore tendre. Comme le Seigneur, à la fin de sa vie mortelle, la recommanda à saint Jean, de même il la confia à saint Joseph, pour qu'il fût son protecteur et son soutien. C'est Joseph qui la conduisit à Bethléem, l'accompagna en Égypte, la ramena à Nazareth. Il partageait ses craintes, ses peines, ses douleurs, et toutes ses sollicitudes pour soustraire le divin Enfant à ses ennemis. — De même, pour des époux chrétiens, le mariage doit être une source des plus douces consolations. Mais pour ceux qui, dans ce monde, ne voient le mariage qu'au point de vue civil, pour ne pas dire charnel, ne trouvent-ils pas là trop souvent les déceptions, les dégoûts, les amers chagrins? Aussi les demandes en séparation de corps se multiplient, et, à la vue de tant de ménages mal assortis, on en est venu à oser présenter le divorce comme une loi et une nécessité sociale!...

III. *De gloire.* — Le mariage de la sainte Vierge ne servit pas seulement à sauvegarder son honneur aux yeux du peuple d'Israël; il eut encore pour effet de mettre en évidence et d'attester au monde entier son incomparable virginité et sa miraculeuse maternité. Quel témoin plus authentique que Joseph pour affirmer que Jésus est né d'une mère vierge? Le silence de Joseph, *dit saint Jérôme*, est une preuve manifeste

de la virginité de Marie : *Hoc testimonium Mariæ est quod Joseph, sciens illius castitatem, et admirans quod everat, celat silentio, cujus mysterium nesciebat.* — Marie, pour obéir à Dieu, donne sa main à un homme, et Dieu se sert de cet homme pour la faire connaître au monde et en rendre un témoignage irrécusable ; pour la glorifier, en un mot, dans tous les temps et dans tous les lieux. Aussi l'Église a-t-elle toujours confondu les ennemis de la suréminente pureté de Marie en leur opposant l'autorité de saint Joseph. — Pour les disciples de Jésus-Christ, le mariage est aussi une source de gloire, puisqu'il a pour fin principale d'élever ceux qui le contractent au rang de coopérateurs de Dieu pour multiplier le nombre des enfants de l'Église et des héritiers du ciel. Saint Paul a raison de dire que c'est un grand sacrement dans le Christ. (Eph., v, 32.) Mais, hors du Christ et de son Église, le mariage que devient-il, sinon une cause d'opprobre et de confusion devant les hommes et un acheminement direct à la réprobation éternelle ? Heureux ceux qui, cherchant avant tout leur sanctification dans le saint état du mariage, imiteront les vertus de Marie et de Joseph ! le bonheur qu'ils goûteront sur la terre, ne sera que le prélude de celui dont ils jouiront dans le ciel.

VII. — Annonciation.

Missus est angelus Gabriel à Deo in civitatem Galilææ, cui nomen Nazareth, ad virginem desponsatam viro, cui nomen erat Joseph, et nomen virginis, Maria. (Luc, I, 26-27.)

L'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée nommée Nazareth, à une vierge mariée à un homme appelé Joseph, et le nom de la vierge était Marie.

e était avec son saint époux à Nazareth, atten-
vec une foi vive, une ferme espérance et un
amour, la venue du Désiré des nations. Elle
ait humblement de son Dieu la grâce de deve-
servante de celle qu'il choisirait pour être la
lu Messie. L'honneur d'être elle-même cette
bénie entre toutes allait être la récom-
le son humilité. Dieu appelle un des princes de
et l'envoie à la terre : *Missus est angelus a Deo*...
ons ici avec le vénérable Bède les admirables
s de la divine Sagesse dans la rédemption du
. Il veut que la faute originelle soit réparée
elle avait été commise, dans le même ordre
l'intervention des mêmes personnages, de telle
ue le mystère de l'Annonciation est comme la
partie de la scène du paradis terrestre. Voyons
ute dans l'Éden ; 2° *la réparation à Nazareth.*

[illegible] *dans l'Éden.* — [illegible] revêtus de [illegible] heureux dans le jardin [illegible] placés, l'ange déchu, [illegible] sous la forme du serpent [illegible] animaux, » dit l'Écriture [illegible] à la femme, qu'il juge la plus [illegible] séduire : « Pourquoi », dit-il [illegible] défendu de manger de tous les fruits [illegible] *vobis Deus?...* Ibid. Il [illegible] que formelle et sacrilège contre [illegible] Dieu : sa sagesse,... sa puissan[illegible] C'est ainsi qu'il agit toujo[illegible] Pourquoi des commandemen[illegible] gênent la liberté?... pourquo[illegible] ses *désirs,* ses passions, ses ap[illegible] pourquoi se priver de ce que [illegible] aiment les [illegible] Ève entend d'abord la voix de sa conscience [illegible] Dieu nous a défendu de manger de [illegible] de peur que *peut-être* nous ne mourions. » (Ge[illegible] [illegible] doute commence à se faire jour dans l[illegible] [illegible] « peut-être, » *forte.* Mais Dieu n'a [illegible] « Peut-être », il a dit formellement : « Vous [illegible] [illegible]

[illegible] le père du mensonge, poursuit : « [illegible] du tout, vous ne mourrez pas. » *Nequaqua[illegible]* [illegible] (Gen., III, [illegible]) Et, comme il est le [illegible] révolutionnaire, il proclame ses trois grand[illegible] [illegible] « Dieu sait », dit-il, « que vos yeux s'ou[illegible] [illegible] que vous ayez comme lui la science du bi[illegible] [illegible] » (Ibid., [illegible]) Vous reconnaîtrez votre gr[illegible]

s droits, votre indépendance... ce sera la liberté... Vous serez comme des dieux. » *Eritis sicut dii.* (Ibid.) Dieu n'aura rien au-dessus de vous... ce sera l'égalité... Personne n'aura le droit de vous commander, de vous permettre, de vous défendre. Étant les égaux de Dieu par la science, vous partagerez avec lui tous ses attributs... ce sera la fraternité.

Ève l'écoute avec complaisance : ses promesses la séduisent. Elle sera déesse, Adam sera dieu... Quel honneur ! quelle gloire !... et pour cela il ne s'agit que de manger un fruit !... Dieu est oublié, sa défense méprisée... N'est-ce pas le même langage que le démon tient au pécheur ? Laisse la foi et l'obéissance de côté, écoute la science... La religion te tient dans l'obscurantisme et l'ignorance ; tes yeux s'ouvriront, tu verras clair, tu seras affranchi de tout joug importun...

Cependant Ève succombe : elle mange le fruit défendu. Ses yeux s'ouvrent, et elle voit dans toute sa nudité la boue dont elle est pétrie. Elle aspirait à se revêtir de la gloire de Dieu, et elle est réduite à se cacher sous une vile peau de bête... Voilà la triste histoire de la chute originelle et de notre ruine. Voyons maintenant la sagesse de Dieu dans notre réparation.

II. *La réparation à Nazareth.* — Un ange aussi intervient, mais c'est un des princes de la cour céleste. C'est Dieu qui l'envoie : *Missus est angelus a Deo.* (Luc., I, 26.) Il se rend à Nazareth, auprès d'une vierge fiancée à Joseph, comme Ève l'était à Adam : *Ad virginem desponsatam viro cui nomen erat Joseph...* (Id.,

ibid., 27. Il la salue avec le plus grad respect : *Ave gratia plena* (id., ibid., 28), et la complimente de plénitude de grâces dont elle est comblée par le Seigneur. Il ne lui dit pas qu'elle sera semblable à Dieu comme Satan a osé l'affirmer hypocritement à Ève, mais il proclame que le Seigneur est en elle : *Dominus tecum* (id., ibid.) : dans son esprit, dans son cœur, dans tout son être. Marie se trouble à cette parole inouïe : *Turbata est in sermone ejus* (id., ibid., 29) ; bien différente d'Ève, qui se complaisait aux discours menteurs de Satan. L'ange la rassure : *Ne timeas, Maria* « Ne craignez point, Marie ! vous avez trouvé grâce devant Dieu » (id., ibid., 30). « Il lui annonce sa grandeur, en disant : *Ecce concipies.* « Voici que vous concevrez et enfanterez un fils, et vous l'appellerez Jésus... Il sera grand et s'appellera le Fils du Très-Haut. Le Seigneur lui donnera le trône de David son père, il régnera dans la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin » (id., ibid., 31-33). Marie n'est point séduite de l'éclat ni de la magnificence de ces promesses, comme l'avait été Ève à la perspective trompeuse de devenir semblable à Dieu. Ce qui préoccupe Marie avant toutes choses, c'est le soin de conserver sa virginité. Il faut que le céleste ambassadeur l'instruise du mystère. *Quomodo fiet istud* « Comment cela se fera-t-il ? » dit-elle (id., ibid., 34). L'ange lui répond : « L'Esprit-Saint surviendra en vous et vous couvrira de son ombre... (id., ibid., 35). Marie donne alors son consentement et prononce le divin *fiat* qui a été le salut du genre humain, comme le consentement d'Ève aux suggestions du démon

avait été la perte... Ève avait voulu égaler Dieu; Marie se proclame humblement sa servante : *Ecce ancilla Domini : fiat mihi secundum verbum tuum.* « Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole. » (Id., ibid., 38.) Les saints Pères comparent cette parole à celle que Dieu prononça en créant la lumière : *Fiat lux.* (Gen., I, 3.) Dans la bouche de la très sainte Vierge, elle a donné à la terre celui que saint Jean appellera « la lumière de tout homme venant en ce monde » : *Erat lux vera, quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* (Joan., , 9.) Tout ce que nous avions perdu par la désobéissance d'Ève, nous a été rendu par l'humble soumission de Marie, exprimée par cette courte parole : *Fiat.* Quel puissant motif de reconnaissance envers la très sainte Vierge ! Redisons-lui souvent la parole de l'ange au jour de l'Annonciation : *Ave, gratia plena.* « Je vous salue, Marie, pleine de grâce !... » (Luc., I, 28.)

VIII. — Visitation.

Exurgens autem Maria... abiit in montana cum festinatione. (Luc., I, 39.)

Marie, se levant, s'en alla en toute hâte vers les montagnes.

Le messager céleste avait appris à l'heureuse Vierge que sa cousine Élisabeth, visitée par la miséricorde divine, avait, dans sa vieillesse, conçu un fils depuis six mois. (Luc., I, 36.) A l'instant, dit l'Évangile, Marie

se lève et prend le chemin d'Hébron, petite ville situé dans les montagnes de la Judée. Il lui tarde d'arrive auprès de sa parente, pour la féliciter de son bonheur. Elle est transportée d'une sainte allégresse. Ni la longueur de la route, de cinq journées de marche, ni la difficulté des chemins à travers des montagnes abruptes et sauvages, ni la faiblesse de son sexe, ne la font hésiter un moment. Elle part, elle se hâte, elle court : *Abiit in montana cum festinatione.* Joseph son saint époux l'accompagne, comme son protecteur et son gardien. Arrivée dans la ville de Juda, elle entre dans la maison de Zacharie et salue son heureuse cousine. (Id., ibid., 40.) En même temps, l'enfant qu'Élisabeth porte dans son sein, tressaille à la voix de Marie : *Exsultavit infans in utero ejus.* (Id., ibid., 41.) Élisabeth elle-même, remplie du Saint-Esprit, s'écrie : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de votre sein est béni. Et d'où me vient le bonheur de voir venir à moi la mère de mon Seigneur?... » (Id., ibid., 42, 43.)

En nous bornant à ce court historique du mystère de la Visitation, nous pouvons étudier dans l'exemple de la très sainte Vierge trois caractères de la charité envers le prochain : 1° *l'empressement;* 2° *l'humilité;* 3° *la générosité.*

I. *L'empressement.* — A peine la sainte Vierge a-t-elle appris de la bouche de l'ange l'insigne faveur accordée à sa cousine Élisabeth, qu'elle se hâte d'accourir auprès d'elle, pour la féliciter : *Exsurgens abiit...* Il lui tarde de s'associer à son bonheur, et de célébrer avec elle la bonté et la miséricorde du Se-

gneur, source première de tous les biens,.. Admirables sentiments de charité, que nous devons imiter en nous montrant empressés de féliciter le prochain de toutes les grâces, de toutes les faveurs, de tous les dons qu'il plaît au Seigneur de lui accorder. Dans les visites que nous faisons et les relations que nous entretenons, la charité doit être notre premier mobile... C'est par là que nous devons nous distinguer des esclaves du monde, dont les rapports avec le prochain ne sont le plus souvent que jalousie, hypocrisie et mensonge. S'ils s'empressent auprès des autres, c'est pour les complimenter de succès ou d'avantages temporels, de la réussite d'une affaire, de l'heureux succès d'une démarche pour arriver à un rang élevé, à une position lucrative. Au fond des paroles les plus flatteuses, il est assez ordinaire de voir percer des sentiments de jalousie. Les démonstrations les plus affectueuses et les plus cordiales ne sont que de cérémonie, et se changent bientôt en injustes censures et en critiques amères. Quant à voir Dieu dans tout ce qui arrive de bien au prochain, l'on n'y songe pas. Les grâces et les faveurs surnaturelles sont comptées pour rien, et le monde ne saurait trouver là le sujet d'une visite au prochain pour le féliciter et prendre part à son bonheur... Marie, se levant avec empressement pour aller visiter sa cousine, apprend aux chrétiens les motifs qui doivent inspirer leur charité envers leurs frères. Ce qu'ils ont à admirer en eux avant toutes choses, et ce dont ils ont à les féliciter, ce sont les grâces et les faveurs surnaturelles qu'il plaît à Dieu de leur départir...

sabeth à son tour ne songe qu'à célébrer la grandeur et la gloire de Marie. Elles nous montrent ainsi que l'humilité est la compagne inséparable de la véritable charité...

III. *La générosité.* — Dieu est charité, disent les saintes Écritures, parce qu'il aime à se communiquer : *Deus charitas est.* (I Joan., IV, 8.) Marie, saluée pleine de grâce, et, par là, participante de la nature divine plus que toute autre créature, porte avec elle la surabondance des dons célestes, pour nous en enrichir. Voyez, en effet, que de biens elle porte avec elle à Hébron. A peine a-t-elle ouvert la bouche pour saluer Élisabeth, que Jean-Baptiste tressaille dans le sein de sa mère, en signe de l'innocence qu'il apportera en naissant et dans laquelle il sera confirmé : *Et factum est, ut audivit salutationem Mariæ Elisabeth, exsultavit infans in utero ejus.* (Luc., I, 41.) Élisabeth elle-même est remplie de l'Esprit-Saint et éclairée sur le grand mystère du salut et de la rédemption des hommes : *Et repleta est Spiritu sancto Elisabeth; et exclamavit voce magna, et dixit : Benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui.* (Id., ibid., 41, 42.) De sa bouche sort pour la première fois cette louange de Marie, que l'Église n'a fait que lui emprunter pour la redire toujours. Avant que Marie reprenne le chemin de Nazareth après la naissance du saint Précurseur, Zacharie recouvre l'usage de la parole, dont l'ange l'avait privé en punition de son incrédulité. C'est ainsi que, dès la Visitation, la sainte Vierge nous apparaît comme la dispensatrice des grâces spirituelles et corporelles que nous pouvons attendre de

la miséricorde de Dieu. Elle nous apprend encore par son exemple à ne mettre aucune borne à notre charité envers le prochain, en l'assistant, autant qu'il est en nous, dans les besoins de son âme et de son corps. Comme elle, rapportons fidèlement à Dieu toute gloire du bien qu'il lui plaît d'accomplir en nous et dans les autres. Étudions les paroles de son admirable cantique : *Magnificat anima mea Dominum.* (Id., ibid., 46.) « Mon âme glorifie le Seigneur » dans le temps et dans l'éternité.

IX. — Attente du divin Enfantement.

Mansit autem Maria cum illa quasi mensibus tribus, et reversa est in domum suam. (Luc., I, 56.)

Marie resta environ trois mois auprès d'Élisabeth, et revint ensuite dans sa maison.

Marie, s'étant transportée auprès de sa cousine Élisabeth pour la saluer, demeura, nous dit l'évangéliste saint Luc, environ trois mois auprès d'elle, et lui rendit tous les devoirs d'une tendre charité et d'un affectueux dévouement. Les paroles échangées entre les deux saintes femmes lorsqu'elles se saluèrent, nous disent assez quel dut être pendant tout ce temps le sujet de leurs entretiens et de leurs pieuses méditations. Si, comme le dit saint Jean, « le Verbe divin est la lumière de tout homme venant en ce monde » (Joann., I, 9), de quelles vives clartés ne devait-il

pas éclairer les heureux habitants de la maison de Zacharie ? Les paroles prophétiques d'Élisabeth, le cantique de Marie, celui de Zacharie, les tressaillements du saint Précurseur dans le sein de sa mère, ne sont-ils pas comme le rayonnement de la lumière du Verbe incarné ?... Marie, selon que le rapporte la Tradition, assista à la naissance de Jean-Baptiste, et, après avoir salué celui qui devait être « le prophète du Très-Haut », *et tu, puer, propheta Altissimi vocaberis* (Luc, I, 76), elle rentra à Nazareth, pour attendre la venue du Messie, qu'elle portait dans ses chastes entrailles. L'Église a consacré une fête à l'Attente du divin Enfantement. Elle nous propose de méditer dans cette circonstance : 1° *le désir de Marie pour notre salut ;* 2° *son dévouement au service de Jésus ;* 3° *les dispositions qu'elle apporte à son avènement.*

I. *Désir de Marie pour notre salut.* — Instruite par la parole de l'ange de l'ineffable mystère qui s'opérait en elle, la très sainte Vierge savait qu'elle portait dans son sein virginal le Verbe éternel de Dieu : *Ecce concipies in utero, et paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum. Hic erit magnus, et Filius Altissimi vocabitur, et dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus : et regnabit in domo Jacob in æternum ; et regni ejus non erit finis... Ideoque et quod nascetur ex te Sanctum, vocabitur Filius Dei.* (Luc., I, 31 et 32.) Celui qu'elle avait conçu et qu'elle enfanterait bientôt, s'appellerait Jésus, c'est-à-dire Sauveur. Il serait appelé le Fils du Très-Haut. Sa destinée était de s'asseoir sur le trône de David, et de régner éternellement dans la maison de Ja-

[illegible] Le Sain[illegible] [illegible] [illegible] puisqu[illegible] [illegible] attendin[illegible] quarante siècles : Rorate, cœli, desuper, et nube[s] [illegible] justum. (Isaïe. XLV. 8.) Avant même d'avoir d[onné le] jour à Jésus, elle se montre notre mère. Il lui t[ardait de] nous enfanter à la grâce en nous donnant Cel[ui qui] en est la source et le principe. Elle nous appre[nd par] son exemple à renoncer à nos consolations spirituelles, pour procurer le salut du prochai[n].

II. *Son dévouement au service de Jésus.* — Un *motif de l'attente de son* divin enfantement, [était le] *désir de se dévouer* entièrement au service de J[ésus,] *de lui consacrer* tous les soins de son amour [mater]*nel.* Il lui tardait de contempler de ses yeux l[e plus] beau des enfants des hommes, de le presser d[ans ses] bras [contre s]on cœur, de le couvrir de ses bais[ers]

le nourrir de son lait, de l'adorer dans son berceau, de ne vivre et de ne respirer que pour lui. Le rêve de bonheur d'une jeune mère, n'est-ce pas de voir arriver le jour où elle caressera sur ses genoux l'être chéri qu'elle porte dans son sein ? Quel tressaillement pour son cœur d'entendre son premier vagissement, de voir son premier sourire !... Cependant ces tendres et profondes émotions ne sont pas sans amertume, parce que les mères selon la chair sont passibles de la malédiction prononcée sur Ève coupable : *In dolore paries.* « Tu enfanteras dans la douleur. » (Gen., III, 16.) Il n'en devait pas être ainsi pour Marie, séparée de la race commune par son immaculée conception et par les privilèges attachés à sa divine maternité. Son enfantement ne devait être qu'une extase d'amour surnaturel, et son premier acte envers son divin Enfant, celui d'une adoration profonde... A l'exemple de Marie, nous devons désirer de rendre à Jésus le service réel et effectif de nos œuvres. Si ce n'est point envers sa personne adorable que nous pouvons exercer notre dévouement, c'est au moins envers ceux qui le représentent. Ne nous dit-il pas que tout ce que nous ferons au plus petit d'entre les siens, il le regardera comme fait à lui-même ? *Quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.* (Matth., XXV, 40.)

III. *Dispositions qu'elle apporte à son enfantement.* — Dans quelles saintes et admirables dispositions Marie n'attendait-elle pas le divin enfantement ! Portant en elle le Dieu de toute sainteté, elle pouvait dire à la lettre avec l'apôtre saint Paul : « Je vis; mais non : c'est le Christ qui vit en moi. » *Vivo autem, jam non ego :*

vivit vero in me Christus. (Gal., II, 20.) Sa vie s
dans l'exercice toujours de plus en plus pa
vertus dont Jésus devait être le modèle a
Dans les livres des prophètes elle étudiait er
conduite de son divin Fils, et elle en faisait
de ses méditations, comme il est dit d'elle au
tout ce qu'elle voyait et entendait après le s
fantement : *Maria autem conservabat omnia ve*
conferens in corde suo. (Luc., II, 19.) Jésus
portait dans son sein, était la règle de ses per
ses désirs, de ses paroles, de ses actions, et de
ports avec Dieu et avec le prochain.

Les dispositions de Marie à son divin enfa
doivent être les nôtres. De même qu'elle se
mait à son divin Fils par la pratique de plus
parfaite de toutes les vertus; de même aussi,
qualité de disciples de Jésus-Christ, devons-n
appliquer à reproduire en nous son image.
nus alter Christus : « le chrétien », dit un sa
« est un autre Christ. » Le travail de toute n
doit être de le reproduire en nous trait po
jusqu'à ce que nous lui soyons semblables,
nous méritions enfin de lui être associés
gloire.

X. — Voyage de Marie à Bethléem.

Non erat eis locus in diversorio.
(Luc., II, 7.)

Il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie.

« En ce temps-là », dit l'évangéliste, » parut un édit de César-Auguste pour faire le dénombrement de tous les habitants de la terre. Et tous allaient se faire inscrire chacun en sa ville. Joseph monta aussi de Nazareth, ville de Galilée, et vint en Judée, dans la cité de David, qui est appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour être inscrit avec Marie, son épouse, qui était enceinte. Et comme ils étaient là, il arriva que les jours de l'enfantement furent accomplis. Et Marie mit au monde son fils premier-né ; elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. » (Luc., II, 1-7.)

Voilà, raconté en quelques mots bien simples, l'événement le plus important de toute l'histoire du monde. Tout remonte au voyage de la sainte Vierge à Bethléem, tout date de la naissance de Jésus-Christ. Les actes publics dans l'univers entier commencent tous par cette inscription : L'an dix-huit cent... Les journaux les plus hostiles à la religion eux-mêmes n'ont pas réussi encore à faire adopter une autre date que celle de la naissance de ce même Jésus qu'ils blasphèment...

Suivons Marie : 1° *dans son voyage ;* 2° *à Bethléem ;* 3° *dans l'humble réduit où elle enfante.*

I. *Dans son voyage.* — Le prophète avait annoncé que de Bethléem devait sortir le chef promis au peuple d'Israël : *Et tu, Bethleem Ephrata, parvulus es in millibus Juda : ex te mihi egredietur qui sit dominator in Israel.* (Mich., v, 2.) « Et toi, Bethléem Éphrata, tu es petite entre les cités de Juda; mais de toi sortira celui qui aura la domination en Israël. » Pour l'accomplissement de cette prophétie, Dieu allait se servir de l'orgueilleuse puissance des maîtres de la terre. « Que faites-vous, princes du monde, » s'écrie Bossuet, « en mettant tout l'univers en mouvement, afin qu'on vous dresse un rôle de tous les sujets de votre empire ? Vous en voulez connaître la force, les tributs, les soldats futurs, et vous commencez pour ainsi dire à les enrôler. C'est cela ou quelque chose de semblable que vous pensez faire; mais Dieu a d'autres desseins, que vous exécutez sans y penser par vos vues humaines. Son Fils doit naître dans Bethléem, humble patrie de David : il l'a fait ainsi prédire par son prophète, il y a plus de sept cents ans ; et voilà que tout l'univers se remue pour accomplir cette prophétie. » Marie obéit à l'ordre de César, parce qu'elle respecte en lui l'autorité de Dieu même : *Non est enim potestas, nisi a Deo.* (Rom., XIII, 1.) Sans prétexter sa grossesse, ni la rigueur de la saison, ni la longueur de la route, ni la fatigue d'un long voyage, elle se met en route avec Joseph, son saint époux et son gardien, et se rend à Bethléem, lieu d'origine de leur famille, qui était de la race royale de David. Exemple admirable d'obéi-

sance et de soumission aux puissances légitimes de ce monde, et qu'il est plus particulièrement nécessaire de rappeler aux générations présentes, qu'une fièvre d'indépendance et de liberté effrénée porte à secouer le joug de toute autorité. Dès le sein de sa divine mère, Jésus nous fait entendre cette maxime, qu'il répétera plus tard et qui est la sauvegarde de toute société : « Rendez à Dieu ce qui est de Dieu, et à César ce qui est de César. » *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari; et quæ sunt Dei, Deo.* (Luc., XX, 25.)

II. *A Bethléem.* — Après un long et difficile voyage, les saints époux arrivent dans la cité de David ; mais de nouvelles épreuves les attendent. Ils se présentent aux portes des hôtelleries pour demander l'hospitalité, mais nulle part il ne se trouve de place pour eux : *Non erat eis locus in diversorio.* (Luc., II, 7.) Remarquez que l'évangéliste ne dit pas qu'il n'y avait plus de place, mais qu'il n'y en avait pas pour eux : *Non erat eis locus.* Joseph porte sur ses traits les marques de la fatigue et du travail ; Marie, son épouse, n'a rien de ce qui attire les regards et la vaine curiosité du monde l'un et l'autre sont trop pauvres : on les méprise, on les rebute, on les délaisse. Cependant pour Marie le jour de l'enfantement était arrivé. Le Verbe incarné allait apparaître dans le monde. Ne semble-t-il pas que tous les habitants de Bethléem eussent dû se disputer l'honneur d'offrir un asile à la glorieuse Vierge qui allait donner au monde le Messie attendu et désiré depuis tant de siècles ? Mais non : les Bethléémites, tout occupés de leurs intérêts, de leurs plaisirs, de leurs affaires et des événements occasionnés

par l'édit de l'empereur Auguste, oublient les oracles et les promesses de Dieu, et n'ont aucun souci de ce qui regarde leur salut. Marie voit avec douleur se réaliser à l'égard de son fils Jésus ce que dit plus tard le disciple bien-aimé : *In propria venit, et sui eum non receperunt.* (Joan., I, 11.) « Il est venu chez lui, les siens ne l'ont point reçu. » C'est lui qui a fait le monde, et il ne se trouve pas une petite place pour lui dans une simple bourgade !...

III. *Dans l'humble réduit où elle enfante.* — Repoussés par les riches de la terre, qui ont rempli les hôtelleries, méconnus par leurs concitoyens de Bethléem, que vont devenir Marie et Joseph ? Où iront-ils se réfugier ? et dans quel réduit trouveront-ils un berceau pour l'Enfant-Dieu ? Aux environs de la ville se trouvait une sorte de grotte ou de masure abandonnée et servant d'étable aux animaux. C'est là le seul abri offert à la divine Vierge pour se reposer des fatigues de son pénible voyage. La nuit sera longue et froide, car au vingt-cinq décembre on est au cœur de l'hiver. Quand il ne s'agirait que de simples voyageurs, ne seraient-ils pas à plaindre dans un si pauvre et si misérable réduit, ouvert à tous les vents ? Mais cette jeune Vierge est mère en même temps, et c'est maintenant l'heure de son enfantement. Celui qui l'accompagne est son saint époux, son protecteur et son guide; Celui enfin qu'elle va mettre au monde, c'est le Fils de Dieu, le souverain Seigneur du ciel et de la terre. Comment ne pas rester confondu à la vue de cette pauvre étable où Marie est obligée de se retirer pour voir s'accomplir le plus grand et le plus conso-

ant mystère, que les anges du ciel se préparaient à nnoncer aux habitants de la terre ? *Gaudium magnum, quod erit omni populo.* (Luc., II, 10.) Entrons avec ette Vierge mère dans ce palais de la pauvreté, prosernons-nous avec elle devant le divin Enfant sorti de on sein aussi miraculeusement qu'il y avait été conçu; t, au lieu des biens terrestres qu'il méprise, offrons-lui ce qu'il désire : l'hommage irrévocable de nos cœurs.

XI. — Divine Maternité de Marie.

Et peperit filium suum primogenitum. (Luc., II, 7.)

Et elle enfanta son fils premier-né.

Un sentiment de profonde compassion nous saisit lorsque nous voyons l'accueil plein de froideur et de mépris que les habitants de Bethléem font à la très sainte Vierge. Si humble et si pauvre qu'elle parût, son sexe, sa jeunesse, l'état dans lequel elle se trouvait, il n'en fallait pas davantage, ce semble, pour attirer sur elle l'attention et la bienveillance des cœurs même les plus indifférents. Mais le Sauveur venant en ce monde ne voulait pas même avoir en propre une pierre pour reposer sa tête. (Matth., VIII, 20; Luc., IX, 58.) C'est lui qui permet que les hommes rebutent sa sainte mère et lui refusent l'hospitalité, afin qu'elle soit contrainte de se réfugier dans la misérable masure qu'il a choi-

sée de toute éternité pour le lieu de sa naissance. « A minuit, » dit Bossuet, « il sort du sein de sa mère comme un trait de lumière, comme un rayon de soleil. Marie est tout étonnée de le voir paraître tout à coup. Cet enfantement est exempt de cris comme de douleur et de violence : miraculeusement conçu, il naît encore plus miraculeusement; et les saints ont trouvé encore plus étonnant d'être né que d'être conçu d'une vierge. »

Si Marie subit les mépris du monde à Bethléem, dans l'étable son auguste maternité reçoit tout son éclat : 1° *de la part de Dieu;* 2° *de la part des anges;* 3° *de la part des hommes.*

1. *De la part de Dieu.*—Le surnaturel, le divin éclate de toutes parts dans la maternité de Marie. Elle est vierge et elle reste vierge, avant, pendant et après son enfantement. Ce grand mystère, ce miracle dès longtemps annoncé par le prophète, disant : *Ecce Virgo concipiet, et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel* (Is., VII, 14) ; « voici qu'une Vierge concevra et enfantera un fils, et on le nommera Emmanuel », c'est-à-dire Dieu avec nous. Marie elle-même ne comprenait pas comment il pourrait se faire : *Quomodo fiet istud ?* (Luc., I, 34.) Mais elle a cru que rien n'était impossible à Dieu, comme l'en félicitait sa cousine Elisabeth : *Beata quæ credidisti.* (Id., ibid., 45.) Assurée de garder sa virginité, qu'elle a vouée à Dieu dès son enfance, elle se voit en même temps honorée aujourd'hui de la plus auguste maternité qui fut jamais. De ses yeux elle contemple ce fils qu'elle a porté neuf mois en son sein virginal, et elle l'adore comme

son Dieu. Elle n'a qu'une étable à lui offrir pour abri; elle ne peut envelopper que de pauvres langes ses membres délicats, afin de les protéger contre les rigueurs de l'hiver; une crèche où mangent les animaux et quelques débris de paille, c'est tout ce qu'elle trouve pour lui servir de berceau. Mais cette pauvreté, cette privation de tout, cet extrême dénuement, ont été marqués par les prophètes, et ils ne font que jeter un éclat de plus sur la divine maternité de Marie.

« Détrompez-vous, » s'écrie encore ici Bossuet, « désabusez-vous, dépouillez-vous, du moins en esprit, vous qui venez à la crèche du Sauveur. » Que n'avons-nous le courage de tout quitter en effet pour suivre pauvres le Roi des pauvres ! Quittons du moins tout en esprit; et, au lieu de nous glorifier du riche appareil qui nous environne, rougissons d'être parés où Jésus-Christ est nu et délaissé... »

II. *De la part des anges.* — Glorifiée de la part de Dieu, la maternité de Marie l'est encore de la part des anges en l'étable de Bethléem. A peine Jésus-Christ est-il né, que les esprits célestes, instruits de ses abaissements, quittent leurs demeures et viennent dans l'étable rendre leurs hommages à l'Enfant nouveau-né. Ils adorent en silence le Fils de l'Éternel, mais ils proclament en même temps la gloire de Marie sa mère. Avec quelle vénération, quel respect, quelle admiration, quel amour, ils lui redirent la salutation de Gabriel : *Ave, gratia plena, Dominus tecum !* (Luc., I, 28.) « Salut, pleine de grâce ! le Seigneur est avec vous. » C'est dans votre chaste sein qu'il a pris un corps et une âme, et qu'il vient d'apparaître au

monde, plein de grâce et de perfection... Pendant q tout sur la terre est enseveli dans le sommeil et le lence, transportés de joie, les anges, réunis en chœu font éclater leurs célestes cantiques, et célèbrent a les louanges du divin Enfant les grandeurs de la m ternité de Marie. L'un d'entre eux dit aux bergers q veillaient sur leurs troupeaux dans les campagn voisines : « Voici que je vous annonce une gran joie, qui sera pour tout le peuple, parce qu'aujou d'hui il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, l Seigneur, dans la cité de David. » *Ecce enim evangeli vobis gaudium magnum, quod erit omni populo : quia n tus est vobis hodie Salvator, qui est Christus Dominus, i civitate David.* (Luc., II, 10-11.) Et aussitôt la multitud des esprits bienheureux fait retentir les airs de c paroles répétées depuis si souvent dans l'Église : *Gloria in altissimis Deo.* « Gloire à Dieu au plus hau des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonn volonté. (Id., ibid., 14.) Ce chant de triomphe jetai un nouveau rejaillissement sur la divine maternité de Marie.

III. *De la part des hommes.* — A leur tour, les hommes devaient être appelés à rendre hommage à l Vierge Mère et à réparer l'outrageante indifférenc des habitants de Bethléem. A la voix des anges, le bergers de la contrée se lèvent et se disent entre eux « Passons jusqu'à Bethléem, et voyons la merveill qui s'est opérée, et que les anges nous ont annoncé de la part du Seigneur. » *Transeamus usque Bethlee et videamus hoc verbum, quod factum est, quod Domin ostendit nobis.* (Luc., II, 15.) « Et, se hâtant, ils vinren

vèrent Marie et Joseph, et l'Enfant posé dans
èche. » *Et venerunt festinantes; et invenerunt Ma-*
et Joseph, et Infantem positum in præsepio. (Id.,
16.) Aussitôt ils se mettent à proclamer dans
a contrée le prodige qu'ils ont vu. Tous ceux
entendent sont dans l'admiration. *Et omnes qui*
int mirati sunt et de his quæ dicta erant a pasto-
d ipsos. (Ibid., 18.) Heureux bergers, les pre-
à adorer le Sauveur sur la terre et à célébrer
ne maternité de Marie !...
ssons-nous à ces pauvres et humbles pasteurs,
endre nos hommages à la douce et aimable
, qui les accueille comme les préférés de son
Fils, et nous montre par leur exemple que,
ller à Elle et à Jésus, il faut l'humilité, la can-
la simplicité, la pauvreté. En la saluant comme
re de Dieu, les bergers l'ont reconnue aussi
e leur mère. Aimons comme eux à lui donner ce
qui fait sa gloire en même temps que notre
ur.

XII. — Purification.

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ secundum legem Moysi, tulerunt Jesum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino. (Luc., II, 22.)

Lorsque furent accomplis les jours de la purification de Marie selon la loi de Moïse, ils portèrent Jésus à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur.

Conformément à un article de la loi de Moïse, quarante jours après la naissance d'un fils, une mère devait se présenter au temple, pour y être purifiée d'abord, et pour consacrer l'enfant au Seigneur. On le rachetait ensuite par le sacrifice d'un agneau, pour les familles riches ; par l'offrande de deux tourterelles, pour les pauvres. Quarante jours donc s'étant écoulés depuis la bienheureuse nuit de Noël, Marie, portant entre ses mains le divin Enfant, prit le chemin de Jérusalem, pour se présenter dans le temple et se soumettre à la loi de la purification. Joseph la suivait, muni de deux tourterelles : c'était tout ce que leur pauvreté leur permît d'offrir pour le sacrifice et le rachat de Jésus. Marie, exempte de la faute originelle et n'ayant contracté aucune souillure, ni dans la conception ni dans l'enfantement du Dieu Sauveur, n'était point soumise à la loi de la purification. Admirons les exemples : « 1° *d'obéissance ;* 2° *d'hu*

ité ; 3° *de charité* qu'elle nous donne dans cette constance. »

1. *D'obéissance.* — Et d'abord, en se soumettant à une qui n'était point faite pour elle, la très sainte Vierge us donne un exemple d'obéissance parfaite à l'auto- de Dieu en toutes choses. Elle fait plus qu'il ne lui ordonné, pour nous apprendre à ne rien omettre qui nous est commandé... Combien de prétextes, xcuses, de raisons plus ou moins spécieuses, n'al- ons-nous pas souvent pour nous soustraire aux oirs que la religion nous impose ? C'est un jour dimanche ou de fête : l'assistance au saint sacrifice ns le temple est d'obligation ; mais il arrive une e, il se présente une affaire, on a une légère in- position, il y a peut-être un peu de chemin à par- rir. Aux yeux de la foi et d'une piété ordinaire, obstacles n'auraient rien de sérieux, et l'on n'y que parce qu'on n'est chrétien qu'à demi... La de la purification de la conscience par la réception acrement de pénitence oblige à tout le moins une l'an. Parce qu'on pourra se dire de n'avoir fait à personne, ou qu'on n'osera pas se distinguer trop grand nombre de ceux qui ont renoncé aux tiques religieuses, la loi ne sera pas accomplie, et lise fera retentir en vain la menace de ses ana- mes... La sainte Vierge est tout innocente et pure, Celui qu'elle a mis au monde est la sain- même ; cependant elle dit, comme son divin Fils, lui convient d'accomplir toute justice : *Decet nos implere omnem justitiam.* (Matth., III, 15.) Et pendant qua- ante jours elle ne paraît point en public, comme si

elle avait contracté la souillure légale commune a... autres femmes. Ce temps écoulé, elle se présente ... temple, pour accomplir tout ce qui était prescrit po... la purification. Imitons son obéissance et sa fidélité ... la loi du Seigneur...

II. *D'humilité.* — Dans le mystère de sa Purifica... tion, la très sainte Vierge nous donne encore l'exemp... de l'humilité la plus parfaite. Conçue sans péché p... un privilège unique et inouï, la plus sainte et la pl... pure de toutes les créatures, élevée à l'incomparabl... dignité de Mère de Dieu, elle ne craint pas de s'abai... ser jusqu'au rang des femmes communes et ordina... res, et de se confondre avec les mères qui, selon l'ex... pression du roi prophète, conçoivent leurs enfants dans l'iniquité : *Et in peccatis concepit me mater mea...* (Ps. L, 7.) Elle connaît le miracle que Dieu a opéré en unissant ensemble la virginité et la maternité. Mais elle est la seule avec son époux saint Joseph à être la dépositaire de ce secret divin ; aux yeux des Juifs et des prêtres eux-mêmes, qui la voient se présenter au temple, elle n'est regardée que comme la femme d'un pauvre ouvrier qui vient se soumettre aux rites sacrés, ainsi que toutes les autres mères. Son humilité nous apparaît encore dans ces deux petites tourterelles qu'elle offre en sacrifice, comme le devaient faire les pauvres. N'aurait-elle pas pu d'un mot dévoiler tout le mystère, en disant que les prophéties étaient accomplies, et que le petit enfant qu'elle venait présenter au temple, était le Messie promis et attendu? Les preuves, certes, ne manquaient pas. Mais non : Marie devait encore ici nous donner l'exemple de l'humilité. Comme

ésus son divin Fils devait s'abaisser jusqu'à l'anéan-issement : *Semetipsum exinanivit* (Philip., II, 7), pour ous élever un jour jusqu'à lui, la sainte Vierge aussi voulu s'anéantir, pour nous apprendre que l'humi-ité est le premier trait de ressemblance que nous de-ons avoir avec le Sauveur...

III. *De charité.* — En se rendant au temple pour se oumettre à la loi de la purification, la très sainte Vierge allait en même temps offrir Jésus à Dieu son Père. Dès le temps où le Seigneur avait mis à mort les premiers-nés des Égyptiens pour sauver les enfants d'Israël, il avait ordonné que tous les aînés de son peuple lui fussent offerts et consacrés, comme on de-vait le faire aussi des prémices des fruits et des ani-maux. C'est pour accomplir cette prescription que Marie présente aujourd'hui son divin Fils au temple. Quelle preuve éclatante elle nous donne de sa cha-rité et de sa tendresse, en offrant elle-même la vic-time qui doit nous racheter, et en dévouant dès ce jour son bien-aimé Jésus à la mort ! Quel sacrifice pour le cœur d'une mère ! Mais elle connaît les des-seins de Dieu, elle sait que le monde ne peut être racheté que par le sang de ce Fils adorable... Il ne reste à cette divine mère que de s'immoler elle-même avec son Dieu Sauveur. Aussi, écoutez le saint vieil-lard Siméon, inspiré d'en haut, lui prédire qu'un glaive de douleur transpercera son âme : *Et tuam ipsius animam* ***perstransibit gladius.*** (Luc., II, 35.) En commentant cette parole, saint Jérôme dit que Marie fut plus que martyre, à cause des grandes et incom-préhensibles douleurs qu'elle eut à souffrir dans son

cœur en partageant les persécutions, les souffrance la passion et la mort de son divin Fils...

Montrons-nous reconnaissants envers cette ten dre Mère; et, puisqu'elle n'a pas hésité à offrir so unique Jésus pour notre salut, de notre côté, n mettons point de bornes à notre générosité pour pro pager son culte et sa gloire,..

XIII. — Adoration des mages.

Et intrantes domum, invenerunt puerum cum Maria matre ejus. (Matth., II, 11.)

Étant entrés dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère.

Après le touchant spectacle des bergers venus avec empressement dans la pauvre étable de Bethléem et prosternés devant la crèche, où ils admiraient le petit enfant qui leur avait été annoncé par les anges : *Invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio* (Luc., II, 12), un événement non moins ravissant attira l'attention de toute la contrée. « Des mages arrivèrent de l'Orient à Jérusalem, disant : Où est né le roi des Juifs? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. » (Matth., II, 1-2.) Ayant appris que Bethléem était le lieu où avait dû naître ce grand roi, ils s'y rendirent; et, conduits par l'étoile miraculeuse, ils arrivèrent au lieu où était le divin Enfant. Étant entrés, ils le trouvèrent avec Ma

rie sa mère, et prosternés ils l'adorèrent, et tirèrent de leurs trésors, pour les lui offrir en présents, de l'or, de l'encens et de la myrrhe : *Obtulerunt ei munera, aurum, thus et myrrham.* (Id., ibid., 11.) Marie encore ici se trouve au premier plan : c'est elle qui accueille les mages, accepte leurs dons au nom de Jésus, et leur communique les grâces qu'ils reçoivent comme récompense de leur dévouement.

Méditons : 1° *quelle fut leur foi pour trouver Jésus et Marie;* 2° *la signification de leurs présents;* 3° *les grâces qu'ils reçurent en retour.*

I. *Quelle fut leur foi.* — Les mages étaient des hommes savants, riches et puissants, et même des rois, puisque la fête de l'Épiphanie s'appelle aussi communément la fête des Rois. Dans les contrées de l'Orient, qu'ils habitaient, la Perse, la Médie et la Chaldée, on avait conservé le souvenir de la prophétie de Balaam, annonçant que de Jacob s'élèverait une étoile comme le signe d'un grand roi qui devait naître en Israël. Versés dans l'astronomie, les mages lisaient dans les cieux et interrogeaient les astres. L'attente de cette étoile prédite et le désir de la découvrir dans les espaces lumineux était déjà une première disposition à recevoir le signe révélateur du Messie. La foi ne peut éclairer en effet que les âmes recueillies et attentives; et, comme disent nos saints livres, le Seigneur ne se trouve pas dans la légèreté, le trouble et l'agitation : *Non in commotione Dominus...* (III Reg., XIX, 11.) Un jour, ils aperçoivent un astre extraordinaire; éclairés intérieurement par la grâce, ils reconnaissent le signe du grand Roi : *Signum magni Regis.* A l'instant ils par-

tent à sa recherche pour l'adorer : *Vidimus..., et venimus adorare eum.* (Matth., II, 2.) Voilà la simplicité de leur foi, qui ne tient aucun compte des difficultés, des raisons, des prétextes qui pouvaient se présenter pour les détourner d'un voyage lointain, difficile et périlleux. En route, la constance de leur foi va être mise à l'épreuve. Arrivés près de Jérusalem, l'étoile disparaît. Ils entrent courageusement dans la capitale de la Judée, et demandent où est né le roi des Juifs. On leur dit que c'est à Bethléem, et aussitôt ils se remettent en route. En récompense de leur constance et de leur fidélité, l'étoile miraculeuse reparaît à leurs yeux, et ils en sont remplis de joie : *Gavisi sunt gaudio magno valde.* (Id., ibid., 10.) Ils arrivent enfin; et, au lieu de trouver un roi environné de tout le faste de la souveraineté, ils ne voient qu'un pauvre petit enfant avec Marie sa mère. *Et intrantes domum, invenerunt puerum cum Maria matre ejus.* (Ibid., 11.) Leur foi, aussi généreuse que simple et constante, leur découvre le Roi du ciel et de la terre enveloppé de misérables langes. Ils se prosternent, l'adorent, et offrent en même temps leurs hommages de vénération, de respect et de dévouement à Marie, la mère de leur Seigneur et de leur Dieu... A leur exemple, cédons aux inspirations de la grâce, suivons les lumières de la foi, et nous trouverons le salut...

II. *Signification de leurs présents.* — Prosternés devant l'Enfant-Dieu et aux pieds de Marie, ils tirent de leurs trésors des présents, pour les offrir au grand Roi qu'ils avaient eu le bonheur de trouver : c'est de l'or, de l'encens et de la myrrhe. L'or, selon l'inter

[illegible] des saints docteurs, signifie la charité, est [illegible] pur qui vient du ciel; l'encens marque la prière. [illegible] monte comme le parfum jusqu'au trône de Dieu; [illegible] myrrhe, qui est une substance amère, symbolise le [illegible]rifice, la pénitence, la douleur... En présentant [illegible], les mages reconnaissaient en Jésus le Roi puis[illegible]; ils l'adoraient comme Dieu par l'encens, et par [illegible] myrrhe ils honoraient son humanité. Jamais pro[illegible]ion de foi n'a été plus explicite et plus parfaite; et [illegible] mages, prémices de la gentilité, nous ont laissé la [illegible]mule complète de notre croyance au mystère de [illegible]carnation... C'est à Jésus qu'ils offrent leurs pré[illegible]ts, mais c'est Marie qui les reçoit : elle est désor[illegible]ais l'intermédiaire entre les hommes et son divin [illegible]. Si l'Évangile dit que les mages trouvèrent Jésus et [illegible]arie sa mère, c'est qu'ils sont inséparables. Jésus ne [illegible] point sans Marie : elle est ministre de l'Incarna[illegible]on. On ne trouve point Jésus sans Marie : elle est la [illegible]rvante qui lui donne ses soins. Jésus n'est point [illegible]ifié sans Marie : elle est la compagne de sa pas[illegible]on. A l'exemple des mages, offrons à Jésus, par les [illegible]ins de Marie, l'or de notre charité, l'encens de nos [illegible]rières, la myrrhe de notre pénitence et de nos géné[illegible]ux sacrifices...

III. *Grâces qu'ils reçoivent en retour.* — En retour d'une foi si vive et si active, de quelle surabondance de grâces les mages ne durent-ils pas être comblés ! La vue seule de l'étoile miraculeuse les avait remplis de joie : *Gavisi sunt gaudio magno valde.* (Ibid., 10.) Mais quelle ne fut pas leur allégresse à la vue du Soleil de justice lui-même, et de Celle qui est plus radieuse que

[illegible] dont leurs [illegible] étable de [illegible] les splen- [illegible] Mais l'heure est ve- [illegible] pays. Jésus a pour [illegible] : il les [illegible] qu'ils doivent [illegible] d'Hé- [illegible] à travers [illegible] Jésus-Christ, [illegible] ils arrivent enfin [illegible] C'est ainsi qu'à l'exemple des [illegible] Jésus et Marie et leur avoir [illegible] de nos [illegible] repentir et de [illegible] des trésors [illegible] prenant le che- [illegible] de la justice, nous au- [illegible] dans notre pays, qui est le ciel.

XIV. — Fuite en Égypte.

Surge, et accipe puerum et matrem ejus, et fuge in Ægyptum. (Matth., II, 13.)

Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, et fuyez en Égypte.

Lorsque les mages eurent repris le chemin de leur pays, voici que l'ange du Seigneur apparut en songe à saint Joseph et lui dit : « Vite, levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, et fuyez en Égypte, et restez-y jusqu'à ce que je vous dise d'en revenir, car Hérode va se mettre à chercher l'enfant pour le perdre. » Joseph, se levant aussitôt, prend Jésus et sa mère pendant la nuit, et se dirige vers l'Égypte. Il y demeura jusqu'à la mort d'Hérode, afin que s'accomplît ce qu'avait dit le prophète Osée : « J'ai rappelé mon Fils de l'Égypte. » (Osée, XI, 1.) Alors Hérode, se voyant trompé par les mages, entra dans une grande colère, et envoya tuer tous les enfants qui se trouvaient à Bethléem et dans tous ses environs, de l'âge de deux ans et au-dessous. (Matth., II, 13-16.) L'infâme persécuteur, comme vous voyez, avait bien pris ses mesures pour frapper sa victime; mais, au moment même de cet horrible massacre, Jésus dormait tranquille entre les bras de sa mère, et, dans le ciel, ses anges couronnaient la foule de ces premiers martyrs, que l'Église appelle les saints Innocents

Ne détachons point nos regards de la divine Mère

et suivons-la : 1° *dans son départ ;* 2° *dans son voyage ;* 3° *dans son séjour.*

I. *Dans son départ.* — La très sainte Vierge eut bientôt à sentir la pointe de ce glaive qui, selon la prédiction du saint vieillard Siméon, devait transpercer son âme. Quel coup pour cette tendre mère, lorsque Joseph, averti par l'ange du Seigneur, vint lui dire : « Marie, vite, prenez votre fils et suivez-moi : il nous faut à l'heure même prendre le chemin de l'Égypte, car le cruel Hérode se met à la recherche de l'enfant pour le faire mourir » ! Imaginez ce que cette nouvelle inattendue, terrifiante en elle-même, devait encore emprunter de lugubre aux circonstances. C'est dans la nuit que Joseph reçoit ce message et le transmet à sa sainte épouse. Peut-être déjà les satellites du persécuteur sont-ils sur pied et rôdent-ils dans les ténèbres, pour surprendre l'innocente victime désignée à leur fer meurtrier. La méchanceté d'Hérode est bien connue, et c'en est fait de Jésus, s'il le rencontre. Le temps presse : il faut partir, sans aucun préparatif de voyage... La Tradition nous représente Marie montée sur un âne, et tenant entre ses bras le divin Enfant. Joseph l'accompagne en silence. C'est dans ce modeste équipage que la sainte famille est réduite à prendre le chemin de l'exil. Les saints anges lui font escorte et la conduisent à travers les plaines désertes qui séparent la Judée de l'Égypte... Serions-nous bien venus de nous plaindre des épreuves et des tribulations, quand nous voyons que Dieu ne les épargne pas à Jésus enfant ni à sa très sainte Mère ? Quel sujet d'amertume, en effet, pour le cœur de Marie, de voir Jésus

ırsuivi pour être mis à mort ; de ne pouvoir le ver qu'en allant le cacher dans un pays lointain,)nnu, étranger aux croyances, aux mœurs et à la ;ue d'Israël !... Et nous aussi, quand nous sommes s l'affliction, imitons la calme résignation de Marie, ndonnons-nous à la Providence, comme elle se fia elle-même à la conduite de Joseph...

. *Dans son voyage.* — Pour porter le divin Enfant Égypte, Marie et Joseph durent suivre une route vage, obscure, déserte et si longue, qu'il leur fallut ; de deux mois pour la parcourir. Ce fut, dit-on, à ers le désert où les Israélites errèrent pendant rante ans. Où se procurer des vivres dans ces soli- es ? où trouver un abri pour se réfugier et repo- la nuit ? car les habitations étaient rares dans ces s abandonnés. O vous qui, dans le moindre voyage, s préoccupez avant tout du confortable, comment vez-vous oublier les privations qu'ont endurées r vous Jésus et sa divine Mère dans leur fuite en pte ?...

endant que la sainte famille continuait sa marche il'exil, les soldats d'Hérode, changés en bourreaux, épandaient dans Bethléem et dans toutes les bour- es d'alentour, et massacraient impitoyablement enfants de deux ans et au-dessous qui leur tom- ent sous la main. Alors s'accomplit à la lettre rophétie de Jérémie : *Vox in Rama audita est, plo- s et ululatus multus : Rachel plorans filios suos, et it consolari, quia non sunt.* (Matth., II, 18. Jer., , 15.) « On entendit dans Rama une voix, et des urs, et de grands gémissements : Rachel pleurant

ses enfants; et elle ne voulut point être consolée, parce qu'ils ne sont plus. » Bien que l'Évangile ne le dise pas, nous pouvons croire que Jésus ne laissa point ignorer à sa divine Mère le massacre des saints Innocents, et que Marie compatissait de tout son cœur aux larmes et aux douleurs de ces milliers de jeunes mères comme elle, qui se voyaient impitoyablement arracher leurs enfants, pour être immolés à la fureur d'Hérode...

III. *Dans son séjour.* — Après les fatigues d'une longue route et les privations de toute sorte qu'elle eut à endurer, la sainte famille arriva en Égypte. On croit qu'une ville de la Thébaïde, appelée Héliopolis, devint le lieu de son séjour. C'est là que, logés dans une étroite et humble demeure, Jésus, Marie et Joseph vécurent sept ans comme d'obscurs et pauvres étrangers. On lit dans de pieux auteurs que pendant tout ce temps la très sainte Vierge travailla du fuseau et de l'aiguille, pour se procurer le nécessaire et à son divin Fils, tandis que, de son côté, saint Joseph exerçait son modeste métier... Contemplez la souveraine du ciel et de la terre, réfugiée dans un pays étranger, et, comme une pauvre ouvrière, occupée à filer, à coudre, à tisser, à soigner son ménage et à remplir toutes les fonctions communes à une mère de famille. Si la Tradition rapporte qu'à l'entrée de Jésus en Égypte, les idoles et les temples furent renversés, comme l'avait annoncé le prophète Isaïe, il n'est pas dit cependant que la très sainte Vierge ait fait aucun miracle. Mais, parce qu'elle devait en tout et partout être notre modèle, elle nous a donné encore en Égypte l'exemple

de toutes les vertus. Issue du sang royal de Juda, Mère de Dieu, Reine des anges et des hommes, elle a passé comme une étrangère aux yeux des Égyptiens, et elle en a été traitée avec toute l'indifférence et le mépris que pouvait attirer l'extérieur humble et pauvre de la femme d'un ouvrier inconnu... Imitons cette divine Mère : aimons comme elle à rester obscurs et ignorés aux yeux des hommes, et que toute notre consolation soit de nous sentir avec elle en la société de son Fils Jésus...

XV. — Retour de l'Égypte.

Consurgens accepit puerum et matrem ejus, et venit in terram Israël. (Matth., II, 21.)

Joseph, se levant, prit l'enfant et sa mère, et vint en la terre d'Israël.

Hérode étant mort, dit l'évangéliste saint Matthieu, l'ange du Seigneur apparut à Joseph dans son sommeil en Égypte, et lui dit : « Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, et allez dans la terre d'Israël : car ceux qui en voulaient à la vie de l'enfant, sont morts. » Joseph, se levant, prit l'enfant et sa mère, et s'en vint dans la terre d'Israël. Mais, ayant appris qu'Archélaüs, fils ainé d'Hérode, régnait en Judée à la place de son père, il eut crainte d'aller de ce côté. Averti en songe, il se retira dans les confins de la Galilée, et vint habiter dans la ville de Nazareth, afin que s'ac-

omplit ce qu'avait dit le prophète : « Il sera appelé Nazaréen. » Matth., II, 19-23.)

L'Évangile est toujours d'une admirable simplicité n nous racontant les différentes circonstances de la ie le Jesus et de sa très sainte Mère. C'est toujours Joseph, comme chef de la famille, qui joue le principal ôle. Les anges chargés des messages du Ciel ne s'adressent point à Marie. Elle se contente de suivre n tout les ordres de son saint époux... Aussi nous arrêterons-nous aujourd'hui tout particulièrement à la méditation : 1° *de la simplicité ;* 2° *de la générosité ;* [illegible] *de son obéissance.*

1° *De la simplicité.* — Le propre des âmes simples et vraiment humbles, c'est d'obéir aveuglément en tout ce qui leur est commandé, pourvu qu'elles n'y trouvent pas une occasion de péché. Il leur suffit de voir Dieu dans la personne de leurs supérieurs, pour [illegible] exécutement les ordres qu'ils en reçoivent.

[illegible] Marie a toujours eu ce caractère de [illegible] de saint Joseph. Jamais on n'a [illegible] touché la moindre observation. [illegible] les plus difficiles. Faut-[illegible] pour obéir à l'édit d'Auguste! [illegible] sans prétexter la longueur [illegible] Joseph reçoit en songe [illegible] aurait été facile à Marie de [illegible] d'un ange pendant la [illegible]. Pour échapper aux re- [illegible] nécessaire d'aller jusqu'en [illegible] de trouver un refuge [illegible] ? Non : Marie s'en remet

entièrement à son saint époux, parce qu'elle voit en lui le guide, le soutien, le protecteur que Dieu lui a donné. Joseph la conduit en Égypte : elle y va. C'est un pays étranger, habité par des païens : comment s'y prendra-t-elle pour se procurer, à elle et à son cher enfant, les choses les plus indispensables à la vie ? Elle s'en remet à la sollicitude de Joseph. Combien de temps durera cet exil ? Elle ne songe même pas à le demander. Lorsque, après sept ans environ, l'ange commande à Joseph de reprendre le chemin de la Judée, Marie se remet en route avec lui, sans même se rappeler les fatigues et les privations du premier voyage.. C'est avec cette simplicité que nous devons obéir à ceux qui nous commandent de la part de Dieu et sont chargés de notre conduite. Nos parents, nos supérieurs, nos maîtres, tiennent auprès de nous la place de Dieu : soyons-leur soumis, comme Marie l'était à saint Joseph...

II. *De la générosité.* — Dans son obéissance, Marie fit paraître, en second lieu, une grande générosité... Combien dut-il en coûter à une vierge timide par nature, faible de complexion, d'entreprendre un voyage long et fatigant, pour aller se réfugier dans un pays idolâtre et naturellement ennemi du peuple juif! Elle n'a pas le temps de préparer ce qui lui est nécessaire pour fuir; elle va se trouver seule avec son époux à travers des solitudes inconnues, sans abri, sans secours. Si elle fuit pour soustraire le divin Enfant à la fureur du cruel Hérode, cette terre d'Égypte sera-t-elle plus hospitalière, et la vie de Jésus y sera-t-elle plus en sûreté? Que de difficultés! que d'angoisses!

[redacted]

XX. [redacted] — L'obéissance de Marie enfin a été aussi persévérante qu'elle est généreuse. La dignité de Mère de Dieu avait placé la très sainte Vierge au-dessus des lois et de [redacted] mais son amour pour l'obéissance y soumettait pleinement. Enfant, elle ne connaît que la volonté de son père et de sa mère. Au temple, elle voit dans les prêtres et les ministres sa règle l'autorité même de Dieu. Son mariage avec saint Joseph ne fut qu'un effet de sa parfaite obéissance à l'Esprit-Saint. Tant qu'elle conserve son saint époux elle n'a pas d'autre arbitre de sa conduite. A Bethléem, sur le chemin de l'exil, en Égypte, à Nazareth,

nous n'avons qu'à admirer sa parfaite soumission à Joseph, le chef de la famille. Plus tard, son divin Fils parlera d'elle une seule fois; ce sera pour louer son obéissance à la parole de Dieu: *Quinimo beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.* (Luc., XI, 28.) Combien la persévérante obéissance de Marie condamne nos défaillances, nos faiblesses, nos lâchetés! Nous obéissons, pourvu que les devoirs à accomplir ne soient pas trop difficiles; nous obéissons dans un moment de zèle et de ferveur; nous nous soumettons pour un temps, et bientôt nous oublions nos résolutions et nos promesses, et notre vie, loin d'être un acte d'obéissance persévérante, n'est qu'une continuelle révolte contre les commandements de Dieu... Demandons à la très sainte Vierge de nous obtenir, par son intercession, d'être fidèles comme elle au devoir de l'obéissance, afin qu'après l'avoir imitée sur la terre, nous méritions de la contempler dans le ciel.

XVI. — Jésus retrouvé dans le temple.

Fili, quid fecisti nobis sic? Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te. (Luc., II, 48.)

Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous? Voilà que votre père et moi nous vous cherchions remplis de douleur.

Voici bien une des circonstances où le cœur de Marie fut soumis à une des plus dures épreuves qui puissent affliger une mère. Écoutons le texte sacré. De-

puis son retour de l'Égypte, la sainte famille habitait la petite ville de Nazareth. Marie et Joseph allaient tous les ans à Jérusalem, à la fête de Pâques. Vers l'âge de douze ans, Jésus monta avec eux à la ville ; et, les jours de la solennité passés, comme Joseph et Marie s'en revenaient, l'Enfant Jésus demeura à Jérusalem. Son père et sa mère ne s'en aperçurent pas ; mais, pensant qu'il était avec leur compagnie, ils continuèrent leur chemin. Ne l'ayant pas trouvé parmi leurs parents et ceux de leur connaissance, ils retournèrent à Jérusalem et le cherchèrent partout. Ce ne fut que trois jours après qu'ils le retrouvèrent au temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant... Sa mère lui dit : « Mon enfant, pourquoi avez-vous fait ainsi ? Votre père et moi, nous vous cherchions le cœur plein de tristesse... » Et il lui répondit : « Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé de ce qui regarde mon Père ?... » Et il descendit avec eux, et s'en revint à Nazareth... (Luc., II, 41-51.)

Méditons : 1° *la douleur de Marie à la perte de Jésus* ; 2° *le soin avec lequel elle le cherche* ; 3° *son bonheur de le retrouver.*

I. *Douleur de Marie à la perte de Jésus.* — Quelle vive douleur ne dut pas ressentir la divine Mère, lorsque le soir arrivé, après une longue journée de marche loin de Jérusalem, elle ne vit point paraître Jésus ! Elle le croyait en la compagnie de ses parents ou de ses connaissances ; personne ne l'a vu et ne peut lui dire ce qu'il est devenu. La nuit était là : où courir, où chercher pour le retrouver ?... Que de craintes, de

terreurs et d'angoisses ont dû s'emparer alors du cœur de Marie ! Pour soustraire le divin Enfant à la cruauté d'Hérode, il avait fallu le porter en Égypte. Joseph, redoutant justement Archélaüs comme fils et successeur d'Hérode, n'avait pas osé fixer son séjour dans la Judée. Les ennemis de Jésus, toujours acharnés à sa perte, n'auront-ils pas réussi enfin à le reconnaître et à s'emparer de lui pour le mettre à mort ? Toutes ces pensées venaient attrister le cœur de Marie ; et, comme autrefois Jacob se lamentait de la perte de Joseph (Gen., XXXVII, 33-35), elle pouvait croire que son cher fils était devenu la proie des bêtes cruelles qui avaient soif de son sang...

Nous aussi, nous pouvons perdre Jésus de deux manières : la première et la plus funeste, c'est quand nous nous séparons de lui par le péché... la seconde, lorsque Jésus s'éloigne de nous pour nous éprouver. Dans l'un et l'autre cas, sentons-nous, comme Marie, une vive douleur de l'absence de ce divin Sauveur ? Quel sujet de larmes que de l'abandonner volontairement !... Et si Jésus se cache à nous pour un temps, imitons la patience et la résignation de Marie, à qui son divin Fils n'a pas voulu épargner un pareil sujet de tristesse et d'angoisse...

II. *Le soin avec lequel elle le cherche.* — Marie ne se donne point de repos qu'elle n'ait retrouvé Jésus. Joseph partage toute la douleur et toute la sollicitude de sa chère épouse. N'ayant point trouvé le divin Enfant parmi leurs parents et ceux de leur connaissance, ils retournèrent à Jérusalem et le cherchèrent partout. Voyez Marie, accompagnée de son saint

[illegible]

[illegible] nous rendra la paix et [illegible] faut chercher avec soin et [illegible] dans les mêmes disposi- [illegible]

III. *Du bonheur de le retrouver.* — C'est dans le [illegible] que Marie et Joseph eurent le bonheur de re- [illegible] : *Invenerunt illum in templo.* Luc., II. 46. [illegible] remarque un pieux commentateur, au [illegible] la place publique, ni dans un lieu d'amu- [illegible] qu'ils rencontrent le divin Enfant, mais dans le [illegible] de la prière et de la céleste doctrine, là

même où se trouve la consolation dans les épreuves, et où Dieu assiste ceux qui se confient en lui. Ne fut-ce pas aussi une consolation pour Marie et Joseph d'entendre les choses merveilleuses que disaient de la prudence et de la sagesse de Jésus les docteurs de la loi, ravis de ses réponses?... (Id., ibid, 47.) Marie, le cœur surabondant de joie et de tendresse, reçoit Jésus dans ses bras et lui adresse cette parole, où respire tout son amour maternel : *Fili, quid fecisti nobis sic ? Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te.* «Mon enfant, pouquoi avez-vous fait ainsi ? Votre père et moi, nous vous cherchions tout tristes. » Et Jésus répondit : «Pourquoi me cherchiez-vous? Ne savez-vous pas qu'il faut que je m'occupe de ce qui regarde mon Père? » (Id., ibid., 48-49.) Après cette parole, qui manifestait sa divinité, il se rendit avec Marie et Joseph à Nazareth, et les consola par sa douce présence de toutes les angoisses qu'ils avaient éprouvées de sa perte... Quelle consolation et quel bonheur aussi pour nous, lorsqu'il nous est donné de retrouver Jésus après en avoir été séparés ! Plus nous le chercherons dans l'amertume et la tristesse, *dolentes quærebamus te,* plus il nous sera doux de le retrouver, et plus nous serons heureux de vivre en son adorable compagnie, comme Marie et Joseph à Nazareth.

XVII. — La Sainte Famille à Nazareth.

Et erat subditus illis. (Luc., II, 51.)

Il leur était soumis.

C'est dans ces quatre mots si courts que l'évangéliste saint Luc renferme tout ce que nous savons de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ depuis sa douzième année jusqu'à l'âge de trente ans environ. Retrouvé dans le temple par son père et par sa mère, il retourna avec eux à Nazareth; et, jusqu'à ce qu'il en sortît pour commencer la prédication de son Évangile, durant un espace de dix-huit ans, nous n'avons à contempler en lui qu'une chose : sa parfaite soumission à Marie et à Joseph : *Et erat subditus illis.* L'Évangile ajoute qu'il croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes : *Et Jesus proficiebat sapientia, et ætate, et gratia apud Deum et homines.* (Id., ibid., 52.) L'exemple donné par Jésus-Christ et exprimé en si peu de paroles est le plus salutaire pour tous les hommes sans exception. Jusqu'à trente ans, l'enfant, l'adolescent, le jeune homme, ont surtout besoin de leçons d'obéissance et de soumission. Au-dessus de cet âge, il n'y aura de capables de bien commander que ceux qui auront appris à bien obéir.

Nous allons considérer, dans la vie de la sainte famille à Nazareth, le rôle de chacun de ses membres en particulier : 1° *de Joseph;* 2° *de Marie;* 3° *de Jésus.*

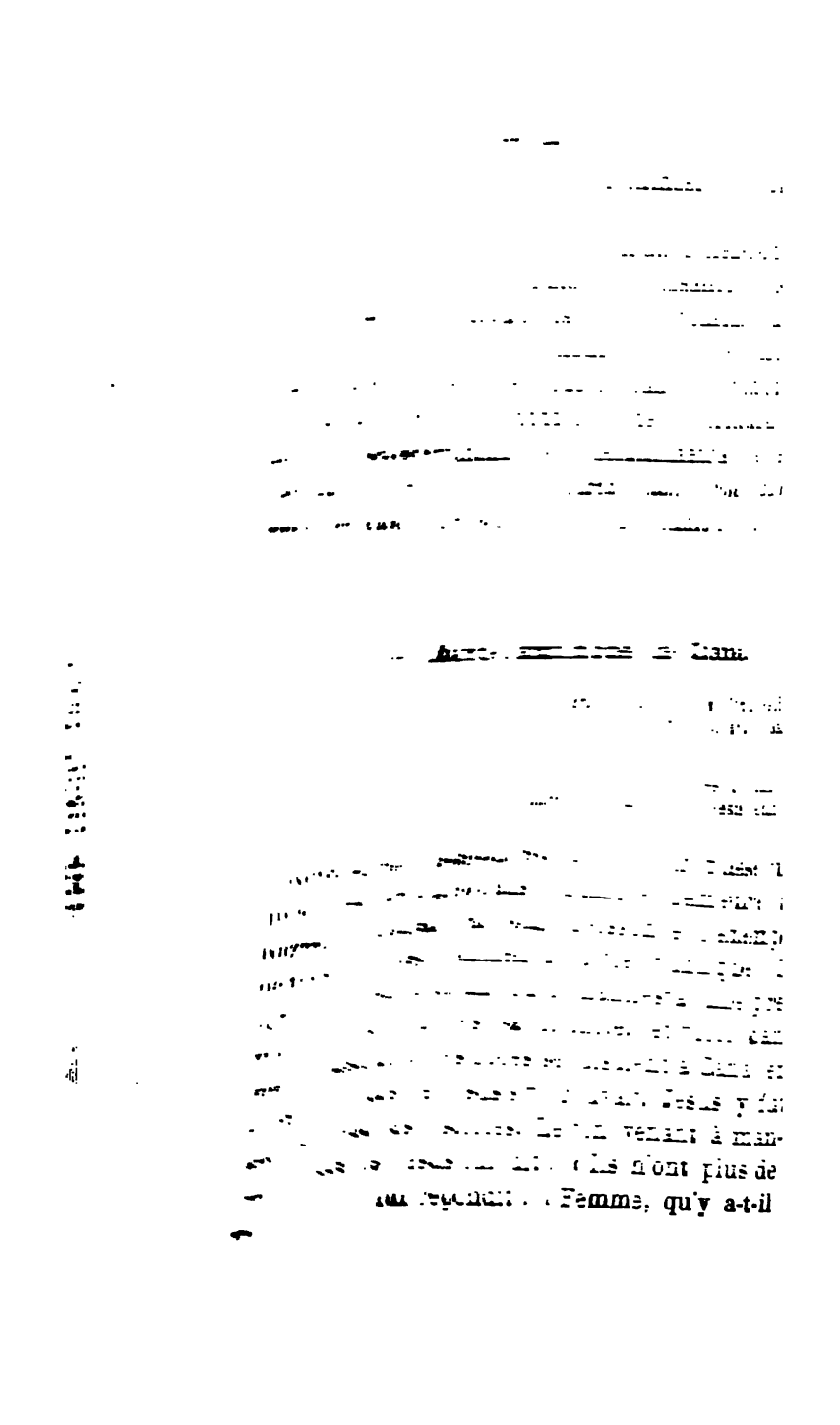
I. *De Joseph.* — Comme la famille est le principe et la base de toute société humaine, Dieu a voulu nous en donner le modèle accompli dans celle de Nazareth. Au père appartient l'autorité, le commandement, la vigilance, la sollicitude de toutes choses, l'entretien de la maison et la charge de pourvoir à ce qui est nécessaire aux membres de la famille. Cette belle et grande mission fut celle de saint Joseph à l'égard de Marie et de son divin Enfant, et avec quelle perfection il l'a remplie ! Uni à la très sainte Vierge par un légitime mariage, il avait pour elle tous les sentiments d'un époux selon Dieu. Père de Jésus-Christ par adoption, il s'acquitta envers lui de tous les devoirs que lui imposait cet auguste titre... Aussi, dans tous les mystères de la sainte enfance du Sauveur, voyons-nous toujours Joseph inséparable de la Vierge Mère, et c'est à lui que les Anges communiquent les ordres du Seigneur : « Joseph, prenez la mère et l'enfant, et retirez-vous en Égypte... Joseph, prenez la mère et l'enfant, et revenez dans la terre d'Israël. (Matth., II, 13, 20.) Toujours le Ciel traite avec lui comme étant le chef de la famille. C'est lui qui est averti en songe de fixer sa demeure à Nazareth. Et une fois établi dans cette petite ville, il continue à remplir ses augustes fonctions de père nourricier de Jésus. Ni la sublime dignité de Marie ni la divinité de son fils ne diminuent en rien son autorité... Jésus veut toujours être soumis à sa conduite et recevoir ses ordres : *Et erat subditus illis.* Humble ouvrier, Joseph travaille pour gagner le pain de chaque jour et pourvoir à l'entretien de la famille. Sa vie à Nazareth

est une vie humble, obscure, laborieuse, tout employée à l'accomplissement des devoirs de son état... Quel modèle plus parfait à présenter aux chrétiens qui ont le double honneur d'être époux et pères ?...

II. *De Marie.* — Dans la famille, c'est la mère qui tient le second rang. Soumise à son époux comme à son chef, elle partage avec lui l'autorité envers l'enfant. C'est elle que regardent spécialement les soins de la première éducation... Nous avons vu à Nazareth le rôle de saint Joseph comme le modèle parfait du père de famille; considérons maintenant celui de la sainte Vierge. Toute sa vie se résume en deux mots : soumission entière à l'égard de Joseph, tendre sollicitude envers Jésus. Voyez son complet abandon à la conduite de son époux, dans le voyage à Bethléem pour obéir à un édit de César, dans la fuite en Egypte et le long séjour qu'il fallut y faire, dans le retour de l'exil et le choix d'une demeure. Joseph reçoit le message de l'ange, et Marie se contente de suivre humblement et fidèlement les ordres de son époux, dans lequel elle voit l'autorité même de Dieu... A Nazareth, elle conserve en tout la même dépendance et la même soumission. Parce que Jésus, bien Dieu qu'il est, veut lui être persévéramment soumis comme à sa mère : [illegible] elle s'empresse de se rendre sollicitude, et remplit à son égard tous les devoirs que lui impose son état. Dans les rapports avec Jésus, Joseph ne tient, pour ainsi dire, que le second rang. C'est Marie qui lui parle et lui exprime en son nom et en [illegible] les tendres sollicitudes qu'il lui ins-

pire : *Fili, quid fecisti nobis sit ? Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te...* (Luc., II, 48.) Elle s'occupe à Nazareth des humbles et simples devoirs de son état. Pendant que Joseph a le soin des choses extérieures, il est dit de la divine Mère qu'elle conservait dans son cœur tout ce qu'elle voyait et entendait de son fils Jésus : *Et mater ejus conservabat omnia verba hæc in corde suo...* (Id., ibid., 51.)

III. *De Jésus.* — Nous avons vu à Nazareth Joseph et Marie comme modèles du père et de la mère de famille. Jésus à son tour se donne en exemple aux enfants. Toute sa vie est résumée en ce seul mot : *Et erat subditus illis.* Dans quels sentiments d'admiration et d'humilité tout ensemble Marie et Joseph ne devaient-ils pas commander à cet enfant, qu'ils adoraient comme leur Dieu et leur Sauveur !... Non seulement ils le voyaient obéir à son père et à sa mère, mais encore porter l'anéantissement jusqu'à se soumettre aux étrangers, pour lesquels il ne dédaignait pas de travailler, comme fils d'ouvrier et ouvrier lui-même : *Faber, fabri filius !...* (Marc., VI, 3. Matth., XIII, 55.) Ah ! devant l'exemple de ce Dieu obéissant, je comprends cette apostrophe de saint Bernard pour abaisser notre fol orgueil : *Disce ergo, homo, obedire; disce, terra, subdi; disce, pulvis, obtemperare; erubesce, superbe cinis : Deus se humiliat, et tu te exaltas; Deus se hominibus subdit, et tu dominari gestiens hominibus, tuo te præponis Auctori !* « Homme, apprends donc à obéir; apprends, terre, à te soumettre ; poussière, apprends à obtempérer ; rougis, cendre superbe : un Dieu s'humilie, et tu t'élèves ! un Dieu se soumet aux hommes,



de commun entre vous et moi ? » Sa mère dit aux serviteurs : « Faites tout ce qu'il vous dira. » Or il y avait là six vases de pierre, contenant chacun deux ou trois mesures. Et Jésus dit : « Emplissez ces vases d'eau. » Et ils les emplirent. Et Jésus leur dit : « Versez maintenant, et portez-en à l'intendant. » Et ils lui en portèrent... Et cette eau se trouva changée en un vin exquis. Par ce premier miracle à Cana de Galilée, Jésus manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui. (Joan., II, 1-11.)

Voici trois réflexions que nous suggèrent la présence et la conduite de Marie dans cette fête de famille : 1° *elle connaît et prévient nos besoins ;* 2° *elle les expose à son divin Fils ;* 3° *elle nous indique le moyen d'être exaucés.*

I. *Elle connaît et prévient nos besoins.* — La présence de la très sainte Vierge aux noces de Cana nous indique qu'il s'agissait du mariage de quelqu'un de ses parents. Bien qu'on ignore qui était l'époux, saint Jérôme, dans son prologue sur l'Évangile de saint Jean, semble affirmer que c'était celui-là même qui fut le disciple bien-aimé... Marie se trouvait donc là non seulement comme simple invitée, mais encore comme une parente toute dévouée pour prêter son aide et son concours dans les préparatifs des noces. Quel sujet d'admiration de voir la divine Mère disposer toutes choses avec le plus grand soin, et descendre dans tous les menus détails que demandait la circonstance ! Veillant à tout, elle voit que la provision de vin est épuisée. Quel désappointement pour les convives ! et pour les jeunes époux et leurs parents

quelle confusion. s'il n'y a plus à servir que de l'eau pour le reste du festin !... Ici se révèlent toute la charité, la tendresse, la prévoyance du cœur de la sainte Vierge... A l'instant elle s'avance auprès de son divin Fils: elle sait qu'il est Dieu et qu'il peut tout. C'est elle qui nous a donné son humanité : il convenait que ce fût elle aussi qui nous révélât sa divinité. Elle se contente de lui dire : *Vinum non habent*. « Ils n'ont plus de vin. » La divinité est comme mise en demeure de se déclarer, et elle apparaît en effet dans la réponse de Jésus : *Mulier*, femme, *quid mihi et tibi ?* Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? Pour l'homme, Marie est toujours sa mère; mais pour Dieu elle est la femme, c'est-à-dire sa créature : *Mulier*... Voyez-vous ici le rôle de Marie ? Elle voit nos besoins, nos nécessités, notre pauvreté, notre indigence. Avec quel maternel empressement elle les expose à Jésus son divin Fils ! [illegible] exaucée...

[illegible] — Quelle simplicité ! quelle brièveté [illegible] puissance dans la prière de Marie [illegible] n'est ni plus ni moins [illegible] qui se puissent imaginer [illegible] pour en créer une [illegible] de puissance que pour [illegible] n'y fait rien; et si Jésus [illegible] il ne lui [illegible] Océan. Eh bien ! [illegible] d'en exposer [illegible] Jésus répond bien que [illegible] hora [illegible] peut-il

ser ? Dans ces paroles : *Quid mihi et tibi est, mu-*
emme, qu'y a-t-il de commun entre vous et
on pourrait voir une autre interprétation :
ıe, que vous importe à vous et à moi ? » S'ils
us de vin, c'est un petit inconvénient, et tout
tage de la sobriété des convives : ils se con-
ıt d'eau au lieu de vin. Mais non : Jésus veut
nner ici la preuve qu'il ne peut rien refuser à
e Mère de ce qu'elle demandera pour nous. Il
ici que d'une chose toute matérielle ; mais il
e, et, par amour pour sa mère, il fait même
il ne lui est demandé. *Vinum non habent*, « il
ıs de vin. » Il aurait pu se contenter d'aug-
la quantité de celui qu'on avait servi jusque-
ıiracle aurait été aussi grand. Ce n'était pas
ur marquer son amour envers Marie et sa
ırde envers nous ; et, à créer du vin, il veut
oit le plus exquis qui se puisse imaginer...

Dieu nous indique les moyens d'être exaucés. —
nt cette puissance de Marie, qu'il lui suffise
r les besoins de ses amis et de ses serviteurs
e exaucée ? C'est qu'elle a toujours été fidèle
dans son cœur la parole de Dieu, pour la
n pratique : *Maria autem conservabat omnia*
c, conferens in corde suo... (Luc., II, 19.) Et
ısabeth l'a louée d'avoir cru à l'accomplisse-
tout ce qui lui avait été dit : *Beata quæ credi-*
niam perficientur ea quæ dicta sunt tibi a Do-
(Id., I, 45.) Tout en se faisant notre avo-
ırès de Jésus pour solliciter de sa miséri-
ıtes les grâces qui nous sont nécessaires, elle

veut aussi nous instruire des moyens de rendre nos prières efficaces et d'obtenir de Dieu tout ce que nous lui demandons. Voilà pourquoi, après avoir exposé à son divin Fils l'indigence des époux et les besoins des convives, elle dit aux serviteurs : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le. » *Dixit mater ejus ministris : Quodcumque dixerit vobis, facite...* (Joan., II, 5.) Or c'est nous aussi qui sommes les serviteurs de Jésus-Christ, et c'est à nous que s'adressent les paroles de la très sainte Vierge. Voulons-nous recevoir l'effet des prières de Marie ? désirons-nous que le Seigneur change nos larmes, nous comble des dons et des faveurs de sa toute-puissance, et opère même, s'il le faut, des miracles pour notre salut ? accomplissons fidèlement tout ce qu'il nous commande : *Quodcumque dixerit vobis, facite.* Observons les préceptes de sa sainte loi, qui est l'expression de sa volonté à notre égard. C'est ce que nous prêche aujourd'hui la très sainte Vierge. Faisons la volonté de son Fils, et il nous montrera l'éclat de sa gloire...

XIX. — Marie disciple de Jésus.

Quæ est mater mea, et qui sunt fratres mei ? (Matth., XII, 48.)

Qui est ma mère et qui sont mes frères ?

Durant toute la vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'Evangile ne fait plus paraître la très sainte Vierge que dans une circonstance après le

ces de Cana et jusqu'à ce que nous la retrouvions Calvaire... Il parlait à la foule, dit saint Matthieu, endant ce temps sa mère et ses frères se tenaient ors, cherchant à lui parler. Quelqu'un lui dit : oici que votre mère et vos frères sont là dehors à s chercher.» *Ecce mater tua et fratres tui foris stant, rentes te.* « Qui est ma mère et qui sont mes frères ? » ond Jésus : *Quæ est mater mea, et qui sunt fratres ?* Et, étendant la main vers ses diciples, il dit: oici ma mère et mes frères. Quiconque fait la onté de mon Père qui est dans les cieux, est lui-me mon frère, ma sœur et ma mère. » *Et extendit manum in discipulos suos, dixit : Ecce mater mea et fratres mei. Quicumqve enim fecerit voluntatem Patris mei, qui in cœlis est, ipse meus frater, et soror, et mater est.* (Matth., XII, 46-50.) Si, dans cette circonstance, Jésus-Christ Notre-Seigneur semble ne plus distinguer la mère de ses disciples, c'est pour nous la présenter comme le modèle de ceux qui croient en son nom et marchent à sa suite.

Que faisait donc Marie pendant la vie publique de son Fils ? 1° *Elle écoutait sa parole ;* 2° *elle la méditait ;* 3° *elle la mettait en pratique.*

I. *Elle écoutait sa parole.* — Nous ne pouvons douter que Marie ne fût la première à écouter la parole de son divin Fils quand il commença la prédication de son Évangile. Notre-Seigneur semble nous le faire entendre d'abord dans le passage que nous venons de citer. « Qui est ma mère ? » dit-il, « et qui sont mes frères ? Quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans le ciel, celui-là est mon frère, ma sœur et ma

mère. » En prononçant ces étonnantes paroles, il d
gnait de la main les disciples qui l'entourai
N'était-ce pas montrer clairement que, s'il regar
comme ses frères et sa mère ceux qui croyaient
parole et se mettaient à sa suite, il considérait au
sa sainte mère comme étant au premier rang pa
ses disciples?... Dans une autre circonstance, u
femme ravie d'admiration s'écrie : « Bienheure
le sein qui vous a porté ! bienheureuses les m
melles qui vous ont nourri ! » *Beatus venter qui
portavit, et ubera quæ suxisti.* (Luc., XI, 27.) Que répo
le Sauveur pour ajouter encore à l'éloge de sa mèr
« Bien plus heureux ceux qui entendent la p
role de Dieu et la gardent fidèlement ! » *Quinim
beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud.* (Id.,
ibid., 28.) La gloire de Marie est bien d'être la mèr
de Jésus ; mais son bonheur par excellence, c'est
d'avoir écouté sa parole. Or, si elle a reçu avec fidélité
cette parole lorsqu'elle lui venait par la bouche des
prophètes et des anges, avec combien plus de zèle et
d'empressement l'a-t-elle accueillie de la bouche de
Jésus son très cher fils ! A l'exemple de la très
sainte Vierge, montrons-nous fidèles à entendre la
parole de Dieu : *Beati qui audiunt verbum Dei...*

II. *Elle la méditait.* — Cette parole que Marie écoutait avec les plus saintes dispositions, elle la conservait dans son cœur et en faisait le sujet de ses ferventes méditations. L'Évangile ne nous rapporte rien des entretiens que la sainte Vierge a pu avoir avec les bergers, avec les mages prosternés devant la crèche, avec Siméon et Anne dans le temple, ni même avec

seph, témoin comme elle des merveilles qui accompagnèrent la naissance de Jésus. Mais ce que saint c rapporte avec soin par deux fois, c'est la piété de arie à conserver dans son cœur tout ce qu'elle voyait entendait, pour s'en entretenir intérieurement : *aria autem conservabat omnia verbat hæc, conferens in rde suo.* (Luc., II, 19, 51.) Témoin assidu des miraes et de l'enseignement de son divin Fils, la sainte ierge nourrissait son esprit et son cœur de ce céleste iment : car l'homme ne vit pas seulement de pain, ais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu : *Non solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit ore Dei...* (Matth., IV, 4.) Voulons-nous que la parole divine, que nous entendons si souvent et de tant de manières, nous soit utile ? Après y avoir prêté une reille attentive, conservons-la dans notre cœur omme un précieux dépôt ; méditons-la avec piété et ecueillement ; faisons-la germer en quelque sorte ans notre âme par une sérieuse réflexion. C'est comme une semence, qui ne peut donner de fruit qu'à la condition de tomber dans une terre bien préparée.

III. *Elle la mettait en pratique.* — Non seulement la très sainte Vierge trouvait dans la parole de Jésus son fils le plus doux aliment de son âme, mais encore elle en faisait la règle de toute sa conduite. Quel précepte, quel conseil donné par le Sauveur, que Marie n'ait fidèlement mis en pratique ? Quelle vertu du fils n'a été imitée par la mère avec autant de perfection qu'une créature peut marcher sur les traces d'un Dieu ? Jésus a voulu naître pauvre, il a prêché la

pauvreté : *Beati pauperes spiritu*. (Matth., v, 3.) Marie a vécu dans l'indigence. Jésus s'est fait obéissant jusqu'à la mort de la croix; il a enseigné que sa nourriture était de faire la volonté de son Père : *Cibus meus est ut faciam voluntem ejus qui misit me.* (Joan., iv, 34.) Voyez comme Marie est soumise à Dieu en toutes choses !... Jésus, né d'une mère vierge, a proclamé le mérite de la virginité. Marie, docile à la parole divine, a la première levé sur le monde le glorieux étendard de la reine des vertus : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco ?...* (Luc., i, 34.) Voilà le modèle qui nous est donné comme disciples de Jésus-Christ. Écoutons, comme Marie, la parole de Jésus notre maître; conservons-la dans notre cœur; méditons-la avec piété et dévotion, et surtout mettons-la fidèlement en pratique. Qu'elle soit la règle de nos pensées, de nos jugements, de nos discours, de nos œuvres et de toute notre conduite. Elle sera notre plus douce consolation en cette vie, et elle sera le principe de notre bonheur éternel.

XX. — Douleurs de la très sainte Vierge.

Stabant juxta crucem Jesu mater ejus, et... Maria Magdalene. (Joan., xix, 25.)

Debout au pied de la croix de Jésus était sa mère... avec Marie Madeleine.

Pendant les trois ans environ de la prédication de Jésus, l'Évangile garde le silence sur sa très sainte

ire; mais quand l'heure solennelle du sacrifice est rivée, nous la retrouvons auprès de son divin Fils. présence de Marie sur le Calvaire et son attitude me et courageuse au pied de la croix nous indi- ent suffisamment quels ont été ses sentiments, ses nsées, sa conduite, pendant les différentes scènes la passion du Sauveur. Confondue au milieu de la ule des disciples pendant que Jésus prêchait sa doc- ine et répandait partout ses bienfaits, empressée ec les saintes femmes à lui prodiguer ses services, uvait-elle s'éloigner de lui au moment où il allait ses souffrances et par sa mort consommer l'œuvre la rédemption ?... Nulle part, il est vrai, nous ne yons cette tendre mère, ni à la dernière cène, ni jardin des Olives, ni au tribunal de Caïphe, ni au étoire de Pilate, ni à la cour d'Hérode, ni sur le emin du Calvaire; mais quand nous la trouvons bout auprès de la croix : *Stabat Mater,* nous pou- ons dire que partout elle a suivi Jésus dans la voie douloureuse et qu'elle a partagé ses souffrances.

Suivons à notre tour la très sainte Vierge et médi- ons ses douleurs : 1° *dans leur étendue ;* 2° *dans leur motif ;* 3° *dans l'enseignement qu'elles renferment pour nous.*

I. *Dans leur étendue.* — Qui pourrait mesurer l'éten- ue des douleurs de la très sainte Vierge pendant la assion de son divin Fils ? Ah ! c'est bien à elle que s'appliquent ces paroles du prophète Jérémie : *O vos omnes qui transitis per viam, attendite, et videte si est do- lor sicut dolor meus !* « O vous tous qui passez par ce chemin, considérez et voyez s'il est une douleur com-

parable à ma douleur. (Thr., I, 12.) Vous plaît-il de considérer les douleurs de Marie dans leur durée? vous n'en trouverez pas de plus longues, car elle les a ressenties toute sa vie. « Un glaive transpercera votre âme », lui avait dit le saint vieillard Siméon quelques jours seulement après la naissance de Jésus : *Tuam ipsius animam pertransibit gladius.* (Luc., II, 35.) Ce glaive, dont elle commença alors à sentir la pointe, ne fit que s'enfoncer de plus en plus, jusqu'au Calvaire, où son cœur fut enfin comme percé de part en part... Voulez-vous mesurer ces douleurs dans leur nombre ? qui pourrait les compter ? A chaque pas de Jésus depuis le jardin de Gethsémani, à chaque parole des ennemis acharnés de l'adorable victime, à chaque seconde du drame lugubre qui se déroulait, c'était un nouveau coup pour le cœur compatissant de Marie. Pas une parole, pas une circonstance ne pouvait lui échapper, car elle avait fait de tous les détails de la passion la méditation de sa vie entière... Voulez-vous enfin méditer les douleurs de la divine Mère dans leur intensité ? mais qui pourrait vous révéler la hauteur, la largeur, la profondeur de cet abîme ? Le prophète le compare à un océan sans rivages : *Magna est enim velut mare contritio tua.* (Thr., II, 13.) Les saints Pères déclarent que, mis ensemble, les tourments des martyrs ne sont rien en comparaison des douleurs de Marie : aussi l'Église, interprète de leurs sentiments, n'hésite pas à saluer la sainte Vierge du titre glorieux de Reine des martyrs : *Regina martyrum...*

II. *Dans leur motif.* — N'est-il pas surprenant que

la très sainte Vierge, conçue sans la souillure originelle, élevée à l'incomparable dignité de Mère de Dieu, et la plus sainte et la plus parfaite de toutes les créatures, ait eu à subir un si long et si douloureux martyre ? Cette destinée pourrait scandaliser notre foi, si nous ne savions que la croix, c'est-à-dire la souffrance, est le partage des âmes les plus pures et les plus aimées de Dieu... Il fallait que Marie ressemblât en toutes choses à son divin Fils. Si Jésus est appelé dans la sainte Écriture « l'homme de douleurs », *virum dolorum* (Isai., LIII, 3), à cause des tourments inouïs qu'il a endurés dans sa passion, la très sainte Vierge devait mériter le titre de Mère de douleurs en partageant le calice d'amertume de son fils. Pouvait-elle lui montrer son amour d'une manière plus parfaite ?...

Notre-Seigneur Jésus-Christ l'a déclaré dans son Évangile : « Le royaume des cieux souffre violence. » *Regnum cœlorum vim patitur.* (Matth., XI, 12.) Lui tout le premier n'a voulu prendre possession de sa gloire qu'après avoir souffert la pauvreté, les mépris, les persécutions, les outrages, les souffrances et le supplice ignominieux de la croix : *Nonne hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam ?* (Luc., XXIV, 26.) Il a voulu aussi que, pour sa très sainte mère, le ciel fût la récompense des douleurs qu'elle aurait endurées sur la terre. Son trône devait être d'autant plus haut et plus éclatant, que ses humiliations et ses souffrances auraient été plus semblables à celles de Jésus son adorable Fils, le modèle et le roi de tous les martyrs. Pour nous aussi, la douleur doit être la preuve de notre amour et le chemin de l'éternelle gloire...

III. *Dans l'enseignement qu'elles renferment pour nous* — Quels féconds et salutaires enseignements ne trouvons-nous pas dans les douleurs de Marie ? Si elle a souffert parce qu'elle était la mère de Jésus et qu'elle devait lui ressembler en toutes choses, comment pourrions-nous prétendre au titre de disciples du Sauveur et d'enfants de la très sainte Vierge, si nous refusions de porter la croix à leur suite ?... Comme dit saint Bernard, conviendrait-il à un serviteur de se couronner de roses, quand il voit son maître couronné d'épines ?... Serait-il l'enfant de la Mère de douleurs, celui qui ne voudrait vivre que dans les délices ? Ce n'est que sur la voie du Calvaire que se trouvent les vrais disciples du Christ. Plus ils ont d'amour, plus on les voit rapprochés de la croix... C'est au pied de la croix, en effet, que Marie nous donne l'exemple des plus sublimes vertus. Quelle patience inaltérable ! quelle résignation parfaite ! quelle héroïque générosité ! quel amour pour Dieu ! quelle charité envers le prochain ! Jésus lui est infiniment plus cher que sa propre vie, et elle n'hésite pas à l'offrir en sacrifice pour la rédemption et le salut des pécheurs !... Si donc nous voulons donner à cette divine Mère une preuve de notre amour, ne perdons pas le souvenir de ses douleurs : c'est pour nous qu'elle les a endurées. Tenons-nous avec elle auprès de la croix : c'est la place des justes, avec saint Jean ; c'est la place des pécheurs, avec Madeleine... Souffrir avec Jésus et Marie sur la terre, c'est mériter de régner avec eux dans le ciel...

XXI. — Marie notre mère.

Deinde dicit discipulo : Ecce mater tua. (Joan., XIX, 27.)

Ensuite il dit au disciple : Voici votre mère.

ıs aimons à donner à Marie le doux nom de
mais comprendrons-nous jamais tout ce qu'il
rigoureusement juste et vrai dans ce titre?...
ons le récit de l'Évangile : c'est lui qui va nous
ıdre qu'elle est réellement notre mère. « La
de Jésus, et la sœur de sa mère, Marie, femme
ophas, et Marie-Madeleine étaient debout près
ıroix. Jésus donc, voyant sa mère, et près d'elle
ıple qu'il aimait, dit à sa mère : Femme, voilà
fils. Après il dit au disciple : Voilà votre mère.
dicit discipulo : Ecce mater tua. Et depuis cette
-là le disciple la reçut chez lui. » (Joan., XIX,
) Tous les saints docteurs s'accordent à dire que,
ette circonstance solennelle, Notre-Seigneur a
Marie comme mère à tous les hommes en la
ne de saint Jean. Les termes dont il s'est servi :
me, voilà votre fils ; fils, voilà votre mère »,
ent évidemment qu'il parlait comme Dieu ; et
ar décret de sa toute-puissance que Marie nous
éguée pour mère, et que nous sommes devenus
fants. Considérons que la très sainte Vierge
it envers nous toutes les fonctions d'une mère :

1° elle nous enfante dans la douleur. 2° elle nous nourrit de sa substance. 3° elle nous conduit au ciel.

1. Elle nous enfante dans la douleur. — C'est dans la douleur que nos mères nous donnent la vie corporelle. En punition de sa désobéissance, Ève eut vie condamnée, avec toutes les femmes qui naîtraient d'elle, à enfanter dans la souffrance et dans les larmes : *Multiplicabo ærumnas tuas... in dolore paries filios.* (Gen., III, 16.) Marie, préservée de la souillure originelle, ne fut point soumise à la commune malédiction : ce fut sans angoisse et sans douleur qu'elle mit au monde son divin enfant... Mais, remarque saint Jean Damascène, le martyre que Jésus ne permit point qu'elle souffrit à sa naissance, il le lui réserva pour le jour de sa passion, lorsqu'il s'agirait pour elle de devenir la mère des hommes selon la grâce : *Dolores quos ipse in sua non sensit parturitione, nunc geminabantur sibi in ejus passione...*

Et que ne lui en coûte-t-il pas, en effet, pour nous donner la vie surnaturelle ? « Tout ce que les martyrs ont pu endurer dans leurs corps, » dit saint Anselme, « n'est rien en comparaison de ce glaive de douleur qui a transpercé l'âme de Marie au pied de la croix... » — « Les blessures de son fils », ajoute saint Augustin, « sont ses propres blessures, sa croix est sa propre croix, sa mort est sa propre mort. » — « O vous tous qui passez par le chemin » du Calvaire, peut-elle nous dire, « voyez s'il est une douleur comparable à ma douleur ! » *O vos omnes qui transitis per viam, attendite, et videte si est dolor sicut dolor meus.* (Thren., I, 12.) Quelle mère a jamais souffert dans son corps, dans son âme, dans son

cœur, pour donner la vie à ses enfants?... Ces tortures incomparables, Marie les a endurées pour chacun de nous. Nous sommes le prix de ses angoisses, de ses larmes, et du sacrifice de Jésus son divin Fils, qu'elle a consenti à immoler pour nous racheter de la mort et de l'enfer...

II. *Elle nous nourrit de sa substance.* — La seconde fonction d'une mère, c'est de nourrir ses enfants de sa propre substance... Mais la divine Vierge a fait plus que de nous alimenter de son lait: elle nous a donné la chair et le sang de Jésus son fils. Entendez ce que l'Église chante en présence de la sainte Eucharistie donnée en aliment aux fidèles ou offerte à leurs adorations: *Ave, verum corpus natum de Maria Virgine!* « Salut, ô vrai corps né de la Vierge Marie! » Ce corps adorable, c'est bien elle qui l'a formé dans ses chastes entrailles; et, quand nous le recevons dans la sainte communion, nous pouvons bien dire que c'est notre divine mère qui nous nourrit de sa propre substance...

Tandis que nos mères selon la chair se contentent de nous nourrir de leur lait pendant quelques mois seulement, notre mère selon la grâce nous conserve le même aliment durant toute notre vie. Et son amour pour nous est d'autant plus grand, que, par la participation à la sainte Eucharistie, elle nous voit transformés en la propre substance de Jésus son fils. *Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in illo.* (Joan., VI, 57.) Nous ne faisons plus qu'un avec lui, puisqu'il demeure en nous, et nous en lui. Chaque fois donc que nous avons le bonheur de nous approcher de la table sainte, c'est un

[illegible] hommage que nous rendons à Marie notre [illegible], et c'est d'elle que nous recevons cette nourriture [illegible] qui remplit de grâce notre âme et [illegible] gage de la gloire future : *et futuræ gloriæ* [illegible].

[illegible] *vous voue tout son amour.* — Dès que Marie [illegible] notre mère, elle conçut aussitôt pour [illegible] une compassion, cet amour sans bornes, [illegible] d'une mère. Le Seigneur dilata son [illegible] de telle sorte, qu'elle put accueillir [illegible] enfants qu'il y avait de fidèles. [illegible] connurent le nom et le titre de [illegible] reconnurent par sollicitude, par inclination [illegible]. Sur le Calvaire, elle s'unit à [illegible] pour notre salut. Ce fils qu'elle [illegible] plus que sa propre vie, elle en fait [illegible] pour nous témoigner son [illegible] appliquer à Marie ces [illegible] *Sic dilexit mundum, ut* [illegible] III. 16.) Par dé[illegible], elle n'a pas [illegible]. Tant que Marie [illegible] pour tous les fidèles la plus tendre des mères ; et maintenant qu'elle est dans [illegible] elle continue à nous donner à nous, chacune [illegible] son amour maternel. Comptez. [illegible] les affligés consolés, les morts ressuscités, [illegible] par la protection de cette [illegible]. Mais, si elle nous est toute [illegible] elle nous a donné tout ce qu'elle avait

de plus cher, est-il quelque chose que nous soyons en droit de lui refuser? A l'exemple du disciple bien-aimé, payons-la d'un juste retour : soyons tout entiers à son amour, à son culte, à son service. *Et ex illa hora accepit eam discipulus in sua...* (Joan., XIX, 27.)

XXII. — Marie dans le cénacle.

Erant perseverantes unanimiter in oratione, cum Maria matre Jesu. (Act., I, 14.)

Ils persévéraient ensemble dans la prière, avec Marie, mère de Jésus.

Depuis le moment où Marie nous fut donnée pour mère en la personne de saint Jean, l'Évangile ne nous en dit plus rien. Il semble, par ce silence, nous inviter à la méditation des incompréhensibles douleurs que dut éprouver cette tendre mère à la mort de son fils bien-aimé sur la croix. Les consolations et les joies réservées à son cœur le jour de la résurrection durent être en proportion de la tristesse et des souffrances qu'elle avait endurées sur le Calvaire; mais l'Esprit-Saint n'a pas jugé à propos de nous révéler ces mystères... Confié à l'amour et aux soins du disciple bien-aimé, la très sainte Vierge resta en la compagnie des apôtres et des saintes femmes. Aussi, après l'ascension de Notre-Seigneur, nous la voyons s'enfermer avec eux dans le cénacle, pour y attendre la venue du Saint-Esprit, qui leur avait été promis. *Erant perseverantes unanimiter in oratione, cum Maria*

matre Jesu. Ce fut pour les apôtres et les disciples attristés de la séparation de leur maître une douce consolation que la présence de sa sainte mère au milieu d'eux. 1° *Elle les instruisait;* 2° *elle les encourageait;* 3° *elle les édifiait.*

I. *Elle les instruisait.* — Marie, en entrant au cénacle avec les apôtres et les disciples, y remplit ses fonctions de mère : car c'est à ce titre que Notre-Seigneur, avant d'expirer, l'avait donnée à saint Jean, et par lui à tout le peuple chrétien... Quand nous lisons dans les Actes des apôtres qu'ils persévéraient dans l'oraison, ce n'est pas à dire qu'ils fussent tout le jour à réciter des prières ou à faire des méditations. Ils avaient leurs heures d'entretiens et de pieuses conférences sur les événements mémorables dont ils avaient été témoins. Ayant mission de faire connaître Jésus-Christ au monde entier, ils devaient être instruits en détail des mystères de sa naissance, de son enfance et de sa vie jusqu'à l'âge de trente ans. Or personne ne pouvait mieux leur apprendre toutes ces merveilles que la très sainte Vierge, qui en avait été témoin et y avait eu une part si intime. Voici ce que nous dit à ce sujet saint Ambroise : « Il me semble que la présence et la vie de Marie parmi les apôtres, après l'ascension du Seigneur, était nécessaire à notre foi. Bien qu'ils dussent être instruits de toute vérité par le Saint-Esprit, la très sainte Vierge avait, par le même Esprit, une intelligence plus vive, plus éminente et plus profonde de toutes choses, et elle leur révélait les faits concernant son divin Fils, non seulement comme en ayant la simple connaissance, mais comme

y ayant elle-même coopéré en sa qualité de mère et de corédemptrice... » Saint Bernard affirme que nous devons croire que Jésus-Christ révéla et fit connaître à sa très sainte mère tous les événements se rapportant à l'Église : ses combats, ses victoires, ses humiliations, ses triomphes. Or, pendant que les apôtres se préparaient dans l'oraison à recevoir la force d'en haut, qui leur était nécessaire pour l'accomplissement de leur sublime mission, la très sainte Vierge les instruisait des desseins du Seigneur pour le salut du monde, et les disposait à la prédication de l'Évangile...

II. *Elle les encourageait.* — Instruite des destinées de l'Église, Marie savait que son établissement dans le monde ne se ferait qu'au prix du sang de milliers de martyrs, Comme Jésus-Christ leur maître, les apôtres subiraient les mépris, la persécution et la mort : ils auraient, eux aussi, à boire le calice d'amertume. Dans la retraite du cénacle, le souvenir de la passion du Sauveur ne pouvait manquer d'être le sujet principal des méditations de la sainte assemblée. Mais Jésus n'avait pas seulement eu à souffrir sur le Calvaire : dès sa naissance il s'était vu en butte à la haine et aux persécutions de ses ennemis. La très sainte Vierge, compagne inséparable de son fils, pouvait parler de l'indifférence des Bethléémites, de la fureur d'Hérode, de la fuite précipitée et de l'exil en Égypte, de la pauvreté, des privations et des fatigues de la vie obscure et laborieuse à Nazareth. C'était en passant par toutes ces épreuves, couronnées par une mort ignominieuse sur la croix, que Jésus-Christ était entré dans sa gloire : *Nonne hæc oportuit pati Christum, et ita*

introire in gloriam suam? (Luc, XXIV, 26.) En rappelant ces mystères aux apôtres, Marie les encourageait à supporter avec patience, avec résignation, avec joie, toutes les épreuves qui les attendaient à la sortie du cénacle. S'ils avaient à partager le calice du Sauveur, un jour aussi ils participeraient à sa gloire. Avant de les quitter, ne leur avait-il pas dit cette consolante parole : *Vado parare vobis locum;* « je vais vous préparer une place »?... (Jean., XIV, 2.)

III. *Elle les édifiait.* — La présence de Marie au cénacle était surtout pour les apôtres un sujet d'édification. *Erant perseverantes unanimiter in oratione, cum Maria matre Jesu.* Si Notre-Seigneur a dit dans l'Évangile que, lorsque deux ou trois seraient assemblés en son nom, il se trouverait au milieu d'eux, faisant comprendre par là combien lui serait agréable l'union des fidèles dans la prière, quelle ne devait pas être la perfection et le mérite de leur oraison en la société de la divine Mère! Où trouver un modèle plus édifiant d'humilité, de recueillement, de ferveur? Aussi pouvait-on dire qu'ils n'avaient avec elle qu'un cœur et qu'une âme : *unanimiter*, ainsi qu'on le répétait des premiers chrétiens : *Erat cor unum et anima una.* (Act., IV, 32.) Toutes les vertus qui accompagnent la prière, ils les voyaient réunies dans Marie à un degré incomparable, et ils se formaient, à son exemple, à la pratique de l'oraison, qui devait être le principal exercice de leur vie : *Nos vero orationi... instantes erimus...* (Act., VI, 4.) Comme les apôtres, nous avons besoin d'être instruits, encouragés, édifiés; comme eux, nous pouvons entrer dans le cénacle de la retraite

et du recueillement intérieur : nous y trouverons les leçons, les exhortations, les entretiens de la divine Mère. Demandons-lui la lumière pour connaître de plus en plus Jésus-Christ Notre-Seigneur ; dans nos épreuves et nos tribulations, ayons recours à elle. Elle a connu nos peines : elle saura nous encourager à la patience. Persévérons dans la prière en union avec elle, et nous serons exaucés. Accomplissons toutes choses avec Marie, mère de Jésus, *cum Maria matre Jesu*, et nous régnerons un jour avec elle...

XXIII. — Vie de la sainte Vierge après la Pentecôte.

Cum dilexisset suos,... in finem dilexit eos. (Joan., XIII, 1.)

Comme il avait aimé les siens..., il les aima jusqu'à la fin.

Notre-Seigneur Jésus-Christ ne pouvait pas donner à ses disciples une plus grande marque de son amour que le sacrement de l'Eucharistie, dans lequel il leur laissait son corps, son sang, son âme et sa divinité. Leur ayant promis d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles, il réalisa sa parole d'une manière qui dépassait tout ce que les apôtres auraient pu espérer. Mais ce n'était pas encore assez pour ceux que Jésus aimait. Avant de consommer son sacrifice et de reprendre ensuite sa vie glorieuse, il voulut leur laisser sa sainte mère, comme une dernière marque de sa

tendresse. L'œuvre de la rédemption était consommée, et il semble qu'après la résurrection et l'ascension, Marie n'avait plus qu'à suivre son divin Fils dans l'éternelle gloire. Associée à sa passion, elle devait l'être aussi à son triomphe. Et certes, avec quel bonheur eût-elle quitté ce monde, pour ne point se séparer de celui qu'elle aimait uniquement! Mais le Sauveur avait dit qu'il ne laisserait point les siens orphelins: *Non relinquam vos orphanos.* (Joan., XIV, 18); et il voulut que sa tendre mère lui survécût encore de longues années. Et pourquoi? Afin qu'elle fût 1° *le conseil*; 2° *le modèle*; 3° *le secours des apôtres et des premiers fidèles.*

I. *Le conseil.* — Ainsi que le proclame l'Église, la très sainte Vierge possédait toute science et toute sagesse: *Sedes sapientiæ.* Déjà pleine de grâce, selon la parole de l'ange, elle avait encore reçu à la Pentecôte la surabondance des dons du Saint-Esprit. Mais tous ces trésors, Marie devait les répandre sur les enfants de l'Église devenus sa famille. Son titre de mère n'était pas un vain titre: pendant tout le temps qu'elle resta sur la terre après que Jésus son fils fut remonté au ciel, elle se montra réellement la mère des premiers fidèles. Elle les instruisait des mystères de la religion et des vérités de la foi; par ses conseils, elle les formait à la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Tous recouraient à ses lumières, pour dissiper leurs doutes; à ses avis, pour régler sagement leur conduite. Cette admirable mère pouvait dire avec l'apôtre saint Jean, son fils d'adoption: « Rien ne m'est plus agréable que de voir mes enfants marcher dans la vé-

rité. » *Majorem horum non habeo gratiam, quam ut audiam filios meos in veritate ambulare.* (III Joan., 4.) Ce qui la consolait du prolongement de son exil en ce monde, c'était de voir s'augmenter chaque jour le nombre des serviteurs de son Fils, de pouvoir les affermir elle-même dans la foi, de les diriger dans les voies de la perfection. Bien souvent peut-être il nous est arrivé de porter envie à nos aînés dans la foi, qui ont eu le bonheur de vivre avec la très sainte Vierge, de jouir de sa présence, d'entendre les paroles ravissantes qui sortaient de sa bouche. Ne nous plaignons pas cependant : nous ne sommes pas déshérités. L'Évangile célèbre le bonheur de ceux qui croient sans avoir vu : *Beati qui non viderunt, et crediderunt.* (Joan., XX, 29.) Non, nous ne voyons point Marie des yeux de notre chair ; mais la foi nous la montre partout présente et toujours attentive à nos besoins. Est-il un sanctuaire, est-il un autel dédié à son nom, où elle ne se montre la plus douce, la plus tendre, la plus compatissante des mères envers tous ceux qui l'invoquent avec confiance ? *Mater misericordiæ, vita, dulcedo, et spes nostra, salve !...*

II. *Le modèle.* — Je vous ai donné l'exemple, disait Notre-Seigneur : *Exemplum dedi vobis.* (Joan., XIII, 5.) Avant de commencer la prédication de son Évangile, il avait voulu se faire le modèle de toutes les vertus. Marie, sa sainte mère, étant son image la plus accomplie et la plus parfaite, il la laissa aux premiers fidèles, afin qu'ils eussent en elle un modèle parfait de la vie chrétienne. Sa seule vue excitait à la sainteté et élevait l'esprit vers les choses célestes plus que tous

les discours et toutes les exhortations. Si les apôtres avaient mission d'annoncer tout ce que Jésus-Christ leur avait enseigné, la très sainte Vierge confirmait la vérité de leur parole en se montrant la première à observer les préceptes et les conseils de l'Évangile. Elle était la prédication vivante de l'humilité, de la modestie, de la piété, de la ferveur, de la pauvreté, de l'obéissance, de la charité. Tous les hommes, sans exception, avaient en elle le modèle de toutes les vertus qui convenaient à leur âge, à leur état, à leur condition ou à leur rang : apôtres, confesseurs, martyrs, vierges, la saluaient comme leur reine ; parents et enfants, vieillards et jeunes gens, riches et pauvres, apprenaient de cette divine Mère à sanctifier leur vie... Aujourd'hui encore, si l'Église compte des âmes d'élite qui rappellent les vertus des premiers siècles, n'est-ce pas aux exemples de Marie qu'elle le doit !... Trouvez-vous un seul disciple du Christ dans le cloître ou dans le monde qui ne fasse profession d'une piété toute particulière envers Marie, et ne se propose de l'imiter dans les dispositions intérieures de son âme et jusque dans les moindres actions de sa vie ?...

III. *Le secours.*— Ce fut enfin pour laisser à l'Église naissante un soutien, un appui, un secours, que Notre-Seigneur prolongea le séjour de sa sainte Mère en ce monde. A peine sortis du cénacle, les apôtres allaient voir s'élever contre eux des multitudes d'ennemis suscités par la malice de l'enfer. Notre-Seigneur leur avait déclaré que les disciples n'étaient pas au dessus du maître. *Si me persecuti sunt, et vos persequentur.* (Jean., xv, 20.) « S'ils m'ont persécuté mo

ème, ils vous persécuteront... » Mais de même que arie s'était tenue debout auprès de la croix, ne se issant ni vaincre ni ébranler par le spectacle na- ant de l'agonie de son fils bien-aimé, elle allait ussi se trouver à la droite des vaillants athlètes de la érité, pour les protéger et les défendre contre leurs ersécuteurs. Comme la mère des Machabées, elle ait là pour leur dire :« Mes enfants, regardez le ciel. » II Mach., VII, 28.) Votre Maître y est arrivé par le nartyre de la croix et l'immolation du Calvaire : uivez courageusemeut la voie qu'il vous a ouverte e premier... Vous êtes les enfants bien-aimés d'une mère qui toute sa vie a eu un glaive plongé dans le cœur... Marie était là encore pour combattre les hérésies naissantes. Les saints Pères attribuent la force que saint Jean a déployée dans son Évangile contre les ennemis de la divinité de Notre-Seigneur au secours particulier qu'il reçut de la très sainte Vierge... A notre tour, mettons toute notre confiance dans la puissante protection de cette bonne Mère, que l'Église invoque comme le secours des chrétiens, *auxilium christianorum* : elle nous obtiendra les victoires du temps et de l'éternité,,,

XXIV. — Mort de la très sainte Vierge.

Adjuro vos, filiæ Jerusalem, si invenitis dilecto meo quid nuntietis, quia amore langueo. (Cant., v, .)

Je vous en conjure, filles de Jérusalem, allez dire à mon bien-aimé que je languis d'amour.

Se peut-il bien que la très sainte Vierge, dont nous aimons à contempler les grandeurs, les perfections et la beauté immaculée, ait été soumise à la mort, comme le commun des fils d'Adam? La mort, saint Paul ne l'appelle-t-il pas la solde du péché? *Stipendia enim peccati, mors.* (Rom., VI, 23.) Comment la sainte Mère de Dieu a-t-elle pu être condamnée à payer une dette qu'elle n'a point contractée, à subir la peine du péché, elle qui était exempte de la souillure originelle? Jésus-Christ, le Dieu de toute sainteté, s'est soumis à la mort : sa divine mère, qui devait lui ressembler en toutes choses, a dû la subir aussi. Mais ne nous faisons point de la mort de la sainte Vierge le tableau effrayant qui accompagne l'agonie. Les dernières angoisses qui terminent la vie de tout homme ici-bas, sont occasionnées par le péché. Mais la mère de Jésus, séparée, par le privilège de sa conception immaculée, de la masse de corruption dans laquelle est enveloppé le genre humain tout entier, ne pouvait partager le sort des pécheurs. Sa mort fut souverainement heureuse : 1° *par l'amour de son divin*

Fils, 2° *par son détachement des choses de la terre*, 3° *par la surabondance de ses mérites.*

I. *Par l'amour de son divin Fils.* — La très sainte Vierge était restée sur la terre après l'ascension de son adorable Fils, pour être le guide, le modèle et l'appui des premiers fidèles. Ces enfants d'adoption lui étaient si chers, que, par dévouement pour eux, elle consentit à vivre de longues années encore loin de la vue de Jésus glorieux et triomphant dans le ciel. Mais son exil devait enfin avoir un terme. Elle soupirait après le moment où il lui serait donné de quitter ce séjour de larmes et de tribulations, pour être unie à jamais à son Dieu... La mort, que les hommes redoutent et qu'ils ne voient jamais arriver sans frémir, à cause des circonstances qui l'accompagnent et surtout de l'inévitable jugement qui en est la suite, ne pouvait rien avoir d'effrayant pour Marie. Elle la regardait comme l'instrument nécessaire pour rompre les liens qui la retenaient attachée dans cette vallée de douleurs, et la conduire à contempler face à face l'ineffable beauté de son bien-aimé. Si l'apôtre saint Paul s'écriait avec tant d'ardeur : *Desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo* (Philipp., I, 23) ; « je brûle du désir d'être affranchi de mes chaînes, pour m'envoler vers le Christ, » quels ne devaient pas être les soupirs de Marie après le jour de sa délivrance!... Plus cet heureux instant tardait à venir, plus elle souffrait, et plus vives étaient les flammes de son amour. O mon Seigneur et mon Dieu, aura-t-elle répété souvent, délivrez mon âme de la prison de ce corps mortel, afin que je puisse plus librement con-

fesser et louer votre nom trois fois saint : *Educ de custodia animam meam, ad confitendum nomini tuo...* (Ps. CXLI, 8.) Ce moment si ardemment désiré arriva enfin. Marie, étendue sur son lit de mort comme une victime consumée des flammes d'un ineffable amour, vit son âme se séparer doucement de son corps virginal, sans douleur, sans agonie, et prendre son essor vers le ciel, pour entrer en possession du trône incomparable dû à ses mérites et à ses grandeurs.

II. *Par son détachement des choses de la terre.* — Heureuse par l'amour de son divin Fils, Marie le fut encore à la mort par le détachement de toutes les choses terrestres. Comme la colombe de Noé, qui volait sur les eaux sans jamais poser le pied dans la vase, Marie ne plaça jamais dans aucune créature les affections si pures de son cœur. Honneurs, gloire, réputation, elle n'avait rien à quitter, elle qui avait toujours été la plus humble des créatures, et qui, toute mère de son Dieu qu'elle était, ne s'était jamais reconnue d'autre titre que celui de servante du Seigneur : *Ecce ancilla Domini...* (Luc., I, 38.) Quels biens, quelles richesses, quel état de fortune pouvait-elle regretter, cette Vierge si humble et si pauvre, qui n'avait pas même en propre une pierre à donner à son fils pour y reposer sa tête?... Point de plaisirs ni de jouissances terrestres qu'il lui coûtât de quitter, puisque en ce monde elle n'avait connu que les larmes et la douleur, et que toujours elle avait senti dans son âme la pointe acérée de ce glaive que lui avait prédit le saint vieillard Siméon au lendemain

les joies de sa divine maternité. Laissait-elle après elle des parents, des amis, dont elle sentît trop amèrement la séparation? Joseph, son cher époux, l'avait précédée déjà depuis longtemps dans le tombeau; elle avait vu expirer son fils Jésus sur la croix. Rien ne pouvait la retenir en ce monde; et son cœur, affranchi de tout lien terrestre, s'envolait de lui-même dans les régions éternelles, pour y retrouver, avec son Dieu, tous ceux qu'elle avait le plus aimés sur la terre... La mort, qui dépouille les enfants des hommes de leurs folles vanités, allait mettre Marie en possession de toutes choses....

III. *Par la surabondance de ses mérites.* — Combien dut être heureux, enfin, le saint trépas de Marie, par la surabondance des mérites dont elle allait recevoir la récompense dans le ciel! Si la gloire éternelle des élus est en proportion des vertus qu'ils ont pratiquées dans leur vie, de quel éclat n'allait pas être environnée cette Vierge immaculée, dont la sainteté n'avait au-dessus d'elle que la sainteté de Dieu lui-même?... Sa vie n'avait-elle pas été un exercice continuel des vertus les plus sublimes et des œuvres les plus méritoires?... Elle vit les soixante-douze années pendant lesquelles elle vécut, d'après la Tradition, remplies d'actions héroïques : pas un soupir, pas un battement de son cœur, pas une parole de sa bouche qui ne fût pour elle un sujet de mérite... Elle priait, elle méditait, elle travaillait, elle souffrait avec la plus grande perfection qui se fût jamais rencontrée dans aucune créature. Sa constante fidélité à Dieu, sa parfaite correspondance à la grâce, les actes de miséricorde et

de charité dont elle avait usé envers le prochain, tout ce qu'elle avait fait, en un mot, remplissait son âme d'une sainte allégresse, et lui faisait envisager la mort comme la radieuse aurore du jour des éternelles récompenses... Voulons-nous que, malgré les infirmités et les misères de la vie, notre mort ait quelque ressemblance avec celle de Marie? imitons-la dans son amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ,... dans son détachement absolu de toutes les choses de la terre,... dans notre persévérance à multiplier chaque jour nos bonnes œuvres, afin d'augmenter aussi nos mérites pour l'éternité...

XXV. — Assomption de la très sainte Vierge.

Surge, amica mea,... et veni.
(Cant., II, 13.)

Levez-vous, ma bien-aimée,.... et venez.

Si, pour être en tout semblable à son divin Fils, la très sainte Vierge dut quitter ce monde en subissant la mort, comme lui aussi elle ne fit que passer à travers le tombeau, sans éprouver la corruption. Comment Dieu, disait saint Augustin, l'aurait-il laissé sujet à la corruption, ce corps dont il avait voulu que la pureté virginale ne fût point offensée par la fécondité de l'enfantement? Marie ne fut point passible de la condamnation portée contre Ève : *In dolore paries;* « vous enfanterez dans la douleur. » (Gen., III, 16.)

Il était donc bien convenable à la gloire de son en-

fantement qu'elle fût soustraite aussi à cette autre condamnation : *In pulverem reverteris ;* « vous retournerez en poussière. » (Id., ibid., 19.) La chair immaculée du Sauveur est la même chair que celle de sa très sainte mère : s'il convint à la dignité du Fils de Dieu que son corps n'éprouvât point l'humiliante décomposition du tombeau, le corps très pur de sa mère devait participer au même privilège... Le troisième jour après que Marie fut déposée dans le sépulcre par les apôtres pour lui rendre les derniers devoirs, elle entendit la voix qui avait ressuscité Lazare, lui adresser cette parole des Cantiques : *Surge, amica mea,...et veni.* « Levez-vous, ma bien-aimée,... et venez. » Ce fut pour Marie le signal du triomphe.

En méditant le mystère de sa glorieuse Assomption, nous y trouverons tout à la fois un sujet 1° *d'admiration*, 2° *de confiance*, 3° *d'imitation*.

I. *Un sujet d'admiration.* — Saint Jean Damascène semble avoir assisté au triomphe de la Mère de Dieu dans le ciel. « Aujourd'hui », s'écrie-t-il, « l'Arche sainte du Dieu vivant, celle qui dans son sein conçut son Créateur, repose dans le temple du Seigneur, lequel n'a point été construit de mains humaines. David, son ancêtre, s'en réjouit, et avec lui les Anges font retentir leurs chants d'allégresse, les Archanges la célèbrent, les Vertus la glorifient, les Principautés l'exaltent, les Puissances sont dans la joie, les Dominations et les Trônes sont en fête, les Chérubins et les Séraphins chantent sa gloire et publient ses louanges... » A ce triomphe décerné à Marie dans le ciel, s'ajoute celui qu'elle reçoit sur la terre. Du couchant

à l'aurore, l'univers retentit de chants de victoire en l'honneur de la sainte Mère de Dieu. C'est la réalisation de cette parole prophétique : *Beatam me dicent omnes generationes*, « toutes les nations me proclameront bienheureuse... » (Luc., I, 48.) Jamais plus ravissant spectacle pourrait-il nous être donné que celui de la glorification de Marie au jour de sa résurrection et de son assomption ? Elle a pour cortège toutes les célestes phalanges, tous les saints : les patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges, qui la proclament leur reine : *Regina angelorum*, *Regina patriarcharum*, etc...

Son triomphe a pour théâtre, non la cité qui a l'empire du monde, mais la céleste Jérusalem... Il a pour durée les siècles et l'éternité. Ce sont les trois personnes divines, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, qui déposent sur sa tête le royal diadème en lui adressant cette parole du livre des Cantiques : Venez, fille privilégiée ; venez, mère souverainement aimable : venez prendre possession de votre trône et de votre couronne. *Veni, coronaberis.* (Cant., IV, 8.)

II. *Un sujet de confiance.* — Sujet de notre admiration, le triomphe de la très sainte Vierge est en même temps le motif de notre confiance. Dans les splendeurs de la gloire, Marie conserve tous les titres sur lesquels se fondent nos espérances. Elle triomphe comme mère de Dieu et mère des hommes. Comme mère de Dieu, elle conserve tout son empire sur le cœur de Jésus. Si, aux noces de Cana, elle a pu d'une parole obtenir qu'il devançât l'heure de ses miracles, *dans le séjour* des noces éternelles, Jésus que pourra-t-

refuser à l'amour de sa mère ?... Comme mère des hommes, Marie est toujours pour eux pleine de tendresse et de miséricorde. Quelles merveilles n'attestent pas chaque jour son désir d'associer ses enfants à son triomphe ! Depuis que Marie a pris possession de sa gloire, un siècle s'est-il écoulé sans qu'elle ait manifesté par d'éclatants miracles le crédit dont elle jouit auprès de son divin Fils ? Pour ne parler que de la France, n'entendez-vous pas les échos qui vont des Alpes aux Pyrénées, et proclament la royale munificence de Marie envers ses infortunés enfants de la terre ?... Dans son Assomption, elle triomphe comme reine ; mais le privilège d'une reine, c'est de commander. Aussi tout cède à la puissance de Marie : les malades recouvrent la santé ; les pécheurs, la grâce. Comment alors ne pas mettre toute notre confiance en cette reine toute-puissante, en cette mère toute miséricordieuse, qui ne semble être si grande et si élevée dans le ciel, que pour exercer un empire plus absolu sur la terre, et nous donner de plus éclatantes preuves de son amour ?.....

III. *Un sujet d'imitation.* — L'Assomption de la très sainte Vierge se présente à nous enfin comme un sujet d'imitation. Si elle triomphe comme vierge immaculée et mère de Jésus, elle est couronnée aussi comme servante de Dieu par excellence. Le trône éclatant dont elle prend possession, la couronne qui brille sur sa tête, la gloire qui l'environne, le bonheur dont elle jouit auprès de son divin Fils, c'est la récompense de ses vertus et le prix de ses mérites. Elle est *de toutes les créatures*, la plus élevée dans le ciel,

parce qu'elle a été la plus humble sur la terre. Elle est reine toute-puissante, parce qu'elle a été servante très obéissante : *Ecce ancilla Domini.* (Luc., I, 38.) L'empire lui a été donné sur toutes choses, parce qu'elle a renoncé à tout et qu'elle a vécu dans la pauvreté.

En montant au ciel, Notre-Seigneur nous a dit qu'il allait nous y préparer une place : *Vado parare vobis locum.* (Joan., XIV, 2.) Mais cette place, elle est une récompense, qu'il faut mériter par la fidélité aux commandements divins, la pratique de toutes les vertus dont Jesus-Christ et sa sainte Mère nous ont donné l'exemple. C'est en portant sa croix que le Sauveur est entré en possession de sa gloire : c'est en marchant dans la voie du Calvaire à la suite de son divin Maître qu'elle arrive au triomphe. La prière de [illegible] d'autre mesure que la pro[illegible] humiliations. Imitons cette humble [illegible] pauvreté, la pureté de sa vie [illegible], [illegible] célébrer ses louanges et de [illegible] dans l'éternité.

— Patronage de la sainte Vierge.

Salus vestra in manu tua est — Gen., XLVII, 25.

Notre salut est entre vos mains.

C'est ainsi que les Égyptiens exprimaient leur reconnaissance à Joseph en se voyant abondamment

pourvus de vivres pendant qu'une affreuse disette affligeait le reste de la terre. C'était en effet à la sagesse et à la prévoyance du fils de Jacob qu'ils étaient redevables d'avoir échappé à la mort en ce temps de calamité; leur vie et leur conservation étaient un effet de sa bienfaisance. A combien plus juste raison pouvons-nous adresser le même éloge à la mère de Dieu! C'est à son puissant patronage que nous devons la conservation et le salut de notre âme. Pendant que tant de malheureux, dépourvus de la grâce, périssent misérablement, elle ouvre le ciel à tous ceux qui ont recours à elle avec confiance, et invoquent sa toute-puissante protection. Oui, nous devons lui dire avec le sentiment de la plus vive et de la plus profonde reconnaissance: C'est en vos mains, ô Vierge sainte, qu'est tout notre salut: *Salus nostra in manu tua est....*

1°. *Estimer le glorieux et puissant patronage de Marie;* 2° *le solliciter;* 3° *le mériter:* c'est en trois mots l'instruction pratique que nous allons recueillir en ce jour.

I. *L'estimer.*— Un patronage est d'autant plus grand, plus puissant et plus efficace, que la personne qui l'exerce est plus digne et plus élevée. Dieu, dans sa miséricordieuse sollicitude pour notre salut éternel, a voulu nous donner des aides et des protecteurs : ce sont les anges et les saints. C'est ainsi que nous voyons les royaumes, les provinces, les diocèses, les villes, les paroisses, spécialement confiés à la tutelle d'un ange ou d'un saint... c'est ainsi que chaque fidèle a son ange gardien et son saint patron. Mais nous avons la très sainte Vierge, qui est notre patronne dans le sens

le plus large et le plus [illegible]. En sa qualité de mère de Dieu, elle jouit auprès de son divin Fils dans le ciel de toutes les prérogatives attachées à cette sublime dignité. Les saints Pères et les docteurs sont unanimes à proclamer la toute-puissance de Marie : non pas, sans doute, une toute-puissance absolue et de commandement, comme celle de Dieu, mais une toute-puissance de supplication, [illegible] en vertu de laquelle elle peut [illegible] auprès de Dieu. [illegible] Marie [illegible] souveraine. Il ne s'agit [illegible] des ministres [illegible] Grand Roi [illegible] très honorés : il s'agit [illegible] et de la terre. [illegible]

[illegible] universel : il s'étend à [illegible] Dès le berceau du [illegible] la sainte Vierge [illegible] s'élève un au- [illegible] l'honneur [illegible] ses sanctuaires et [illegible] les multitudes [illegible] les pécheurs, [illegible] les affligés [illegible] patronage [illegible] les cœurs l'es- [illegible] confiance [illegible] Des milliers de [illegible] pour [illegible] la miséricor- [illegible] puissance de Marie ? ...

II. *Le solliciter.* — Mais ce patronage glorieux, il faut le solliciter et le demander. Douterions-nous du besoin que nous en avons ? C'est qu'alors nous ne

onnaîtrions ni la profondeur de nos faiblesses ni l'é-endue de nos misères. Il est des affaires temporelles ue nous ne pouvons traiter par nous-mêmes : il nous aut le secours d'hommes habiles et expérimentés. 'agit-il, par exemple, d'un procès où il va de notre ortune ? nous avons recours à un avocat ; s'agit-il de otre santé ? il faut nous en remettre à la science et aux oins d'un médecin... Mais de tous nos intérêts il n'en st pas de plus grand ni de plus cher que celui du alut éternel de notre âme. Or cette affaire majeure, mportante et difficile, comment la traiter avec succès ans un appui surnaturel ? Comment échapper aux angers qui nous environnent, si nous ne nous abri-ons sous l'égide de Marie? Comment vaincre les nnemis acharnés à notre perte, si nous n'avons son ras pour nous défendre ?..

Ce secours, ce patronage nécessaire de Marie, il faut e demander par une prière fervente et persévérante. Ah ! de grâce, ne passez pas un seul jour sans invo-quer cette puissante avocate, cette douce médiatrice... Que votre prière soit animée d'une foi vive, d'une nébranlable confiance. Sentez votre misère, compre-nez vos besoins, reconnaissez votre indigence. Soyez comme le malade qui gémit de son mal, le pauvre qui voit son dénuemeut, l'affligé qui fléchit sous le poids de sa douleur... Si vous êtes fidèle à invoquer le pa-tronage de votre bonne Mère pendant la vie, il vous sera plus facile de l'obtenir à votre heure dernière. Pourrait-elle, à cette heure décisive, ne pas secourir celui qui n'aura cessé de l'invoquer? *Sancta Maria, mater Dei, ora pro nobis nunc et in hora mortis nostræ...*

III. *Le mériter.*— Enfin le patronage de Marie est un patronage qu'il faut mériter par une vie sainte et chrétienne. Vous comprenez que vos prières ne seraient d'aucun prix aux yeux de la très sainte Vierge, si elle voyait dans votre cœur l'iniquité, l'affection au mal et aux mauvaises habitudes. Pourriez-vous être les serviteurs et les enfants de Marie, si par le péché vous restiez les ennemis de son divin Fils ? C'est à saint Jean et aux disciples de Jésus qu'elle a été donnée pour mère, et non à ses blasphémateurs et à ses bourreaux... Voulez-vous ressentir la protection de Marie ? efforcez-vous de la mériter en imitant les exemples qu'elle vous a donnés. Comme elle, soyez humbles dans vos sentiments, humbles dans vos paroles, humbles dans votre conduite... La sainte Vierge se cachait aux yeux du monde ; elle aimait la solitude, le silence, le recueillement ; elle priait et travaillait en union avec Jésus, dans la pauvre demeure de Nazareth. Toute sa vie elle a exercé la charité envers le prochain... Prenez-la en tout pour votre modèle : ce sera le moyen de mériter les tendresses de son cœur maternel, et de ressentir les effets de son puissant patronage. Vous pourrez alors lui adresser en toute confiance cette belle prière de l'Église : « Nous nous réfugions sous votre protection, sainte Mère de Dieu : ne méprisez point les prières que nous vous adressons dans nos nécessités ; mais délivrez-nous toujours de tout péril, ô Vierge glorieuse et digne de toute bénédiction. » — « Tournez vers nous vos yeux pleins de miséricorde, et donnez-nous de contempler, après cet exil, Jésus votre

able Fils. *Et Jesum, benedictum fructum ventris tui, s post hoc exilium ostende.....*

XXVII. — Notre-Dame du Rosaire.

Honorem habebis matri tuæ omnibus diebus. (Tob., IV, 3.)

Vous rendrez tous les jours honneur à votre mère.

ette recommandation du saint vieillard Tobie à fils se place naturellement sur mes lèvres en ce nent où j'ai dessein de vous entretenir d'une des tiques de piété les plus populaires et les plus éables à la très sainte Vierge. Tous les jours nous evons des marques de l'amour et de la protection ette tendre et miséricordieuse mère; tous les jours s devons être disposés à l'honorer et à la servir : *orem habebis matri tuæ omnibus diebus.* Or une des otions les plus chères à la piété catholique, et la s excellente des prières que les vrais serviteurs de ie puissent lui adresser, c'est le rosaire ou le cha-et. Le rosaire, ce mot veut dire : couronne de ro- comme si les grains qui le composent, et sur cha- desquels on récite l'*Ave Maria*, étaient autant de rs fraîches et odorantes déposées en guirlandes pieds de la très sainte Vierge, ou formant un dia- ne pour orner son front royal. Et le chapelet étant, sa simplicité même, le livre de l'aveugle, de l'i- rant, du pauvre, du laboureur, de l'humble fille, l'enfant, du malade, du vieillard, du voyageur,

combien ne doit-il pas être agréable à Marie, le refuge et le modèle des petits et des humbles ?

Disons donc : 1° *l'origine;* 2° *le but;* 3° *les effets du rosaire.*

I. *L'origine.* — C'est à la France, si bien appelée le royaume de Marie, que revient l'honneur d'avoir vu s'établir la pratique du saint rosaire. Vers le milieu du treizième siècle, l'hérésie des albigeois étendait ses ravages dans les provinces du Midi. Déjà, pour comprimer l'erreur et en arrêter les progrès, les souverains Pontifes avaient tenté tous les moyens; les rois eux-mêmes, menacés dans leur légitime autorité, avaient envoyé leurs plus vaillants capitaines contre ces forcenés, qui menaçaient la société civile aussi bien que la religion. Mais tous les efforts avaient échoué devant la perversité et l'endurcissement de cette secte impie. Saint Dominique, soutenu par une confiance inébranlable en Marie, s'avance au combat contre l'erreur, sans autres armes qu'un rosaire à la main, et l'on voit des milliers d'âmes abandonner l'hérésie et rentrer dans le sein de l'Église... On connaissait avant saint Dominique la pieuse pratique du chapelet ; mais ce fut lui qui ajouta à la récitation de cette prière la méditation des mystères de la vie de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge. Le rosaire en son entier consiste dans la récitation de quinze dixaines d'*Ave Maria*, accompagnée de la méditation de chacun des cinq mystères joyeux, douloureux et glorieux qui rappellent la naissance, les souffrances et la mort du Sauveur, l'assomption et le couronnement de la très sainte Vierge dans le ciel. Aucune pratique

piété n'est plus vénérable dans son origine : car le a été inspirée de Dieu, et marquée par Marie elle-même à l'un de ses plus illustres serviteurs, comme lui tant souverainement agréable et éminemment profre, plus que toute autre, à procurer l'édification et le salut des âmes. Quel respect et quelle estime ne loivent donc pas avoir les serviteurs de la Mère de Dieu pour la dévotion du saint rosaire ?...

II. *Le but.* — Le but que s'est proposé saint Dominique dans l'institution du rosaire, c'est d'honorer la très sainte Vierge ; de la faire connaître, aimer, servir et invoquer par tous les fidèles sans exception. Le glorieux serviteur de Marie pouvait-il trouver une pratique mieux appropriée à ses desseins? Le rosaire commence par une profession de foi de toutes les vérités enseignées par Notre-Seigneur Jésus-Christ ; il se compose de l'Oraison daminicale, la prière la plus parfaite que le chrétien puisse adresser à Dieu, et de la Salutation angélique, qui renferme en quelques mots le plus bel éloge, les louanges les plus magnifiques qu'ait jamais entendues la très sainte Vierge, puisque c'est du ciel que lui sont venues une première fois ces paroles : « Je vous salue, pleine de grâce » : *Ave, gratia plena.* (Luc., I, 28.) Les mystères énoncés au commencement de chaque dizaine rappellent les merveilles de l'incarnation et de la vie de notre adorable Sauveur, à laquelle la divine Mère a eu une part si intime et si glorieuse. Ainsi le rosaire est comme un abrégé de l'Évangile, dont nous gardons le souvenir par une pieuse méditation ; il est en même temps une prière, la *plus* agréable à la très sainte Vierge et

la plus facile pour tous. L'humble et pauvre bergère qui égrène son chapelet dans les champs, rend à sa divine Mère les mêmes hommages et le même honneur que saint François de Sales récitant pieusement le rosaire dans son oratoire... Saint Louis sur son trône et le laboureur dans sa chaumière se trouvent, par le chapelet, unis d'esprit et de cœur pour célébrer les louanges de Marie et obtenir ses maternelles faveurs...

III. *Les effets.* — Les merveilleux résultats obtenus par saint Dominique dans l'établissement du saint rosaire : la conversion des hérétiques, l'affermissement des fidèles, les prodiges sans nombre qu'il opérait, attestent les puissants et salutaires effets de cette dévotion. Et en vérité, y en a-t-il de plus efficace pour la sanctification des âmes ? Nous ne pouvons rien sans la grâce de Dieu; mais la grâce, elle ne peut mieux nous être assurée que par la prière et l'intercession de Marie. Avec la grâce, il faut, pour nous sauver, le concours de notre volonté. Or le rosaire a pour effet encore d'exciter, d'encourager, de fortifier notre volonté, en nous rappelant les exemples de Notre-Seigneur et de sa très sainte mère dans les divers mystères que nous méditons : les mystères joyeux nous enseignent l'humilité, le recueillement, le détachement des biens de ce monde; dans les mystères douloureux nous apprenons la patience, la résignation, la nécessité de l'expiation et de la pénitence; les mystères glorieux enflamment notre charité, animent notre espérance, soutiennent notre courage au milieu des épreuves, en nous montrant la gloire pro-

mise à notre fidélité. Nulle prière n'est mieux faite que le rosaire pour augmenter en nous la confiance envers la sainte Vierge, et lui exprimer les sentiments de notre amour et de notre dévouement. Un enfant se lasse-t-il jamais de dire à sa mère : Je vous aime ! C'est ce que nous faison en répétant toujours la même formule dane le chapelet. Serviteurs dévoués de Marie, que le saint rosaire soit désormais votre livre de prière et de méditation, votre arme de défense contre les ennemis de votre foi. Par ce signe vous vaincrez ; et, en retour de cette couronne que vous offrirez à Marie, vaus recevrez un diadème de gloire.

XXVIII. — Notre-Dame du Carmel.

Gaudens gaudebo in Domino,... quia induit me vestimentis salutis. (Is., LXI, 10.)

Je me réjouis et me réjouirai encore dans le Seigneur,... parce qu'il m'a paré des vêtements du salut.

Ce sont bien les paroles qu'il convient d'adresser aux pieux associés du Carmel : elles expriment si bien les sentiments de joie et de bonheur qu'il y a pour eux d'appartenir à une des plus anciennes et des plus saintes confréries autorisées par l'Église, et d'être revêtus d'un habit qui est réellement, pour tous ceux qui le portent avec foi, avec piété, un vêtement de sanctification et de salut ! Oui, en pressant sur votre cœur ce scapulaire béni, qui vous est un gage spécial

de l'amour et de la protection de Marie, vous pouvez redire avec le prophète : « Je me réjouis et je me réjouirai toujours dans le Seigneur, parce que j'ai reçu un vêtement de salut. » *Gaudens gaudebo in Domino...*

Je voudrais vous bien faire comprendre combien votre joie et votre allégresse sont légitimes ; car, du côté de la très sainte Vierge, le scapulaire est à la fois une marque de distinction, un gage de grâces sans nombre, un signe de prédestination et de salut ; mais aussi, de votre côté, il vous impose [illegible] res[illegible] [illegible] mériter les [illegible] enfin [illegible]

[illegible] *pour* [illegible] *écrivent* [illegible] Car- [illegible] qui en [illegible] glorieuse. [illegible] dans [illegible] nous [illegible] que la [illegible] ment [illegible] leur [illegible] serviteurs [illegible] sur la terre et [illegible] Pour [illegible] a donné [illegible] scapulaire. C'est [illegible] la souve- [illegible] anges et des hommes [illegible] l'ose dire

'uniforme des soldats qui font profession de combattre sous les étendards de la Mère du Roi des rois et du Seigneur des armées... Le scapulaire est comme un témoignage d'amour. La sainte Vierge traite les enfants du Carmel comme autrefois Jacob son fils chéri, Joseph, en lui donnant une robe précieuse et de diverses couleurs pour le distinguer de ses frères... Aussi a-t-on vu même de grands monarques se faire honneur de porter cette marque de la protection et de l'amour de la sainte Vierge. Édouard Ier, d'Angleterre; saint Louis, roi de France, se montrèrent jaloux d'ajouter à tous leurs titres de gloire le titre plus glorieux encore de confrères du Carmel et d'enfants de Marie... Le scapulaire est en outre le gage des faveurs les plus signalées. Nous en avons la preuve dans ces paroles adressées par la sainte Vierge à saint Simon Stock : « Recevez, mon cher fils, » lui dit-elle, « ce scapulaire de votre ordre. C'est la marque du privilège que j'ai obtenu pour vous et pour tous les enfants du Carmel : celui qui mourra revêtu de cet habit, sera préservé des feux éternels. C'est un signe de salut, une sauvegarde dans les périls, et le gage d'une paix et d'une protection spéciales. » Ces paroles de la sainte Vierge ne sont-elles pas justifiées par ce grand nombre d'indulgences partielles et plénières dont les souverains Pontifes ont enrichi la confrérie du Carmel? Quelle grâce plus grande et plus précieuse peut nous être accordée, que celle de la rémission pleine et entière de nos péchés? Une autre faveur, c'est la participation à toutes les bonnes œuvres et aux mérites des *associés du Carmel*. La sainte Vierge ne se plaît

Un serviteur qui embrasserait le parti des ennemis de son maître, ne passerait-il pas justement pour un traître et un perfide ? Le soldat qui laisserait flétrir son drapeau et insulter son uniforme, ne se couvrirait-il pas d'opprobre, et ne mériterait-il pas l'exécration de son chef et de son roi ? Eh bien ! tel serait le chrétien qui ne rougirait pas de profaner son scapulaire en le traînant dans les mauvaises compagnies, dans les sociétés scandaleuses, en menant une vie indigne tout ensemble de la foi et de la raison.

Ce que vous devez encore à la sainte Vierge comme associés du Carmel, c'est de correspondre à la générosité qu'elle met à répandre sur vous les trésors de la grâce. L'auguste Mère de Dieu emploie sa toute-puissance de supplication et d'intercession à vous combler de tous les dons et de toutes les faveurs du ciel : votre devoir est donc de ne rien négliger pour obtenir ces richesses spirituelles Ce que vous avez à faire pour cela, c'est d'accomplir avec fidélité les pieuses pratiques en usage dans la confrérie... Mais, ne l'oubliez pas, la meilleure manière de correspondre à la générosité et à la bonté de Notre-Dame du Carmel, c'est d'imiter ses exemples, c'est de lui prouver votre amour par vos actes... Enfin, le scapulaire étant un gage de prédestination, montrez-vous dignes de cette grâce en le portant toujours avec foi, avec piété, avec confiance. Abrités sous l'égide de Marie, accomplissez avec zèle, avec persévérance, l'œuvre de votre sanctification ; et quand viendra l'heure dernière, ce saint habit sera pour vous le gage de l'éternelle félicité...

[illegible]. — Culte de Marie.

Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri. (Judith, xv, 10.)

Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël et l'honneur de notre peuple.

Les mêmes éloges que la très sainte Vierge conviennent [illegible] que le peuple d'Israël adressait autrefois à [illegible] veuve de Béthulie après son triomphe sur Holopherne. Judith, si [illegible], si pure, si belle, si courageuse, était la figure de Marie. Gloire de Jérusalem, [illegible] du fils de David, de l'héritier du trône de Juda, gloire de la Jérusalem mystique qui est l'Église, elle lui a donné un époux incomparable et un Sauveur plein de miséricorde; gloire de la Jérusalem céleste, elle est assise sur un trône au-dessus de tous les trônes et d'un degré seulement au-dessous de celui de son adorable Fils. Joie d'Israël, n'est-ce pas elle qui a donné aux enfants de Dieu les douces espérances et les plus ineffables consolations? Elle est l'honneur de son peuple, celle que Dieu a élevée au-dessus de toutes les créatures et qui été proclamée bénie entre toutes les femmes. Aussi la dévotion à la très sainte Vierge est-elle particulièrement chère aux enfants de l'Église, et vous ne vous étonnerez pas des trois caractères que nous présente son culte, à savoir : 1° *l'antiquité*, 2° *l'universalité*, 3° *la sublimité*.

I. *L'antiquité.* — C'est aux apôtres eux-mêmes 'il faut remonter pour trouver l'origine du culte ıdu à la très sainte Vierge.

Jn auteur très ancien, saint Denys l'Aréopagite, at- te que beaucoup d'entre eux, et en particulier l'apô- saint Pierre, se réunirent des différentes contrées plus éloignées de la terre, pour voir et admirer en- 'e une fois avant son glorieux trépas la mère de r divin Maître. Ils fondèrent le culte de Marie en élevant des temples : c'est ce que firent saint ques à Saragosse, saint Jean en Asie, saint Pierre Rome. Ce culte est fondé et propagé par les an- nnes liturgies, qui ont été laissées comme la règle 'ordre des rites sacrés auxquels devaient se con- mer les premières Églises..... Les saints Pères et plus anciens écrivains, en commençant par ceux purent la voir, parlent d'elle avec l'expression ne si humble et si affectueuse vénération, qu'ils ıs font connaître clairement le culte qu'on lui ren- t dès ces premiers temps et la confiance que met- ınt en elle tous les fidèles. A mesure que se pro- eait le culte de Jésus-Christ, en même temps se pageait le culte de sa très sainte mère. Dans les ıges les plus anciennes, on voit Jésus peint avec ·ie; on représente les fidèles prosternés en même ıps devant le fils et devant la mère : ils prient Jésus ıme leur Dieu, et Marie comme leur avocate. si c'est avec l'Église qu'a commencé le culte de la ı sainte Vierge; il a traversé les siècles, et il est ivé jusqu'à nous, avec cette différence qu'il a tou- ırs été croissant en force et en étendue, comme le

... la montagne où
... en s'élargissant à
... le culte de Marie,
... pratiques du cl
... , et l'hérésie a
... plus glorieux de
... glante, n'a jamai
... fit portée aux gr
... le sa reine. C'est ains
... affirma la divine ma
... l'avons vue proclamer
... son immaculée conception....

I. *L'universalité.* — Le culte de
... l'auréole de l'antiquité; il a e
... l'universalité. Tous les peupl
... qu'une voix pour honorer M
... pensée d'un bout à l'autre
... voyez combien de peuples
... terre, tous différents de c
... gage : vous n'en trouver
... de célébrer le nom de
... le sommet des mon
... pelle ou un orato
... monte jusqu'à

fleuve qui descend de la montagne où il a pris sa source, va toujours en s'élargissant à mesure qu'il poursuit son cours... Le culte de Marie, comme toutes les autres croyances et pratiques du christianisme, a rencontré des ennemis, et l'hérésie a voulu disputer à la Mère de Dieu le plus glorieux de ses titres. Mais l'Église, toujours vigilante, n'a jamais permis que la moindre atteinte fût portée aux grandeurs et aux privilèges de sa reine. C'est ainsi qu'au concile d'Éphèse, elle affirma la divine maternité de Marie, comme nous l'avons vue proclamer naguère le dogme de son immaculée conception....

II. *L'universalité.* — Le culte de Marie a donc pour lui l'auréole de l'antiquité; il a en même temps celle de l'universalité. Tous les peuples de l'univers n'ont qu'une voix pour honorer Marie. Parcourez par la pensée d'un bout à l'autre le monde catholique, et voyez combien de peuples épars sur la surface de la terre, tous différents de caractère, de mœurs et de langage : vous n'en trouverez pas un qui ne se fasse gloire de célébrer le nom de Marie. Au sein des villes et sur le sommet des monts, partout se rencontre une chapelle ou un oratoire dédié à la très sainte Vierge. On compte jusqu'à près de deux mille sanctuaires célèbres par le concours des pélerins qui s'y rendent, par la magnificence des présents dont on les a enrichis, par les fréquents miracles qui s'y opèrent : c'est, dans notre France seulement, Notre-Dame des Victoires, à Paris; Notre-Dame de Fourvière, à Lyon; Notre-Dame de la Garde, à Marseille; Notre-Dame de France, au Puy; Notre-Dame de Lourdes, dans les Pyrénées;

Notre-Dame du Laus, dans les Alpes; Notre-Dame de Myans, en Savoie, etc., etc.

La piété catholique s'est plu à multiplier les titres en l'honneur de Marie : elle l'invoque comme Notre-Dame de Bon Secours, — de la Paix, — de la Miséricorde, — du Salut, — des Grâces, — de Consolation, — de l'Espérance, — du Refuge, — des Miracles, etc. Tous les âges, toutes les conditions, tous les rangs, se trouvent confondus aux pieds des autels de Marie. Depuis le roi sur son trône jusqu'au plus humble laboureur dans sa chaumière, tous vénèrent la sainte Vierge, et lui adressent d'humbles et ferventes prières.....

III. *La sublimité.* — Le culte rendu à Marie en tout temps et en tous lieux est un culte qui n'a au-dessus de lui en sublimité que celui que nous rendons à Dieu lui-même... Les hommages que nous devons à la très sainte Vierge, consistent avant tout dans une profonde vénération. Comment ne reconnaîtrions-nous pas comme notre reine, notre souveraine, notre princesse, celle que le Fils de Dieu lui-même a honorée comme sa mère et à laquelle il a fidèlement obéi, même à un âge où les hommes se regardent comme affranchis de l'autorité paternelle? La sublimité du culte de vénération que la piété catholique a de tout temps décerné à Marie, est renfermée dans ce titre de *Notre-Dame*, qui la place au-dessus de tous les anges et de tous les saints... La confiance que tout le peuple chrétien s'accorde à mettre en la très sainte Vierge, donne à son culte un autre caractère de sublimité. On s'adresse aux saints pour obtenir telle ou telle fa-

veur particulière ; mais, à Marie, on demande toutes les grâces, parce qu'on la regarde comme la dépositaire de tous les dons célestes... Qu'y a-t-il, enfin, de comparable au culte d'invocation dont la divine Mère est l'objet? Hymnes, cantiques, litanies, offices, toutes les formes du langage ont été épuisées pour célébrer les louanges de Marie et solliciter sa miséricordieuse protection. Ne craignons pas d'exagérer les honneurs auxquels a droit la très sainte Vierge. Le culte que nous lui rendons, tourne à la gloire de Notre-Seigneur, et nous attire ses bénédictions pour le temps et pour l'éternité.

XXX.— Marie refuge des pécheurs.

Nunc ergo ora pro nobis. (Judith VIII, 29.)

Maintenant donc priez pour nous.

Les habitants de Béthulie étaient sur le point de périr. Holopherne, déjà maître de tous les pays environnants, s'apprêtait à mettre le siège devant la ville. Les prêtres et les chefs du peuple, désespérant du secours de Dieu, avaient résolu de se soumettre au joug de leur ennemi, pour échapper à une entière destruction. Mais une femme se rencontra pour relever les courages abattus. Judith exhorte le peuple à la confiance, et lui promet que le Seigneur aura pitié de lui et ne le livrera point aux mains du cruel Holopherne. Rassurés par ces paroles, Ozias et les prêtres se recommandent à la sainte veuve et lui disent : « Priez donc

pour nous maintenant, ô vous qui êtes agréable à Dieu. » *Nunc ergo ora pro nobis...* Cette parole suppliante, l'Église la met dans notre bouche pour l'adresser à la très sainte Vierge, dont Judith n'était que la figure ; et le titre particulier que nous avons à la miséricordieuse intervention de Marie auprès de Dieu, c'est que nous sommes pécheurs : *Ora pro nobis peccatoribus...*

Marie refuge et avocate des pécheurs, tel sera le sujet de nos méditations. 1° *Marie prie pour les pécheurs ;* 2° *elle éloigne d'eux les divins châtiments ;* 3° *elle leur obtient les célestes faveurs.*

I. *Marie prie pour les pécheurs.* — Que Marie prie pour les serviteurs de son divin Fils et qu'elle se montre tout spécialement le refuge et l'avocate des pécheurs, c'est une vérité qui repose sur les plus solides fondements. Quand l'Apôtre nous dit de Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'il est toujours vivant dans le ciel pour plaider notre cause auprès de son Père : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* (Hébr., VII, 25), ne devons-nous pas croire à plus forte raison que tel est aussi le charitable office de sa très sainte mère ? Nous avons en Jésus-Christ un puissant avocat auprès du Père : *Advocatum habemus apud Patrem* (I Joan., II, 1) ; et en Marie nous avons une puissante avocate auprès de son divin Fils : *Apud Filium interpellat Mater...* « Ce ne sont pas les justes que je suis venu appeler, » disait le Sauveur sur la terre, « mais les pécheurs à la pénitence. » *Non veni vocare justos, sed peccatores ad pœnitentiam.* (Luc., V, 32.) Qui a besoin du médecin ? ajoutait-il. Ce sont les malades, et

non ceux qui se portent bien. *Non est opus valentibus medicus, sed male habentibus.* (Matth., IX, 12.) Dans le ciel comme sur la terre, c'est donc la cause des malades spirituels et des pécheurs qu'il défend devant son Père. Mais c'est en faveur de ces infortunés aussi que Marie emploie sa toute-puissance d'intercession. Sa sollicitude est si grande, qu'elle s'intéresse à tous, qu'elle prie pour tous avec une affection toute maternelle. « Il n'y a pas un homme, si méchant qu'il soit, » dit-elle un jour à sainte Brigitte, « qui se trouve privé de ma miséricorde pendant sa vie : *Nullus est adeo maledictus qui, quamdiu vivit, careat misericordia mea.* Pauvres pécheurs, si grands et si nombreux que soient vos crimes, si profondes que soient vos chutes, si enracinés que soient vos vices, ah ! ne désespérez pas : Marie est assez puissante pour vous obtenir la grâce de votre conversion, assez aimante pour vous accueillir maternellement dans votre retour à Dieu.....

II. *Elle éloigne d'eux les divins châtiments.* — Non seulement Marie prie pour les pécheurs et leur sert d'avocate auprès de son divin Fils, mais encore elle est leur refuge le plus assuré contre les rigueurs de sa souveraine justice. Au moment où Assuérus, par les perfides conseils de l'impie Aman, se préparait à exterminer tout le peuple d'Israël, la présence d'Esther et une seule parole de sa bouche suffirent pour conjurer le danger et sauver la vie à toute une nation. C'est l'image de Marie s'interposant entre la justice du Roi des rois et la foule des pécheurs condamnés à l'éternel supplice. Elle paraît couronnée du diadème de

ı divine maternité, couverte du manteau royal de ses
:rtus, de ses mérites, rappelant à Jésus les sollicitudes,
s craintes, les angoisses, les fatigues, les douleurs
ı'elle a endurées pour lui; elle lui montre les
ines, les clous, la croix, le sang précieux qu'il a
pandu. A de tels souvenirs, comment le tendre cœur
Jésus pourrait-il ne pas se laisser toucher de com-
ssion pour les coupables menacés de sa colère ?...
Dieu ne châtie pas le monde maintenant par d'aussi
rribles fléaux que dans les siècles qui ont précédé la
nue de Jésus-Christ, c'est en grande partie à Marie
ıe nous en sommes redevables. Marie, disent les
ints Pères, s'interpose entre Dieu et nous, Marie
ie, Marie supplie. N'est-ce pas pour se montrer spé-
ıalement le refuge des pécheurs que Marie a ouvert
s sanctuaires vénérés où elle convoque les peuples
: tous les horizons par les prodiges les plus inouïs,
in d'appeler à la pénitence tous ceux qui veulent
happer à la divine justice ?.....

III. *Elle leur obtient les célestes faveurs.*—Ce n'est pas
sez pour Marie de soustraire les pécheurs aux châ-
ments de la souveraine justice : son amour se plaît à
ur obtenir des faveurs et des grâces de toutes sortes
)ur l'âme et pour le corps... Qui pourrait dire n'avoir
mais reçu d'elle aucun bienfait, soit spirituel, soit
mporel ? « Je veux », dit saint Bernard, « que celui qui
a pas éprouvé les effets de sa charité, après l'avoir
voquée, taise ses louanges : *Tuas laudes sileat, qui te
leliter invocatam senserit unquam in necessitatibus suis
)i defuisse.* Est-ce que le monde entier n'est pas
mpli des preuves de la bienfaisance de Marie envers

les pécheurs?... « Si je pouvais », dit saint Germain, « interroger les saints du paradis, tous me répondraient qu'ils se sont sauvés par l'intercession de Marie : les saints innocents me diraient que c'est avec le secours de Marie qu'ils ont pu conserver sans tache la robe de leur innocence et persévérer dans le bien; les pénitents diraient que c'est par l'intercession de Marie qu'ils ont obtenu le pardon de leurs péchés et qu'ils sont parvenus à se sauver... » Et même dans l'ordre temporel, que signifient ces multitudes d'ex-voto suspendus aux murs de tous les sanctuaires consacrés à Marie? N'attestent-ils pas les faveurs sans nombre obtenues par l'intercession de cette bonne Mère, et les miracles qu'elle a opérés et pour l'âme et pour le corps de ceux qui sont venus l'invoquer avec confiance? Pécheurs, ayons donc recours à Marie, ne nous lassons point de lui redire : *Refugium peccatorum, ora pro nobis;* « Refuge des pécheurs, priez pour nous », maintenant et à l'heure de notre mort, afin que de la mort nous passions avec vous l'éternelle vie.

XXXI. — Saint Cœur de Marie.

Omnis gloria ejus filiæ Regis ab intus. (Ps. XLIV, 14.)

Toute la gloire de la fille du Roi vient de son cœur.

La très sainte Vierge ne manquait pas de titres de gloire pour mériter les honneurs et la considération

du monde : elle était de la famille sacerdotale d'Aaron et fille des rois de Juda, elle descendait directement de la famille de David. Si les hommes avaient été initiés aux secrets des divins conseils, ils auraient vu dans l'humble vierge de Nazareth une nouvelle Ève destinée à devenir la mère de l'humanité régénérée ; ils l'auraient saluée comme l'arche de l'éternelle alliance. Cependant, quelque éminente que fût la dignité de Marie, quelque grande que fût sa gloire extérieure, elle avait encore des titres plus augustes à notre admiration et à notre respect. L'Esprit-Saint nous apprend que toute la gloire de cette fille du Roi est renfermée au-dedans d'elle-même, c'est-à-dire que toute la beauté et toutes les perfections de Marie sont dans son cœur immaculé : *Omnis gloria ejus filiæ Regis ab intus.* C'est à la fois pour nous découvrir ces ineffables perfections et nous exhorter à les imiter que l'Église a consacré une fête particulière au très saint Cœur de Marie...

Je me propose de vous montrer dans cet entretien combien ce cœur est digne de nos hommages : 1° *par les perfections dont il est orné ;* 2° *par les relations intimes qui l'unissent à Dieu ;* 3° *par l'amour dont il brûle pour nous.*

I. *Par les perfections dont il est orné.*— Quelle intelligence pourrait jamais concevoir, et quelle langue saurait exprimer tout ce qu'il y a de perfections dans le cœur immaculé de Marie ? Après le cœur adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ, rien ne sortit d'aussi beau, d'aussi pur, d'aussi grand, des mains de Dieu, que le cœur de la sainte Vierge. Ce fut comme un sanctuaire de prédilection où il se plut à réunir tout

ce qu'une simple créature peut recevoir de grâce et de sainteté... Par un privilège inconnu jusqu'alors, le cœur de Marie est préservé de la souillure originelle. Le Seigneur voit revivre en lui toute la beauté, toute la pureté du premier dessin sur lequel il avait formé l'homme. C'est un miroir dans lequel il se contemple lui-même avec complaisance, et où il retrouve tous les traits de sa ressemblance, presque entièrement effacés chez le reste des hommes. Écoutez les paroles que la sainte Écriture prête à Dieu en parlant des perfections renfermées dans le cœur de Marie : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te... Una est columba mea, perfecta mea... Quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol...* (Cant., IV, 7; VI, 8, 9.) Toutes les images les plus pures et les plus gracieuses sont employées tour à tour pour exprimer tout ce que ce cœur très saint renferme de ravissant. Pour considérer ce cœur à un point de vue qui nous soit plus accessible, ne suffirait-il pas de dire que Marie étant la vierge, la mère, la martyre par excellence, elle a réuni en elle tous les charmes que renferment ces trois éminentes qualités ? Quels trésors de grâces, d'humilité, de modestie, de simplicité, d'innocence, de beauté, renfermés dans le cœur d'une vierge, surtout quand cette vierge est Marie !... Quel océan d'amour, de tendresse, de dévouement dans le cœur d'une mère, quand cette mère est Marie !... Quel arsenal de force, de courage, d'intrépidité, de générosité, dans le cœur d'une martyre, quand cette martyre est Marie !...

II. *Par les relations intimes qui l'unissent à Dieu.* — Quelle plus intime alliance que celle de la très

sainte Vierge avec les trois divines personnes ! Elle est tout ensemble la fille, la mère et l'épouse d'un Dieu... Le Seigneur avait arrêté dans ses conseils éternels que le monde serait sauvé par l'incarnation de son Verbe, et que cet ineffable mystère s'accomplirait dans le sein d'une vierge, par l'opération du Saint-Esprit. Dès lors il fut de la gloire de l'adorable Trinité que rien ne manquât à la perfection d'une créature appelée à une dignité aussi sublime que celle de mère du Rélempteur. Le Père adopta d'une manière toute spéiale pour sa fille celle qui devait être la mère de son ils unique ; dès le sein maternel, il la prévint d'une ffusion de grâces sans exemple et sans mesure. Le ils, la Sagesse éternelle, fait ses délices d'habiter ans le cœur qu'il a choisi comme sa demeure : *Deliæ meæ esse cum filiis hominum*, dit-il dans les Livres aints. (Prov., VIII, 31.) Mais quels attraits particuers ne devait-il pas trouver dans le cœur de celle u'il appelait sa mère ! C'est encore dans le cœur virinal de Marie que se célébreront les noces ineffables e l'Esprit-Saint. Or, si le divin Esprit se plaît à enrihir de ses dons le cœur des hommes, avec quel amour e dut-il pas se reposer sur celui de Marie son épouse !... ourrons-nous jamais admirer assez tout ce que les elations intimes de la très sainte Vierge avec les peronnes divines ont dû produire de vertus et de perfecons dans son cœur immaculé ? Puissions-nous méter du moins de contempler dans le ciel ce que nous e pouvons pas même soupçonner sur la terre !...

III. *Par l'amour dont il brûle pour nous.* — Mais omment parler du cœur de Marie sans rappeler l'a-

mour dont il est consumé pour nous ? Une mère aime d'autant plus son enfant, qu'il lui a coûté plus de douleurs, de sollicitudes et de sacrifices. Et que n'a pas enduré pour nous le cœur sacré de Marie? « Un glaive transpercera votre âme », lui avait dit Siméon dans le temple : *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius.* (Luc., II, 35.) Dès ce jour, pas un seul moment de sa vie ne s'est écoulé sans qu'elle sentît dans son cœur maternel la pointe de ce glaive acéré... Tout ce que Jésus son divin Fils a souffert de sueurs et de fatigues durant sa vie, d'amertumes, de persécutions, de mépris, de meurtrissures, de tourments sur le Calvaire, la divine Mère l'a ressenti dans son cœur, et elle a tout accepté généreusement, parce que c'est à ce prix seulement que nous devions retrouver la vie de la grâce. En toute vérité nous pouvons dire que nous sommes les enfants de ses douleurs. Jusqu'à quel point son cœur nous a aimés, nous ne le comprendrons jamais. De notre admirable Mère nous pouvons répéter ce que le Sauveur lui-même dit de son Père céleste : *Sic... dilexit... ut Filium suum unigenitum daret.* (Joan., III, 16.) Elle a tant eu d'amour pour nous, qu'elle n'a pas hésité à sacrifier Jésus son fils unique. Voilà jusqu'où le cœur sacré de Marie a porté le dévouement... A notre tour, aimons cette auguste Mère. Elle s'est immolée pour nous au pied de la croix : soyons prêts à tous les sacrifices pour l'honorer, la servir et lui témoigner notre inviolable fidélité dans le temps, afin que nous méritions de l'aimer à jamais dans le ciel.....

XXXII. — Clôture du mois de Marie.

. *Esto fidelis.* (Apoc., II, 10.)
Soyez fidèle.

Parmi les titres que l'Église donne à la très sainte Vierge dans ses Litanies, il en est un qui me semble plus spécialement digne de notre attention à l'heure où nous allons terminer les exercices de ce mois béni. Ce titre est celui de Vierge fidèle : *Virgo fidelis.* Marie a été la Vierge fidèle par excellence, et c'est là ce qui fait son mérite et sa gloire... Si, avant de quitter cet autel où nous sommes venus l'honorer, la bénir, l'invoquer, nous avons des résolutions à déposer aux pieds de cette bonne Mère, elles peuvent, il me semble, se résumer en un seul mot : *Esto fidelis*, soyez fidèle. Oui, nous serons fidèles à Marie tous les jours de notre vie, comme nous l'avons été durant ce mois qui lui fut consacré. Cette fidélité bien comprise renferme pour nous le triple caractère 1° *d'un devoir ;* 2° *d'un mérite ;* 3° *d'un bonheur.*

I. *D'un devoir.* — D'un devoir d'abord. Que sommes-nous par rapport à Marie ? Nous sommes ses enfants. Ce que son amour attend de nous, c'est la fidélité à l'honorer, à penser à elle, à nous entretenir avec elle. Les occasions ne nous manquent pas : ses fêtes qui se succèdent dans le cours de l'année, le jour qui lui est consacré chaque semaine, les heures de recueillement que nous saurons prélever pour lui payer ce tribut

de notre cœur... Une mère! peut-on jamais l'oublier?...

De plus, nous sommes les sujets de cette auguste reine. Qu'est-ce qui distingue les vrais sujets de ceux qui ne le sont pas? C'est la fidélité. Le serment est chose sacrée. Ne soyons pas de ceux qui ont des serments pour tous les régimes, même les plus opposés. Nous avons juré fidélité à notre reine; ce serment a été renouvelé à toutes les grandes époques de notre vie; mille fois nous nous le sommes rappelé en face de ses autels : eh bien! oui, soyons fidèles aujourd'hui, demain, toujours... Enfin, nous sommes les serviteurs de Celle qui se déclara elle-même la servante du Seigneur: *Ancilla Domini.* (Luc., I,38.) Mais quelle est la première qualité d'un bon serviteur? C'est la fidélité. Voyez avec quel zèle il défend les intérêts de son maître... Et comme il est jaloux de son honneur! Quel soin et quelle application à faire tout ce qui lui plaît... Que cette fidélité soit la vôtre envers Marie : soyez ses serviteurs dévoués. Que demande-t-elle de vous par-dessus toutes choses? Il y a d'elle un mot dans l'Évangile qui exprime admirablement son désir le plus ardent et sa volonté la plus expresse. En parlant de son divin Fils aux noces de Cana, elle dit : « Tout ce qu'il vous commandera, faites-le. » *Quodcumque dixerit vobis, facite.* (Joan., II, 5.) Vous avez l'Évangile de Jésus, vous connaissez ses préceptes : accomplissez-les ; que ses divins conseils même soient, autant que le permettent votre condition et votre état, la règle de votre conduite. C'est ainsi que vous vous acquitterez de votre devoir de fidélité envers Marie : *Esto fidelis.*

II. *D'un mérite.* — J'ajoute que cette fidélité fera

votre mérite. Le mérite, en effet, résulte de la disposition avec laquelle on accomplit les bonnes œuvres, de la perfection de ces œuvres en elles-mêmes, et enfin de leur nombre et de leur multiplication.

Eh bien ! la fidélité à Marie conservera votre cœur et votre volonté dans cet état d'heureuse fécondité qu'on appelle l'état de grâce. Pourriez-vous jamais consentir à être traîtres et parjures en vous rendant coupables de péché et en acceptant le joug avilissant du démon ?... La fidélité à Marie suppose la fidélité à la grâce. Les œuvres accomplies dans cette disposition seront des œuvres méritoires. Les plus simples et les plus communes en elles-mêmes auront chacune leur mérite. De quelle gloire la très sainte Vierge ne s'est-elle pas rendue digne en accomplissant simplement, humblement, ses modestes devoirs d'épouse, de mère, d'ouvrière ? car à Nazareth elle gagnait sa vie par le travail, comme toute autre femme du peuple qui a le soin d'un pauvre ménage...

Le mérite résulte encore de la perfection des œuvres. Mais, si vous êtes fidèles à Marie, comme elle vous vous appliquerez à pratiquer ce qu'il y a de plus parfait dans la vie chrétienne, selon votre état et votre condition. Vous prendrez conseil des exemples que la divine Mère vous a donnés... Ce serait une bonne et salutaire pratique de vous dire souvent : A ma place, la très sainte Vierge qu'eût-elle fait ? ou que ferait-elle ? que dirait-elle ? comment se conduirait-elle ? puis, après cet instant de réflexion, de vous comporter comme étant sous le regard de celle dont vous vous êtes proposé d'imiter la fidélité.

Vous mettrez votre zèle à multiplier vos bonnes œuvres, surtout les œuvres de charité envers le prochain. C'est par ces œuvres que vous marquerez votre fidélité à Marie, et que vous acquerrez les plus grands mérites devant Jésus-Christ : *Venite, benedicti Patris mei...* (Matth., XXV, 34.)

III. *D'un bonheur.* — Votre bonheur, enfin, est attaché à votre constante fidélité envers Marie. Rappelez-vous que le bonheur ici-bas consiste essentiellement dans la tranquilité et la paix de l'âme. Je sais bien que le monde le cherche ailleurs ; mais le monde se trompe. Cette paix de l'âme, ce bonheur solide et durable, comment le trouverez-vous ? Par votre fidélité à Marie. Fidèles à Marie, vous le serez à Dieu en même temps ; et le péché, ce grand perturbateur des consciences, ne captivera point votre âme... La tentation pourra vous agiter, vous troubler ; mais elle n'ira jamais jusqu'à vous ravir la paix... Peut-être pourriez-vous craindre que les épreuves inséparables de la vie fussent un obstacle à votre bonheur. Rassurez-vous : si grandes et si multipliées soient-elles, elles ne parviendront pas à vous ravir le bonheur assuré aux fidèles serviteurs de Marie. L'épreuve a été le partage de tous les saints. Comme eux, persévérez à être les enfants, les sujets, les apôtres de la bonne Mère, et vous trouverez le bonheur...

Que nous reste-t-il maintenant, sinon de nous prosterner aux pieds des autels de cette Vierge bénie, pour lui jurer cette fidélité qui renferme toutes nos résolutions ? En présence de l'image vénérée de notre auguste Mère, sous le regard des esprits célestes qui

nvironnent le trône de Notre-Seigneur, devant ce aber'nacle qui renferme le vivant trésor de nos âmes, urons d'être fidèles à jamais... O Marie, notre Mère, iotre Reine, notre Avocate, recevez la consécration que ious vous faisons de notre esprit et de notre cœur, de iotre âme et de notre corps. Nous sommes à vous our toujours. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME SÉRIE

ADORATION PERPÉTUELLE

I. — Adoration perpétuelle.

Venite, adoremus, et procidamus ante eum..., quia ipse est Dominus Deus noster. (Ps. XCIV, 6-7.)

Venez, adorons et prosternons-nous..., car c'est le Seigneur notre Dieu.

C'est au nom de l'Église et du diocèse auquel nous appartenons que, dans ce jour solennel, nous sommes appelés au pied des saints tabernacles, pour offrir nos hommages à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Tous les jours, vous le savez, le très saint Sacrement est publiquement exposé dans chaque paroisse et dans chaque église de communauté où se célèbre l'office divin. Aujourd'hui c'est vous qui êtes invités à célébrer la fête de l'Adoration perpétuelle et à rendre au Dieu de l'Eucharistie, en votre nom et en celui de tous vos frères catholiques de ce diocèse, le culte qui lui est dû. Venez donc, vous dirai-je avec le Psalmiste, venez tous, venez avec empressement : *Venite.* Adorons Jésus notre Sauveur, notre Dieu, réellement

présent dans le Sacrement de son amour et exposé sur son trône de gloire et de miséricorde : *Venite, adoremus.* Prosternons-nous devant sa divine majesté avec les esprits célestes qui l'environnent pour s'unir à nous dans cette solennité : *Procidamus*. C'est ici le Seigneur notre Dieu; c'est son corps, son sang, son âme, sa divinité, voilés sous les espèces ou apparences du pain : *Quia ipse est Dominus Deus noster.*

Ce que nous devons particulièrement à Jésus-Christ exposé sur nos autels en cette solennité, c'est 1° *l'adoration;* 2° *l'amour;* 3° *la réparation.*

I. *L'adoration.*—Dès que la foi nous rappelle que l'Eucharistie est le Fils de Dieu fait homme pour notre rédemption et notre salut, et qu'il est là, sur ce trône illuminé et magnifiquement paré, réellement vivant, glorieux et triomphant, comme il l'est dans le ciel à la droite de son Père, quel est le premier sentiment qui doit pénétrer notre cœur, sinon celui d'une adoration profonde? Les anges et les saints dans le séjour de la gloire, que disent-ils? Écoutez : *Sedenti in throno, et Agno, benedictio, et honor, et gloria, et potestas in sæcula sæculorum.* « A celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau, bénédiction, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles.» (Apoc., v, 13.) Le Dieu qui reçoit dans le ciel les adorations des esprits bienheureux et des élus, est le même qui habite au milieu de nous. « Voici », nous a-t-il dit, « que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi...* (Matth., xxviii, 20.) Soit donc qu'il descende sur l'autel, au saint

sacrifice de la messe, soit qu'il repose dans les vases d'or du tabernacle, nous nedevons paraître devant lui qu'avec un sentiment de profonde adoration. Mais aujourd'hui que nous avons le bonheur de le voir élevé sur ce trône éclatant que lui a dressé votre piété; aujourd'hui que ce temple sacré, inondé de lumière, parfumé d'encens, décoré de riches ornements et paré de fleurs, semble devenu le portique de la céleste Jérusalem, il ne doit y avoir dans cette chrétienne paroisse qu'une voix pour répéter avec le roi prophète : Venez, *venite*. Venez, enfants et vieillards; venez, riches et pauvres; venez, justes et pécheurs = venez tous. *Adoremus*, offrons à Jésus nos adorations... *Procidamus*, prosternons-nous devant lui avec respect; proclamons-le notre Seigneur et notre Dieu... le Dieu de la Crèche... du Thabor... du Calvaire.....

II. *L'amour.* — Si, dans la sainte Eucharistie, Jésus nous apparaît comme notre Dieu et mérite nos adorations, il y est aussi comme notre Sauveur, notre ami, notre frère, notre maître; et à tous ces titres, qu'il s'est donnés lui-même, il a droit à tout notre amour. Comme Sauveur, n'est-ce pas là qu'il s'immole tous les jours, pour satisfaire à la justice de son Père et nous appliquer les mérites de sa passion et de sa mort? *Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* « Personne n'a de plus grande charité que de donner sa vie pour ses amis. » (Joan., xv, 13.) Cette charité incomparable, Jésus-Christ l'a eue pour nous, et il a établi la sainte Eucharistie pour nous en conserver le souvenir : *Hoc facite in meam commemorationem.* (Luc., xxii, 19. I Cor.,

.. ami. Il est là encore pour n...
le compagnon de notre exil : ...
...s... Joan.. XIV. 18. *Ecce ego vobis...*
XVIII. 20.. Frère, il nous rend ...
ure divine par sa grâce et nous ...
s : *Divinæ consortes naturæ...* Il ...
autem Christi... (Rom., VIII, ...
inue ses divins enseignem...
charistie, et nous donne l'exem...
: *Exemplum enim dedi vobis, ut...*
...ns, ita et vos faciatis... (Joan.
...erait pas ce Dieu, ce Père ...
ami, ce bon maître qui ...
pasteur qui nourrit ses ...
ng? Ah! comme, dans ...
le, je comprends cette ...
ni vous il s'en trouve ...
e-Seigneur Jésus-Chr...
Si quis non amat Do...
sit anathema.... ...
réparation. — ...
me nous attr...
mêler le dé...
s'empressent ...
loration et de ...
et le blasphème...
nbre encore ...
leur mépris ...
our le condam...
une populace ...
sa mort, des Ju...

bourreaux pour le crucifier. L'histoire de la passion, dans tous ses lamentables détails, se renouvelle pour Jésus dans le Sacrement de son amour... C'est à vous, chrétiens, ses amis dévoués, ses serviteurs fidèles, de consoler son cœur dans cette solennité de l'Adoration perpétuelle; c'est à vous de réparer les outrages qu'une société aveuglée par les passions, pervertie par une presse satanique, dévoyée par d'impudents coryphées, prodigue impunément à la personne adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Vous viendrez, pendant ces jours bénis, vous prosterner dans le temple sacré et au pied du trône de votre aimable et miséricordieux Sauveur, pour lui faire amende honorable des mépris, des insultes, des blasphèmes que lui adressent aujourd'hui plus que jamais les suppôts de Satan... « Vous avez pris part à mes tribulations », vous dira Notre-Seigneur; « à mon tour je vous préparerai mon royaume, comme mon Père me l'a préparé. » *Vos autem estis, qui permansistis mecum in tentationibus meis; et ego dispono vobis sicut disposuit mihi Pater meus regnum.* (Luc., XXII, 29.)

II. — Visites au saint Sacrement.

Deliciæ meæ esse cum filiis hominum. (Prov., VIII, 31.)

Je fais mes délices d'être avec les enfants des hommes.

C'est Jésus-Christ, la Sagesse éternelle et incréée du Père, qui parle ainsi dans la sainte Écriture. Ce

Sagesse, elle a fait ses délices d'habiter avec les justes dans tous les temps : elle était avec les patriarches, avec les prophètes, avec les saints de la loi ancienne, pour les illuminer, les diriger, les conduire dans le service de Dieu, et leur inspirer l'amour des biens surnaturels. Mais c'est surtout sous la loi évangélique qu'il a été donné aux hommes de voir les merveilles de Dieu, de posséder la divine Sagesse réellement et substantiellement par le mystère de l'Incarnation, et de la conserver toujours présente dans la sainte Eucharistie. Oui, en ce moment, Notre-Seigneur Jésus-Christ nous dit : « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes »; et de quelle manière convaincante il nous le prouve ! Ce temple est sa demeure, aussi bien que le fut Nazareth. Il repose dans le tabernacle comme autrefois dans la crèche. Cet autel est le Calvaire ou il s'immole mystiquement chaque jour. Il est sur ce trône, aussi vivant, glorieux et triomphant que dans le ciel, à la droite de son Père... Ne serait-il pas juste de faire à notre tour nos délices d'être avec ce Dieu qui nous aime ? Et comment ? En venant la visiter 1° *avec empressement;* 2° *avec affection;* 3° *avec dévouement.*

I. *Avec empressement.*— Le bonheur pour nous en ce monde, ne serait-il pas de pouvoir passer notre vie dans le temple sacré, au pied des saints autels, en la douce et aimable présence de Jésus-Christ, notre Dieu, notre Seigneur et notre Maître ? Si la félicité des élus dans le ciel est de le voir, de l'aimer et de le posséder, que peuvent désirer de plus ses serviteurs sur la terre ? Sa présence au milieu de nous dans le

sacrement de l'Eucharistie fait de nos temples saints comme les parvis du paradis ; et voilà pourquoi tant d'âmes pieuses viennent chercher auprès de l'adorable Eucharistie comme un avant-goût des célestes délices. Comme volontiers elles s'écrient avec saint Pierre sur le Thabor : « Seigneur, il fait bon ici ! » *Domine, bonum est nos hic esse...* (Matth., XVII, 4 — Marc., IX, 4. Luc., IX, 33.) Elles voudraient y passer le jour, la nuit, leur vie tout entière, et n'en sortir que pour s'envoler dans le ciel, afin d'y jouir de la présence de Jésus sans ombre et sans mystère... La condition et les nécessités de la vie ne nous permettent pas de faire de l'église notre demeure ; le monde et les affaires nous disputent nos heures et nous appellent loin du tabernacle. Mais, puisque le Sauveur fait ses délices de demeurer avec nous, faisons nos délices de nous trouver avec lui le plus souvent possible, en venant le visiter dans son Sacrement d'amour. Venons à lui avec empressement, non de loin en loin, aux jours de fête seulement, mais le plus souvent que nous pourrons. Avec quelle patience il nous attend ! avec quelle tendresse il nous invite ! avec quelle sollicitude il nous presse ! « Venez à moi, » s'écrie-t-il, « vous tous qui succombez sous le poids de vos peines, et je vous soulagerai. » Qui ne court à son médecin, quand il est malade ; à son bienfaiteur, quand il est pauvre ; à son consolateur, quand il est affligé ? *Venite ad me, omnes*..... (Matth., XI, 28.)

II. *Avec affection.* — C'est l'amour qui retient Jésus captif dans son tabernacle. Portons-lui dans nos visites toute l'affection dont nous sommes capables. Il a

pour nous, comme lui disait saint Pierre, les paroles de la vie éternelle : *Verba vitæ æternæ habes.* (Joan., VI, 69.) Ne croyez pas que le divin Maître reste indifférent et silencieux lorsque vous venez lui rendre dans sa demeure terrestre les hommages de votre respect, de votre amour et de votre reconnaissance. Je le sais, sa voix ne retentit pas à vos oreilles; mais il sait parler à votre cœur dans la solitude et le silence : *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus.* (Osee, II, 14.) Le prophète ne disait-il pas: « J'écouterai ce que le Seigneur me dit au dedans de moi-même» ? (Ps. LXXXIV, 9.) Il vous parle affectueusement, comme un père à son enfant, un ami à son ami. Il vous parle de vos plus chers intérêts : du prix de votre âme, de la vanité des choses de la terre, de la vérité de sa doctrine, de la sainteté de ses préceptes. Il vous dit que son joug est doux et son fardeau léger. (Matth., XI, 30.) Si le monde vous effraye, si l'enfer vous épouvante, il vous répète : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. » *Confidite, ego vici mundum.* (Joan., XVI, 33.) Le souvenir de vos péchés vous fait-il redouter les coups de l'éternelle justice ? « Ayez confiance, » vous dit encore ce doux et aimable Sauveur : vos péchés vous sont remis. » *Confide, fili : remittuntur tibi peccata tua...* (Matth., IX, 2.) Un langage si tendre et si miséricordieux du meilleur des amis n'est-il pas fait pour remplir votre cœur de la plus douce et de la plus confiante affection ? Eh bien ! c'est ce sentiment que vous devez éprouver dans les visites que vous faites à Jésus vivant et glorieux dans la sainte Eucharistie.....

III. *Avec dévouement.*— J'ajoute que, dans vos visi-

tes à Notre-Seigneur, vous devez apporter le plus entier et le plus irrévocable dévouement. Qu'arrive-t-il lorsque deux amis ont entre eux des communications de plus en plus fréquentes et intimes ? Ils finissent par être prêts à se sacrifier et à donner leur vie l'un pour l'autre. Mais n'est-ce pas ce que le Sauveur Jésus a déjà fait pour vous ? Dans l'Eucharistie, vous avez, comme le dit éloquemment saint Thomas, le mémorial de la passion et de la mort du Seigneur : *O memoriale mortis Domini!* Son dévouement pour vous l'a porté jusqu'à se faire le pain vivant de votre âme : *Panis vivus, vitam præstans homini.* Toutes ses vertus, tous ses mérites, toutes ses grâces, il vous les communique avec surabondance dans le Sacrement de son amour : *Mens impletur gratia.* Et à vous donner un gage de la gloire future qu'il veut partager avec vous, il n'a pas voulu que ce gage fût autre que lui-même : *Et futuræ gloriæ nobis pignus datur...* Voilà le dévouement de Jésus. Dites-moi maintenant si vous pouvez mettre des bornes au vôtre ? Il me semble que, s'il vous reste une étincelle de foi et d'amour, vous ne devez avoir rien de plus à cœur que de venir souvent renouveler à votre Dieu, à votre Sauveur, à votre Maître, vos serments de fidélité et de dévouement à l'honorer, à l'aimer, à le servir et à procurer sa gloire. Il fait ses délices d'habiter avec vous : tout votre bonheur sera de le visiter. Il s'est donné tout entier à vous : en retour, vous lui ferez le sacrifice de votre âme, de votre corps, de vos biens, de votre vie. Il veut vous appartenir dans le temps : vous jurerez de lui appartenir dans l'éternité.

III. — Communion fréquente.

Ego sum panis vivus, qui de cœlo descendi. (Joan., VI, 41.)

Je suis le pain vivant] descendu du ciel.

Les Juifs ne comprenaient rien à cette sublime parole du Sauveur. En l'entendant dire qu'il était le vrai pain vivant descendu du ciel, et qu'il donnerait sa chair à manger et son sang à boire, ils se scandalisaient et s'écriaient : « C'est là un discours dur comme le granit; impossible de l'accepter et de le digérer. Comment pourrait-il s'y prendre pour nous donner son corps à manger et son sang à boire ? » *Durus est hic sermo.* (Joan., VI, 61.) Encore une fois, c'est une parole inadmissible... Jésus reprend et ajoute avec serment : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. « *Amen, amen dico vobis : Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis.* (Joan., VI, 54.) « Ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. » *Caro enim mea vere est cibus, et sanguis meus vere est potus.* (Ibid., 56.) Laissons les Juifs se scandaliser, et entrons dans la pensée et les désirs du Sauveur. S'il s'est fait le pain de nos âmes, c'est pour

que tous en mangent, et en mangent souvent. Aussi viens-je vous montrer les avantages de la fréquente communion : 1° *pour les pécheurs* ; 2° *pour les justes.*

I. *Pour les pécheurs.* — Je dis d'abord que la fréquente participation au corps et au sang de Jésus-Christ est souverainement utile aux pécheurs. Vous comprenez bien qu'il ne s'agit point ici de ceux qui sont en état de péché mortel. Je parle des pécheurs qui sont revenus à Dieu et se sont purifiés dans le bain salutaire de la Pénitence. Ils étaient morts selon Dieu : mais ils ont retrouvé la vie de la grâce par la confession, le repentir et l'absolution. Quoique vivants, ils se ressentent encore des blessures mortelles qu'ils avaient reçues ; elles ne sont pas tellement guéries, qu'il ne leur en reste une faiblesse extrême. Et pour ne pas retomber, que d'ennemis ils auront à combattre, et que d'efforts à faire ! Des passions mal [illegible] les dominent, des habitudes invétérées les [illegible], la concupiscence naturelle les attire. Le monde [illegible] autour d'eux avec ses séductions et ses mauvais exemples ; le demon reviendra avec sept esprits plus méchants, pour prendre d'assaut l'âme [illegible] chassé... (Matth., XII, 45. Luc., XI, 26.) Au milieu de tous ces dangers, que fera un pécheur converti et où ira-t-il ? Il aura pris de fermes résolutions ; mais comment les gardera-t-il ? Et sans un secours puissant, que peut-on se promettre de sa persévérance ? Eh bien ! ce secours, Seigneur, c'est vous-même dans votre adorable Sacrement. L'Église nous le déclare formellement dans le concile de Trente. « Ce sacrement, » dit-elle, « est comme un antidote

ılus excellent, qui tout à la fois nous purifie des es journalières et nous préserve des fautes graves. » ucharistie est donc pour ce pénitent un préservatif tre les rechutes. La grâce attachée au sacrement pour lui une grâce de combat ; et l'effet propre de râce, dit saint Thomas, est de dessécher en nous acine du péché ; elle réprime les passions, elle ɔrtit le feu de la concupiscence, elle éteint les ts enflammés de l'ange de Satan, et, suivant la sée de saint Chrysostome, elle nous rend terribles ıutes les puissances de l'enfer.... Si tels sont les ntages de la communion pour un pécheur qui a le bonheur de renaître à la grâce, n'est-il pas facile conclure le besoin qu'il a de s'approcher sou- t de la table eucharistique ? Ne mange-t-il pas s les jours, pour conserver la santé et la vigueur son corps ? pourquoi ne mangerait-il pas le pain ınt, pour conserver la santé et la vigueur de son e ? C'est tous les jours qu'il sent se réveiller le feu passions : ne doit-il pas tous les jours recourir eau salutaire capable de l'éteindre ?... Le cruel ıemi du salut ne lui laisse point de repos : pourquoi asserait-il de retremper ses forces dans le sang de ui qui a vaincu le monde et l'enfer ? La fréquente ımunion correspond donc à tous les besoins du heur.

[. *Pour les justes.* — J'ajoute qu'il n'est pas moins e aux justes de s'approcher souvent de la table ıte. Le juste a besoin de se soutenir dans la pra- ıe du bien, et de progresser toujours jusqu'au nt de perfection où Dieu l'appelle. Ames chré-

tiennes et fidèles, combien de plaintes ne faites-vous pas entendre chaque jour sur la misérable condition de votre nature! Avec saint Paul vous vous écriez : « Qui donc me délivrera de ce corps de mort? » *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus?* (Rom., VII, 24). Aujourd'hui vous formez les plus beaux desseins, vous êtes déterminées à tout, et demain vous vous trouverez chancelantes, indécises, irrésolues; les moindres obstacles vous étonneront, et vous commencerez à déchoir. Il vous faut un secours pour vous soutenir et vous encourager parmi les défaillances dont vous êtes menacées. Or, ce secours, où le trouverez-vous, sinon dans la fréquente communion? C'est pour ne pas voir rester en chemin les multitudes qui le suivaient que Jésus-Christ multiplia miraculeusement les pains dans le désert. (Matt., XV, 32.) Aujourd'hui il multiplie le pain eucharistique, afin de remédier aux langueurs de ses disciples dans les voies spirituelles...

Mais non seulement les justes ont besoin de se soutenir dans le bien, ils doivent encore croître tous les jours en perfection : car, selon la maxime de tous les Pères et de tous les maîtres de la vie spirituelle, dans les voies de Dieu, le juste ne doit jamais s'arrêter ni dire : C'est assez. Dans l'Évangile, Notre-Seigneur lui-même veut que ses serviteurs ne se proposent d'autre perfection que celle du Père céleste : *Estote ergo vos perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est.* (Matth., v, 48.) Or comment le juste peut-il mieux croître en perfection que par une union aussi étroite avec Jésus-Christ que l'est la

rticipation de son corps et de son sang ?... ır la sainte communion, il vit en nous et ıus vivons en lui : « Il s'ensuit », dit saint Jéme, « que la sagesse, que la force, que la charité, ıe la piété, que toutes les vertus vivent dans nous ec lui et par lui ; qu'elles y agissent, et que, par les tes réitérés qu'elles produisent, elles nous perfecnnent de plus en plus et nous sanctifient... » Tels ınt les motifs et les avantages que nous offre à tous fréquente communion. Puissions-nous, munis du ain vivant et salutaire qui nous est offert, comme ıtrefois au prophète Élie sur la montagne d'Horeb, ancer dans les sentiers de la justice chrétienne, et teindre jusqu'au sommet de la montagne du Seiıeur ! (III Reg., XIX, 8.)

IV. — L'Eucharistie principe de vraie civilisation pour l'individu.

Hauretis aquas... de fontibus Salvatoris. (Is., XII, 3.)

Vous puiserez des eaux... aux sources du Sauveur.

Une soif ardente consume le monde contemporain ; ıe fièvre continue l'agite et le pousse vers des horins inconnus ; il se sent des aspirations vers un idéal perfection et de bien-être qu'il poursuit sans cesse qui lui échappe toujours. A chaque pas qu'il croit oir fait vers cet Éden qu'il regarde comme le terme sa destinée, le monde proclame un succès dans sa

marche ascendante vers le progrès et la civilisation. Vous me pardonnerez de venir prononcer devant vous ces mots pompeux si souvent répétés de nos jours, souvent par les ennemis de l'enseignement catholique. En présence du Dieu de vérité exposé sur nos autels pour recevoir les hommages de notre adoration et de notre amour, je me propose de vous démontrer qu'il n'y a et ne peut y avoir de véritable civilisation que par l'Eucharistie.

Pour le monde comme pour l'individu, la civilisation vraie n'est que sa tendance vers la perfection pour laquelle il a été créé. Le dernier degré de cette marche ascensionnelle ne se trouve qu'en Dieu, puisqu'il est dit: « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » *Estote ergo vos perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est.* (Matth., v, 48.) Or cette perfection a son principe le plus fécond dans l'Eucharistie. Pour l'individu d'abord, nous en allons voir la preuve: 1° *dans son intelligence;* 2° *dans son cœur;* 3° *dans ses œuvres.*

I. *Dans son intelligence.* — La civilisation, pour l'individu, qu'est-elle, en effet, sinon le développement de toutes les facultés de son être et sa marche progressive vers la perfection ? A mesure que l'homme intellectuel s'élève dans son intelligence, dans son cœur, dans ses œuvres, il s'approche de plus en plus de son divin modèle. Or l'intelligence humaine a-t-elle jamais atteint des hauteurs plus sublimes que dès le jour où elle s'est inclinée devant le mystère eucharistique ? Sans doute, l'antiquité païenne a compté de nombreux génies, de profonds penseurs, de grands

ilosophes : elle a eu ses Platon, ses Socrate, ses
istote. Mais, au milieu de quelques éclairs de vérité
uminant leurs discours et leurs écrits, quelle pro-
nde ignorance, quelles épaisses ténèbres les enve-
ppaient encore ! Ah ! le Verbe éternel, l'intelligence
u Père ne s'était point fait chair pour éclairer tout
omme venant en ce monde. (Joan., I, 9.) Mais dès
ue, descendu parmi nous, le Fils de Dieu a pris pos-
ession de l'humanité et s'est établi au milieu de
ous par le Sacrement de son amour, quelles trans-
rmations accomplies dans l'intelligence, quels mi-
acles de science et de savoir ont éclairé la terre !...
uelques obscurs bateliers de Galilée, sans lettres,
ans doctrine humaine, se sont assis un jour à la table
e leur maître ; ils ont reçu son corps et son sang sous
es espèces sacramentelles ; ils ont emporté avec eux
e pain vivant, et à leur parole les intelligences se
ont ouvertes aux mystères les plus profonds.,. Aussi
omptez, si vous le pouvez, le nombre d'incompara-
les génies éclos en quelque sorte sous la douce et
éconde influence de l'Eucharistie. La métaphy-
ique, la philosophie, la théologie, ont eu les Augustin
t les Thomas d'Aquin. L'éloquence a compté les Jean
hrysostome, les Grégoire de Nazianze ; plus tard, les
ossuet, les Bourdaloue. La poésie, la musique, la
einture, l'architecture, montrent avec orgueil les
ante, les Palestrina, les Mozart, les Michel-Ange,
s Bramante. Et aujourd'hui encore, c'est au pied
es tabernacles que s'inspirent les vrais savants...

II. *Dans son cœur.* — Le cœur non moins que l'in-
elligence subit l'influence civilisatrice de l'Eucha-

ristie. Il est un sentiment, une vertu que l'homme ne connaissait pas et sans laquelle il ne peut prétendre à la perfection : c'est la charité. La charité fait aimer Dieu jusqu'au mépris de soi, selon l'expression de saint Augustin, et fait aimer le prochain comme soi-même. Or, sans cet amour de Dieu et de ses semblables, point de véritable civilisation. Pour apprendre à l'homme à aimer Dieu et à aimer ses frères, il ne fallait pas moins que l'exemple de Jésus-Christ se livrant à nous dans le sacrement de l'Eucharistie, comme type de l'amour par excellence... Jusqu'alors, les sentiments et les affections du cœur humain étaient circonscrits dans les biens terrestres et périssables : la gloire, la renommée, la fortune, la puissance, la grossière volupté, étaient le mobile de ses aspirations. Rien ne se présentait au delà pour agrandir et relever le cœur. Mais avec Jésus sacramenté, pour me servir de l'expression du binheureux Benoît-Joseph Labre, quelle sublime révolution s'opère tout à coup dans le cœur de l'homme ! C'est Dieu lui-même qui devient le centre unique de toutes les grandes et généreuses affections. La gloire, les richesses, les plaisirs, toutes les choses de la terre sont foulées aux pieds ; la pauvreté, les mépris, les persécutions, les souffrances, les maladies, la mort même, sont regardés comme un gain. L'unique ambition des civilisateurs par excellence, c'est-à-dire des saints, est de ressembler à Jésus-Christ présent dans l'Eucharistie comme modèle de toutes les vertus. Aussi à quel degré de perfection ne se sont-ils pas élevés, en imprimant, comme un sceau sur leur propre cœur, le cœur de leur divin Maître !

I. *Dans ses œuvres.* — Si l'on peut dire que la vé-
ble civilisation, comme le véritable amour, se
uve par les œuvres, quels prodiges n'aurions-nous
à énumérer ? Qui donc allume dans le cœur de
t de jeunes apôtres ce zèle qui leur fait quitter le
er paternel, les arrache aux tendres embrassements
ne mère bien-aimée, les appelle dans des régions
ıtaines et inhospitalières, pour y porter le flambeau
la foi et de la civilisation chrétienne ? N'est-ce pas
)ieu de l'Eucharistie ?
les hôpitaux ouverts à toutes les infirmités, à toutes
misères ; ces institutions charitables établies par-
tet répondant à tant de besoins de l'état social ; ces
ıgrégations d'hommes et de femmes qui se multi-
ınt chaque jour et se partagent en quelque sorte
ıivers pour instruire la jeunesse et la former à la
tu, n'est-ce pas le cœur d'un saint Vincent de Paul
en a enrichi le monde ? Et combien d'illustres
viteurs du Christ ont marché sur ses traces et l'ont
té dans ses œuvres, pour la gloire de Dieu et le
n de l'humanité !
'ous les exemples d'humilité, de pauvreté, de dé-
ıement, d'abnégation, de dévouement, qui font
miration du ciel et de la terre, n'est-ce pas de
ıcharistie qu'ils découlent comme de leur source?
·il une seule vertu qui ne soit inspirée, soutenue,
'ectionnée, par l'usage de cet adorable Sacre-
ıt ?
ans l'Eucharistie, au contraire, que devient l'in-
du ? Ne voyez-vous pas quels abîmes d'iniquité
ıvrent devant lui, et avec quelle rapidité il rétro-

[illegible] ? Avec l'In-[illegible] toutes les [illegible] que de [illegible] tous les excès.

7. — L'Eucharistie principe de civilisation pour la famille.

> *[illegible] perfecti, sicut et [illegible] perfectus est.* [illegible]
>
> Soyez parfaits comme votre Père [illegible] est parfait.

S'il est vrai que l'Eucharistie est la source de toute perfection et par conséquent de toute civilisation pour l'individu, elle est aussi le principe régénérateur de la famille. Sans l'Eucharistie la civilisation, au foyer domestique, [illegible] dans l'individu, [illegible]. Aussi ce qu'on appelle la famille, c'est-à-dire le sanctuaire vénéré où préside le père entouré de l'amour d'une épouse unique et du respect d'enfants soumis, ne s'élève-t-il au faîte de la splendeur et de la perfection qu'à l'ombre du christianisme. On sait le degré d'avilissement où était tombée la femme chez les peuples anciens ; et, de nos jours encore, chez les nations où Jésus-Christ n'est pas adoré, on la voit traitée en esclave... Voyez, au contraire, partout où le Dieu vivant est salué dans son auguste tabernacle, à quel degré de dignité et d'honneur est élevée la famille, quel ordre et quelle beauté

règnent au foyer domestique ! Dans l'adorable Sacrement de l'autel, les époux trouvent le modèle de cette union qui les fait une même chair et plus encore un même cœur. L'Eucharistie, qu'est-elle autre chose, en effet, que l'union ineffable de la divinité et de l'humanité dans la personne de Jésus-Christ ? Et n'est-ce pas cet Homme-Dieu qui, par la bouche de son apôtre, exhorte les époux à aimer leurs épouses comme lui-même a aimé son Église : *Viri, diligite uxores vestras, sicut et Christus dilexit Ecclesiam ?* (Eph., v, 25.)

Mais, pour mettre quelque ordre dans le développement de notre pensée, voyons l'influence de l'Eucharistie : 1° *sur le père ;* 2° *sur la mère ;* 3° *sur les enfants*, puisque ce sont les membres dont se constitue la famille.

I. *Sur le père.* — Pour la civilisation du foyer domestique, les pompeux préceptes de morale de la philosophie humaine ne suffisent pas ; ce qu'il faut, c'est quelque chose qui révèle au père de famille toute sa dignité et relève dans ses mains le sceptre de l'autorité. Or, je le demande, à quel degré de perfection n'atteindra pas le chrétien fidèle à venir s'instruire de ses devoirs d'époux et de père devant les autels, et surtout à la table sainte ! Avec quel zèle il s'acquittera de sa douce et noble charge !... Son autorité sera grave, ferme et aimable en même temps. Il se regardera auprès de sa femme, de ses enfants et de ses serviteurs, comme le représentant de Dieu, d'où découle tout pouvoir : *Non est enim potestas nisi a Deo...* (Rom., XIII, 1.) Prenant pour modèle Jésus caché sous les voiles eucharistiques, il s'exercera à la pratique de toutes

les vertus, et se donnera lui-même en exemple à tous ceux qui relèvent de son autorité... Se regardant non comme le maître absolu, mais bien comme le gardien de ceux qui composent sa famille, avec quelle vigilance il écartera d'eux tous les dangers qui pourraient menacer leur innocence ! Il sera leur guide, leur soutien, leur appui...

Quelles leçons ne recevra-t-il pas encore du divin Emmanuel pour la sage administration de ses biens! Sachant qu'un jour on lui demandera compte de l'emploi de ses richesses, il n'en abusera point pour contenter les caprices d'un luxe avilissant et corrupteur. Il se regardera plutôt comme un économe chargé du soin de la famille et du soulagement des pauvres... Pour lui, il sera heureux de marcher sur les traces de ce Dieu qui lui prêche encore les gloires de la pauvreté en se présentant aux regards de sa foi enveloppé des accidents ou des espèces eucharistiques, comme autrefois des langes de la crèche, et reposant dans le tabernacle comme dans l'humble demeure de Nazareth...

II. *Sur la mère.* — Au rôle du père dans le sanctuaire domestique, s'ajoute celui de la mère. C'est à Jésus-Christ que la femme doit l'honneur d'être associée à l'homme comme sa compagne, la chair de sa chair, l'os de ses os... Par ses rapports intimes avec la sainte Eucharistie, surtout à la table sainte, la mère chrétienne devient ce chef-d'œuvre de tendresse, d'amour, de dévouement, qui ravit d'admiration les cœurs les plus insensibles et les âmes les plus indifférentes. Dieu lui-même, pour nous faire sentir son

amour, ne dédaigne pas de se comparer à une mère qui ne vit que pour ses enfants. Eh bien! cette mère chrétienne, l'honneur, la gloire des peuples civilisés, c'est Jésus-Christ qui la forme à l'ombre du sanctuaire, en la nourrissant de la chair formée dans les chastes entrailles de celle que l'Église appelle si bien la Mère du bel amour : *Mater pulchræ dilectionis...* (Eccli., XXIV, 24.) Donnez au monde des mères dévouées à Marie, pieuses envers le très saint Sacrement : vous ne tarderez pas à voir l'aurore de cette régénération reconnue nécessaire, appelée de tous les vœux, essayée par tous les moyens, et cependant si tardive à venir, parce que, loin de la chercher en Jésus-Christ, le souverain régénérateur, on veut l'entreprendre sans lui et même contre lui. Mettez sur le trône des Blanches de Castille, et vous aurez des saints Louis pour gouverner, rendre la justice et commander les armées. Que la bourgeoisie ait ses Moniques, et elle verra des Augustins l'honorer par l'intelligence, le savoir et l'impulsion donnée à toutes les connaissances humaines... Donnez au monde des mères chrétiennes, et vous admirerez au foyer domestique l'épanouissement des plus nobles, des plus viriles, des plus aimables vertus, par lesquelles commence, grandit et s'achève toute civilisation vraiment digne de ce nom.

III. *Sur les enfants.* — C'est au sein de la famille, par les soins du père et de la mère, que se forment les jeunes générations. N'espérez point de véritable civilisation, si les germes n'en sont déposés de bonne heure dans le cœur des enfants. Mais ces germes féconds qui, de l'enfant, doivent former l'homme par-

fait, c'est encore à Jésus-Christ dans son Sacrement qu'il faut les demander. Voyez, en effet, ces phalanges d'adolescents de l'un et de l'autre sexe qui, parées de vêtements blancs comme la neige, symbole de leur pureté et de leur innocence, s'avancent pieuses et recueillies vers la table sainte, pour se nourrir une première fois de la chair de l'Agneau sans tache, qu'ils sont beaux ! qu'ils sont aimables ! qu'ils sont grands ! De douces larmes coulent des yeux de leurs parents, l'Église les bénit comme sa plus douce espérance, le Ciel les contemple et leur sourit. Qu'ils persévèrent et grandissent dans la foi, l'espérance et la charité de leur première communion : ce seront les anges de la famille, les soutiens de leurs parents, la consolation de leurs mères, les modèles de leurs concitoyens ; un jour ils arboreront bien haut le drapeau de la civilisation [illegible], ils sauveront les générations nouvelles, et le monde lui-même frémit [illegible] la haine, la [illegible] de bonne heure [illegible] l'assaut de toute [illegible] une civilisation [illegible] barbarie. [illegible] l'indifférence, [illegible] jamais bu ou [illegible] vivifiante de [illegible] de la famille, [illegible]. Ce ne sera [illegible] leur [illegible] dans le monde [illegible].

VI. — L'Eucharistie principe de civilisation pour la société.

Per me reges regnant, et legum conditores justa decernunt. (Prov., VIII, 15.)

Par moi règnent les rois, et les législateurs font des lois justes.

L'homme est fait pour vivre en société. L'état social ne résulte pas d'un contrat librement consenti entre les hommes, comme l'ont osé soutenir certains rêveurs, mais bien de la nature même de l'homme, que Dieu, dans sa souveraine sagesse, a créé dans ce but. Pour la société, comme pour la famille et l'individu, la civilisation consiste dans sa marche non interrompue, sa légitime et libre tendance vers la perfection. Il faut à la société, pour se maintenir compacte dans son unité, un lien qui resserre entre eux la tête et les membres qui forment ce corps moral. Ce lien puissant, l'Église catholique seule le possède dans ses sacrés tabernacles, et le sacrement de l'Eucharistie est le principe de toute civilisation pour la société.... Dans toute société apparaît d'abord le chef, qui est comme la tête de ce vaste corps ; puis viennent les membres, que nous appellerons, si vous le voulez : le sacerdoce, les magistratures, l'armée, le peuple. Voyons donc l'influence civilisatrice de l'Eucharistie : 1° *sur le chef ;* 2° *sur les membres du corps social.*

I. *Le chef.* — Un fait d'expérience, c'est que,

chez une nation, chez un peuple, la civilisation, mais la seule digne de ce nom, est en proportion directe avec la piété envers l'Eucharistie... Mettez au premier rang de la société un homme qui porte dans son cœur la foi au divin Sacrement, et qui prenne pour modèle et pour règle de sa conduite les exemples de ce Dieu qu'il adore : vous aurez un Charlemagne, un saint Louis, un saint Henri, une sainte Clotilde, une sainte Élisabeth, c'est-à-dire tout ce qui a paru de plus grand et de plus glorieux sur un trône. Retranchez la croyance à l'auguste Sacrement et l'adoration de l'Homme-Dieu, qu'aurez-vous trop souvent ? La puissance brutale, la tyrannie, la férocité : le pouvoir souverain s'appelera César, Tibère, Néron... Et quand le pouvoir passera d'un chef unique aux mains de tribuns forcenés et hostiles au Christ, ce seront alors des excès de sauvagerie inconnus dans l'histoire. Avons-nous à remonter bien loin pour en avoir des preuves ? Regardons devant nous : qu'est-ce donc que cette civilisation dont on parle tant, et qui renouvelle à nos yeux les boucheries de l'amphithéâtre ?

II. *Le sacerdoce.*— Au-dessous de la souveraine puissance nous apparaît le sacerdoce, comme formant les membres les plus nobles de la société. L'histoire nous raconte le rôle important qu'il a toujours exercé chez tous les peuples. On ne saurait méconnaître l'influence incontestable que le sacerdoce catholique a eu sur les nations modernes. C'est lui qui a marché en tête de la civilisation ; c'est lui qui, aujourd'hui encore, en porte le glorieux flambeau jusqu'aux extrémités du monde habité. Tel est son irrésistible ascendant, que

les réformateurs contemporains s'en sont épouvantés et ont juré sa ruine, bien persuadés qu'ils ne réussiraient à rien tant qu'ils se verraient en face d'un prêtre catholique. Eh bien! cette puissance invincible pour soutenir, défendre et propager la civilisation, et refouler les légions révolutionnaires dans leurs antres infernaux, d'où vient-elle au sacerdoce, sinon de ce Sacrement adorable, qu'il a la sublime mission de conserver au monde, dont il est la lumière ? *Lux sum mundi.* (Joan., IX, 5.)

III. *Les magistratures.* — Viennent ensuite dans la société les magistratures judiciaires et civiles. Aux hommes chargés de défendre les intérêts publics et privés, il faut les lumières, l'impartialité, la justice. Ces dons indispensables, ces grâces d'état, selon le langage catholique, ne s'acquièrent pas par l'étude ni la lecture d'éloquents traités de morale. Que le magistrat, avant d'occuper le siège de la justice, médite ses devoirs redoutables dans le silence et le recueillement au pied des autels; que, dans l'intimité d'un cœur dévoué à l'Eucharistie, il interroge le Dieu qui jugera les justices elles-mêmes (Ps. LXXIV, 3.); que les lois dont il a à faire l'étude et l'application, ne soient que l'interprétation des décrets du souverain législateur : la société sera justement fière alors de posséder des juges intègres dans toute l'acception du mot; elle se sentira protégée dans ses intérêts les plus chers, et les coupables eux-mêmes n'auront pas à redouter un excès de sévérité dans la condamnation qu'ils auront à subir.... Supposez encore des magistrats civils s'inspirant de leur foi à

l'Eucharistie dans l'accomplissement des devoirs de leur charge : on ne les verra pas sacrifier le bien public à leur ambition personnelle. Persuadés qu'ils ne sont que les représentants d'un souverain qui lui-même ne se considère que comme le mandataire du Roi des rois, ils donneront aux intérêts qui leur sont confiés toute leur sollicitude, et la société n'aura qu'à s'applaudir de leur sage administration. Les fonctions publiques seront remplies par des hommes honorables, et non par des repris de justice...

IV. *L'armée.* — Comme il faut à la société un sacerdoce et des magistratures pour la protection de ses intérêts moraux et matériels, il lui faut une armée pour sa défense contre les ennemis du dehors et du dedans. Ce qui fait la gloire de de l'armée, c'est la discipline, la bravoure, le dévouement. A défaut d'autres moyens, on a cherché à les obtenir par la sévérité du code militaire portée jusqu'aux dernières limites. Je n'ai pas à examiner si l'on a complètement réussi. Ce que je sais bien, c'est que le soldat soumis, obéissant, scrupuleusement attaché au devoir, ne sera pas celui qui lit dans son livret : « L'obéissance ou la mort », mais bien celui qui, instruit de la religion et sachant monter la garde à son heure devant le tabernacle, entend son divin chef lui dire : « Obéis, parce que je me suis fait obéissant jusqu'à la mort. » *Obediens usque ad mortem...* (Philip., II, 8.) Ce que je sais, c'est que, pour rendre le soldat courageux, intrépide, dévoué, il faut faire briller à ses yeux autre chose que des épaulettes d'or ou une croix d'bonneur. Ah ! quand il

saura que dans l'Eucharistie il y a son Dieu, qui, pour sauver les hommes et leur restituer la patrie céleste, n'a pas craint de subir l'ignominie de la croix; quand il saura que ce Dieu lui fait un glorieux devoir de mourir pour sa patrie et pour son roi, et que, témoin de sa fidélité et de son dévouement, il lui réserve au ciel un trône et un diadème, oh! alors vous pouvez le mener au feu, ce soldat chrétien : il ne craint ni les revers, ni la défaite, ni la mort. La foi en l'Eucharistie en fait plus qu'un brave, elle en fait un héros. Les vaillants zouaves de Patay portaient le Sacré-Cœur sur leur bannière, et l'Eucharistie dans leur poitrine : ils étaient plus redoutables à l'ennemi que les soi-disant *enfants de la patrie*...

V. *Le peuple.* — C'est sur le peuple enfin que se fait sentir la puissance civilisatrice de l'Eucharistie. Que l'artisan, l'ouvrier, le laboureur, viennent recevoir à la table sainte Celui qui s'est fait pauvre et a gagné son pain à la sueur de son front, en faudra-t-il davantage pour leur assurer leur part de bonheur dans leur humble condition? Rendez au peuple la foi et la pratique des devoirs religieux, que lui a ravies la Révolution, et vous verrez s'il est vrai que le Sacrement où vit Jésus-Christ est pour la société le principe le plus fécond de toute véritable civilisation.

VII. — L'Eucharistie principe de civilisation universelle.

Laudate Dominum, omnes gentes; laudate eum, omnes populi. (Ps. CXVI, 1.)

Nations, louez toutes le Seigneur; peuples, célébrez tous ses louanges.

C'est en vain que le monde, trop fier de ses découvertes dans les sciences, les arts, le commerce et l'industrie, se vante d'avoir servi la cause de l'humanité en lui ouvrant plus larges les voies de la civilisation. Au point de vue moral et religieux, il est triste de le constater, le monde tend de plus en plus vers la décadence. A sa marche en avant vers le progrès matériel, correspond une marche en arrière vers la dégradation. Voyageur égaré dans un désert inconnu, il avance sans cesse dévoré de la même soif, sans rencontrer jamais les eaux salutaires propres à lui donner la vie et à le conduire au terme de ses légitimes aspirations... A la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui nous rendons aujourd'hui nos solennelles adorations, je voudrais vous montrer que le sacrement de l'Eucharistie est pour le monde le principe par excellence de toute civilisation.

S'il est vrai que Jésus-Christ présent et vivant dans l'hostie est la source de toute perfection pour l'individu, pour la famille, pour la société, le monde étant l'ensemble et la réunion des différents peuples, il

resterait établi que pour l'univers il n'y a de vraie civilisation que par l'Eucharistie. Mais il ne sera pas inutile d'entrer dans quelques considérations particulières, pour répondre à certains mots prétentieux et magiques qui ont le privilège de ce qu'on appelle l'actualité. Voyons l'influence de l'Eucharistie : 1° *dans les rapports des peuples entre eux ;* 2° *sur les arts, l'industrie, les sciences*, etc.....

I. *Dans les rapports des peuples entre eux.* — Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler d'une universelle association de tout ce que les nations du globe renferment d'esprits hardis, aventureux, qui rêvent la fraternité des peuples, et se flattent de préparer d'immenses agapes où prendront part les nations du nord et du midi, du levant et du couchant... Alors, plus de rivalités d'intérêts, plus de guerres sanglantes, plus de chocs terribles, plus d'ébranlements dévastateurs ; mais la paix universelle, le progrès indéfini dans l'industrie, le commerce, les lettres, les sciences, les arts, le bien-être partout, pour tous et pour toujours. C'est le rêve enchanté des utopistes de ce qu'on appelle l'*Internationale*. La religion n'étant pour rien dans la réalisation de ce plan colossal, ou même en étant formellement exclue, on peut prédire aux coryphées de ce prétendu progrès, qu'au lieu de faire faire un pas à la civilisation, ils ne font que préparer les voies à la plus affreuse barbarie... Vous voulez l'unité des peuples ! mais à cette unité, il faut un centre unique, immobile : où le trouverez-vous ailleurs que dans l'Eucharistie? Que tous les peuples de la terre reconnaissent et adorent cet auguste mystère ; qu'ils se

prosternent devant leur Créateur, leur souverain Maître, leur Juge ; qu'ils viennent s'asseoir au banquet où il donne sa chair à manger et son sang à boire ! oui, alors, vous assisterez aux agapes universelles de l'union et de la charité ; alors s'écrouleront d'eux-mêmes les murs de séparation qui tenaient les peuples divisés et étrangers les uns aux autres... La fraternité des peuples ! mais elle n'est possible qu'à la condition de leur donner un père commun. Eh bien ! instruisez les peuples de leur origine et de leur destinée, enseignez-leur à redire de cœur et de bouche : *Pater noster qui es in cœlis*, « Notre Père qui êtes aux cieux » (Matth., VI, 9) ; montrez-leur dans le tabernacle catholique Celui qui s'est fait le frère aîné de la grande famille humaine ; qu'ils se reconnaissent élevés à la sublime dignité d'enfants de Dieu et de cohéritiers de Jésus-Christ : aux clartés de ces divins mystères, ils béniront cette auguste fraternité et en rempliront avec bonheur tous les devoirs. Au lieu d'un rêve dont les berçaient d'audacieux novateurs, ils tressailliront dans les joies d'une incomparable réalité... Avec cette fraternité suréminente, comment la guerre serait-elle désrmais possible ? où en trouver la cause et les prétextes ? La cau se principale n'existerait plus. Pour quinconque n'est pas étranger aux enseignements de l'histoire, il est démontré que les monstruosités de cruauté, de haine, de barbarie, qui ont accompagné la plupart des guerres, avaient leur principal mobile dans les rivalités religieuses. On peut se battre pour un point d'honneur ou un intérêt matériel quelconque ; mais pour un *Credo* l'on s'assassine, on se déchire, on

se dévore, avec tous les raffinements de la cruauté la plus sauvage... Que si même, avec la croyance à l'Eucharistie, vous ne pouvez absolument supprimer la guerre, au moins en écarterez-vous les sanguinaires excès. Il y aura encore des vainqueurs et des vaincus, mais on ne trouvera plus de victimes ni de bourreaux. Ce sera toujours un pas immense vers la civilisation.

II. *Sur les arts, l'industrie, les sciences*, etc. — Il n'y a pas usqu'à l'industrie, au commerce, au progrès des sciences et des arts, qui n'aient à se ressentir chez tous les peuples de la salutaire influence de l'Eucharistie : car enfin, le Dieu qu'on adore et qu'on reçoit réellement sous les espèces sacramentelles, c'est le Dieu de l'intelligence, et il s'appelle le « Dieu des sciences » : *Deus scientiarum Dominus.* (I Reg., II, 3.) C'est lui qui est le premier inspirateur de tout ce qui fait la prospérité et le bien-être de l'humanité. « Tout a été créé pour contribuer à sa gloire. « *Universa propter semetipsum operatus est Dominus.* (Prov., XVI, 4.) Trouvez donc un seul objet dans les sciences, les arts, les découvertes, l'industrie, qui ne reçoive comme son dernier degré de perfection, quand il est l'œuvre d'un esprit croyant et fidèle à chercher ses inspirations auprès de Celui qui est la lumière de tout homme venant en ce monde : *Erat lux vera, quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum...* (Joan., I, 9.) On peut le demander aux hommes de bonne foi : quand est-ce que la civilisation en Europe a été portée à son apogée ? n'est-ce pas lorsque la religion catholique a eu pénétré pour ainsi dire jusqu'à la moelle de la société? Et le monde contemporain, tout en s'éloi-

gnant de plus en plus de l'Eucharistie, qui est le centre de la vérité, ne bénéficie-t-il pas de la salutaire influence de l'Église? Que lui reste-t-il de bon qu'il ne tienne de cette source féconde et intarissable de toute perfection?... Que l'on ne vienne donc plus nous parler de civilisation, si par ce mot on n'entend le véritable progrès auquel le monde est appelé, et qu'il ne peut atteindre qu'en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Du fond de son tabernacle, où il s'est caché pour habiter parmi nous : *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi* (Matth., XXVIII, 20), il se tourne vers le monde et lui crie : O vous qui vous épuisez à la poursuite de la civilisation, et qui ne la rencontrez jamais, parce que vous la cherchez loin de son unique source, venez à moi : je suis la perfection infinie en toutes choses. Venez à moi, et vous trouverez le repos de vos âmes : *Invenietis requiem animabus vestris.* (Matth., XI, 29.) Venez à moi, infortunés voyageurs égarés dans l'immensité d'arides déserts, et vous trouverez en moi les eaux réparatrices et vivifiantes du salut : *Hauritis aquas... de fontibus Salvatoris.* (Is., XII, 3.)

O Jésus, Sauveur et Maître ! nous ne pouvons aller à vous que si votre miséricordieuse tendresse nous attire. Montrez-nous les voies de la perfection dont vous êtes le modèle. Faites que nous trouvions dans la sainte Eucharistie la sagesse, la force, le courage, pour marcher persévéramment dans le progrès de la sainteté, qui mène à l'éternelle gloire.

CINQUIÈME SÉRIE

SUJETS DIVERS

I. — La Pentecôte.

Repleti sunt omnes Spiritu sancto, et cœperunt loqui. (Act., II, 4.)

Ils furent tous remplis de l'Esprit-Saint, et ils commencèrent à parler.

L'Église, dans la solennité de la Pentecôte, célèbre le mystère qui s'accomplit sur les apôtres dix jours après l'ascension de Notre-Seigneur. Selon le précepte qui leur avait été donné, les disciples s'étaient réunis dans le cénacle et y persévéraient dans la prière, avec Marie, mère de Jésus (Act., I, 14), dans l'attente de Celui qui devait leur être envoyé... Le dixième jour avait commencé. A la troisième heure, voilà tout à coup comme le bruit d'un vent impétueux qui retentit dans les airs et remplit la maison où ils se trouvaient. Au même instant, ils voient paraître des langues de feu, qui se divisent et s'arrêtent sur chacun d'eux. Alors ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler diverses langues. (Act., II, 1-4.)

C'est pour nous un sujet d'admiration et d'édifica-

tion tout ensemble que le mystère qui s'accomplit en ce jour dans les apôtres : un sujet d'admiration, par la sublime et subite transformation que l'Esprit-Saint opère en eux ; un sujet d'édification, par les fruits de sanctification et de salut qu'il produit encore dans les âmes chrétiennes. Remplis de la vertu du Saint-Esprit, les apôtres reçurent en ce jour : 1° *l'auréole de la science* ; 2° *l'auréole de la sainteté* ; 3° *l'auréole de l'héroïsme*.

I. *L'auréole de la science.* — Ces apôtres que les Juifs rassemblés à Jérusalem entendirent tout à coup parler toutes les langues, qu'étaient-ils ? L'Évangile, écrit de leur propre main, nous a conservé le souvenir de leur profonde ignorance des sciences humaines. Humbles pêcheurs, ils ne connaissaient autre chose que le maniement de la rame et du filet... Leur indocilité et leur inaptitude à s'instruire égalaient pour le moins, si elles ne surpassaient leur ignorance native. Attachés depuis trois ans à l'école de Jésus-Christ, ils avaient montré une intelligence constamment rebelle aux enseignements du divin Maître. Combien de fois, avant sa passion et après sa résurrection, ne leur a-t-il pas reproché leur incrédulité et la dureté de leur cœur ? *O generatio incredula et perversa, quousque ero vobiscum ? usquequo patiar vos ?...* (Matth., XVII, 16. Marc., IX, 18. Luc., IX, 41.) *O stulti, et tardi corde ad credendum...!* (Luc., XXIV, 25.) *Adhuc et vos sine intellectu estis ?...* (Matth., XV, 16.) Dans les desseins de la sagesse et de la miséricorde divines, il était réservé à l'Esprit-Saint d'ouvrir l'intelligence des apôtres à la connaissance de la vérité, et de la leur communiquer

dans toute sa plénitude : *Spiritus veritatis docebit vos omnem veritatem...* (Joan., XVI, 13.) L'Esprit de vérité promis et annoncé par Jésus-Christ descend du ciel, inonde le cénacle de sa divine lumière et se répand sur les apôtres et les disciples. A l'instant s'accomplit en eux la plus sublime transformation qui se soit jamais vue : d'ignorants qu'ils étaient, ils s'annoncent comme les maîtres et les docteurs du monde. La preuve de la plénitude de leur science ne se fait pas attendre; à l'heure même ils enseignent : *Et cœperunt loqui.* (Act., II, 4.) Hier encore ils ne connaissaient que leur idiome natal; aujourd'hui ils parlent toutes les langues connues, à tel point que les étrangers réunis à Jérusalem en sont dans l'étonnement. (Id., ibid., 7, 12.) Ils ont la parfaite connaissance de toutes les vérités et de tous les mystères de la religion, et ils les prêchent comme ayant toute autorité.—C'est ainsi que le Saint-Esprit se manifeste encore aujourd'hui dans les âmes, en les éclairant sur les vérités de la foi et les enseignements de l'Évangile. Comment expliquer autrement la science profonde des choses de la religion que l'on rencontre souvent chez de pauvres femmes, d'humbles bergères, qui ne savent pas même lire, et font cependant l'admiration des docteurs par leur prudence et leur sagesse ?...

II. *L'auréole de la sainteté.* — A la science, dont il donna la plénitude aux apôtres le jour de la Pentecôte, l'Esprit divin ajouta la sainteté : seconde auréole dont il illumina leur front au sortir du cénacle, et second signe de son action dans les âmes... Qu'étaient les apôtres du côté de la vertu et de la sainteté?

Il semble que les leçons et les exemples de Jésus-Christ auraient dû les élever au faîte de la perfection. L'Évangile cependant ne nous parle que de leur faiblesse, de leur inconstance, de leur incrédulité, de toutes leurs infirmités humaines. Pendant que leur divin Maître leur prêche l'humilité, dont il est lui-même le parfait modèle, ils se disputent la première place. Ils se scandalisent d'entendre parler de la nécessité de la souffrance. Dans un moment de zèle, ils protestent de leur inébranlable fidélité ; et, quelques instants après, l'un trahit son maître, l'autre le renie, tous l'abandonnent et prennent la fuite... Mais à peine ont-ils reçu le Saint-Esprit, qu'ils deviennent à l'instant des hommes nouveaux, des hommes tout spirituels, non seulement saints, mais d'une sainteté consommée... Ils ne sont plus, dit saint Chrysostome, cet or de la terre grossier et informe, mais cet or purifié et éprouvé qui a passé par le feu : *Igne examinatum, probatum terræ, purgatum septuplum.* (Ps. XI, 7.) Ils sont épris de l'amour de toutes les vertus, et marchent sur les traces de Jésus-Christ. Il n'y a pas de conseil donné par le Sauveur dans l'Évangile qui ne soit devenu la règle de leur conduite. — L'Esprit de sainteté répandu sur les apôtres continue encore son œuvre de sanctification dans les âmes. Malgré la corruption du monde, il y a encore de fervents disciples de Jésus-Christ, des apôtres, des confesseurs, des vierges pures et dévouées, qui donnent l'exemple de toutes les vertus, parce que le Saint-Esprit les anime et les vivifie...

III. *L'auréole de l'héroïsme.* — Au jour de la Pente

côte, l'Esprit-Saint a marqué les apôtres d'un troisième signe de gloire : celui de l'héroïsme. Eux naguère si faibles, si lâches, si timides, les voilà tout à coup embrasés d'un zèle fervent, d'un zèle qui les fait parler d'abord et se déclarer, d'un zèle qui les détermine à tout entreprendre, d'un zèle enfin qui les rend capables de tout souffrir pour le nom de Jésus-Christ... A peine ont-ils reçu le Saint-Esprit, qu'ils sortent du cénacle et commencent à parler avec une sainte intrépidité. En vain prétend-on leur imposer silence : « Dieu nous commande », répondent-ils, « de publier ce que nous avons vu et entendu; jugez vous-mêmes s'il n'est pas juste d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes... » (Act., IV, 19; V, 29.) Enflammés par l'Esprit divin, ils n'entreprennent rien moins que de changer la face de la terre, en établissant le culte du vrai Dieu sur les ruines du paganisme. Pour ce vaste projet ils ne sont que douze, et ils n'ont rien de ce qui, humainement parlant, peut donner le succès : ni l'influence, ni la fortune, ni les armes. Mais ces vaillants athlètes affrontent avec un courage inouï les menaces, les dangers, les persécutions, les tourments et la mort. Ils inaugurent cette radieuse phalange de martyrs que l'on compte par millions, et qui ont scellé de leur sang la vérité de la doctrine de Jésus-Christ...—Aujourd'hui encore l'héroïsme des apôtres se manifeste dans ces chrétiens généreux qui, pour rester fidèles à Dieu, affrontent courageusement les mépris, les menaces et les persécutions incessantes du monde. Imitons leurs exemples, disposons nos cœurs à recevoir cet Esprit de force, de courage, d'intrépidité, qui nous fera

[illegible] de vrais [illegible] partici-per [illegible] dignes de [illegible]

I. — Saint Nom de Jésus

Donavit illi nomen quod est super omne nomen. (Philip., II, 9.)

Il lui a donné un nom au-dessus de tout nom.

Quel est le Nom que l'Apôtre nous annonce comme étant au-dessus de tous les noms, et que l'Église honore aujourd'hui d'une solennité toute particulière : Nom vraiment saint et devant lequel tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers. *In nomine* JESU *omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum.* (Philip., II, 10.) Qui nous révélera les grandeurs, les magnificences, les richesses de ce Nom tout divin, que « nul ne peut prononcer dignement, s'il n'est assisté de la grâce de l'Esprit-Saint »? *Nemo potest dicere : Dominus* JESUS, *nisi in Spiritu sancto...* (I Cor., XII, 3.) Je voudrais me faire en ce moment l'interprète du dévot saint Bernard, pour offrir à vos pieuses réflexions les trésors de grâces que renferme le nom adorable de JÉSUS, et augmenter dans vos cœurs les sentiments de respect, de reconnaissance, de confiance et d'amour que vous devez à notre divin Sauveur. Dans les leçons empruntées à cet éloquent docteur pour l'office de ce jour, nous

trouvons à la louange du Nom de JÉSUS ces belles paroles, qui feront tout le sujet de cet entretien : 1° *Lucet prædicatum : prêché*, ce Nom est une lumière; 2° *pascit recogitatum : médité*, il est une nourriture; 3° *invocatum, lenit et ungit : invoqué*, il est un liniment et une onction. *Lumière*, *vie*, *force* et *consolation*, tout est renfermé dans ce Nom sacré de JÉSUS.

1. *Lucet prædicatum.* — Quelle radieuse et éclatante lumière a brillé tout à coup sur le monde dès le jour où le Nom de JÉSUS s'est échappé des lèvres brûlantes des apôtres! Le monde, où était-il alors, avec son luxe de savants, d'érudits, de vaillants généraux, d'orateurs éloquents, de Césars puissants et vainqueurs? Il ne manquait pas alors, à Rome et à Athènes, de ces lumières qu'on appelle aujourd'hui du nom vaniteux de flambeaux de la civilisation. Mais ce qui est lumière pour les hommes, est ténèbres devant Dieu... « La vraie lumière, celle qui éclaire tout homme venant en ce monde » (Joan., I, 9); le soleil des âmes, qui les guide vers leur fin nécessaire et dernière, il était voilé d'un épais nuage. Le monde était assis sous les ténèbres et les ombres de la mort... Un jour arrive : douze pauvres bateliers, sans science humaine, sans fortune, sans crédit, surgissent d'un coin de la Judée. Ils se mettent à haranguer le peuple, et n'entreprennent rien moins que de convertir l'univers entier. Quel moyen ont-ils pour assurer le succès de cette croisade contre les préjugés, les erreurs et les passions qui dominaient le monde? Point d'autre que le Nom de JÉSUS dans le cœur et sur les lèvres. *Ils prêchent* ce Nom ; ils disent la vie, les souf-

frances, la mort et la résurrection de leur Maître. Aussitôt le jour se fait dans les âmes, l'homme se reconnaît enfin : il sait ce qu'il est, d'où il vient, où il va.... JÉSUS! ce Nom lui dit la grandeur infinie de Dieu, sa sagesse, sa justice, sa miséricorde et son amour... il lui révèle sa propre dignité aux yeux de la foi et ses immortelles destinées... il lui apprend le prix de son âme, en lui rappelant tout ce que JÉSUS a fait pour la racheter et la sauver. Toutes ces vérités sont inconnues à ceux qui n'ont pas entendu prêcher le Nom de JÉSUS, ou qui ont obstinément fermé les yeux à sa bienfaisante lumière... O Nom adorable, éclairez de plus en plus nos âmes de vos admirables clartés, et dissipez jusqu'aux derniers restes des ténèbres que l'enfer cherche à répandre sur la terre...

II. *Pascit recogitatum.*— En même temps que le Nom de JÉSUS est notre lumière, il est encore notre nourriture et notre vie. C'est en le méditant avec foi et avec piété que nos âmes trouvent leur salutaire aliment. L'homme ne vit pas seulement de pain, mais encore et surtout de toute parole qui sort de la bouche de Dieu : *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei...* (Matth., IV, 4.) Or le Nom de JÉSUS n'est-il pas à lui seul un magnifique abrégé des discours et des enseignements du divin Maître?... D'ailleurs JÉSUS, c'est le Nom du Verbe incréé, de la parole éternelle de Dieu. Il a dit de lui-même qu'il est « venu pour que ses disciples aient la vie, et qu'ils l'aient surabondamment...» (Joan., X, 10.) La nourriture de nos âmes, quelle est-elle? Celle de notre chef et de notre modèle. Eh bien! n'a-t-il pas

déclaré que « sa nourriture était de faire la volonté de son Père »? *Meus est cibus ut faciam voluntatem ejus qui misit me....* (Joan., IV, 34.) Le Nom de JESUS ne nous rappelle-t-il pas la sainte et adorable volonté de Dieu? Cette volonté est que nous soyons semblables à notre divin modèle, saints comme lui, parfaits comme lui : *Hæc est enim voluntas Dei, sanctificatio vestra...* (I Thess., IV, 3.) Ce Nom nous dit encore les moyens que nous avons à prendre pour atteindre cette sainteté et cette perfection... Là sont renfermées toutes les vertus que nous devons pratiquer pour être de vrais disciples de JÉSUS.... C'est dans la méditation du saint Nom de JÉSUS que les saints ont trouvé la plus douce et la plus fortifiante nourriture de leurs âmes.... A leur exemple, nourrissons-nous des exemples d'humilité, de pauvreté, d'obéissance, de patience, de résignation, de sacrifice, que le Sauveur est venu nous donner pour nous conduire à l'éternelle vie... *Pascit recogitatum* ..

III. *Invocatum lenit et ungit* — Enfin le Nom de JÉSUS invoqué est un baume qui adoucit toutes les peines et calme tous les maux. Le malade sur son lit de douleur, où trouvera-t-il le remède et le soulagement? n'est-ce pas dans l'invocation de ce Nom, qui lui rappelle la flagellation, le couronnement d'épines, les tourments et le martyre de son Maître? Le cœur abreuvé de chagrin et d'amertume ne sera-t-il point consolé en se rappelant que c'est JÉSUS qui a dit : « O vous tous qui êtes accablés et qui succombez sous le poids de vos peines, venez à moi, et je vous soulagerai »? *Venite ad me, omnes qui laboratis* et onerati estis,

et ego reficiam vos... (Matth., XI, 28.) Ce Nom sacré est encore notre force pour combattre les ennemis de notre salut. Autrefois les athlètes qui devaient lutter dans l'arène, s'oignaient les membres avec de l'huile pour les assouplir et les fortifier. Invoqué, le Nom de JÉSUS est cette huile qui communique à notre âme une vigueur indomptable pour soutenir le combat contre toutes les puissances de l'enfer. Voyez les apôtres : par la seule invocation du Nom de JÉSUS ils mettent en fuite les démons, renversent leurs temples, et se montrent plus forts que les tyrans. Les martyrs ne redoutent ni les supplices ni la mort : par le Nom de JÉSUS ils ont vu les lions et les léopards se tenir à leurs pieds comme de timides agneaux... A l'exemple des saints, gardons fidèlement dans notre souvenir le Nom adorable de JÉSUS : il sera notre lumière au milieu des ténèbres de ce monde ; méditons-le pieusement : nous y trouverons les plus salutaires enseignements ; invoquons-le avec amour et avec confiance : il sera notre secours, notre force pendant la vie, et notre plus douce consolation à l'heure de notre mort.

III. — Précieux Sang de Notre-Seigneur.

Hic est sanguis fœderis quod pepigit Dominus vobiscum. (Exode, XXIV, 8.)

Ce sang est celui de l'alliance que le Seigneur a faite avec vous.

C'est [illegible] parlait ainsi aux Hébreux, en répan-

dant sur eux le sang des victimes; et il leur montrait dans ce sang le signe de l'alliance que le Seigneur avait contractée avec eux en les tirant de la servitude de l'Égypte, en les nourrissant miraculeusement à travers le désert et en leur donnant sa loi. Mais le sang des taureaux et des génisses n'était qu'une figure prophétique de ce sang que l'Agneau de Dieu devait répandre sur le Calvaire, et l'alliance du Seigneur avec les enfants d'Israël n'était que le symbole de l'alliance parfaite et éternelle qu'il a voulu contracter avec nous, et que Jésus-Christ a scellée de son sang. L'Église, dépositaire des préceptes divins de la loi nouvelle, présente à nos adorations le Sang du Sauveur; et, dans cette solennité qu'elle lui a consacrée, elle nous dit encore : « Voici le sang de l'alliance que le Seigneur a contractée avec vous. » *Hic est sanguis fœderis quod pepigit Dominus vobiscum.*

Pour entrer dans ses vues, je viens vous exposer les motifs de notre dévotion envers le précieux sang du Sauveur. Ce sang divin est : 1° *la rançon de nos âmes;* 2° *la source de leur fécondité;* 3° *le principe de leur gloire éternelle.*

I. *La rançon de nos âmes.* — Les prophètes, qui avaient mission d'annoncer les desseins de la miséricorde de Dieu envers les hommes, avaient prédit que la rédemption du monde se ferait par le sang de l'Homme-Dieu. A travers le voile de l'avenir, ils ont vu toutes les circonstances de la passion de Jésus-Christ. Isaïe compte en quelque sorte toutes ses blessures : *Vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra...* (Is., LIII, 5.) Le patriarche Jacob dit

qu'il lavera dans le vin son étole, et son manteau dans le sang du raisin. (Gen., XLIX, 11.) Pouvait-il marquer en termes plus clairs la purification des âmes dans l'Église par le sang de Jésus-Christ sous les espèces ou apparences du vin?... Non seulement les prophètes ont annoncé la rémission des péchés par l'effusion du sang, mais les figures de l'ancienne loi l'ont représentée. Abel succombant sous les coups fratricides de Caïn était l'image du Sauveur immolé par la main des pécheurs... Que signifiaient ces aspersions que Moïse faisait sur le peuple avec le sang des victimes pour effacer les souillures légales? Elles représentaient ce que devait opérer le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans les âmes: il les purifie de leurs fautes, lave leurs iniquités, leur rend la pureté et l'innocence. « Si le sang des taureaux et des génisses », dit saint Paul, « pouvait effacer les souillures contractées sous l'ancienne loi, à combien plus forte raison le sang de Jésus-Christ nous purifiera-t-il de nos péchés et de nos fautes? (Hebr., IX, 13-14.) C'est donc ce sang adorable qui nous a réconciliés avec Dieu et a opéré la rédemption des âmes... Et si, malgré notre justification première, nous venons à retomber dans le péché, où sera pour nous la résurrection à la grâce? C'est encore au sang de l'Agneau qu'il faudra avoir recours. Il est vrai que Jésus-Christ n'est mort qu'une fois et qu'une fois seulement il a répandu son sang; mais tous les jours il renouvelle mystiquement sur l'autel l'effusion de ce même sang pour le salut des hommes, et dans le ciel il est toujours vivant pour plaider en notre faveur auprès de son

Père : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* (Hébr., VII, 25.) En célébrant le saint sacrifice, le prêtre nous dit au nom de Jésus-Christ : « Ceci est le calice de mon sang, de la nouvelle et éternelle alliance, qui sera répandu pour vous et pour un grand nombre, en rémission des péchés. » C'est donc à haut prix que nous avons été rachetés, puisque ce n'est pas moins que le sang d'un Dieu : *Empti enim estis pretio magno.....* (I Cor., VI, 20.)

II. *La source de leur fécondité.* — En second lieu, le sang du Sauveur est la fécondité de nos âmes. De nous-mêmes, nous sommes semblables à une terre inculte et stérile, où ne poussent que les ronces et les épines, en attendant d'être consumée par le feu de la malédiction. Mais une fois arrosée par le sang du Sauveur et pénétrée de cette rosée salutaire, notre âme devient apte à produire des fruits abondants de sanctification et de salut. Cette fécondité, notre âme la reçoit par les sacrements, qui sont comme autant de sources mystérieuses qui l'arrosent du sang divin. Quelles vertus étonnantes et toutes surnaturelles le sang de Jésus-Christ ne fait-il pas germer dans les âmes ? Le baptême communique la foi, la connaissance de Dieu et des mystères de notre sainte religion. Cette foi, il est vrai, n'est qu'infuse dans l'enfant, dont la raison reste longtemps encore à se développer ; mais lorsqu'il arrive à l'âge de discrétion, s'il a le bonheur de conserver son cœur pur et innocent, quelle sagesse, quelles vertus inconnues aux païens ne montre-t-il pas ? Dans la confirmation, le sang de Jésus-Christ donne au chrétien le courage et l'intré-

pidité pour triompher du monde, de la chair et de l'enfer. La pénitence rend la vie et la santé. L'Eucharistie les conserve et les augmente. Tous les sacrements, en un mot, donnent des grâces particulières, qui sont le prix du sang divin et rendent les âmes capables des plus éminentes vertus. Voyez cette patience des saints dans les épreuves, cette résignation aux plus douloureux sacrifices, cette charité envers le prochain, ce zèle pour la conversion des pécheurs, ce dévouement à soulager toutes les misères et les infortunes, cette intrépidité qui ne redoute ni les supplices ni la mort. Où les saints ont-ils puisé ces vertus éminentes, sinon à cette source adorable qui coule du Cœur sacré de Jésus ? *Haurietis aquas... de fontibus Salvatoris.* (Is., XII, 3.) C'est là aussi que vous trouverez la fécondité de vos âmes pour le bien...

III. *Le principe de leur gloire éternelle.*— Le précieux sang, enfin, est le principe de la gloire éternelle de nos âmes. C'est par l'effusion de son sang que Jésus-Christ, le Pontife éternel, est entré dans le ciel et qu'il nous a conquis le droit d'y entrer avec lui : *Per proprium sanguinem introivit semel in sancta, æterna redemptione inventa...* (Hebr., IX, 12.) « Bienheureux », s'écrie le disciple privilégié de Jésus dans l'Apocalypse, « bienheureux ceux qui lavent leurs vêtements dans le sang de l'Agneau ! » *Beati qui lavant stolas suas in sanguine Agni.* (Apoc., XXII, 14.) Et les élus ajoutent : « Seigneur, c'est dans votre sang que vous nous avez rachetés de toute tribu, de toute langue, de tout peuple, de toute nation, et nous avez faits le royaume de Dieu. » (Apoc., V, 9-10.) Mais, pour être dignes de

gloire, il faut nous appliquer pendant la vie les remèdes que le Seigneur nous a préparés dans son sang: ces remèdes sont principalement la Pénitence et l'Eucharistie. La Pénitence est comme un bain dont la propriété est de laver jusqu'à nos souillures les plus légères; et l'Eucharistie est la nourriture indispensable de nos âmes : on l'appelle le pain des forts et le vin qui fait germer les vierges : *Vinum germinans virgines.* (Zach., IX, 17.) Ce vin, c'est le sang précieux du Sauveur... Gardons-nous de mépriser ou de profaner ce sang divin : car alors il deviendrait notre condamnation. Souvenons-nous de l'exemple des Juifs. Ils osèrent un jour, dans leur aveugle délire, lancer ce blasphème dérisoire : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants! *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.* (Matth., XXVII, 25.) Il retomba en effet sur eux, mais pour leur malheur et leur destruction... Demandons, nous aussi, que le sang du Sauveur retombe sur nos âmes, mais pour les purifier, les consacrer, les bénir, les enrichir de vertus, les combler de mérites, et les rendre dignes de l'éternelle félicité.

IV. — Sacré-Cœur de Jésus.

Erit cor meum ibi cunctis diebus.
(III Reg., IX, 3.)

Mon cœur sera là tous les jours.

Au dix-septième siècle, dans un couvent de la Visitation, à Paray-le-Monial, en Charolais, vivait une humble religieuse, nommée Marguerite-Marie. Toute

jeune, elle avait été prévenue des bénédictions célestes, et y avait répondu avec une constante fidélité. Un jour qu'elle adorait Notre-Seigneur, le bon Maître lui apparut et lui découvrit les trésors d'amour dont son Cœur est enflammé pour nous. Une seconde et une troisième fois, elle eut la même apparition. C'était vers 1675. Le Sauveur lui montra son Cœur surmonté d'une croix, entouré d'épines et enveloppé de flammes capables de consumer le monde entier. Il lui demanda de faire établir une fête en l'honneur de ce Cœur. Pendant vingt ans Marguerite-Marie fut en communication fréquente avec Jésus-Christ, et pendant vingt ans Dieu permit qu'elle fût exposée aux rebuts et aux contradictions. La peste de 1720, qui ravagea la ville de Marseille, fut l'événement dont la Providence se servit pour l'établissement régulier de la dévotion au Sacré-Cœur. Cette dévotion est aujourd'hui universellement répandue, et un rescrit du souverain Pontife Pie IX a étendu à l'univers catholique la fête que nous célébrons aujourd'hui.

Considérons la dévotion au Sacré-Cœur 1° *dans son objet*; 2° *dans ses fins*; 3° *dans ses effets*, et nous comprendrons combien elle est légitime.

I. *Dans son objet.* — La dévotion au Cœur de Jésus-Christ est un exercice de religion qui a pour objet le Cœur lui-même de Notre-Seigneur, embrasé d'amour pour les hommes, et par eux abreuvé d'amertumes. Oui, c'est au Cœur réel et physique de la personne du Verbe incarné, au Cœur de Jésus dans sa signification propre et naturelle, que se rapporte cette dévotion. Tels furent les désirs de l'aimable Sauveur dans ses

révélations à la bienheureuse Marguerite-Marie... L'Église, dans l'érection des confréries du Sacré-Cœur et autres concessions, n'a jamais eu en vue que le culte du Cœur vrai et réel de Jésus-Christ. Ce n'est pas que nous regardions le Cœur de Jésus comme isolé et séparé de la personne du Fils de Dieu ; non : nous considérons au contraire le Cœur de Jésus uni intimement et indissolublement à cette personne adorable, et élevé par cette union à un état tout divin : en sorte que le culte d'adoration, de louanges, de prières, qui lui est décerné, tout en ayant pour objet sensible le Cœur matériel de Jésus, se rapporte indivisiblement à la personne du Verbe qui lui est uni...

L'objet spirituel de ce culte, c'est l'amour infini que Notre-Seigneur a eu pour nous. Le vrai symbole, le signe naturel de cet amour de Jésus-Christ, est précisément son Cœur. Ce fut là le principe, le siège, l'organe, l'instrument, le foyer de cet amour qui lui fit tout entreprendre, tout souffrir, tout sacrifier pour le genre humain. C'est dans ce Cœur que se conçurent les sentiments du père le plus tendre, du pasteur le plus compatissant, de l'ami le plus sincère et le plus généreux. C'est de ce Cœur que coulèrent les larmes qu'un Dieu versa sur la mort de Lazare, sur la douleur de Marthe et de Marie. C'est dans ce Cœur que prit son origine cette charité universelle et toute-puissante qui guérit toutes les infirmités, soulagea toutes les infortunes et sauva le monde par la croix... Quel cœur plus grand, plus parfait, plus aimable, pourrait être l'objet de notre dévotion?.....

II. *Dans ses fins.* — Considérée dans ses fins, la dé-

votion au Sacré-Cœur a pour but de payer un tribut d'amour, de reconnaissance et de réparation à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le Cœur de Jésus nous ayant infiniment aimés sur la terre, nous aime infiniment encore dans le ciel. C'est l'amour qui depuis dix-neuf siècles le tient enfermé dans nos tabernacles. N'est-il pas souverainement juste qu'il soit environné de témoignages tout à fait particuliers de vénération, de gratitude et d'amour ? En montrant son Cœur à sa dévouée servante, Jésus lui dit : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes ! » Cette parole, il la répète à chacun de nous dans la sainte Eucharistie. N'est-ce pas assez nous faire comprendre que ce qu'il demande de nous, c'est notre amour et notre dévouement ?

Ce qu'il attend de nous encore avec notre amour, c'est notre reconnaissance pour les bienfaits sans nombre dont il nous a comblés et qu'il nous prodigue chaque jour... Nous lui devons enfin la réparation pour les mépris, les ingratitudes, les irrévérences, les sacriléges et la froideur dont il est abreuvé de la plupart des hommes dans le sacrement de son amour. Pourrions-nous rester insensibles aux insultes, aux blasphèmes, à tous les outrages qui attaquent Jésus-Christ, et surtout Jésus-Christ résidant en personne dans l'Eucharistie, où il a déployé toutes les richesses de sa tendresse ? outrages du côté des hérétiques, qui ont nié ce mystère ineffable, qui ont souillé, brisé nos tabernacles et foulé sous leurs pieds les hosties consacrées ; outrages du côté des catholiques eux-mêmes, qui souvent ne payent l'ardente charité de Jésus-Christ que par l'[illegible] l'abandon, le dégoût et la profanation.

III. *Dans ses effets.* — Si nous considérons enfin la dévotion au Sacré-Cœur dans ses effets, elle nous apparaît comme la source intarissable de toutes les grâces. « Il est visible », écrivait la bienheureuse Marguerite-Marie à son directeur, « qu'il n'est personne au monde qui ne ressentît toute sorte de secours du Ciel, s'il avait pour Jésus-Christ un amour reconnaissant, tel qu'est celui qu'on lui témoigne par la dévotion à son Sacré-Cœur. » — « Je ne sache pas », ajoute-t-elle, « qu'il y ait dans la vie spirituelle aucun exercice de dévotion qui soit plus capable d'élever en peu de temps une âme à la plus haute sainteté, et de lui faire goûter les véritables douceurs du service de Dieu. Oui, je le dis avec assurance, si l'on savait combien Jésus-Christ a pour agréable cette dévotion, il n'est pas un chrétien, pour peu d'amour qu'il ait pour cet aimable Sauveur, qui ne la pratiquât immédiatement. » En empruntant les paroles du Sage, on peut dire que tous les biens nous viennent avec la dévotion au Cœur de Jésus : *Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa.* (Sap., VII, 11.) Écoutez ce que disait encore la servante de Dieu. « Pour les personnes séculières, elles trouveront, par le moyen de cette dévotion, tous les secours nécessaires à leur état, c'est-à-dire la paix dans leur famille, le soulagement dans leurs travaux, les bénédictions du Ciel dans toutes leurs entreprises, la consolation dans leurs misères. Et c'est proprement dans ce Cœur qu'elles trouveront un lieu de refuge pendant toute leur vie, et principalement à l'heure de leur *mort. Ah ! qu'il est* doux de mourir après avoir eu

« une constante dévotion au Sacré-Cœur de Celui « doit nous juger ! » Honorons donc et aimons ce vin Cœur dans le temps, pour mériter de le pos der dans l'éternité.

V. — Pour la fête de saint Pierre.

Tu es Christus, Filius Dei vi
(Matth., XVI, 16.)

Vous êtes le Christ, Fils du vivant.

C'est la réponse que fit saint Pierre à Notre-Seigne Jésus-Christ dans une circonstance mémorable. « se dirigeant vers Césarée, le Sauveur s'entreten avec ses disciples. Que pensent les hommes du l de l'homme ? leur demandait-il. Ils répondirent : l uns disent que c'est Jean-Baptiste ; les autres, c c'est Elie ; d'autres enfin prétendent que c'est Jéré ou quelqu'un des prophètes. Et vous, reprit Jés qui dites-vous que je suis ? Pierre, prenant la pa au nom de tous, répondit : Vous êtes le Chr Fils du Dieu vivant. — Tu es heureux, reprit J Jésus-Christ, tu es heureux, Simon fils de Jo parce que ce n'est ni la chair ni le sang qui t'ont vélé cela, mais mon Père qui est dans le ciel. A r tour, je te dis que tu es Pierre, et que sur cette pi je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne vaudront jamais contre elle. » (Matth., XVI, 13-

Ainsi la de ce glorieux apôtre a été récompe

ar son élévation au rang suprême de chef de l'Église. C'est cette foi que je viens proposer à vos religieuses éditations en ce jour consacré à la mémoire de ce and saint, patron de votre paroisse.

Considérons donc la foi de saint Pierre, 1° *dans son incipe ;* 2° *dans ses motifs ;* 3° *dans ses actes.*

I. *Dans son principe.*— Saint Pierre a été le premier croire de cœur et à confesser de bouche la divinité Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette vérité est comme le résumé de toute la religion et la condition essentielle de la vie éternelle, ainsi que nous le lisons ns l'Évangile : *Hæc est autem vita æterna : Ut cognoscant solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum.* an., XVII, 3.) Quelle a été pour l'Apôtre le principe, source, l'origine de cette foi ? Ce n'a été ni la chair le sang, c'est-à-dire ni l'étude, ni le savoir, ni la ture des livres, ni l'enseignement des hommes, ni n enfin de ce qui est du ressort des hommes et du nde. Cette foi lui vient uniquement d'en haut, st un don de Dieu. *Beatus es, Simon Bar-Jona : quia ro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus qui in lis est.* (Matth., XVI, 17.) A cause de sa foi toute surturelle, Pierre est proclamé bienheureux ; et pourpoi ? Parce qu'en vertu de cette foi, il est agréable à eu, à qui l'on ne peut plaire sans la foi, selon la pale de saint Paul : *Sine fide autem impossibile est placere o* (Hebr., XI, 6) ; parce que cette foi est elle-même principe de sa *grandeur*, de ses *mérites* et de sa *ire.*

Comme saint Pierre, nous sommes, nous aussi, aplés à la suite de Jésus-Christ. Dans le baptême, nous

[illegible] Il a [illegible] savoir que nous [illegible] [illegible] à la gloire et à [illegible] de Dieu : [illegible] [illegible] (Rom., IX, 16).

Estimerons-nous jamais assez le don préci[illegible] foi ? Il est notre véritable grandeur : car il [illegible] les enfants de Dieu, les frères et les cohé[illegible] Jésus-Christ.

Il est notre richesse, puisqu'il nous pr[illegible] biens au-dessus de tout ce que nous pourr[illegible] ambitionner ou posséder sur la terre.

Il est notre gloire unique, puisqu'il n[illegible] le ciel et toutes ses splendeurs. *Qui cre[illegible] baptizatus fuerit, salvus erit.* (Marc., XVI, 1[illegible]

II. *Dans ses motifs.* — Surnaturelle dans [illegible] cipe, la foi de saint Pierre a été raisonnable [illegible] motifs. Appelé à la suite de Jésus-Christ, il [illegible] doctrine et ses enseignements. Si les Juifs ou[illegible]

de sa bouche ? Aussi, un jour que Jésus-Christ parlait de la future institution de l'Eucharistie, pendant que plusieurs se scandalisaient d'un mystère si sublime et si incompréhensible, Pierre s'écria-t-il : « Seigneur, à qui irions-nous, » si nous vous quittions comme les autres ? « Vous avez les paroles de la vie éternelle. » (Id., VI, 69.) Il concluait que Jésus ne parlait en Dieu que parce qu'il était réellement le Fils de Dieu.

Témoin des œuvres de son Maître, le voyant commander à la nature, apaiser les tempêtes, guérir les malades, ressusciter les morts, découvrir les plus secrètes pensées des cœurs, accomplir enfin avec une souveraine toute-puissance les prodiges les plus étonnants, il voyait là tout autant de motifs de confesser la divinité de Jésus-Christ. « Si vous ne croyez pas à ma parole, » disait le Sauveur à ceux qui se montraient rebelles à son enseignement, « croyez du moins à mes œuvres (Id., X, 38) : ce sont elles qui me rendent témoignage..... » (Id., V, 36 ; X, 25.)

Enfin Jésus-Christ confirmait la beauté de sa doctrine, la grandeur de ses œuvres, par la perfection de sa vie et la sainteté de ses exemples. Ce fut pour saint Pierre un nouveau motif encore de croire fermement que Jésus était Dieu. Du reste, n'avait-il pas entendu sur le Thabor la voix du Père céleste dire de Jésus transfiguré : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui sont toutes mes complaisances : écoutez-le » ?... (Matth., XVII, 5. II Petr., I, 17.)

III *Dans ses actes.*—Raisonnable, solide dans ses motifs, la foi de saint Pierre a brillé du plus vif éclat dans ses actes. Au premier signe que lui fait Jésus-Christ,

il abandonne généreusement non seulement tout ce qu'il possède, mais encore tout ce qu'il pouvait espérer, et il dit en toute vérité : *Ecce nos reliquimus omnia.* « Voici que nous avous renoncé à tout pour vous suivre. » (Matth., XIX, 27.)

Plein de confiance dans sa foi, il marche sur les eaux sans craindre le péril, et court avec empressement à son divin Maître qui lui tend la main. Sans doute, sa foi n'était point parfaite encore, puisque le Sauveur lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » (Id., XIV, 31.) Mais quelque temps après il entendit cette autre parole : « Quand tu seras converti, ce sera à toi à affermir tes frères dans la foi. » *Tu aliquando conversus, confirma fratres tuos...* (Luc., XXII, 32.)

C'est grâce encore à sa foi qu'après sa chute il a fait une pénitence si prompte, si entière et si persévérante. Un regard de son Maître suffit pour le faire rentrer en lui-même. A la vue de sa faute, il ne se repent pas à demi, mais il verse des larmes amères : *Flevit amare*, (Matth., XXVI, 75. Luc., XXII, 62), et ses larmes durent autant que sa vie...)

La vie entière du glorieux apôtre, ses travaux, ses prédications, sa sollicitude pour établir l'Église et la gouverner, sa mort enfin sur la croix à l'exemple de son divin Maître, ne sont-ce pas là tout autant de preuves éclatantes de la ferveur et de l'activité de sa foi ? Qu'à son exemple notre foi ne consiste pas seulement à croire du fond du cœur ; mais qu'elle se manifeste surtout par notre persévérance dans les œuvres qui sont de la gloire de Dieu.

VI. — Pour la fête de saint Joseph.

Jesus, Maria, Joseph. (Matth., 1, 18.)

Jésus, Marie, Joseph.

Voilà trois noms souverainement chers à la piété catholique, trois noms que tous les fidèles portent avec amour dans leur cœur et qu'ils invoquent de bouche avec la plus grande confiance : Jésus, notre Dieu, notre Créateur, notre Rédempteur, notre Maître... Marie, mère de Jésus et notre mère, pleine de grâce, de tendresse et de miséricorde... Joseph, le descendant des rois et des patriarches, le représentant de Dieu dans l'accomplissement des mystères de notre salut, le père nourricier de Jésus, l'époux de Marie mère de Jésus et reine des vierges... Que nous devions avoir une grande dévotion et une confiance inébranlable à ces trois noms bénis, je n'ai pas besoin de vous le dire : votre piété ne laisse passer un seul jour sans les invoquer mille et mille fois avec amour. Mais puisque nous célébrons aujourd'hui la fête de saint Joseph, je crois répondre à votre religieuse attente en vous entretenant plus particulièrement de la dévotion que nous devons avoir envers ce glorieux patriarche.

Enfants de saint Joseph, c'est notre devoir 1° *de l'honorer;* 2° *de l'invoquer;* 3° *de l'imiter.*

I. *De l'honorer.* — Le premier sentiment que doit réveiller dans notre cœur le nom de saint Joseph, c'est celui d'une profonde vénération. Dieu lui-même

il abandonne généreusement non seulement tout ce qu'il possède, mais encore tout ce qu'il pouvait espérer, et il dit en toute vérité : *Ecce nos reliquimus omnia.* « Voici que nous avons renoncé à tout pour vous suivre. » (Matth., XIX, 27.)

Plein de confiance dans sa foi, il marche sur les eaux sans craindre le péril, et court avec empressement à son divin Maître qui lui tend la main. Sans doute, sa foi n'était point parfaite encore, puisque le Sauveur lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » (Id., XIV, 31.) Mais quelque temps après il entendit cette autre parole : « Quand tu seras converti, ce sera à toi à affermir tes frères dans la foi. » *Tu aliquando conversus, confirma fratres tuos...* (Luc., XXII, 32.)

C'est grâce encore à sa foi qu'après sa chute il a fait une pénitence si prompte, si entière et si persévérante. Un regard de son Maître suffit pour le faire rentrer en lui-même. A la vue de sa faute, il ne se repent pas à demi, mais il verse des larmes amères : *Flevit amare*, (Matth., XXVI, 75. Luc., XXII, 62), et ses larmes durent autant que sa vie...]

La vie entière du glorieux apôtre, ses travaux, ses prédications, sa sollicitude pour établir l'Église et la gouverner, sa mort enfin sur la croix à l'exemple de son divin Maître, ne sont-ce pas là tout autant de preuves éclatantes de la ferveur et de l'activité de sa foi ? Qu'à son exemple notre foi ne consiste pas seulement à croire du fond du cœur ; mais qu'elle se manifeste surtout par notre persévérance dans les œuvres qui sont de la gloire de Dieu.

VI. — Pour la fête de saint Joseph.

Jesus, Maria, Joseph. (Matth., 1, 18.)

Jésus, Marie, Joseph.

Voilà trois noms souverainement chers à la piété catholique, trois noms que tous les fidèles portent avec amour dans leur cœur et qu'ils invoquent de bouche avec la plus grande confiance : Jésus, notre Dieu, notre Créateur, notre Rédempteur, notre Maître... Marie, mère de Jésus et notre mère, pleine de grâce, de tendresse et de miséricorde... Joseph, le descendant des rois et des patriarches, le représentant de Dieu dans l'accomplissement des mystères de notre salut, le père nourricier de Jésus, l'époux de Marie mère de Jésus et reine des vierges... Que nous devions avoir une grande dévotion et une confiance inébranlable à ces trois noms bénis, je n'ai pas besoin de vous le dire : votre piété ne laisse passer un seul jour sans les invoquer mille et mille fois avec amour. Mais puisque nous célébrons aujourd'hui la fête de saint Joseph, je crois répondre à votre religieuse attente en vous entretenant plus particulièrement de la dévotion que nous devons avoir envers ce glorieux patriarche.

Enfants de saint Joseph, c'est notre devoir 1° *de l'honorer;* 2° *de l'invoquer;* 3° *de l'imiter.*

I. *De l'honorer.* — Le premier sentiment que doit réveiller dans notre cœur le nom de saint Joseph, c'est celui d'une profonde vénération. Dieu lui-même

[illegible]

[illegible] les âmes catholiques pour ho[illegible] de Notre-Seigneur et l'époux [illegible] tendre mère ? Honorer saint [illegible] aux dispositions de Jésus-[illegible] les sentiments de son cœur adorable

envers celui qu'il vénérait, qu'il respectait, qu'il aimait comme son père. Se déclarer serviteur de saint Joseph, c'est faire profession de vrai disciple du Sauveur... Et la très sainte Vierge n'a-t-elle pas une prédilection particulière pour les cœurs fidèles à honorer son saint époux ?...Vous auriez été heureux d'appartenir à la sainte famille comme humble serviteur : avec quel empressement veus auriez obéi à saint Joseph dans son pauvre atelier ! Eh bien ! si vous êtes dévoué à ce glorieux saint, si vous vous faites un devoir de lui rendre hommage, vous méritez d'être regardé comme serviteur et membre de la grande famille dont saint Joseph est le chef...

II. *De l'invoquer.* — Le culte que nous devons à saint Joseph, consiste encore à l'invoquer avec confiance. Son crédit est tout-puissant auprès de Dieu, parce qu'il est juste; et « la prière du juste », dit saint Jacques, « est d'un grand pouvoir » : *Multum enim valet deprecatio justi assidua.* (Jac., v, 16.) Quels titres n'a-t-il pas à être exaucé, et que pourrait lui refuser Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Pendant son séjour sur la terre, il lui a servi de père, il l'a nourri, il l'a protégé contre la fureur de ses ennemis, il a partagé toutes les douleurs et toutes les angoisses de Marie, dans la fuite en Égypte, dans le retour à Nazareth et la recherche de Jésus resté dans le temple parmi les docteurs : *Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te.* (Luc., II, 48.) Les soins, la vigilance, la tendre sollicitude que saint Joseph avait pour Jésus, il les conserve pour nous, qu'il voit exposés sur la terre à la rage de l'enfer, aux persécutions du monde, à l'entraînement

des passions. Du haut du ciel il voit les dangers qui nous environnent dans cette vallée des larmes et de l'exil ; il est le témoin de nos fatigues, de nos sueurs, de nos misères, et son cœur est touché d'une tendre et paternelle compassion pour nous. En même temps qu'il peut tout auprès de Jésus pour nous obtenir le secours et les grâces qui nous sont nécessaires, nous ne pouvons douter qu'il ne soit disposé à intercéder pour ceux que son fils d'adoption a rachetés au prix de son sang, et que Marie, sa sainte épouse, a reçus comme ses enfants au pied de la croix. De son côté, l'Église, par un décret solennel, a reconnu saint Joseph comme son protecteur : c'est pour nous un nouveau motif de confiance à l'invoquer dans les mille nécessités qui nous assiègent en cette vie... Mais c'est surtout l'heure de notre mort que nous devons recommander à saint Joseph, puisqu'il est particulièrement le patron des agonisants...

III. *De l'imiter.* — Le moyen de nous assurer la protection de saint Joseph et de nous le rendre propice pour l'heure qui doit décider de notre éternité, c'est de le prendre pour notre modèle et de l'imiter dans toutes les vertus dont il nous a donné l'exemple. Joseph, nous dit l'Évangile, « était juste » : *Cum esset justus* Matth., I, 19, c'est-à-dire fidèle à tous ses devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers lui-même. Que la loi de Dieu soit l'unique règle de notre conduite et le mobile de notre volonté, comme elle le fut pour saint Joseph dans toutes les circonstances de sa vie... Ce n'est pas sans motif que le culte de ce grand p[illegible]rend de nos jours une extension

toujours croissante : il est comme un remède appliqué à notre état social, qui périt par l'insubordination... Aimons le prochain comme l'aima saint Joseph, en le supportant avec patience, l'assistant avec charité, et nous soumettant humblement aux représentants de l'autorité légitime... Imitons saint Joseph dans la prière, dans le travail, dans le fidèle accomplissement de nos devoirs d'état. Le texte sacré ne nous rapporte aucun miracle de cet auguste père adoptif de Jésus; mais il nous rappelle qu'il était ouvrier, et qu'il gagnait durement son pain à la sueur de son front : *Faber*. Toute sa vie se passa dans le recueillement, la prière en la compagnie de Jésus et de Marie, et dans l'accomplissement des devoirs de son état. Voilà ce que nous avons à imiter en lui pour mériter sa puissante et paternelle protection auprès de Jésus... Dans nos pensées, dans nos paroles, dans nos actions, dans notre conduite, proposons-nous saint Joseph pour modèle. Recommandons-nous à lui avec confiance dans toutes les circonstances de la vie : il sera notre appui, notre secours, et nous aurons le bonheur d'éprouver son assistance quand l'heure sera venue de quitter ce monde pour arriver à l'éternelle gloire...

VII. — Pour la fête de saint Étienne.

Stephanus autem plenus gratia et fortitudine, faciebat prodigia et signa magna in populo. (Act., VI, 8.)

Étienne, plein de grâce et de force, opérait des prodiges et d'éclatantes merveilles parmi le peuple.

Dans cette solennité, je ne puis vous présenter un panégyrique plus éloquent du grand saint et du glorieux martyr dont nous honorons la mémoire, que celui que l'Esprit-Saint lui-même nous en a laissé dans les Actes des apôtres. Plein de grâce, Étienne a été agréable à Dieu, dont le regard ne s'arrête point à ce qui paraît de l'homme extérieurement, mais se complaît dans une âme innocente et pure, qui l'aime et s'attache à lui par-dessus toutes choses... Plein de force, il mit tout son zèle à prêcher le nom de Jésus-Christ, à publier sa glorieuse résurrection et à répandre l'Évangile. Aussi la sainteté de sa vie et la vivacité de sa foi furent-elles confirmées par la multitude des prodiges qu'il opérait parmi le peuple... Le premier il a versé son sang pour le nom de Jésus-Christ, et il paraît à la tête de cette innombrable phalange de martyrs qui ont rendu témoignage à la vérité...

L'Église, en vous donnant saint Étienne pour patron, le propose tout ensemble 1° *à votre vénération*, 2° *à votre imitation*. C'est en cela que consiste le culte que

vous devez lui rendre, non seulement le jour de sa fête, mais tout le temps de votre vie.

I. *A votre vénération.* — Les sentiments de profonde vénération que doit vous inspirer saint Étienne, se fondent sur la *plénitude de grâce dont il était comblé*, sur le *témoignage que les apôtres rendirent à sa sainteté*, sur sa *fidélité à remplir les devoirs de son ministère*, et sur la *protection que son patronage vous assure.*

1° *Sur la plénitude de grâce dont il fut comblé.* N'est-ce pas là le plus beau titre à nos respectueux hommages ? Plein de grâce, Étienne est élevé au plus haut rang où une créature puisse atteindre devant Dieu. C'est ainsi que la très sainte Vierge, choisie pour être la mère du Sauveur des hommes, entend l'ange la saluer pleine de grâce : *Ave, gratia plena...* (Luc., II, 28.) Pour le disciple comme pour la mère du Sauveur, la grâce a été le principe de la plus éminente sainteté. Bien que jeune encore, Étienne se montra parmi les premiers fidèles un modèle d'innocence, de pureté, de charité et de toutes les vertus. Aussi, avec la surabondance des dons surnaturels pour sa propre sanctification, reçut-il encore du Ciel le pouvoir d'accomplir des prodiges et des miracles éclatants, pour convertir le peuple à la croyance de l'Évangile.

2° *Sur le témoignage que les apôtres rendirent à sa sainteté.* Quand les chefs de l'Église, inspirés par le Saint-Esprit, jugèrent bon de s'adjoindre de nouveaux ministres pour leur confier spécialement le soin des veuves et des pauvres, et la distribution des aumônes, ils dirent aux disciples assemblés : « Voyez parmi

vous des hommes de bon témoignage, pleins du Saint Esprit et de sagesse, que nous puissions charger de ce ministère. » Act., VI, 3. Vers qui se tournèrent alors tous les regards? Vers le jeune Étienne. Ce fut lui que les frères choisirent pour avoir soin des pauvres et gouverner les veuves qui, renonçant au monde, se consacraient à Dieu dans l'état de la viduité: *Elegerunt Stephanum, virum plenum fide et Spiritus sancto...* (Id., ibid., 5.)

3° *Sur sa fidélité à remplir les devoirs de son ministère.* Qui pourrait dire avec quel zèle et quel dévouement le diacre Étienne se mit dès lors à recueillir les pauvres, les malades, les nécessiteux de l'Église naissante, à les instruire des vérités saintes, à les assister dans toutes leurs nécessités? Dépositaire des aumônes et administrateur du bien de l'Église, il montra l'exemple d'un parfait détachement, et trouva toute sa gloire dans la pauvreté qu'il avait vu pratiquer à son divin Maître. Pour qu'à son âge on pût lui confier le soin des veuves, il fallait bien que son innocence, sa sagesse, sa prudence, eussent déjà brillé d'un éclat incomparable... S'il vous était donné de rencontrer parmi vous un de vos frères recommandable par d'aussi éminentes qualités et d'une sainteté si manifeste, n'est-il pas vrai que vous vous sentiriez pénétrés pour lui de la plus profonde vénération?

4° *Sur la protection que son patronage vous assure.* L'honneur et les hommages que vous devez à saint Étienne, doivent être d'autant plus grands, que vous avez le bonheur de l'avoir pour patron. Puissant en

paroles et en œuvres lorsqu'il était sur la terre, il l'est encore maintenant qu'il triomphe dans la gloire. Confiez-vous en lui, et il aura pour vous le soin qu'il avait des pauvres, des veuves et des orphelins.

II. *A votre imitation.* — L'Église, dans cette solennité, vous présente encore saint Étienne comme votre modèle. A l'exemple de cet illustre premier martyr, nous sommes tous appelés à rendre témoignage à Jésus-Christ notre Sauveur et notre Maître.

Nous lui devons un *témoignage d'innocence et de sainteté.* Comment pourrions-nous prétendre au titre de chrétiens et d'enfants de Dieu, si nous ne nous faisions un devoir de vivre dans la grâce, et de croître chaque jour en perfection ? A quoi reconnaîtra-t-on les disciples de Jésus-Christ, sinon à notre fidélité à écouter et à mettre en pratique les enseignements et les préccptes de l'Évangile, qui nous sont donnés par l'Église ?.....

Nous devons à Jésus-Christ un *témoignage de zèle et de dévouement.* Saint Étienne était plein de force et d'intrépidité : *virum plenum fortitudine* (Act., VI, 8), et il accomplissait des prodiges parmi le peuple : *faciebat prodigia et signa magna in populo.* (Ibid.) Je ne veux pas dire que nous devions aspirer à opérer des miracles ; mais, si nous voulons être, comme notre glorieux patron, de dignes témoins de Jésus-Christ, il faut au moins avoir le courage et la force de résister aux séductions et aux mauvais exemples du monde, et d'affirmer publiquement notre foi et nos bonnes œuvres. Pendant qu'autour de nous la foule court aux jouissances, aux plaisirs et aux amusements,

ne fait pas rougir de prendre le chemin de l'église pour assister aux offices, paraître en temps opportun au confessionnal et à la table sainte... Voyez le courage et l'intrépidité de saint Étienne : les Juifs ne peuvent supporter le spectacle de son innocence ni la fermeté de sa parole. Loin de se laisser intimider, il leur fait entendre de justes et humiliants reproches: « Têtes endurcies, cœurs incirconcis, » leur dit-il, « jusques à quand résisterez-vous au Saint-Esprit?... » (Act., VII, 51.)

Les Juifs rebelles s'emparent de lui et le traînent hors de la ville pour le lapider. Mais ils ne font que procurer au saint diacre une nouvelle occasion de rendre à Jésus-Christ le plus glorieux témoignage que puisse recevoir de ses disciples, le *témoignage du sang*. Étienne fait à son divin Maître le sacrifice de sa vie [illegible] sous une grêle de pierres, sa dernière parole est une parole de pardon et un acte de la plus [illegible] charité. « Seigneur, » s'écrie-t-il, « ne leur [illegible] ce crime. » *Domine, ne statuas illis hoc peccatum.* (Act., VII.)

[illegible] exemple, soyons prêts à défendre notre foi [illegible] notre vie, et à avoir pour nos ennemis et [illegible] persécuteurs les sentiments de commisération [illegible] de pardon. C'est ainsi que nous nous assurerons la protection de saint Étienne : et, après l'avoir [illegible]ment imité, nous mériterons de partager sa [illegible]

VIII. — Saint Louis de Gonzague.

Minuisti eum paulo minus ab angelis, gloria et honore coronasti eum. (Ps. VIII, 6.)

Vous ne l'avez créé qu'à un degré au-dessous des anges, et vous l'avez couronné de gloire et d'honneur.

Ces paroles du roi prophète, l'Église les applique à saint Louis de Gonzague, dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Dans leur brièveté, elles résument la vie si courte et si parfaite de cet illustre serviteur de Dieu. Nous y voyons tout ensemble la pureté angélique qu'il ne fit que montrer à la terre, et la gloire incomparable dont le Seigneur l'a couronné dans le ciel... A l'âge de vingt-trois ans, en 1591, Louis de Gonzague terminait à Rome une vie à peine commencée, mais déjà pleine de la perfection et des mérites qui font les saints. On put dire de lui, comme du jeune Stanislas Kostka : « En peu de jours il a rempli une longue carrière. » *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.* (Sap., IV, 13.) Cent trente-cinq ans après, le pape Benoit XIII le plaçait sur les autels, et, par une bulle particulière, le donnait à la jeunesse chrétienne comme son protecteur et son modèle.

C'est à ce point de vue que je viens célébrer aujourd'hui avec vous la mémoire de saint Louis de Gonzague. Il se présente à votre pieuse attention comme un modèle, 1° *d'innocence*, 2° *de pénitence :* deux pen-

sées que je tire de l'oraison que l'Église récite en ce jour.

1. *Modèle d'innocence.* — Louis de Gonzague naquit le 9 mars 1568, au château de Châtillon, de parents aussi distingués par leur piété que par le haut rang qu'ils occupaient dans le monde. De bonne heure le jeune marquis de Châtillon comprit la valeur du trésor que le baptême avait déposé dans son âme; il le mit au-dessus des honneurs, des richesses et de tous les plaisirs de la terre. Les premiers noms qu'il apprit à prononcer, furent ceux de Jésus et de Marie. A l'âge de neuf ans, il fit vœu de perpétuelle virginité devant un autel de la Sainte-Vierge, à Florence. Il garda si bien cette vertu, que, par un bienfait particulier de Dieu, jamais il n'eut à repousser une seule tentation contraire à la chasteté. Toute sa sollicitude fut de conserver l'innocence de son âme. Les moyens qu'il employa, furent la prière, le recueillement de l'esprit, et une continuelle vigilance sur ses yeux et tous ses sens. C'est en effet ce que Jésus-Christ recommande dans l'Évangile à ceux qui veulent être ses disciples: *Oportet semper orare*, « il faut toujours prier. » (Luc., XVIII, 1.) *Vigilate et orate*, » veillez et priez. » (Matth., XXVI, 41. Marc., XIV, 38.)

Parce que le jeune Louis de Gonzague plaçait l'innocence au-dessus de tous les biens, il ne négligeait rien pour la conserver... Et nous, quelle estime avons-nous pour la pureté de notre âme? la regardons-nous comme le plus précieux trésor que nous puissions posséder?... Le monde, qui nous enchante, nous séduit et nous trompe, nous apprend à faire cas

de tout : de la fortune, des honneurs, de la gloire, des plaisirs, et il ne nous inspire que l'indifférence ou le mépris pour tout ce qui est surnaturel et se rapporte aux biens invisibles de l'éternité... Par son exemple, saint Louis de Gonzague nous apprend qu' « une seule chose est nécessaire » (Luc., x, 42) : connaître Dieu, l'aimer et le servir. C'est là tout l'homme, selon la parole du Sage : *Hoc est enim omnis homo.* (Eccle., xii, 13.) Là est uniquement le but de la vie, il faut bien le comprendre et s'en convaincre dès l'âge le plus tendre.

Ainsi fit notre aimable saint. Pour se raffermir dans la pratique de la vertu et s'avancer dans la perfection, il aimait la solitude et s'enfermait dans sa chambre pour lire et méditer la vie des saints. Voyez s'il rencontre en cela beaucoup d'imitateurs parmi ceux d'aujourd'hui dans le monde et jusque dans [illegible]
On lit des romans, des [illegible]
trop souvent pervertissent l'esprit et [illegible]
cœur. Les jeunes gens [illegible]
livres de science et [illegible]
si belle, si [illegible]
l'innocence des mœurs [illegible]
poussière des [illegible]
d'y aller [illegible]
tienne.

En même temps [illegible]
ouvrir les livres [illegible]
la porte de ses [illegible]
yeux, que [illegible]
que, pendant [illegible]

tin en sa qualité de page de la cour d'Espagne ; il ne lesarrêtait même pas sur le visage de sa propre mère... Voilà comment il a été un parfait modèle d'innocence... Nous allons voir qu'il fut encore un modèle de pénitence.

II. *Modèle de pénitence.* — Vous pourriez me demander pourquoi saint Louis de Gonzague, qui a eu le privilège de conserver son innocence baptismale, a voulu se soumettre à une pénitence sévère et continuelle. Ah ! c'est que les saints envisagent autrement la pénitence que nous ne le faisons nous-mêmes. Tandis que nous ne la subissons qu'à contre-cœur et dans la crainte trop fondée que nous avons de l'enfer, les saints, au contraire, ne la regardent que comme un grand acte d'amour envers Notre-Seigneur Jésus-Christ. Saint Louis de Gonzague a donc embrassé la pénitence pour imiter le Sauveur et lui devenir semblable en toutes choses. Il savait, comme dit saint Paul, que, pour mériter de régner avec lui dans la gloire, il faut souffrir avec lui sur la terre : *Si sustinebimus, et conregnabimus...* (II Tim., II, 12.)

La pénitence est encore un préservatif contre les séductions du monde et l'attrait des passions. Saint Louis de Gonzague trouvait dans le jeûne, les veilles et les mortifications qu'il s'imposait, une puissante sauvegarde contre les assauts du démon. Ce corps que nous idolâtrons, et dont nous nous faisons un dangereux ennemi par notre lâche condescendance à flatter ses goûts et à favoriser ses grossiers instincts, le serviteur de Dieu le traitait durement comme un esclave : il l'ensanglantait avec des cordes et des chaînes

jusqu'à trois fois par jour. Il se faisait quelquefois des disciplines avec des lanières de cuir et un cilice avec des éperons... Souvent il mettait en secret dans son lit des morceaux de planches pour le rendre dur et abréger son sommeil.

Victime volontaire par la pénitence, il fut encore martyr de la charité. Ce fut en se dévouant au soin des malades dans les hôpitaux de Rome qu'il contracta une fièvre qui le consuma et le conduisit au tombeau à l'âge de vingt-trois ans...

Sans doute nous ne sommes pas appelés à imiter saint Louis de Gonzague dans toutes ses œuvres; mais au moins suivons-le de loin dans la pratique des vertus dont il nous a donné l'exemple... Si nous ne pouvons nous flatter d'avoir conservé comme lui l'innocence de notre baptême, il nous reste à embrasser courageusement les œuvres de la pénitence. Nous y trouverons une salutaire expiation de nos fautes, un préservatif contre de nouvelles chutes et une source de mérites pour la vie future. Que saint Louis de Gonzague soit notre modèle dans la fidélité à la prière, la vigilance sur nous-mêmes, l'amour de Dieu et du prochain, et il sera auprès de Dieu notre puissant protecteur. Par son intercession nous obtiendrons l'éternelle récompense.

I. — La Sainteté.

[illegible]

[illegible]

C'est en écoutant cette parole que les saints sont parvenus à ce haut degré d'honneur et de gloire où nous les contemplons dans le ciel ; et c'est parce qu'ils ont été fidèles qu'ils sont placés sur les autels et que nous célébrons leur mémoire par [illegible]. Mais ce ne serait pas comprendre [illegible] que nous leur devons que de nous borner [illegible] vertus, si nous ne nous efforcions [illegible] de les imiter. Notre vocation n'est [illegible] nous aussi, nous sommes [illegible] les saints : nous aussi, nous devons [illegible] pour cette gloire dont ils sont envi[illegible] dans le ciel. Tout chrétien doit tendre à ce [illegible] que soient d'ailleurs son rang et sa condition sur la terre. Et qu'on ne dise pas que la sainteté [illegible] faite et bonne seulement pour certaines âmes [illegible], que Dieu appelle à vivre loin des embarras du monde et du tracas des affaires. Non, le ciel n'est fermé à personne. La vertu est possible à tous. Dieu n'a maudit aucune de ses créatures, et non seulement la vertu nous est possible, mais nous pouvons dans tous les états arriver à la plus haute sainteté, [illegible] dire devenir un de ces héros que l'Église ho-

nore et invoque comme protecteurs. Pour réveiller notre foi et ranimer notre courage, j'établirai 1° *que la sainteté est possible ;* 2° *qu'elle est souverainement digne de tous nos efforts.*

I. *La sainteté est possible.* — La sainteté est possible à tous. Il faut nécessairement qu'il en soit ainsi. Pourquoi ? Parce que Dieu fait à tous les hommes un devoir de se sanctifier : *Sancti estote, quia ego sanctus sum.* « Soyez saints, parce que je suis saint... » *Estote ergo vos perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est.* « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait. » (Matth., v, 48.) Or Dieu ne commande pas l'impossible : *impossibilia non jubet Deus.* Donc, s'il nous commande à tous la sainteté, c'est qu'elle est possible à tous. Elle ne nous impose rien qui soit au-dessus de nos forces. Que faut-il, en effet, pour se sanctifier ? opérer des miracles ? mener une vie extraordinaire ? s'astreindre à des jeûnes rigoureux ? flageller son corps ? quitter le monde et s'ensevelir dans la solitude ? On a vu des saints qui ont fait cela et plus encore ; mais ils auraient été également de grands saints sans ces prodiges de pénitence. Ce qui surtout a produit en eux la sainteté, c'est le soin qu'ils ont mis à se préserver du péché pendant leur vie, ou à expier par la pénitence les fautes qu'ils avaient eu le malheur de commettre...

Parmi les saints, il en est qui ont été de grands pécheurs. Saint Augustin avait vécu longtemps dans les voluptés et les plaisirs. Sainte Madeleine expia une vie coupable en pleurant aux pieds du Sauveur. Saint Pierre, le prince des apôtres, avait renié son

Maître, et saint Paul confesse qu'il s'était fait persécuteur du *nom* de Jésus-Christ. Mais ils ont fait pénitence, ils ont pleuré leurs égarements et se sont sincèrement convertis au Seigneur... Ce qui a fait les saints, c'est leur fidélité à observer la loi de Dieu et à pratiquer les vertus chrétiennes. Ils avaient la foi, mais une foi vive et ardente, qui tenait leur esprit attentif aux vérités que Dieu a révélées et que l'Église enseigne... La foi les soutenait et animait leur courage à endurer les persécutions, les mépris, et toutes les épreuves qui attendent les serviteurs de Dieu en ce monde.....

L'espérance des biens futurs leur faisait fouler aux pieds toutes les vanités et tous les plaisirs de la terre... Leur cœur, embrasé des ardeurs de la charité, mettait au-dessus de tout l'amour de Dieu et du pro-

[illegible] pourquoi di-
[illegible] Les saints
[illegible] qui sont en
[illegible] de que nous
[illegible] Notre-Seigneur
[illegible] violence, et il
[illegible] ont la con-
[illegible] *violenti ra-*

[illegible] pour faire
[illegible] s'impo-
[illegible] aucune dif-
s'exposer à [illegible] dangers pour un bien ou
[illegible] temporel. Mais quand il s'agit de s'as-

treindre aux devoirs et aux pratiques de la vie chrétienne pour se sanctifier et mériter le ciel, tout se change en obstacles insurmontables : l'état, les affaires, la pauvreté, la santé. On ne veut pas se souvenir que les saints étaient de même nature que nous, et avaient à combattre les mêmes passions et à résister aux mêmes tentations. Saint Augustin, pour bien se convaincre que la sainteté ne lui était pas impossible, se répétait souvent : « Quoi donc, Augustin ! ne pourras-tu pas ce que peuvent tant d'autres chrétiens ? » *Non poteris quod isti et istæ ?* Et nous, regarderions-nous comme impossible ce qui n'a pas été au-dessus de la portée de simples bergères et d'obscures servantes ?...

II. *La sainteté est souverainement digne de tous nos efforts.* — Ce n'est pas assez de montrer que la sainteté est facile : il faut dire encore combien elle est grande, sublime et digne de tous nos efforts... Qu'est-ce donc que la sainteté ? C'est tout simplement la lumière et la force de Dieu, descendues et incarnées en quelque sorte dans un cœur d'homme ; c'est Jésus-Christ vivant dans le chrétien, et lui inspirant ses pensées, ses sentiments, dirigeant toutes ses démarches et toutes ses actions. La sainteté, en un mot, c'est ce qui perfectionne l'homme et le rend semblable à Dieu. Vérité, pureté, justice, bonté, noble gloire : tout est merveilleusement réuni dans les saints. Qu'un chrétien prenne l'Évangile pour en faire la règle de sa conduite, qu'il en suive les préceptes et les conseils, il n'en faut pas davantage pour faire de lui un homme parfait et selon le cœur de Dieu, c'est-à-dire un saint..

Est-il, je le demande, une entreprise plus sublime et plus digne de nos efforts, que celle d'arriver au comble de la gloire, de la puissance, de la félicité et de toutes les plus suaves et plus durables jouissances ?... Quelle gloire est comparable à celle des saints ! Dans le ciel ils sont si étroitement unis à Jésus-Christ, qu'ils ne font qu'un avec lui, et ils rayonnent de tout l'éclat que leur communique sa divinité ; sur la terre leur nom est chanté dans toutes les langues, et leur mémoire est célébrée avec amour et reconnaissance par tous les peuples catholiques... Leur puissance s'affirme par les miracles sans nombre que Dieu accorde à leur intercession et à leurs mérites... Comment parler de leur félicité, quand un saint Paul lui-même, ravi jusqu'au troisième ciel, ne trouve pas de paroles pour redire ce que Dieu réserve à ceux qu'il aime?... (I Cor., II, 9.) Leurs jouissances, l'Esprit-Saint les appelle un torrent de délices dont ils sont enivrés : *Torrente voluptatis tuæ potabis eos.* (Ps. XXXV, 9. Cette gloire, cette puissance, cette incomparable félicité, ne méritent-elles pas toutes les affections de notre cœur, tous les efforts de notre volonté ? ne sont-elles pas dignes des sacrifices les plus généreux ? Heureux donc si nous travaillons avec zèle à la sainteté de nos âmes ! nous nous assurerons par là un bonheur éternel.

X. — Œuvre de la Propagation de la foi.

Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona ! (Rom., x, 15.)

Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui évangélisent la paix et annoncent les biens éternels !

De toutes les œuvres inspirées par le catholicisme, une des plus admirables et des plus agréables à Dieu, c'est celle de la Propagation de la foi. Aussi prend-elle de jour en jour un accroissement plus étendu et plus grand. Inaugurée d'abord dans une ville de notre France par le zèle d'une pieuse et humble femme, elle s'est répandue jusqu'aux extrémités du monde, et a été favorablement accueillie partout et dans tous les rangs de la société. Le riche se fait honneur d'être membre de la Propagation de la foi en donnant de son superflu, et le pauvre économise une obole sur son travail et sa nourriture pour associer son nom inconnu à cette œuvre sainte.

Cette œuvre vous est chère à tous, et elle le sera encore davantage, j'espère, quand je vous en aurai rappelé l'excellence et les résultats. Vous qui déjà avez le bonheur d'en faire partie, vous verrez que ce n'est pas en vain que vous avez donné à cette œuvre votre aumône et vos prières; et vous qui n'êtes point encore associés de la Propagation de la foi, vous trouverez dans ces quelques paroles de puissants encouragements pour suivre l'exemple d'un si grand

[illegible] acquérir comme eux de [illegible]. [illegible] L'excellence de l'œuvre de la Propagation de la foi ressort : 1° *du but qu'elle se propose ; 2° des moyens qu'elle emploie ; 3° des résultats qu'elle produit.*

1. *Du but qu'elle se propose.* — Porter la lumière de l'Évangile et la connaissance du vrai Dieu, ouvrir le ciel et fermer l'enfer à une multitude de peuples idolâtres, qui jusqu'à présent sont restés assis dans les ténèbres et les ombres de la mort, ignorant à la fois [illegible] et leur fin ; leur révéler le nom de Notre-[illegible] Jésus-Christ, le Sauveur des hommes, et les [illegible] de son Église : voilà ce que se propose [illegible] Propagation de la foi... Dieu a créé tous [illegible] le salut éternel. Mais le salut n [illegible] que par la connaissance de Jésus [illegible] Évangile. Or, dans les îles de l'Océa- [illegible] de l'Amérique, sur les sables [illegible] à travers les espaces immenses [illegible] vivent encore dans tous les [illegible] rendent aux démons un [illegible] C'est pour éclairer ces [illegible] population profonde où [illegible] constituée l'œuvre de la [illegible] comme la mission de [illegible] dans le monde... Je [illegible] purement humain [illegible] l'œuvre de notre [illegible] civilisation et [illegible] dans le monde ! mais les [illegible] les langues des a-

mations des philanthropes, que sont-elles pour atteindre ce but, en comparaison de cette œuvre éminemment catholique? La courte prière et l'humble obole d'un associé de la Propagation de la foi ont civilisé plus de sauvages que les entreprises de la philanthropie et les rêveries humanitaires toutes ensemble. Quelle gloire pour vous, pieux associés de la Propagation de la foi, de pouvoir communiquer à tant d'infortunés qui en sont privés le double bienfait que vous possédez : la foi et la civilisation! Y a-t-il une œuvre plus glorieuse à Dieu et plus méritoire pour vous?

II. *Des moyens qu'elle emploie.* — Excellente dans son but et dans ses fins, l'œuvre de la Propagation de la foi ne l'est pas moins dans les moyens qu'elle emploie. Ces moyens, vous les connaissez: c'est la prière et l'aumône. Aux yeux de l'humaine sagesse, ils ne peuvent paraître que bien méprisables et bien faibles; mais aux yeux de la foi, qu'ils sont grands! La prière n'est-elle pas le moyen que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a donné pour obtenir de son Père tout ce que nous lui demanderions? *Amen, amen, dico vobis : si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.* (Joan., XVI, 23.) Quelle ne doit pas être la puissance de notre prière, quand elle s'élève vers le Ciel de tous les points du globe, qu'elle jaillit de millions de cœurs animés du souffle divin de la charité!... A la prière on joint l'aumône, qui n'est pas moins puissante sur le cœur de Dieu... Plus grande est la pauvreté de celui auquel on fait l'aumône, plus grande aussi sera la récompense de celui qui la donne généreusement

Or qui peut-on imaginer de plus misérable que ces milliers de créatures humaines qui vivent privées du premier de tous les biens, qui est la grâce de Dieu? L'aumône de la Propagation de la foi, tous vous pouvez la faire. Cinq centimes par semaine! Quel est le pauvre qui, avec un peu de bonne volonté, ne puisse prélever ce léger tribut même sur son nécessaire ? Ce sou accumulé et insignifiant en lui-même produit des millions; et avec cela vous venez au secours des ouvriers de l'Évangile répandus sur tous les points du globe, vous bâtissez des églises, vous ouvrez des écoles pour instruire les enfants, des hôpitaux pour abriter les vieillards et soigner les malades, et vous donnez le ciel à des milliers d'âmes qui, sans cela, en auraient été éternellement privées.....

III. *Des résultats qu'elle produit.* — Suivons à travers le monde l'œuvre de la Propagation de la foi : partout nous la verrons accomplir les plus étonnantes merveilles. N'est-ce pas à sa douce influence que des peuples sans nombre, qui jusque-là avaient vécu dans la plus dégradante barbarie, sont redevables de cette civilisation qui les place aujourd'hui au niveau des nations les plus policées de l'ancien monde? L'Amérique n'est si florissante que depuis que les missionnaires catholiques ont parcouru en tout sens ses vastes contrées et y ont planté la croix du Sauveur... Comme l'Amérique, l'Asie, l'Afrique, les îles de l'Océanie s'avancent vers la civilisation à mesure que la foi y répand sa lumière. C'est en vain que le protestantisme envoie ses pasteurs et ses ministres chargés de bibles et de brochures à bon marché pour détruire

paganisme : au catholicisme seul est réservé onneur de répandre partout la vérité et la vie... voyant les magnifiques résultats de l'œuvre de la ɔpagation de la foi, vous pouvez vous en attribuer mérite, puisque ce sont vos prières et vos au- ınes qui l'entretiennent. Vous vous enrichissez en tre de trésors immenses pour l'éternité. Les sou- ·ains Pontifes ont attaché les plus précieuses indul- ıces à cette œuvre si sainte. En contribuant à la ıversion des infidèles, vous travaillez à votre ıctification. En retour des légers sacrifices que ıs vous imposez, Dieu vous accorde la surabon- ıce de ses grâces. Les âmes que vous aurez con- ɔué à sauver, intercéderont pour vous auprès de :u dans le ciel, et vous aurez un jour le bonheur partager leur gloire.

XI. — Œuvre de la Sainte-Enfance.

Sinite parvulos venire ad me.
(Marc, x, 14.)

Laissez venir à moi les petits enfants.

Nous voyons dans l'Évangile que Notre-Seigneur ıus-Christ a toujours montré une prédilection parti- .ière pour les enfants : il les appelait auprès de lui, es embrassait affectueusement et leur donnait ses ıs tendres bénédictions. Quelquefois les apôtres, loutant pour le divin Maître l'importunité des mè- ; qui se pressaient pour lui présenter leurs enfants,

[illegible] de les écarter : mais le divin Sauveur les reprenait de leur trop de zèle. Sinite, disait-il : « laissez venir à moi les petits enfants, car c'est à eux qu'appartient le royaume des cieux. » *Sinite parvulos, et nolite eos prohibere ad me venire : talium est enim regnum cœlorum...* Matth. XIX, 14. Heureux enfants réunis aujourd'hui dans la maison de Dieu, vous êtes les amis privilégiés de Notre-Seigneur Jésus-Christ : il voit en vous la grâce et l'innocence de votre baptême. Heureux parents qui, en possession du don de la foi, n'avez eu rien de plus à cœur que de le communiquer à ceux qui sont nés de vous !... Mais loin de nous, en Chine et dans d'autres pays idolâtres, il est encore des millions d'enfants exposés à mourir sans baptême.. Notre-Seigneur dit à tous les chrétiens, comme autrefois aux apôtres : *Sinite parvulos venire ad me*, « laissez venir à moi ces pauvres petits enfants. » En votre nom, l'Église a répondu à l'appel du Sauveur par l'œuvre de la Sainte-Enfance, dont je viens vous dire 1° *l'origine*, 2° *les moyens* ; 3° *les avantages*.

I. Origine. — L'œuvre de la Sainte-Enfance est en quelque sorte la fille de l'œuvre de la Propagation de la foi. Un jour, une pieuse personne, touchée de compassion à la vue de tant d'âmes qui, enveloppées des ténèbres du paganisme, périssaient éternellement faute de missionnaires pour les instruire des vérités de l'Évangile et les baptiser, eut l'inspiration de faire appel à la charité des âmes chrétiennes pour recueillir des aumônes et venir au secours des apôtres qui se dévouent au salut des infidèles. Un sou par mois, un Pater et un Ave chaque jour : voilà le fond de cette

œuvre incomparable, qui produit aujourd'hui des centaines de millions de francs et ouvre le ciel à des millions d'élus sur tous les points du monde habité... Mais dans les pays idolâtres et surtout dans le vaste empire de la Chine, qui compte plus de trois cents millions d'habitants, un spectacle navrant par-dessus tout, c'est de voir un nombre infini de petits enfants livrés à la mort dès leur naissance. Des mères dénaturées les étouffent de leurs propres mains, sans se laisser émouvoir par leurs cris; d'autres les jettent à l'eau, dans les égouts, dans les fossés ou sur la voie publique, où les chiens et les bêtes immondes viennent les dévorer. Un prélat français, un homme de Dieu, touché du sort de ces innocentes créatures, conçut un jour, dans la tendresse de son âme, la pensée de les ravir à la mort. Ce fut le principe et l'origine de l'œuvre de la Sainte-Enfance. Il s'agissait de faire pour le salut des petits enfants ce que la Propagation de la foi accomplit pour la conversion des infidèles. Quelle œuvre donc plus agréable au cœur si aimant de Notre-Seigneur Jésus-Christ? Vous voulez, Seigneur, qu'on vous amène les petits enfants : nous voici prêts à donner nos aumônes et à offrir nos prières pour mériter votre grâce à nos jeunes frères....

II. *Les moyens.* — Mais, direz-vous, les pauvres petits païens, on les compte par millions et millions dans le monde : comment arriver jusqu'à eux? et quel moyen assez puissant pour triompher de tous les obstacles qui inévitablement s'opposeront partout au succès d'une si vaste et si belle entreprise? La charité est ingénieuse : elle réussit à tout ce qu'elle entreprend pour Dieu.

Elle s'est dit : Pour ravir ces petits enfants de la Chine et les mères païennes à la barbarie de leurs parents dénaturés, à la tyrannie du démon : pour leur procurer le bienfait du baptême et leur ouvrir le ciel, je ferai de tous les enfants de la sainte Église catholique autant de petits apôtres, qui, par leurs prières et leurs aumônes, enverront à tous les horizons des prêtres, des religieux, des religieuses, des missionnaires dévoués, qui auront pour ces petits Chinois abandonnés et condamnés à mort un cœur de père et de mère. Ils les ramasseront dans les rues et dans les égouts, ils les arracheront à la dent des animaux immondes; ils les achèteront même, s'il le faut, à des parents dénaturés. Ils les baptiseront. Ceux de ces pauvres enfants qui mourront, iront droit au ciel ; ceux qui survivront, grandiront dans la foi, la connaissance et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ... Voilà, parents chrétiens, le but pour lequel on demande à chacun de vos enfants un sou par mois... Mais ce sou, aidé de la prière qui s'échappe du cœur innocent des enfants, devient auprès de Dieu un moyen tout-puissant pour la régénération spirituelle de tant de frêles et malheureuses créatures, qui, sans le secours de votre charité, seraient condamnées à périr misérablement en ce monde, et à ne voir jamais Dieu dans l'autre...

III. *Les avantages.* — L'œuvre de la Sainte-Enfance, si féconde en résultats pour la vie surnaturelle et même temporelle des enfants à qui elle s'applique, et pour la diffusion de l'Évangile et de la véritable civilisation parmi les peuples infidèles, renferme encore les plus précieux avantages pour tous les associés. Dieu

ne se laisse jamais vaincre en générosité. En retour de la légère obole que vous offrez à cette œuvre et de la petite prière que vous récitez chaque jour, vous recevez les bénédictions les plus abondantes : car, les Livres saints nous l'apprennent, la prière jointe à l'aumône (Tob., XII, 8) est toute-puissante auprès de Dieu; elle pénètre jusqu'au ciel (Eccli., XXXV, 21), et fait descendre sur nous toutes les grâces qui nous sont nécessaires à chaque instant... Ces petits enfants que vous contribuez à sauver, deviennent autant d'anges qui glorifient Dieu et prient pour vous... Ces jeunes associés de la Sainte-Enfance, formés comme dès le berceau à l'exercice de la charité, contractent les plus salutaires habitudes; et c'est parmi eux que l'on trouvera plus tard les meilleurs soutiens des œuvres qui ont pour but la gloire de Dieu et l'amour du prochain... Quels avantages encore dans les riches indulgences que le souverain Pontife a attachées à l'association de la Sainte-Enfance, comme il est facile de le voir dans les *Annales!*... Quels nombreux mérites enfin amassés pour le ciel! Si un verre d'eau ne doit pas rester sans récompense, qu'en sera-t-il de ces actes de charité spirituelle et corporelle accomplis dans l'univers entier par les saints missionnaires que vous secourez, et dont vous partagez les travaux et les mérites? Continuez donc à soutenir cette œuvre admirable de la Sainte-Enfance, mettez tout votre zèle à la répandre autour de vous, et Notre-Seigneur un jour vous fera part de son royaume.

XII. — Œuvre de Saint-François-de-Sales.

Fidem servavi. II Timoth., IV, 7.
J'ai conservé la foi.

C'est une œuvre souverainement glorieuse pour Dieu et très méritoire pour nous que de contribuer à la propagation de la foi parmi les nations idolâtres; mais ce qui n'est pas moins digne de notre zèle de catholiques, c'est de conserver dans notre propre pays la croyance et la pratique de l'Évangile... Saint Paul, écrivant à son disciple Timothée, se rendait ce beau témoignage : « J'ai soutenu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai conservé la foi. » *Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi.* (II Tim., IV, 7. Et il établissait sur ce fondement ses plus solides espérances pour l'éternité : *In reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus... justus judex...* (Id., ibid., 8.) Nous ne pouvons pas prétendre au glorieux apostolat de saint Paul : ni ses vaillants combats ne nous attendent, ni d'aussi longues et aussi périlleuses courses ne nous sont réservées ; mais, autant qu'il est en nous, nous devons nous associer à son zèle pour la défense et la conservation de la foi, dans notre patrie et dans nos foyers, surtout aujourd'hui qu'elle est plus particulièrement attaquée. Une œuvre a été spécialement établie à cette fin : c'est l'œuvre de Saint-François-de-Sales. En voici 1° *le but*; 2° *les obligations*; 3° *les profits*.

I. *Le but.* — L'œuvre de Saint-François-de-Sales a pour but de conserver et de défendre la foi contre les attaques incessantes de l'impiété et de l'hérésie. Elle est pour les pays catholiques ce qu'est l'œuvre de la Propagation de la foi pour les pays infidèles. Une guerre, et une guerre à outrance, est déclarée à la religion, à l'Église catholique, au Pape, au clergé, aux congrégations religieuses. C'est ce qu'un des oracles de l'impiété révolutionnaire appelle « le cléricalisme ». Ce n'est pas assez pour les suppôts de Satan de pouvoir blasphémer publiquement et impunément Dieu et son Fils Jésus-Christ; ils veulent encore les chasser des écoles, et en effacer, s'ils le pouvaient, jusqu'au souvenir dans le cœur des enfants. Pour arriver à leurs fins sacrilèges, quels moyens ne mettent-ils pas en œuvre? Leurs orateurs montent sur les tréteaux dans les théâtres, dans les cirques, dans les alcazars; leurs écrivains, journalistes, feuilletonistes, brochuriers, barbouillent de leurs calomnies et de leurs ignorantes diatribes des milliers de feuilles, qui répandent partout le mépris et la haine de la religion catholique et de ses plus saintes institutions; leurs employés, au mépris de toutes les lois, reçoivent le mot d'ordre pour exercer partout la persécution. A un mal toujours croissant, il faut des remèdes puissants et énergiques; il faut une association de catholiques dévoués, prêts à tous les sacrifices pour préserver leurs frères d'une universelle apostasie. Eh bien! telle est la fin, tel est le but de l'œuvre de Saint-François-de-Sales, instituée et dirigée par un pieux et zélé prélat, encouragée et bénie par Sa Sainteté le Pape

Pie IX. A la littérature impie, corruptrice et obscène, elle oppose la diffusion et la lecture des bons livres et des journaux édifiants ; par les retraites et les prédications populaires, elle combat les semeurs de mauvaises doctrines, et ravive la piété dans les paroisses et dans les agglomérations ouvrières ; elle lutte contre les écoles sans Dieu, en fondant et en entretenant les écoles catholiques ; elle vient au secours des pauvres églises dans les pays mixtes, et se multiplie partout pour la défense de la foi, des bonnes mœurs, et la conservation des institutions catholiques, qui sont le salut de la société.

II. *Les obligations.* — Quelles sont les conditions et les obligations pour faire partie d'une œuvre aujourd'hui si nécessaire et si avantageuse à la société chrétienne? Elles sont si simples et si faciles, qu'il n'y a personne qui non seulement ne puisse, mais ne doive désirer de s'enrôler dans ce glorieux apostolat. Que vous demande-t-on? Un *Ave Maria* chaque jour, avec l'invocation : « Saint François de Sales, priez pour nous ; » chaque mois, l'offrande de cinq centimes au moins pour les besoins de l'œuvre. En vérité, qui ne trouvera, dans les vingt-quatre heures du jour, le temps de réciter cette courte prière? qui pourra se plaindre de n'être pas assez riche pour économiser la trentième partie d'un sou par jour? En elle-même, cette obole n'est rien ; et cependant, en la multipliant, en la recueillant un peu partout, elle produit des sommes suffisantes pour répandre de bons livres, ouvrir des écoles, réparer des églises en ruine, donner des missions et des retraites. Dira-t-on de l'œuvre de

ıt-François-de-Sales, comme de toutes les autres : faut de l'argent, toujours de l'argent» ? Mais pour i n'en faut-il pas? Croyez-vous donc que les enne- de la religion voyagent, pérorent, écrivent et sur- dînent sans argent? Entendez-vous jamais le vre peuple qui paye de ses sueurs les fêtes et les sirs des histrions qui le trompent, se plaindre du roît d'impôts qu'on lui extorque? Ah! ceux qui laignent qu'on leur demande quelques misérables ers, ce ne sont pas les protestants, les socialistes, évolutionnaires ; ce sont de mauvais catholiques, i il importe peu qu'on attaque leur foi ou qu'on sse l'innocence de leurs enfants.....

I. *Les profits.*— Dans les innombrables associations se multiplient partout aujourd'hui, ce qu'on exa- e avant tout, ce sont les chances de gain et de it qu'elles promettent... L'association de Saint- ıçois-de-Sales offre aussi à ses membres de beaux ches bénéfices. Il ne s'agit pas précisément de din- des à partager ni de profits d'argent à réaliser, me si nous n'avions pas d'intérêts supérieurs à : de la fortune et du bien-être temporel. Le gain l'œuvre de Saint-François-de-Sales nous assure, celui de nombreuses indulgences plénières et ielles. Indulgence plénière 1° le jour de l'agréga- ; 2° à l'article de la mort ; 3° aux trois fêtes de vre : le 29 janvier, le 29 juin, le 8 décembre ; ıatre jours par mois, au choix de chaque associé. indulgences sont accordées aux conditions ordi- es de la confession, de la communion et de la vi- ı une église, avec prières aux intentions du sou-

[illegible] indulgence de 60 jours pour chaque [illegible] immenses trésors donc vous pouvez [illegible] pour vous une et à peu de frais ! Au point de vue [illegible] vous êtes tous les premiers à profiter du bien auquel vous contribuez. En conservant la foi et les pratiques chrétiennes parmi vos frères, vous prévenez les désordres, les révolutions et les crimes qui mettent en péril votre repos, vos biens, votre vie. Avec la [illegible] la piété, la paix règne dans les cœurs, dans la [illegible] dans la société ; Dieu est honoré et servi, les hommes s'aiment et s'entr'aident comme des frères, [illegible] règne cette charité dont le ciel sera la [illegible].

[illegible] première messe d'un prêtre.

Pro Christo legatione fungimur.
(2 Corinth., v, 20.)

Nous sommes les délégués du [illegible].

[illegible] après sa glorieuse [illegible] Jésus-Christ a choisi [illegible] spécialement chargée [illegible] durant tous les siècles son [illegible] et le salut des [illegible] tribu sacerdotale ; [illegible] plus que jamais, a le [illegible] et toutes

les persécutions d'une prétendue civilisation moderne ; ce clergé que les coryphées de la démocratie n'ont pas craint de dénoncer comme ennemi public... Saint Paul, qui, outre son titre de grand apôtre, avait encore celui de citoyen romain, ne craignait pas, quand les circonstances le demandaient, de revendiquer les honneurs dus à son divin ministère, et de ramener les Juifs contradicteurs aux lois du respect envers lui et envers ses frères dans le sacerdoce et l'apostolat. « Nous sommes », disait-il aux Corinthiens, « les délégués, les ambassadeurs, les fondés de pouvoirs du Christ. » *Pro Christo legatione fungimur...*

Je ne tromperai point votre religieuse attente en rappelant à votre foi : 1° *ce qu'est le prêtre dans son caractère et ses fonctions* ; 2° *les devoirs que ce caractère et ces fonctions vous imposent.*

I. *Caractère et fonctions du prêtre.* — Cet homme revêtu d'un costume sévère et différent de celui de la foule, dont la demeure modeste et silencieuse s'élève au milieu de vos demeures ; cet homme que vous avez sans cesse sous les yeux et qui préside à toutes vos assemblées dans le temple saint, qui est-il et d'où vient-il ? Voici son histoire : Il y a quelque vingt ans, il naissait sous un toit modeste, de parents qui n'avaient de patrimoine que leur travail et leur foi. De bonne heure, l'enfant fut placé dans un établissement sous la vigilance de maîtres instruits et dévoués. Après dix ou douze ans de travail, de discipline et d'épreuves, il se croit appelé à renoncer au monde et à travailler au salut des âmes : il entre dans

un grand séminaire ; et là, pendant quatre ans, il se livre au double et difficile labeur de l'étude et de la piété. Avec l'approbation des vétérans du sanctuaire, l'évêque appelle à ses pieds le jeune lévite, le marque de la tonsure en signe de renoncement aux vanités du monde, l'initie aux fonctions saintes, reçoit son vœu glorieux et irrévocable de chasteté, lui impose les mains en invoquant sur lui le Saint-Esprit, et enfin le consacre prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech: *Tu es sacerdos in æternum, secundum ordinem Melchisedech.* Ps. CIX, 4. Hebr., V, 6 ; VII, 17.) En vertu de la plénitude du sacerdoce dont il est revêtu comme successeur des apôtres, le pontife communique au jeune prêtre qu'il vient de consacrer par les onctions saintes tous les pouvoirs qui conviennent à l'auguste ministère qui lui est confié. Avec Jésus-Christ il lui dit : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » (Joan., XX, 21.) « Allez donc et enseignez. » (Matth., XXVIII, 19.) Et ce prêtre qui monte en chaire pour la première fois, si humble et si timide soit-il, ce n'est plus simplement un homme qui vient parler à d'autres hommes : c'est le délégué, le représentant, l'interprète du Christ, qui vient « annoncer l'Évangile à toute créature » (Marc., XVI, 15), avec une autorité qui n'est autre que celle du Fils de Dieu lui-même. Allez, prêtre, et parlez en mon nom. « Celui qui vous écoute, m'écoute ; celui qui vous méprise, me méprise. » *Qui vos audit, me audit; et qui vos spernit, me spernit...* (Luc., X, 16.)

En chaire, le prêtre est docteur au nom du Christ... Au confessionnal où il va s'asseoir, il est juge.

L'évêque lui a dit : « Recevez le Saint-Esprit : les péchés seront pardonnés à qui vous les pardonnerez, et ils seront retenus à qui vous les retiendrez. » (Joan., XX, 22-23). En même temps qu'il est juge, il est médecin pour sonder les plaies des âmes et leur donner des remèdes salutaires. Représentant et délégué de Jésus-Christ, il a encore grâce d'état pour consoler toutes les misères, trouver un baume à toutes les plaies morales... Dites si, pour de vrais chrétiens, il est un père plus tendre, un ami plus dévoué que le prêtre ? Suivez-le dans tous les détails de son divin ministère, et vous comprendrez le sens de cette parole de Jésus-Christ aux prêtres de son Église : *Vos estis sal terræ, vos estis lux mundi...* « Vous êtes le sel de la terre, vous êtes la lumière du monde... » (Matth., V, 13, 14.)

II. *Devoirs que ce caractère et ces fonctions imposent aux fidèles.* — Si la soutane du prêtre a le privilège d'enflammer d'infernales colères, elle est propre aussi à réveiller dans les cœurs catholiques les plus purs et les plus nobles sentiments. Aux yeux de la foi, le prêtre qu'est-il ? Un homme consacré à Dieu. Vous lui devez donc ce respect religieux dont vous êtes pénétrés à la vue d'une église, d'un autel, d'un vase sacré, d'une croix : car le prêtre est l'homme de l'Église, le ministre de l'autel, le dispensateur des divins mystères et le porte-croix par excellence. Or, si vous rencontrez une église mal construite, pauvrement décorée, renfermant quelque meuble défectueux, en est-elle moins la maison de Dieu et votre respect en est-il moins profond pour cela ? Pourquoi

donc en vénéreriez-vous moins le prêtre, parce que vous apercevriez en lui des défauts, des imperfections inhérentes à la pauvre nature humaine?...

Le prêtre, c'est le docteur et le maître qui vous parle au nom de Jésus-Christ. Or comment écouteriez-vous Jésus-Christ, si vous aviez le bonheur de l'entendre lui-même ? Avec quelle attention, avec quel recueillement, avec quel soin, avec quelle docilité vous recevriez ses divins enseignements ! Mais un jour il vous demandera compte de l'usage que vous aurez fait de sa parole arrivée à vos oreilles par l'organe de son ministre. Ce que le prêtre vous commande, c'est Jésus-Christ qui vous le commande; ce que le prêtre vous défend, c'est Dieu qui vous le défend. Si vous êtes chrétiens et enfants dévoués de l'Église, vous obéirez donc avec soumission, avec empressement, avec amour, à tout ce que le prêtre vous ordonnera au nom et par l'autorité du divin Maître... Cet homme qui vous est envoyé pour vous instruire, vous diriger, vous gouverner, vous reprendre au besoin et vous corriger, c'est un père qui ne veut que le bien de ses enfants, un ami tout dévoué à vos plus chers intérêts, un pasteur qui a mission de veiller sur son troupeau pour le protéger contre la dent meurtrière des loups. A tous ces titres, il mérite toute votre confiance, votre amour et votre dévouement... Notre-Seigneur Jésus-Christ l'a dit : il regardera comme « fait à lui-même ce qui sera fait au dernier de ses disciples. » (Matth., XXV, 40.) Les blasphèmes vomis contre le plus humble de ses prêtres crieront vengeance et seront punis comme outrageant la per-

sonne même du Fils de Dieu ; comme aussi le respect, l'honneur et la vénération rendus au prêtre remonteront à Jésus-Christ et seront récompensés d'une éternelle gloire.

XIV. — Chemin de la croix.

Christo igitur passo in carne, et vos eadem cogitatione armamini. (I Petr., IV, 1.)

Le Christ ayant souffert dans sa chair, vous aussi armez-vous de la même pensée.

Nul souvenir ne doit être plus familier et plus cher tout ensemble à un chrétien, que celui des souffrances et de la mort de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Sainte et salutaire pensée, que l'apôtre saint Pierre nous exhorte à conserver comme une arme offensive et défensive contre les ennemis de notre salut : *Et vos eadem cogitatione armamini...* Aussi l'Église a-t-elle béni, encouragé et enrichi des plus nombreuses indulgences la pieuse pratique répandue aujourd'hui partout et connue sous le nom de *Chemin de la croix*, ou *Via crucis*. Votre piété ayant ardemment sollicité l'établissement solennel de cette dévotion dans cette église, je veux vous en montrer l'excellence et les avantages, et par conséquent vous en recommander la pratique. Que de choses à dire sur cet immense sujet! Cette dévotion est une des plus riches en enseignements, en consolations, en fruits de grâces et de vertus, en tou-

tes sortes de bénédictions spirituelles... Méditons ensemble 1° *la sainteté de son origine;* 2° *les souvenirs de foi qu'elle réveille;* 3° *les grâces et les privilèges dont elle est enrichie.*

1. *La sainteté de son origine.* — La pratique du chemin de la croix, dans ce qu'elle a d'essentiel, remonte jusqu'au Calvaire. C'est au pied de cette colline à jamais illustrée par le sacrifice de l'adorable victime de notre salut que nous la voyons commencer. Jésus-Christ notre divin Maître a marché le premier dans ce chemin, et il en a marqué les étapes par chaque goutte de son sang. En acceptant pour lui-même toutes les rigueurs de cette voie douloureuse, il en a aplani les difficultés à ceux qu'il invite à y marcher à sa suite. Ce sentier qu'il a arrosé de son sang et de ses sueurs, il nous demande à nous pécheurs de l'arroser de nos larmes, et il nous dit comme aux filles de Jérusalem : « Ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes » (Luc., XXIII, 28), afin que vous méritiez le pardon qui vous est offert par ma croix.... Après Jésus, ou plutôt avec lui et le suivant d'aussi près que peuvent le lui permettre ses forces abattues par la douleur, nous voyons s'avancer Marie sa sainte mère. Une pieuse et antique tradition rapporte que la très sainte Vierge, après la mort de son divin Fils, parcourut souvent la longue route qui se déploie de la maison de Pilate jusqu'au sommet du Golgotha, en méditant sur les souffrances que son Jésus avait endurées à chaque pas. Quand l'Évangile nous montre cette tendre mère debout auprès de la croix pendant l'agonie du Sauveur, il nous donne bien à entendre

qu'elle l'avait fidèlement suivi sur la voie du Calvaire. Nous pouvons donc bien lui dire : Oui, ô Marie, vous fûtes la première à faire le chemin de la croix; permettez-nous de vous accompagner sur la montagne sainte, afin de nous unir avec vous à l'immolation de votre divin Fils... Vient ensuite le disciple que Jésus aimait, et que, pour cette raison même, il voulut avoir pour témoin et pour compagnon de cette marche laborieuse. A son tour le pieux centenier trouva dans le chemin de la croix le chemin du ciel, et Madeleine pénitente fut aussi une des premières à répandre sur la voie sacrée les larmes de son repentir et de son amour... Telle est la glorieuse et sainte origine du chemin de la croix. Les premiers fidèles en conservèrent pieusement la tradition, et c'est sur la voie du Calvaire qu'ils allaient chercher la force de marcher joyeusement au martyre.

II. *Les souvenirs de foi qu'elle réveille.* — En elle-même, la dévotion du chemin de la croix est la plus propre à nous rappeler les plus saints et les plus augustes mystères de notre rédemption. Quel touchant mémorial de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Avec ce divin Maître nous entrons dans le prétoire de Pilate, et nous sommes témoins de l'inique sentence qui le condamne à mort. Nous le voyons chargé de sa croix, et succombant jusqu'à trois fois sous ce lourd fardeau, qui pèse sur ses épaules meurtries et ensanglantées. Ici l'innocente victime rencontre sa très sainte mère, qui voudrait l'arracher aux mains de ses bourreaux.... Nous arrivons enfin au Calvaire, où vont se consommer la justice de Dieu, l'amour de

Jésus et la malice des hommes. Les bourreaux sont là : ils dépouillent Jésus de ses vêtements, ils enfoncent des clous dans ses pieds et dans ses mains; ils dressent la croix, et le Sauveur y expire après nous avoir donné en héritage son corps, son cœur et sa mère... Est-il, je le demande, souvenir plus douloureux et plus consolant à la fois? Je ne m'étonne pas si la dévotion du chemin de la croix est dans l'Église une des pratiques les plus populaires. Après le saint sacrifice de la messe, il n'est pas d'œuvre plus excellente et plus salutaire que celle de suivre le divin Sauveur dans la voie douloureuse, de prendre part à ses souffrances, de méditer ses exemples d'humilité, de résignation, de charité et de compassion... Cette dévotion, enfin, est à la portée de tout le monde; la pauvre servante qui ne sait pas lire, peut aussi bien faire son chemin de la croix que le plus savant docteur : il lui suffit de réciter un *Pater* et un *Ave*, en méditant quelques instants sur chacune des stations qui composent le *Via crucis*...

III. *Les grâces et les privilèges dont elle est enrichie.* — Le chemin de la croix est encore une source de grâces abondantes et de précieux privilèges pour les âmes qui le font avec piété.

Grâces de pénitence et de conversion d'abord. Quel goût, quel sentiment, quel attrait pour la justice, quel regret amer de l'innocence perdue ne fait pas naître dans le cœur la contemplation des scènes déchirantes du Calvaire! Comment ne pas sentir en quelque sorte le besoin d'embrasser les rigueurs de la pénitence au spectacle des souffrances que Jésus, l'innocence et

la sainteté mêmes, a endurées pour l'expiation de nos crimes!... Comment rester sous le poids du péché et ne pas se convertir en voyant le Sauveur verser son sang pour apaiser la justice de son Père?... Pour les âmes fidèles, les âmes justes, le chemin de la croix est le principe des plus douces consolations; leur bonheur est de partager le calice amer du Sauveur et de porter à sa suite la croix des peines, des tribulations et des épreuves inséparables de la vie présente...

Quant aux *privilèges* attachés à l'exercice du chemin de la croix, ils consistent surtout dans les nombreuses indulgences dont l'ont enrichi les souverains Pontifes. Par l'effet de leur libéralité, nos stations particulières sont favorisées d'autant d'indulgences que celles mêmes de Jérusalem et des Lieux saints. Vous vous estimeriez heureux, n'est-il pas vrai? de pouvoir faire le pèlerinage de Terre sainte, pour baiser la trace des pieds du Sauveur sur le sentier du Calvaire, afin de raviver votre foi, d'enflammer votre charité et d'obtenir la rémission pleine et entière de vos péchés? Tous ces précieux avantages, vous les aurez désormais dans votre église, en faisant dévotement les stations du chemin de la croix. Soyez fidèles à cette pratique : elle vous méritera toutes les grâces de Notre-Seigneur pour le temps et pour l'éternité.

I. — Pour une bénédiction de croix.

Verbum crucis... *Dei virtus est.*
I Cor. I, 18.

La parole de la croix..., c'est la vertu de Dieu.

Cette croix que nous allons bénir et ériger au lieu qu'elle est destinée par votre piété, bien que fabriquée d'une matière morte, ne sera point cependant un monument muet. Chaque fois que vous l'apercevrez, même de loin, elle vous rappellera les plus consolantes vérités et il s'en échappera une éloquente parole qui pénétrera jusqu'au plus intime de vos cœurs. Pour ceux qui courent aveuglément à leur perte, dit le grand Apôtre, la parole, le mystère de la croix est une folie; mais pour ceux qui marchent dans la voie du salut, c'est-à-dire pour nous, elle est, la sagesse, la puissance et la miséricorde de Dieu : *Verbum enim crucis pereuntibus quidem stultitia est : iis autem qui salvi fiunt, id est nobis, Dei virtus est...* Oui, si vous comprenez le mystère de la croix et si vous savez vous montrer attentifs à sa parole, elle vous dira : Venez à moi : je suis le gage de la réconciliation et du pardon. Venez à moi : je suis le signe de la lutte et du combat. Venez à moi : je suis l'étendard de la victoire et du triomphe.

C'est à ce triple point de vue : 1° *de gage ;* 2° *de signe ;* 3° *d'étendard*, que nous la saluons.

1. *Gage de la réconciliation et du pardon.* — Cette croix,

qu'est-elle et que nous dit-elle ? C'est l'image d'un Dieu qui souffre et qui meurt. Sa vue suffit à nous rappeler toute la suite du drame sanglant qui s'est accompli sur le Calvaire. C'est Jésus, le Verbe éternel de Dieu, le Fils très beau, très saint et très aimant de l'immaculée Vierge Marie, qui l'a chargée sur ses épaules et l'a portée sur le Golgotha. L'innocente et adorable victime, comme un autre Isaac, portait le bois sur lequel elle allait être immolée. Cette croix, Jésus l'arrose de son sang ; il est suspendu à ses bras et il y expire... Mais pour quoi ? et pour qui ? Pour le péché et pour le pécheur. C'est le sacrifice d'expiation et d'amour... La justice et la miséricorde se sont rencontrées sur le Calvaire et se sont donné sur la croix le baiser de réconciliation. (Ps. LXXXIV, 11.) C'est pour satisfaire à la justice de Dieu et réparer le péché que Jésus meurt sur la croix ; c'est pour sauver le pécheur de l'éternelle damnation et lui rendre l'espérance du ciel... Pécheurs qui trembliez au souvenir de vos iniquités et redoutiez les coups de la colère divine, regardez la croix avec confiance : elle est le gage de votre pardon. Le Sauveur y a attaché avec lui la cédule de votre condamnation. (Colos., II, 14.) Vos péchés sont effacés, et il ne reste plus trace de vos souillures... Vous avez là la preuve la plus authentique et la plus manifeste de l'amour de Dieu pour vous : *Sic enim Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* (Joan., III, 16.) Par sa croix Jésus a voulu nous montrer l'excès de sa charité. « Personne », nous dit-il lui-même, « ne peut avoir pour ses amis une plus grande charité que de donner sa vie pour

[illegible] les croisés marchaient à [illegible] sainte en répétant leur cri [illegible] » Nous aussi, [illegible] croix de notre Sau- [illegible] de l'honneur, à cet [illegible] à la terre, [illegible] encore dans la [illegible] mais ses bras se [illegible] le lieu du [illegible] des fidèles [illegible] du Christ.

[illegible]

[illegible] — Bénédiction d'un cimetière.

[illegible]

[illegible] la pous- [illegible]eront.

C'est [illegible] que d'oppo- ser [illegible] les plus tristes et les plus désespé- rantes [illegible] les vérités les plus douces et les plus consolantes. En [illegible] cette parcelle de terre pour l'auguste cérémonie qui nous rassemble. je vois des larmes monter de votre cœur à vos paupières. Le souvenir d'êtres vénérés et chéris qui ne sont plus, vous accable, et, cédant à l'humaine infirmité, vous dites: Il est donc trop vrai, ce père si dévoué, cette mère si tendre, ce bon frère, cette aimable sœur, je ne les verrai plus, je n'entendrai plus leur voix, je ne joui-

rai plus de leur douce amitié. Mais si, en ce moment, le Sauveur Jésus, paraissant tout à coup, vous parlait à ma place, il vous dirait, comme à la veuve désolée de Naïm : *Noli flere*, « ne pleurez point. » (Luc., VII, 13.) — « Je suis », ajouterait-il, « la résurrection et la vie. » *Ego sum resurrectio et vita.* (Joan., XI, 25.) « Celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra néanmoins. » *Qui credit in me, etiam si mortuus fuerit, vivet.* (Id., ibid.) Car ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront : *Qui dormiunt in terræ pulvere, evigilabunt...* (Dan., XII, 2.)

L'Église, en consacrant par une bénédiction particulière ce coin de terre, nous apprend qu'il doit être pour nous désormais : 1° *le champ du respect;* 2° *le champ de l'espérance;* 3° *le champ de la piété.*

I. *Le champ du respect.* — Que veut dire, d'abord, ce nom de *cimetière*, que porte exclusivement la terre destinée à recevoir la dépouille des morts? Il est emprunté à la langue grecque, qui, comme la langue latine, est propre à l'Église dans les contrées de l'Orient, et il signifie *dortoir*, c'est-à-dire le lieu, l'appartement où les membres d'une communauté prennent ensemble leur repos ou leur sommeil de la nuit. Le seul nom de *cimetière* suffit donc à nous rappeler que ce champ béni n'est pas tant le champ de la mort, comme nous l'appelons souvent, que le champ du sommeil, du repos, de la vie. Les défunts sont destinés à n'y séjourner que pour un temps; mais un jour « ils entendront la voix du Fils de Dieu, lequel est la résurrection et la vie, et ceux qui l'entendront, vivront. » (Joan., V, 25.) Aussi voyons-nous que la dé-

[illegible] été environnée du plus [illegible] juif comme chez le [illegible] père des croyants, [illegible] le *droit du sé-* [illegible] et choisit lui-même la [illegible] les restes de Sara [illegible] auprès d'elle. Ses des- [illegible] attachèrent le plus [illegible] tombeau de famille. L'Évangile [illegible] l'exemple de Lazare, le [illegible] la sépulture des [illegible]. L'Église ne pouvait manquer, à son tour, d'ensevelir ses enfants avec le plus grand honneur. Ces corps purifiés et sanctifiés par le baptême, devenus les temples du Saint-Esprit, nourris de la chair [illegible] sang de Jésus-Christ, et ayant servi d'instru- [illegible] une dans l'accomplissement de tant [illegible], ne pouvaient être confondus avec [illegible] les restes des autres créatures. Aussi [illegible] toujours eu des lieux spécialement [illegible] recevoir la dépouille des morts. Les tem- [illegible] asile qu'elle aimait à donner à ses [illegible] elle avait pour eux de respect !... [illegible] espérance. — Le cimetière doit être [illegible] champ de l'espérance. Sans doute [illegible] et amère séparation, celle [illegible] mort fulminé, en punition [illegible] ceux que nous aimons. Ce n'est [illegible] que nous accompagnons [illegible] parents, nos frères, nos [illegible] Mais si la foi, condescendant à la faiblesse de

notre nature et à la tendresse de notre cœur, nous permet de pleurer sur la tombe de nos défunts, elle nous défend cependant de pleurer comme ceux qui n'ont point d'espérance : « Au sujet de ceux qui dorment, » disait saint Paul aux fidèles de Thessalonique, « nous ne voulons point vous laisser dans l'ignorance, afin que vous ne vous attristiez point de leur mort, comme ceux qui n'ont rien à espérer. Si nous croyons que Jésus-Christ est mort et ressuscité, de même Dieu ramènera à la vie avec Jésus ceux qui se sont endormis en lui... Consolez-vous donc dans ces salutaires pensées. » (I Thess., IV, 12, 13, 17.) Avec le grand Apôtre, vous pouvez donc vous dire : Oui, ce père, cette mère, cet époux, ce cher enfant, cet ami, ils ne resteront pas ensevelis à jamais dans cette tombe où je les ai vus disparaître ; un jour ils en sortiront glorieux et triomphants, pour ne plus mourir. Moi-même je viendrai mêler ma cendre à leur cendre arrosée de mes larmes ; mais je puis dire avec Job : « Je sais que mon Rédempteur est vivant, et, au dernier jour, je me lèverai de cette terre. » *Scio quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum.* (Job, XIX, 25.) Je reverrai ceux que j'aimais, ils me reverront aussi, et il n'y aura plus de séparation. « C'est l'espérance que je garde au fond de mon cœur. » *Reposita est hæc spes mea in sinu meo...* (Id., ibid., 27.)

III. *Le champ de la piété.* — Ce que le cimetière est propre, enfin, à nous inspirer, c'est un sentiment de vive et persévérante piété envers nos chers défunts. Quand ils nous ont quittés, une dernière pensée les

consolait et illuminait leur dernier regard : c'est que nous conserverions leur souvenir et leur donnerions encore des preuves de notre amour. Si les occupations, les affaires et les embarras de la vie nous exposent à les oublier bientôt, le cimetière est là avec son aspect silencieux, sa croix et ses monuments funèbres, pour nous redire leurs noms et nous rappeler leurs besoins en même temps que nos promesses. Venons nous agenouiller sur la tombe de ces parents bien-aimés, et offrons à Dieu nos larmes, nos supplications et nos prières, afin qu'il lui plaise de les admettre dans le « lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix ». Prions et faisons prier pour eux le pauvre que nous rencontrerons sur notre chemin, et à qui nous ferons l'aumône à l'intention de ces âmes chéries. Offrons surtout le saint sacrifice de la messe, que le prêtre a mission spéciale de célébrer pour leur soulagement. Multiplions enfin les œuvres de la piété chrétienne en mémoire de tous ceux qui se sont endormis dans le Seigneur et reposent dans le cimetière. Ainsi, loin de nous effrayer d'approcher de cette terre bénite, nous aimerons au contraire à la visiter avec respect, comme la demeure des saints et des amis de Dieu ; nous la regarderons comme un jardin où germent d'éternelles floraisons : car c'est de là qu'au dernier jour nos corps sortiront glorieux, pour aller jouir avec nos âmes de la vue et du bonheur de Dieu.

XVII. — Bénédiction d'une cloche.

Laudate Dominum in cymbalis bene sonantibus. (Ps. CL, 5.)

Louez le Seigneur au son retentissant des cymbales.

L'usage de mêler au chant des louanges du Seigneur le son d'instruments harmonieux remonte à l'institution même du culte public prescrit à Moïse et à Aaron, son frère, par Dieu lui-même. C'est ainsi que chez les Juifs, aux jours solennels, le grand prêtre devait revêtir une robe ornée au bas d'une rangée de clochettes d'un or très pur, dont le bruit annoncerait son entrée dans le sanctuaire et sa sortie. On se servait encore de trompettes au bruit retentissant pour convoquer le peuple aux grandes cérémonies religieuses, et les cantiques sacrés de David s'exécutaient avec accompagnement de la harpe et d'autres instruments. L'Église a hérité de cette sainte et antique coutume. A son tour, elle prend la matière, la transforme, la purifie et la fait servir à la gloire de Dieu. Du bois et de différents métaux elle construit ces orgues au souffle puissant qui grondent avec le tonnerre, parlent avec la voix humaine ou chantent avec les anges, et dont les harmonieux concerts rehaussent nos belles solennités. Avec le bronze mêlé d'argent, elle fond ces majestueux bourdons et ces cloches vibrantes qu'elle suspend sur nos temples pour nous servir de signal.

A l'occasion de cette cérémonie, je viens vous dire 1° *la mission de la cloche;* 2° *le sens de la bénédiction qu'on lui donne.*

I. *Mission de la cloche.* — Elle est belle et noble, la mission de la cloche dans l'Église catholique. Suspendue dans les airs, elle semble comme un trait d'union entre le ciel et la terre, et le son dont elle remplit l'espace est à la fois la voix de Dieu et la voix de l'homme. La voix de Dieu : écoutez-la, par exemple, quand, le matin à l'aurore, au milieu du jour, ou le soir, aux premières ombres de la nuit, elle tinte l'angélus. Voici ce qu'elle dit à l'oreille et au cœur d'un chrétien : « L'ange du Seigneur a annoncé à Marie, et elle a conçu du Saint-Esprit... Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole... Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. » Dans ces trois coups de cloche, c'est Dieu qui nous révèle sa nature en trois personnes : le Père et Seigneur, le Saint-Esprit et le Verbe, c'est Dieu lui-même qui nous rappelle sa puissance, sa sagesse, sa miséricorde infinie dans le mystère de notre Rédemption. Quel magnifique abrégé de toute la religion!... La cloche n'est-elle pas encore la voix de Dieu, qui nous annonce que l'auguste sacrifice accompli sur le Calvaire pour la rémission de nos péchés va se renouveler sur l'autel, afin de nous donner une nouvelle preuve d'amour, et de nous enrichir de grâces et de mérites?... Quand elle s'ébranle, cette cloche, à l'ouverture d'une mission, d'une retraite, d'un jubilé, n'est-ce pas toujours la voix de Dieu qui invite les pécheurs à la pénitence? Ne peut-on pas dire d'elle : *Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus?* « C'est la voix qui crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur, rendez droits ses sentiers. » (Matth., III, 3. Marc., I, 3.)

Mais la cloche est aussi la voix de l'homme : avec lui elle chante, elle pleure, elle gémit, elle soupire, elle prie dans cette vallée de la terre qu'il ne fait que traverser. Dans les saintes solennités, elle porte jusqu'au ciel son allégresse par de jolis carillons. Elle fait redire à tous les échos ses chants d'adoration, d'amour et de reconnaissance.. La cloche salue l'entrée du nouveau-né à l'église, où il vient demander la régénération et recevoir le titre d'enfant de Dieu. Elle célèbre la première communion et la confirmation du jeune adolescent, les noces de la jeune fille... C'est la voix qui gémit et qui pleure avec nous aux jours de deuil et de tristesse. Elle avait des accents pour nos joies ; elle en a aussi pour nos douleurs. Plus éloquente qu'une lettre de faire-part, elle annonce à nos amis et à nos frères le malheur qui vient de nous frapper, et les invite à unir leurs prières aux nôtres pour ceux que la mort vient de nous enlever. Dans les calamités qui nous assiègent, à l'approche des fléaux qui menacent nos biens, la cloche nous exhorte à prier, nous convoque au pied des autels et supplie avec nous. Sentinelle vigilante, elle veille sur nous et protège tous nos intérêts.

Je pourrais m'en tenir à ces quelques considérations ; mais je vous dois un mot encore sur le sens de la bénédiction de la cloche.

II. *Sens de la bénédiction qu'on lui donne.* — Quand une église vient d'être nouvellement construite, quelque régulières qu'en soient les proportions, quelque magnifique qu'en soit l'architecture, avant qu'on y puisse célébrer la sainte messe ou y faire les cérémo-

nies du culte divin, il faut que le pontife vienne la consacrer par les prières, les aspersions et les onctions que prescrit la liturgie. Il en est de même des vases sacrés et des ornements. Par suite de la souillure originelle, la matière elle-même a été maudite. Afin de la faire servir au culte et à la gloire du Seigneur, il faut la purifier et l'exorciser, pour la soustraire en quelque sorte à l'empire du démon, que Notre-Seigneur appelle « le prince de ce monde » visible et terrestre. (Joan., XII, 31 ; XIV, 30 ; XVI, 11.) Si la cloche sortant de l'atelier du fondeur était destinée à un usage profane, dans un arsenal, une usine, un hôtel de ville, personne ne s'en préoccuperait, et elle passerait pour un meuble vulgaire. Mais devant servir à l'église, elle prend à l'instant un caractère sacré, elle reçoit une mission auguste. C'est à sa voix que le peuple s'assemblera pour prier, assister au divin sacrifice, entendre la parole de Dieu... La bénédiction qu'elle reçoit, n'est cependant pas un baptême, comme on le dit vulgairement. Les formes extérieures de la cérémonie, le lavage de la cloche, les exorcismes, les onctions et la présence de parrains et de marraines semblent fournir un prétexte à cette appellation populaire. Mais l'Église n'a rien à effacer de souillé dans la cloche : elle ne la baptise donc pas; seulement elle la bénit pour la séparer de tout usage profane, elle la consacre pour rendre en quelque sorte sa voix plus sympathique aux fidèles, plus agréable à Dieu, et enfin pour la protéger, par le respect d'un caractère saint, contre la violence et la profanation...

Et maintenant, quand vous entendrez le son de votre

cloche, vous vous rappellerez que c'est la voix de Dieu. Vous réciterez dévotement l'angélus, comme un acte de foi aux plus sublimes mystères de votre religion et aussi comme un acte de vénération, d'amour et de confiance envers la sainte Vierge. Pendant l'orage et la tempête, vous joindrez pieusement votre voix à la sienne, pour attirer sur vous et sur vos biens la miséricorde de Dieu. Louez avec elle le Seigneur dans le temps, pour mériter de le bénir dans l'éternité.

XVIII. — Un Mot de saint Paul sur la toilette.

Mulieres in habitu ornato, cum verecundia et sobrietate ornantes se. (I Timoth., II, 9.)

Que les femmes, lorsqu'elles se parent, le fassent avec honnêteté et modestie.

C'est un bon conseil à vous donner, femmes chrétiennes, et un grand service à vous rendre, que de vous rappeler ces paroles de l'apôtre saint Paul. Ce sermon si important et si court tout ensemble, vous pourriez le placer honorablement dans vos livres d'heures et le méditer à loisir. Puissiez-vous le mettre en pratique! peut-être le salut de plusieurs d'entre vous dépendra-t-il de là.

Je ne vous apprendrai rien de nouveau en vous disant que le luxe, au temps présent, devient de plus en plus effréné : vous êtes les premières à vous en plaindre ; et, le plus souvent, vous ne suivez ses en-

traînements que pour ne pas vous distinguer du grand nombre. C'est une bien misérable excuse, en vérité. Le grand nombre se presse et court sur cette voie large et spacieuse qui mène à l'abîme éternel : *Lata porta et spatiosa via est, quæ ducit ad perditionem.* (Matth., VII, 13.) Rappelez-vous donc ce peu que vous savez de l'Évangile.

Mais venons aux enseignements de saint Paul. Avant toute chose, veuillez remarquer que les paroles du grand Apôtre conservent et conserveront jusqu'à la fin des temps toute leur autorité et toute leur application. Il parlait pour les femmes du XIXe siècle comme pour les femmes de son temps. Vous ne pourriez prétendre d'être chrétiennes autrement qu'on ne l'était aux premiers jours de l'Église.

Prenons donc mot à mot le texte de l'Apôtre des [illegible], faisons un petit examen de votre toilette. Je vous laisse le soin de tirer vous-mêmes les conclusions pratiques.

1. *Mulieres in habitu ornato, cum verecundia et sobrietate ornantes se* (I Tim., II, 9). « Que les femmes, lorsqu'elles se parent, le fassent avec honnêteté et modestie. » Vous n'irez pas, je pense, accuser saint Paul de sévérité. Il ne défend point à la femme chrétienne de se parer. Il savait toutes les exigences des différentes positions où elle peut se trouver. Qu'elle ait, dit-il, des habits et des ajustements convenables, un ornement quelconque, enfin : *In habitu ornato.* Mais cet ornement, il faut que l'honnêteté et la modestie en soient la règle : *Cum verecundia et sobrietate ornantes se... Cum verecundia,* « avec honnêteté ». Cette

honnêteté, où est-elle aujourd'hui ? Je ne veux pas suivre toutes les fantaisies ni toutes les inventions de vos modes contemporaines. Je me borne à constater que vous ne vous réglez pas toujours sur les principes de la décence et de la modestie chrétiennes : d'un côté, ce sont de ridicules ampleurs ; il ne m'appartient pas de dire sur quoi elles sont motivées ; de l'autre, ce sont des échancrures inconvenantes, qui outragent la pudeur. Et c'est ainsi, dit-on, que vous allez vous étaler dans le monde... Il y aurait trop à dire encore sur le chapitre de l'honnêteté : je le laisse à vos consciences de chrétiennes.

II. *Cum sobrietate.* — Et la sobriété, et la modestie, qu'en faites-vous ? Quelle sobriété dans le nombre de vos vêtements ? Combien en faut-il ? et de combien de formes ? et de combien de couleurs ? Et des ornements, et des fanfreluches, et des rubans, et des franges, quand y en aura-t-il assez ? *Et sobrietate*, la sobriété ! Ah ! ce n'est pas d'elle que vous prenez conseil quand il s'agit de fournir votre garde-robe. Entre amies, vous vous consultez sur le meilleur goût et la meilleure mode du jour. Avant de vous déterminer, quel examen attentif, soigneux, minutieux du pour et du contre ! Jamais il ne vous est venu à la pensée qu'il pouvait y avoir là quelque manquement à la sobriété recommandée par saint Paul.

Poursuivons. *Et non in tortis crinibus*, « sans frisures » : ainsi traduit la langue française. Quel sujet, quel chapitre palpitant d'actualité ! Quelles formes capricieuses ne donnez-vous pas tous les jours à votre chevelure ? Saint Paul ne veut pas que la femme

s'amuse à se friser, à se papilloter; et vous, n'ayant pas assez des cheveux de votre tête, vous en empruntez d'autres. Je vous soupçonne quelque peu de ne pas toujours vous affubler de gaieté de cœur de la dépouille d'autrui ; mais la mode est si impérieuse et si tyrannique, qu'elle vous fait surmonter toute répugnance. De grâce, n'oubliez pas le mot de saint Paul : *Non in tortis crinibus*, pas de tresses extravagantes!...

III. *Aut auro*, « sans or » ; *aut margaritis*, « sans perles ». Grand Dieu! de l'or, on en voit partout: bagues, pendants, broches, chaînes, bracelets... que sais-je? Les joailliers n'ont rien d'assez riche ni d'assez beau. Ah ! ne vous en déplaise, saint Apôtre, l'or ne peut aller sans perles, sans pierreries, sans diamants; et nos modernes chrétiennes ne sauraient se contenter du modeste éclat de la vertu...

Vel veste pretiosa, « et sans étoffe de prix ». Dans les rues, sur les places publiques, aux réunions et jusque dans l'église, nous voyons de quelle façon est mis en pratique ce nouveau conseil de saint Paul.

Sed quod decet mulieres, promittentes pietatem per bona opera : « mais selon qu'il convient à des femmes qui veulent donner des marques de piété par de bonnes œuvres. » (I Timoth., II, 10.)

La simplicité, la modestie, la sobriété dans la tenue, recommandées par l'Apôtre, conviennent à des femmes chrétiennes qui ne se contentent pas de porter ce nom, mais qui veulent en donner des preuves. Or la preuve authentique et nécessaire d'un véritable et sincère christianisme, ce sont les bonnes

œuvres. Le comprenez-vous? Vos œuvres donc, où sont-elles? Vos mains ne sont-elles point vides? Je sais bien que vous vous faites un devoir d'être fidèles aux pratiques essentielles de votre religion. Nous vous voyons même à la tête de la plupart des œuvres de charité. C'est très bien, assurément. Le Dieu juste et miséricordieux ne laissera point sans récompense le peu de bien que vous faites encore, au moins dans la vie présente, sinon en l'autre. Cependant ne vous y trompez point : ce partage que vous faites entre Dieu et le monde, ce mélange de bien et de mal que vous vous permettez, est réprouvé par Jésus-Christ. Ce que vous édifiez d'une main, vous le renversez de l'autre, et vous vous préparez ainsi d'amères déceptions pour la dernière heure.

IV. Les pauvres de Jésus-Christ, en attendant, souffrent des débordements de votre luxe: ils ont faim, ils n'ont pas d'abri, ils ont froid, à peine trouvent-ils quelques haillons pour se couvrir. Un peu moins de recherche et de prodigalité dans vos vêtements, cela augmenterait d'autant les aumônes que vous pouvez leur faire ; un peu de simplicité et de modestie dans vos allures et votre tenue, ce serait un exemple dont ils vous seraient reconnaissants.

De grâce, n'allons point chercher de puériles objections aux salutaires avis de l'Apôtre que nous venons de vous rappeler. Les exemples du monde, les usages reçus, l'empire de la mode, les exigences de la société, ne vous serviront point de justification au tribunal de Dieu... Un peu de vanité ne nous damnera pas, direz-vous peut-être. Hélas! cela pourrait

y aider considérablement. Vous n'êtes pas précisément chrétiennes, comme l'entend saint Paul, convenez-en : or comment prétendriez-vous l'être comme l'entend Jésus-Christ, son Maître?... Un jour viendra inévitablement, femmes chrétiennes, où vous reconnaîtrez la vérité de ces choses. Si ce n'est à une heure de cette vie où vous serez dociles à la grâce, ce sera à l'heure de l'inexorable et éternelle justice. Que Notre-Seigneur Jésus-Christ vous éclaire de sa lumière, afin que vous méritiez de briller au ciel de tout l'éclat que vous saurez généreusement vous retrancher sur la terre.

XV. — Des Bonnes Œuvres.

Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis. II Petr., I, 10.)

Efforcez-vous par vos bonnes œuvres de rendre assurée votre vocation et votre élection.

Saint Pierre a annoncé l'Evangile et communiqué la grâce de la foi aux peuples de l'Asie Mineure, et il les exhorte à s'appliquer à l'exercice des bonnes œuvres, afin de recueillir un bénéfice certain de leur vocation à la foi et de leur élection au nombre des enfants de Dieu. Ce serait peu, en effet, d'avoir reçu la parole du salut, d'avoir été purifiés par le baptême de la faute originelle, et de porter le titre de chrétiens, si nous ne pratiquions les œuvres que nous prescrit notre sainte religion. Il est cependant un trop

grand nombre de personnes aujourd'hui qui s'imaginent avoir accompli toute justice en évitant le mal et en se tenant soigneusement en garde contre tout ce qui leur semble opposé aux enseignements et aux préceptes de l'Église, mais pour lesquelles tout ce qui s'appelle bonnes œuvres est chose de surérogation, tout au plus conseillée dans l'Évangile, mais nullement nécessaire au salut. C'est une illusion, que nous allons essayer de détruire en établissant 1° *la nécessité*, 2° *les avantages*, 3° *les conditions* des bonnes œuvres pour tous les chrétiens sans exception.

I. *La nécessité.* — Que les bonnes œuvres soient nécessaires pour mériter la vie éternelle, nous en trouvons des preuves surabondantes dans l'Évangile, l'Écriture sainte et les Pères. La parabole des talents, la malédiction du figuier stérile, l'exclusion des dix vierges folles du festin des noces, que signifient-elles autre chose que l'absolue nécessité des bonnes œuvres?...

A l'enseignement Notre-Seigneur Jésus-Christ a joint l'exemple. Il ne s'est pas borné à la simple spéculation, à la seule connaissance des moyens propres à assurer notre salut; il en est venu à l'exécution et aux effets: Il s'incarne, il s'abaisse, il prie le jour et la nuit, il travaille pour sauver les âmes et guérir les corps; il souffre les tourments horribles de sa passion, et, pour montrer l'excès de son amour, il meurt sur la croix. Or, en tout cela, qu'a-t-il fait, sinon de nous donner l'exemple, afin qu'associant nos œuvres aux siennes, nous assurions notre salut éternel? Aussi nous déclare-t-il que, pour être sauvé, il ne suffit pas

de lui dire : « Seigneur, Seigneur, mais il faut avant tout faire la volonté de son Père. » *Non omnis qui dicit mihi : Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum, sed qui facit voluntatem Patris mei, qui in cœlis est.* (Matth., VII, 21.) Et quand au dernier jour il tiendra ses solennelles assises, qui récompensera-t-il ? ceux qui se seront contentés de croire seulement? Non, mais bien ceux qui auront accompli les bonnes œuvres conformes à leur foi : « Venez, » dira-t-il, « les bénis de mon Père : j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais malade,et vous m'avez assisté. » (Matth., XXV, 34-36.) Ces œuvres, il les déclare faites à lui-même, quand le dernier d'entre les siens en est l'objet. (Id., ibid., 40.)

Le Sauveur n'a fait que renouveler un précepte établi dans des passages sans nombre de la sainte Écriture. Tobie, sur le point de mourir, ne disait-il pas à ses fils de recommander à leurs enfants de faire des œuvres de justice? *Filiis vestris mandate ut faciant justitias.* (Tob., XIV, 11.) — Écoutons le grand saint Augustin, dont la doctrine résume en ce point celle de tous les autres Pères. Dans son traité des Devoirs, *de Officiis*, il dit que, pour obtenir la béatitude, ce n'est pas assez d'avoir la bonne volonté; il faut encore et absolument avoir les bonnes œuvres, qui en sont les fruits.

II. *Les avantages.* — Venons maintenant aux avantages des bonnes œuvres, dont la nécessité nous est bien démontrée.

1° Elles sont pour nous le plus excellent moyen de satisfaire à la justice de Dieu et d'expier nos péchés

en ce monde, Ainsi le prophète Daniel invitait Nabuchodonosor à racheter par des aumônes les peines dues à ses prévarications. (Dan., IV, 24.)

2° Les bonnes œuvres attirent sur nous les grâces et les faveurs de Dieu en ce monde. C'est pour cela que, dans les nécessités publiques, l'Église prescrit aux fidèles les jeûnes, les prières, les aumônes, pour apaiser Dieu ou obtenir son secours. Ces œuvres sont une profession authentique et publique de la foi et de la confiance en Dieu. Et Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit que quand deux ou trois seraient assemblés en son nom, il serait au milieu d'eux pour les exaucer? (Matth., XVIII, 20.)

3° Il y a dans l'accomplissement du bien une si douce et si suave consolation, que les païens eux-mêmes sont capables de l'éprouver. N'est-ce pas Titus qui se plaignait d'avoir perdu sa journée, quand, le soir arrivé, il ne pouvait se rendre le témoignage d'avoir fait au moins une bonne action?...

4° Chaque bonne œuvre que nous accomplissons, nous acquiert de nouveaux mérites devant Dieu et nous vaut un degré de gloire de plus dans l'éternité bienheureuse. Tous ces avantages ne sont-ils pas éminemment propres à exciter notre zèle et à enflammer notre courage pour accomplir le plus d'œuvres saintes que nous pourrons? Il ne s'agit plus ici de ces gains vulgaires et passagers pour lesquels cependant on se montre généralement si empressé; ce que nous espérons, c'est une récompense assurée, sans mesure et sans fin...

III. *Les conditions.* — Pour retirer de nos bonnes

[illegible] d'en espé-[illegible] sont [illegible].

[illegible] grâce. Dieu ne regarde [illegible] qu'à la disposition [illegible] favora-[illegible] de son innocence et [illegible] les offrandes de [illegible] « Quand je donnerais [illegible] » disait saint Paul. « si [illegible] (I Cor., XIII, 3.)

[illegible] », dit No-[illegible] de justice devant [illegible] autrement vous [illegible] de votre Père qui est dans [illegible] mauvaise, as-[illegible] le bien que [illegible] Chrysostome, devient [illegible]...

[illegible] les bonnes œuvres, [illegible] il faut se mettre de-[illegible] Notre-Seigneur Jésus-Christ [illegible] la gloire de son Père comme principe de toutes ses actions...

4° Il faut les faire *au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, qui ne laissera pas un verre d'eau froide sans récompense... (Matth., X, 42. Marc., IX, 40.)

5° Y apporter du *discernement* et de la *discrétion*, pour ne pas vouloir rester à l'église, par exemple, quand les devoirs d'état appellent à la maison...

6° La *persévérance* enfin est nécessaire, pour s'assurer la récompense des bonnes œuvres. *Vos autem,*

fratres, nolite deficere benefacientes. (II Thess., III, 13.) C'est le conseil que donnait l'apôtre saint Paul, et que je vous exhorte à suivre, pour plaire à Dieu et mériter l'éternelle récompense.

XX. — Les Pauvres.

Semper pauperes habetis vobiscum. (Matth., XXVI, 11.)
Vous avez toujours des pauvres parmi vous.

En venant en ce monde, Notre-Seigneur Jésus-Christ non seulement a voulu naître dans le plus absolu dénuement et passer trente ans de sa vie dans l'obscurité et le travail, mais encore laisser à ses disciples, jusqu'à la fin des temps, le spectacle salutaire et bienfaisant de la pauvreté. Je m'en vais, disait-il, je vous quitte; mais vous aurez toujours des pauvres parmi vous pour vous rappeler mon souvenir : *Semper pauperes habetis vobiscum, me autem non semper habetis.* Le monde n'entend rien à cette parole, il s'en scandalise, et, s'il ne peut absolument supprimer les pauvres, il fabrique des lois et des règlements pour leur interdire de paraître et de mendier en public. La vue des haillons, les cris de la misère troublent ses plaisirs et ses fêtes ; et presque partout, sur les confins des communes et aux abords des villes et des bourgs de notre France, se dressent les poteaux de la police municipale avec ces mots qui n'ont rien d'évangélique : LA MENDICITÉ EST INTERDITE...

La charité inspire pour les pauvres des sentiment plus nobles et plus généreux, et je viens vous dire avec elle que nous devons 1° *les honorer;* 2° *les aimer;* 3° *les secourir.*

I. *Les honorer.* — Oui, nous devons honorer les pauvres, parce que Jésus-Christ, notre Maître et notre modèle, les a honorés. C'est parmi eux qu'il s'est choisi une mère. Au jour de la naissance de son premier-né, la divine Vierge n'a eu pour l'abriter qu'une masure d'emprunt; pour envelopper ses membres délicats, que de misérables langes; pour le faire reposer, qu'une crèche et un peu de paille. A cet Enfant-Dieu il fallait un père nourricier : c'est Joseph, un ouvrier pauvre et obscur, qui aura soin de la mère et de l'enfant. Trente ans durant, Jésus, le Fils de Dieu, en tout semblable à son Père, ne sera pas connu autrement que sous le titre d'ouvrier et de fils d'ouvrier : *Faber, fabri filius...* (Marc., VI, 3. Matth., XIII, 55.) Au début de sa vie publique, c'est en l'honneur des pauvres, dans la maison des époux de Cana, qu'il fait son premier miracle. « Ils n'ont plus de vin » : *Vinum non habent.* (Joan., II, 3). Son cœur généreux ne peut leur en refuser, et il en crée tout exprès pour eux, à la demande de sa mère... Il annonce la rédemption et le salut; mais il déclare que c'est aux pauvres de préférence qu'il est envoyé : *Evangelizare pauperibus misit me.* (Luc., IV, 18.) S'agit-il d'appeler des disciples et des apôtres à sa suite ? ce n'est point aux savants, aux riches, aux puissants, qu'il s'adresse. Il y a sur les bords d'un lac de Galilée quelques pêcheurs, qui n'ont d'autre fortune qu'une barque et un filet usé, qu'ils raccommodent péniblement : ce sont les hommes

qu'il choisit et qu'il appelle... Sa première parole, qui est comme l'abrégé de toute sa doctrine, proclame le bonheur des pauvres et annonce les grandeurs de leur royauté future : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.* « Bienheureux les pauvres, parce que le royaume des cieux leur appartient. » (Matth., v, 3.) C'est ainsi que Notre-Seigneur Jésus-Christ a honoré les pauvres. Maintenant, que le monde les oublie, les délaisse, les méprise, nous savons, nous, qu'ils sont les amis et les privilégiés de Dieu. Les honneurs et les hommages que nous leur rendons, s'adressent à notre Sauveur lui-même, car il a dit : « Tout ce que vous ferez au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous le ferez..... (Matth., XXV, 40.)

II. *Les aimer.* — Non seulement nous devons honorer les pauvres, mais il faut encore les aimer. D'abord ils sont compris dans le précepte général de l'amour du prochain. Ils sont les créatures de Dieu, comme nous... S'ils ne sont pas entrés en égal partage des biens de la terre avec les riches, ils ont sur les biens spirituels de la grâce les mêmes droits que tout le monde. Ils ont leur place à l'église et au banquet sacré à côté des autres membres de la famille chrétienne. Nous leur devons tout l'amour que des frères ont droit d'attendre de nous... Mais leur pauvreté même est un titre de plus à l'affection de notre cœur, parce qu'elle leur donne un trait particulier de ressemblance avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce sont ses frères, ses membres, ses images les plus parfaites... Leur pauvreté ne va guère sans être accompagnée de souffrances, de douleurs, d'épreuves de toute sorte; et c'est assez

pour nous un nouveau motif de les aimer. Voyez les saints dont le cœur était embrasé de charité pour Dieu : quel amour tendre, affectueux et dévoué ils avaient pour les pauvres, surtout les plus abandonnés, les plus malades, les plus malheureux! avec quelle ferveur une sainte Élizabeth pressait sur ses lèvres leurs membres ulcérés! avec quel dévouement un saint Pierre Claver se faisait l'esclave de pauvres nègres couverts de lèpre! Ah! c'est que dans ces pauvres ils aimaient Jésus-Christ, qui pour nous a voulu se soumettre à la pauvreté, à la souffrance, à la douleur. Quelquefois nous nous demandons si véritablement nous aimons Notre-Seigneur Jésus-Christ. Eh bien! la marque, la preuve authentique de notre amour pour lui, c'est notre amour pour les pauvres...

III. *Les secourir.* — Cet amour, s'il est véritable, nous portera à les secourir. Comment être témoins de la misère, de l'indigence et des nécessités de ces frères malheureux, sans être touché de compassion et sans éprouver le désir de les soulager par tous les moyens en notre pouvoir? Donnons, et donnons généreusement de notre superflu; et, s'il le faut, prenons sur le nécessaire, pour assister ceux qui sont dans le besoin...Nous sommes enfants de l'Église catholique : inspirons-nous du dévouement de cette tendre mère pour le soulagement et le soin des pauvres. Elle ouvre partout des hôpitaux, des asiles, des écoles, où ses prêtres, ses religieux et ses religieuses les accueillent, leur donnent le vêtement, la nourriture, l'instruction, et se dévouent à leur service. Soutenons de nos au-

mônes ces saintes institutions de la charité... Que notre main verse abondamment dans le sein des pauvres. C'est prêter à Dieu que de leur donner : *Fœneratur Domino, qui miseretur pauperis...* (Prov., XIX, 17) Souvenons-nous que l'éternelle récompense est surtout promise à l'exercice de la charité envers les pauvres. Entendez Notre-Seigneur Jésus-Christ se tournant vers ses élus au dernier jour et leur disant : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde : car j'ai eu faim, et vous m'avez donne à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avec accueilli ; j'étais nu, et vous m'avez donné des vêtements ; malade, et vous m'avez visité ; prisonnier, et vous êtes venus à moi. » (Matth., XXV, 34-36.) Toutes ces œuvres, accomplies envers les pauvres au nom de Jésus, seront la joie de vos cœurs sur la terre et la gloire de vos âmes dans le ciel.

Ainsi soit-il.

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Ire SÉRIE. — Mission ou Retraite.

Ire	INSTRUCTION.	Grâce d'une mission.	1
II	—	La Retraite.	6
III	—	Bienfaits de la parole de Dieu . .	10
IV	—	La Pénitence.	14
V	—	Fin de l'homme..	19
VI	—	Immortalité de l'âme	22
VII	—	Excellence et Prix de l'âme. . . .	26
VIII	—	Le Salut	29
IX	—	La Religion considérée comme loi.	34
X	—	Le Péché par rapport à Dieu. . .	39
XI	—	Le Péché malheur de l'homme. .	44
XII	—	La Mort	48
XIII	—	Le Jugement particulier.	53
XIV	—	Le Jugement universel.	57
XV	—	Pénitence, vertu	62
XVI	—	Épreuves.	66
XVII	—	Tentations	71
XVIII	—	Le Cabaret.	75
XIX	—	Mauvais Livres	80
XX	—	Respect humain	85
XXI	—	La Conversion.	89
XXII	—	L'Examen de conscience.	94
XXIII	—	Mort des pécheurs.	98
XXIV	—	L'Enfant prodigue.	103
XXV	—	Du Bon Propos	108
XXVI	—	Fuite des occasions	112
XXVII	—	Loi de Jésus-Christ	116

XXVIII	—	Fidélité à Jésus-Christ	121
XXIX	—	Amour de Jésus-Christ.	125
XXX	—	Imitation de Jésus-Christ.	130
XXXI	—	Persévérance	134

IIe SÉRIE. — **Première Communion.**

Ire	INSTRUCTION.	Retraite (avantages, nécessité). .	140
II	—	Première Communion de St Pierre.	145
III	—	Première Communion de Judas .	149
IV	—	Les Fins dernières.	154
V	—	Vie de Jésus à Nazareth	159
VI	—	Zachée	163
VII	—	Le *Magnificat*	167
VIII	—	Avant la communion	172
IX	—	Après la communion	174
X	—	Renouvellement des vœux du baptême	176
XI	—	Pour la consécration à la sainte Vierge.	181
XII	—	Allocution aux parents.	183

IIIe SÉRIE. — **Mois de Marie et Fêtes de la Sainte Vierge.**

Ire	INSTRUCTION.	Ouverture du mois de Marie . .	186
II	—	Immaculée Conception.	190
III	—	Nativité de Marie.	195
IV	—	Saint Nom de Marie	199
V	—	Présentation de Marie au temple.	204
VI	—	Mariage de la sainte Vierge . . .	208
VII	—	Annonciation.	213
VIII	—	Visitation.	217
IX	—	Attente du divin enfantement. . .	222
X	—	Voyage de Marie à Bethléem. . .	227
XI	—	Divine Maternité de Marie. . . .	231
XII	—	Purification	236
XIII	—	Adoration des mages.	240
XIV	—	Fuite en Égypte.	245
XV	—	Retour de l'Égypte.	249

XVI	—	Jésus retrouvé dans le temple . .	253
XVII	—	La sainte Famille à Nazareth . .	258
XVIII	—	Marie aux noces de Cana.	262
XIX	—	Marie disciple de Jésus	266
XX	—	Douleurs de la très sainte Vierge.	270
XXI	—	Marie notre mère	275
XXII	—	Marie dans le cénacle.	279
XXIII	—	Vie de la sainte Vierge après la Pentecôte	283
XXIV	—	Mort de la très sainte Vierge . .	288
XXV	—	Assomption de la très sainte Vierge	292
XXVI	—	Patronage de la sainte Vierge .	296
XXVII	—	Notre-Dame du Rosaire.	301
XXVIII	—	Notre-Dame du Carmel.	305
XXIX	—	Culte de Marie.	310
XXX	—	Marie refuge des pécheurs. . . .	314
XXXI	—	Saint Cœur de Marie.	318
XXXII	—	Clôture du mois de Marie.	323

IVe SÉRIE. — **Adoration perpetuelle**

Ire	INSTRUCTION.	Adoration perpétuelle	328
II	—	Visites au saint Sacrement. . . .	332
III	—	Communion fréquente.	337
IV	—	L'Eucharistie principe de vraie civilisation pour l'individu. . .	341
V	—	L'Eucharistie principe de civilisation pour la famille	346
VI	—	L'Eucharistie principe de civilisation pour la société	351
VII	—	L'Eucharistie principe de civilisation universelle.	356

NOTA.— On peut choisir d'autres sujets dans le tome Ier du *Manuel*, comme *la Présence réelle*, *les Devoirs envers l'Eucharistie*, *le saint Sacrifice*, etc.

Ve SÉRIE. — **Sujets divers**

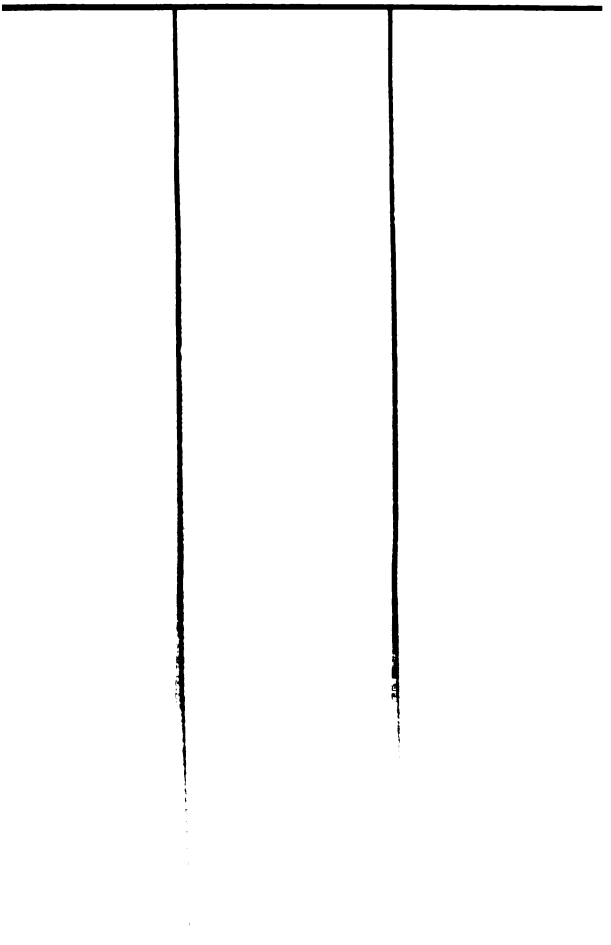
Ire	INSTRUCTION.	La Pentecôte.	361
II	—	Le saint Nom de Jésus.	366
III	—	Précieux Sang de Notre-Seigneur.	370

IV	—	Sacré-Cœur de Jésus.	375
V	—	Pour la fête de saint Pierre . . .	380
VI	—	Pour la fête de saint Joseph. . .	385
VII	—	Pour la fête de saint Étienne. . .	390
VIII	—	Saint Louis de Gonzague.	395
IX	—	Pour une fête patronale, la Sainteté.	400
X	—	Œuvre de la Propagation de la foi.	405
XI	—	Œuvre de la Sainte-Enfance . .	409
XII	—	Œuvre de Saint-François-de-Sales	414
XIII	—	Pour la première messe d'un prêtre.	418
XIV	—	Chemin de la croix.	423
XV	—	Pour une bénédiction de croix. .	428
XVI	—	Bénédiction d'un cimetière	432
XVII	—	Bénédiction d'une cloche.	437
XVIII	—	Un Mot de saint Paul sur la toilette.	441
XIX	—	Pour une réunion de charité.—Des Bonnes Œuvres.	446
XX	—	Autre Sermon de charité. — Les Pauvres	451

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71.

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
GRADUATE LIBRARY

DATE DUE



UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 02393 6217

DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARD